
SE TAIRE ET FAIRE



HISTOIRE

DE

SCANDERBEG

OU

TURKS ET CHRÉTIENS

AU XV[e] SIÈCLE

PAR

M. CAMILLE PAGANEL

Ancien Conseiller d'État



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Histoire de Frédéric-le-Grand. Deuxième édition, 2 vol. in-8.

Histoire de l'Empereur Joseph II. Deuxième édition, 1 vol. in-8.



PARIS — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS
55, QUAI DES AUGUSTINS.

HISTOIRE

DE

SCANDERBEG

OU

TURKS ET CHRÉTIENS

AU XV[e] SIÈCLE

PAR

M. CAMILLE PAGANEL

Ancien Conseiller d'État.



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1855

AVANT-PROPOS

Si, tout à coup, après un sommeil de plusieurs siècles, l'héroïque poussière des Hunyades, des Mathias Corvin, des Wladislas, des Capistran, des Constantin Paléologue, des Scanderbeg, des Sobieski, se ranimait ; si, rappelés, un moment, à la vie terrestre, ces intrépides champions de la Foi voyaient l'Europe chrétienne marcher, en armes, au secours de ces mêmes Infidèles perpétuellement combattus par eux, quel ne serait pas d'abord leur étonnement? Une telle croisade ne leur apparaîtrait-elle point comme un rêve inexplicable, comme une mystérieuse illusion de la tombe?

Que de changements en effet! quelle transformation dans l'état général de l'Europe!

Au XVe siècle, l'Islamisme, en pleine conquête, était une permanente menace, un péril universel; alors la Chrétienté avait à défendre contre lui sa civilisation, son existence même; au XIXe siècle, la présence des Turks est devenue une sauvegarde, une condition d'équilibre général; aussi la Croix abrite-t-elle le Croissant.

Et ce qui, dans les appréhensions de l'Occident, remplace aujourd'hui les Baïezid Ier, les Muhammed II, les Suleïman Ier, c'est un empire chrétien, géant à sa naissance, mais affaibli bientôt par l'imprévoyant système de succession[1] qu'établit Wladimir Ier, régénéré, de 1462 à 1505, par Ivan III, entré, le dernier, dans la grande famille européenne, et qui, depuis l'avénement d'un homme extraordinaire, en 1682; plus tard, sous la puissante main d'une femme justement surnommée le *Grand*, a pris un rapide essor, et marche, sans relâche, dans les voies d'une domination toujours en progrès.

[1] Il avait, de son vivant, distribué des apanages à ses douze fils. De là, les nombreuses principautés, soumises, de nom, au grand prince de Kiew, mais, de fait, indépendantes; de là bien des rivalités coupables, et de funestes dissentions.

(CÉSAR CANTU, *Histoire Universelle*, tome XII.)

Le théâtre reste à peu près le même, mais tout le drame est renouvelé ; les rôles sont intervertis.

De vieilles animosités, des rivalités séculaires ont disparu. Comme aux temps de Philippe-*Auguste* et de Richard *Cœur-de-Lion*, la France et l'Angleterre se donnent la main ; elles ont noblement recommencé leur fraternité guerrière.

Depuis longtemps l'orage couvait aux flancs de l'Europe. Si l'on peut s'étonner, c'est qu'il n'ait pas éclaté plus tôt.

Mais enfin l'heure des batailles a sonné, et, selon l'expression arabe, *la poudre parle*.

Que tous nos cœurs s'unissent, se confondent en un seul vœu, en une même prière, appelant les bénédictions du ciel sur les drapeaux de la patrie, sur ces magnifiques armées de terre et de mer qui gardent intact le dépôt sacré de nos gloires, de notre indépendance nationales ; qui, en si peu de temps, viennent de l'enrichir, avec tant d'éclat, et partout, admirables modèles d'héroïsme à la fois et d'humanité, savent porter si haut le grand nom de la France !

Puisse de ces luttes gigantesques sortir bientôt une paix durable ; puisse le Monde ébranlé se raffermir pour longtemps sur des bases mieux assises, et les peuples renouer entre eux ces rela-

tions bienveillantes, gages et garantie de la prospérité universelle !

Déjà, de mémorables événements se sont accomplis ; d'autres sont imminents.

Un champ immense, sans limites prévues, s'ouvre devant l'historien. Mais le parcourir n'est pas ma tâche ; telles surtout ne seraient pas mes forces. C'est dans un chevaleresque épisode du xve siècle que se renferme mon étude consciencieuse ; c'est le dernier représentant des héros de la Grèce antique, c'est le plus éminent précurseur des héros de la Grèce moderne, et l'inébranlable défenseur de la Chrétienté menacée, dont je vais esquisser la mâle figure.

Par les proportions de sa nature morale, par ses qualités guerrières, par les merveilles d'un courage qui semble tenir de la Fable, Scanderbeg appartient à l'immortelle phalange des grands hommes de Plutarque, mais avec la Foi au cœur et l'auréole chrétienne au front.



INTRODUCTION.

Coup d'œil sur le xve siècle. — D'un côté, marche ascendante de la civilisation; de l'autre, menaçants progrès de la domination musulmane. — En face du péril, imprévoyante apathie des gouvernements européens.— C'est d'un coin de terre oublié que surgit la résistance à l'invasion turke.—Détails sur l'Albanie.

Entre le xive siècle, encore tout hérissé de mœurs barbares, mais gardant une foi jusqu'alors inexpugnable, et le xvie, qui allait inaugurer, avec l'avénement du libre examen, l'ère des hardiesses philosophiques et religieuses; le xve siècle apparaît comme une des plus mémorables époques de l'histoire. Conquêtes du génie, personnages, événements, tout y est puissant, fécond, dramatique. Durant cet âge de solennelle transition, au milieu de resplendissantes clartés, d'épaisses ténèbres, d'héroïques merveilles, de calamités lamentables, la vie sociale abonde; elle semble prête à déborder.

C'est qu'un immense enfantement va s'accomplir.

Profondément agité, l'esprit humain secoue les liens du moyen âge; il les brise pour s'élancer, impatient de l'avenir, vers de nouvelles destinées.

Depuis la chute de l'Empire Romain, que de guerres n'avait-il pas fallu, au milieu de ces vastes débris, pour que chaque peuple se mît à peu près à sa place ! A peine commençaient-ils à reconnaître entre eux quelques limites certaines, que tout à coup les limites mêmes du Monde se trouvèrent reculées.

Bientôt, comme fascinée par l'appât de l'or, l'Europe, à travers les abîmes de mers inconnues, se précipita sur des régions si attrayantes ; bientôt les regards d'un monarque espagnol purent errer parmi ses nouveaux domaines sans jamais voir un coucher de soleil. Devant la religion, devant la politique et le commerce, des routes soudaines s'ouvrirent : une incalculable puissance d'expansion développa toutes forces du corps social ; Christophe Colomb venait de déchirer le voile qui jusqu'alors avait caché à l'homme une partie de sa splendide demeure.

Vers le même temps, un monde bien autrement vaste se révélait à la pensée, car l'Imprimerie mettait l'esprit humain en possession de lui-même. Dès l'an 926[1], les Chinois avaient connu cet art mer-

[1] Abel Rémusat, *Journal des Savants*, nov. 1818, sept. 1820, octobre 1821.

veilleux, sans employer néanmoins des caractères mobiles, mais des planches de bois, sur lesquelles l'écriture était gravée en relief et à rebours; l'impression se faisait, comme elle se fait encore, à la main. En effet, avec l'énorme quantité de signes dont se compose l'alphabet chinois, il faudrait un casier immense et un compositeur multiple, pour employer nos procédés. Là dut s'arrêter leur application. Il était réservé au génie progressif des Européens de substituer des caractères mobiles aux planches et d'obtenir des caractères en métal. Cette gloire appartient à Jean Guttemberg, de Mayence. Jean Faust ou Fust, riche orfèvre, lui procura les fonds nécessaires à l'établissement d'une imprimerie. Pierre Schœffer, de Gerusheim, en remplaçant le plomb par un métal plus dur, en découvrant l'encre[1] onctueuse propre à cet usage, en inventant les poinçons[2], perfectionna la découverte.

Désormais plus d'obstacle à la propagation des idées, plus de mort pour les fruits de l'intelligence,

[1] Les anciens, à l'aide d'un liquide analogue à celui dont on se sert actuellement, écrivaient sur le papyrus ou le parchemin avec un roseau effilé; la pointe en était fendue comme aujourd'hui celle des plumes, et on en trempait l'extrémité dans un liquide coloré. L'encre se composait avec les charbons provenant de la combustion du *Tœda*; après les avoir triturés dans un mortier, on y ajoutait une dissolution gommeuse.—Voir Pline, liv. XXXV, ch. xxv.

[2] Ce qui permettait, au lieu de graver les caractères un à un, de les fondre au moyen de matrices.

plus d'Omar[1] à redouter; mais aussi, pour la conscience humaine, une responsabilité devant la Providence, égale au bienfait.

« Plusieurs écrivains avaient remarqué, » dit M. Villemain[2], « cette heureuse coïncidence de la « découverte de l'Imprimerie avec l'émigration des « lettres grecques en Occident. L'imprimerie fut « inventée à l'époque précise où elle était le plus « nécessaire, et sans doute parce qu'elle l'était.

« En effet, ces prétendus hasards, qui ont fait « trouver tant de choses admirables, n'étaient pres- « que toujours qu'une réponse aux besoins et à « l'activité de l'esprit humain tourné plus particu- « lièrement sur un objet. Toutes les allusions que

[1] On sait que ce second khalife ou successeur de Muhammed, cousin, à la troisième génération, d'Abdallah, père du Prophète, avait ordonné à son lieutenant d'incendier la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, comme inutile, si les volumes qu'elle contenait s'accordaient avec le Koran, et comme dangereuse, s'ils lui étaient contraires. Un tel fait, récemment contesté, semble néanmoins, après mûr examen, peu contestable. Mais ce qui prouve qu'il faut moins en accuser le caractère même d'Omar que la fanatique ignorance de son siècle, c'est sa noble conduite, sa touchante modération après la prise de Jérusalem. Quel contraste entre ce vainqueur si humain et, huit siècles plus tard, le farouche conquérant de Constantinople!

Longtemps, bien longtemps après le si regrettable *auto-da-fé* musulman d'Alexandrie, ne vit-on pas, au centre de l'Italie, sur la place publique de Florence, un immense bûcher, allumé par Savonarola, dévorer les chefs-d'œuvre littéraires et artistiques du monde antique, de l'Italie moderne?

[2] *Lascaris, ou les Grecs du* XVe *siècle.*

« nous avons faites à ce mémorable événement « sont d'une exactitude littérale. La bulle du pape « Nicolas V, en faveur du roi de Chypre, est le plus « ancien monument connu de l'Imprimerie, et se « rapporte à l'année de la prise de Constantinople. « Il est également vrai qu'un Grec, allié à la famille « impériale, Jean Lascaris, travailla dans une im- « primerie de Florence, vers la fin du xv[e] siècle. « Ce Grec, qui était enfant à l'époque de la prise « de Byzance, fut amené en Europe, où il devint « célèbre par son esprit et son savoir. Laurent de « Médicis l'envoya plusieurs fois en Orient pour « recueillir des manuscrits antiques; Louis XII et « François I[er] l'employèrent comme ambassadeur à « Venise; Léon X se servit de ses conseils. Jean « Lascaris était poëte, et il a célébré la découverte « de l'Imprimerie dans une pièce de vers que l'on « peut traduire ainsi :

« Sur ces pages en lettres d'airain, le dieu des « Muses de la Grèce antique a reconnu les carac- « tères qu'autrefois il montra le premier, et il dit « aux Muses : « Que tardons-nous encore? Nous « sommes rappelés à la vie. La Grèce va refleurir. « Par l'industrie de Vulcain et la sagesse de Minerve, « l'âme humaine a reçu d'immortels remèdes à son « infirmité. L'Imprimerie, comme un don céleste

« détaché du séjour éternel de la vérité, aplanit les « routes glorieuses du poëte. Voyez ces fleurs nou- « velles; voyez, à l'entrée de ces pages impérissa- « bles, le rameau suppliant qui vous est présenté. « Les poëtes implorent en foule notre divin secours: « conservez, ô Muses, la gloire de la patrie. »

« Apollon dit : et, pressé d'accomplir sa promesse, « il les conduit en Italie. Jupiter le permet; et ces « filles brillantes de la liberté y fixèrent bientôt leurs « pas, en regrettant le séjour divin de la Grèce.

« Ces vers, un peu chargés de mythologie, sont un « monument curieux de l'époque, mais ils ne valent « pas sans doute les chants populaires de la Grèce « moderne, publiés dans un précieux recueil où tout « est neuf, la découverte et le commentaire [1]. »

Qui pouvait mieux parler du génie de la Grèce antique et moderne que l'homme éminent qui en possède tous les secrets, et qui représente, avec tant d'éclat, le génie littéraire de la France.

Comme le siècle même, la littérature du XV[e] siècle se partage en deux moitiés, et telle fut l'influence de la récente découverte qu'elle constitue non-seulement une époque, mais une *ère;* dans la chronologie de l'esprit humain, on devrait ainsi dater les années : « *Avant* la découverte de l'Imprimerie, ou *après*[1].

[1] GINGUENÉ, *Histoire littéraire d'Italie*, tom. III.

Ainsi que l'Imprimerie [1], la Poudre à canon était très-anciennement connue des Chinois [2]. En 1322, au siége de Caï-Fung, ils se servirent de canons contre les Mongols. Mais comme l'imprimerie, cet agent de destruction était resté à l'état d'enfance. Plus tard, on le retrouve dans les guerres des Arabes en Espagne, chez les Français, en 1338, à Puy-Guillaume et, en 1346, à la déplorable bataille de Crécy, chez les Espagnols, vers 1343. Cherbourg, en 1418, assiégé par les Anglais, lança des boulets de fer rouge pour incendier les baraques du camp. Bientôt Russes, Polonais, Suédois employèrent l'artillerie. Mais ses notables perfectionnements furent contemporains de Louis XI.

Celui qui le premier mélangea soixante-quinze parties de sel de nitre avec quinze et demie de charbon et neuf et demie de soufre, ne prévoyait certes

[1] Immédiatement après cette invention, les presses vénitiennes devinrent célèbres dans tout le monde savant, et quoique d'autres nations aient ensuite perfectionné cet art, la librairie de Venise continua à faire des envois considérables à Gênes, dans toute la Lombardie, dans la Romagne, dans la Toscane. On citait, à Bassano, une imprimerie, celle de Remondini, qui occupait jusqu'à dix-huit cents ouvriers.

(Daru, *Histoire de la République de Venise*, tom. III.)

[2] De temps immémorial, les arts céramiques aussi étaient cultivés en Chine; déjà, 2,698 ans environ avant notre ère, on y fabriquait des poteries, et la porcelaine y fut inventée entre les années 185 avant et 87 après J.-C.

pas que cette combinaison changerait les conditions de la guerre, soustrairait le courage au despotisme de la force physique, relèverait, en Occident, l'autorité royale, abriterait la civilisation contre la barbarie, et forcerait les barbares eux-mêmes à se policer[1].

Alors aussi, comme si l'heure des rapprochements entre tous les membres de la famille humaine avait sonné, un autre grand secret fut révélé. Cette propriété qu'a l'Aimant d'attirer le fer, n'était point ignorée des anciens. L'aiguille magnétique est mentionnée dans les plus vieilles annales de la Chine. Mais de ce fait, nulle déduction féconde n'était encore sortie. Ce n'est qu'après le XII[e] siècle qu'apparaît la Boussole, sans que son inventeur soit positivement connu. Dans le XIV[e], son usage se répandit; au XV[e], il devint général.

La Boussole exerça sur la navigation autant d'influence que l'artillerie sur la guerre. Grâce à une frêle machine, à quelques lignes d'aimant, plus de plages inaccessibles, plus de régions inconnues. Les côtes, guides autrefois et écueils du marin, dès lors il les évita. L'industrie put suivre sur les flots, avec sécurité, des voies certaines. Productions, échanges, richesses se multiplièrent.

1 César Cantu, *Histoire Universelle*, tom. XII.

L'Astronomie était devenue une science commerciale. La Physique dirigea la construction des vaisseaux; efforts du vent, résistance de l'eau, effets de ces deux forces agissant en sens contraire, tout fut calculé : la science soumit tout à ses lois. Pour soutenir les terribles atteintes du canon, les vaisseaux devinrent des citadelles flottantes transportant au loin des colonies entières. Alors il fallut chercher, au fond des forêts les plus septentrionales, des bois propres à la construction de ces énormes édifices. Les peuples de la Norvége et de la mer Blanche virent, avec surprise, ces apparitions multipliées dont ils ne comprenaient pas encore la cause; et l'arbre à l'aide duquel l'Européen devait doubler le cap de Bonne-Espérance, ou passer le détroit de Magellan, tomba sous la hache des bûcherons d'Arkhangel[1].

Alors, à l'une des extrémités de l'Europe, sur un immense territoire, derrière leurs remparts de frimas, d'innombrables populations, à peine entrevues, se dégageaient de leurs sauvages entraves, comme l'aiglon de son enveloppe; et, soit par des luttes intérieures, soit par des luttes contre l'étranger, soit grâce aux guerres intestines des Mongols et des

[1] Ferrand, *Esprit de l'Histoire.*

Tatars, soit sous le contre-coup des conquêtes de Timur, elles accomplissaient ainsi, mystérieusement, sans s'en rendre compte elles-mêmes, leur avénement à une vie nationale. C'était l'ébullition de l'airain, attendant, au sein de l'ardente fournaise, la main du génie qui en fera son œuvre. Ainsi, vers la fin du siècle, affranchie, par son grand Iwan, du joug tatar, la Russie se préparera, de jour en jour, à l'avénement de son glorieux organisateur. Deux siècles ne se seront pas écoulés, qu'appuyée à la Baltique, à la mer Caspienne, à la mer Noire, elle entrera fièrement, à travers la Suède ébranlée et la Pologne affaiblie, dans la politique générale de l'Europe.

Certes, les plus actives imaginations ne prévoyaient pas alors qu'un prince russe fonderait dans des marais, sur la Newa, au fond du golfe de Finlande, une nouvelle capitale, où des diverses parties du globe arriveraient, tous les ans, de nombreux vaisseaux, et que, parties de là, de puissantes légions viendraient faire des rois en Pologne, secourir l'Empire d'Allemagne contre la France, démembrer la Suède, prendre deux fois la Crimée, triompher de toutes les forces de l'Empire Ottoman, envoyer des flottes victorieuses aux Dardanelles, et, un jour, inquiéter à ce point l'Europe, que, pour maintenir l'équilibre général,

oubliant les vieilles animosités, la France et l'Angleterre uniraient l'effort de leurs armes combinées.

En ce temps, l'Europe comptait peu de souverains véritablement absolus. Avant Charles-Quint, les empereurs n'osaient guère prétendre au despotisme. Les couronnes de Hongrie et de Bohême étaient encore électives, ainsi que celles du Nord; or l'élection suppose nécessairement un contrat entre le roi et la nation. Quant aux monarques anglais, ils ne pouvaient ni faire des lois, ni en abuser sans le concours du Parlement. En Castille, Isabelle avait respecté les priviléges des Cortès. Ferdinand le Catholique n'avait pu, dans l'Aragon, détruire l'autorité du Justicier qui se croyait en droit de juger les rois. La France seule, depuis Louis XI, s'était transformée en État purement monarchique; gouvernement heureux lorsqu'un roi tel que Louis XII répare, par son amour pour son peuple, toutes les fautes commises avec les étrangers, mais le pire de tous sous un prince faible ou méchant[1]. Depuis, la puissance féodale ne s'y est jamais relevée; en Angleterre, elle reculait devant un gouvernement mixte; sous une autre forme, elle existait en Pologne; mais sa vraie place d'armes, c'était l'Allemagne.

C'est au milieu de ce siècle, qu'après une lente

[1] Volt., *Essai sur les Mœurs*, tom. III.

agonie, noyé dans son propre sang, l'Empire Grec s'écroula; c'est vers ses dernières années, en 1484, que naquit Luther; c'est durant tout son cours que la Maison d'Autriche travailla, avec une persévérance infatigable, à l'incessante élévation de ce trône sur lequel l'heureux rival de François Ier, Charles-Quint, allait bientôt s'asseoir, tenant d'une main un faisceau de sceptres, de l'autre les clefs d'or du Nouveau Monde, comme pour annoncer à tous la monarchie universelle.

Alors aussi, par l'abaissement des grands sous la main de fer de Louis XI[1], la France arrivait à cette puissante unité qui bientôt devait la rendre si redoutable à l'Europe entière; et son fils Charles VIII, au lieu de la couronne de Naples brillamment conquise, rapidement perdue, rapportait dans son royaume les germes d'une civilisation que les derniers représentants de la féodalité aux abois devaient bientôt subir.

Longtemps déchirée par les guerres civiles de la *Rose blanche* et de la *Rose Rouge*, l'Angleterre commençait à peine à respirer sous son roi Henri VII qui, à l'exemple de Louis XI, pour abaisser les barons, favorisait le peuple.

Au milieu d'un monde où la barbarie tenait encore

[1] Voir *Notes et Pièces justificatives* (I), p. 421.

tant de place, l'Italie conservait l'éclat de son antique civilisation : la *dominante* Venise, avec ses somptueux palais de marbre, son gigantesque arsenal, ses vastes ports d'où sortaient, chaque année, des milliers de vaisseaux[1], et ses provéditeurs parlant en maîtres[2] dans presque tous les ports, du fond de l'Adriatique à l'extrémité de la mer Noire; Florence et ses Médicis; Florence, sous ces maîtres habiles, se croyant toujours une république, et cette illustre dynastie de princes citoyens, de commerçants lettrés, recevant, par les mêmes vaisseaux, les tissus d'Alexandrie avec les manuscrits de la Grèce, accordant aux prières du savant Marsilio Ficino une Académie Platonicienne, et faisant élever par Brunelleschi cette coupole de Sainte-Marie, en face de laquelle Michel-Ange voulait son tombeau[3]. Milan, Modène, Ferrare, Mantoue, Urbin, Bologne, douces patries des arts, des sciences et des lettres; la Lombardie montrant les merveilles de son admirable agriculture, ses champs beaux comme des jardins, et ses

[1] Voir *Notes et Pièces justificatives* (II), p. 422.

[2] Mais ce gouvernement si énergique, si stable, si uniforme, avait en lui-même un vice radical : il y manquait un contre-poids à la puissance patricienne, et un encouragement aux plébéiens. Le mérite ne put jamais, dans Venise, élever, comme dans l'ancienne Rome, un simple citoyen aux suprêmes honneurs.

[3] MICHELET, *Précis de l'Histoire Moderne*.

paysans plus heureux que les bourgeois au delà des Alpes; Naples, grâce à l'élégant atticisme de l'esprit national, charmant son conquérant espagnol, et le domptant à son tour par les délices d'un ciel enchanteur; dans le même temps, le commerce, auquel personne ne dédaignait de se livrer, enrichissant les villes, et cette terre de supériorité intellectuelle devenue aussi l'entrepôt du monde entier; à chaque pas, sur un sol privilégié, des foyers de lumière; partout, entre les princes et les cités, une magnifique émulation d'encouragements, de protectorats littéraires; partout la politique confiant ses plus éminentes dignités aux doctes représentants des connaissances humaines, aux savants, aux mélodieux interprètes du génie antique, tandis qu'ailleurs, savoir lire était, à la même époque, une sorte de dérogeance; à côté des poëtes, des artistes, des savants, des hommes d'État, les hommes de guerre, les Sforza, les Braccio de Montone, les Piccinino, les Malatesta; enfin, au sommet de tant de gloires, la Ville Éternelle alliant à la majestueuse grandeur des souvenirs, aux augustes pompes de la religion, toutes les splendeurs d'une sainte et impérissable souveraineté, le prestige des arts et le pa-

[1] Voir *Notes et Pièces justificatives* (III), p. 423.

tronage du génie[1]; certes, c'était là encore, entre ces deux pôles lumineux, Pétrarque et Dante, un magnifique spectacle.

Si le XIV[e] siècle, en Italie, avait été riche en grands talents, le siècle suivant n'offrit pas, il est vrai, les mêmes phénomènes; mais, grâce à de puissantes découvertes, l'esprit humain y fit des pas immenses; il s'éleva à une hauteur d'où il pouvait s'élancer dans des espaces presque illimités, sans pouvoir jamais rétrograder.

Mais déjà s'annonçait la décadence politique; et plus cette noble Italie sentait ses vieilles, ses orageuses libertés lui échapper, plus son indépendance nationale était menacée, et plus aussi elle demandait aux prestiges de l'imagination, aux souvenirs du passé, aux rêves de l'avenir, de consolantes illusions. L'agitation vivait encore chez les princes; mais désintéressés dans ces luttes qui ne leur profitaient pas, les peuples ne s'en émouvaient plus.

Trois grands dangers extérieurs menaçaient l'indépendance italienne : la conquête française, la conquête espagnole et la conquête turke, de toutes la plus redoutable, car, avec de tels ennemis, il s'agissait du sort même de la chrétienté. Or, à cette époque, le sceptre des Sulthans, c'est-à-dire leur glaive, ne se

rouillait pas inactif entre des mains débiles. Baïezid Ier, Baïezid II, Murad II, avaient rallumé la ferveur guerrière des plus beaux temps de l'islamisme; et leur terrible successeur, Muhammed II, allait apparaître.

Si, à la place de tant de petits fractionnements territoriaux, deux ou trois grands États italiens s'étaient comme identifiés par une puissante fédération offensive et défensive, la concentration des forces aurait pu tout sauver.

Leur division a été l'inévitable résultat de causes multiples et permanentes. Peut-être la guerre, ce terrible expédient, peut-être une force conquérante eussent-elles donné à la Péninsule l'unité qui fut imposée à la France, à l'Angleterre, à l'Espagne.

Cette unité idéale n'eût été possible qu'en passant par le despotisme, lequel aurait aboli la diversité de coutumes, d'usages, de priviléges, et abattu les sommités, pour appesantir sur tous le rude niveau de l'obéissance. Mais les peuples souffrent, ils s'indignent de la servitude qui ne fait que rendre plus évidents à leurs yeux les avantages de la liberté : *malunt periculosam libertatem quàm tutum servitium*[1].

[1] Tacite, *Vie d'Agricola.*

Le moment vient où, à l'égalité devant un maître, se substitue l'égalité devant la loi.

D'ailleurs, nuls motifs sérieux ne portaient les divers États italiens à l'immolation de leur individualité, puisque à leurs yeux la division subsistante n'entraînait point de périls pour l'indépendance de la patrie; périls qui, du reste, n'apparurent que sous Charles-Quint. La conquête seule eût donc pu réduire le pays à l'obéissance; mais certes elle se fût abattue comme un fléau sur la génération qui l'aurait subie; peut-être même aurait-elle éteint cette vie nationale si puissante à travers la désunion même [1].

L'Italie eût d'autant plus souffert, que toute cité se trouvait subdivisée en une foule de confréries et de corporations, chacune avec ses priviléges et une quasi-souveraineté; à tel point, que si Florence assujetissait Pise, et Venise Padoue, les industries de la laine et de la soie, dans les villes vaincues, se trouvaient sacrifiées aux intérêts, à la jalousie de ceux qui s'y livraient dans la cité victorieuse [2].

Il en était de même pour tout le reste. Présent, avenir, tout donc était menacé.

Ce fut alors, en présence de tant d'éléments de

[1] Machiavel lui-même dit que le nombre des grands hommes dépend du nombre des États; à mesure que ceux-ci sont anéantis, les autres diminuent avec l'occasion d'exercer leur capacité.

[2] César Cantu, *Histoire Universelle*, tom. XIV

prévisions sinistres, que retentirent dans Florence les prophétiques accents du dominicain Savonarola, annonçant à l'Italie les châtiments de Babylone et de Ninive : « O Italie, ô Rome, » dit le Seigneur, « je vais « vous livrer aux mains d'un peuple qui vous effacera « d'entre les peuples. Les barbares vont venir, affamés « comme des lions.... Et la mortalité sera si grande, « que les fossoyeurs iront par les rues, criant : Qui « a des morts? Et alors l'un apportera son père, et « l'autre son fils.... O Rome, je te le répète, fais « pénitence; faites pénitence, ô Venise, ô Milan! »

Mais tandis que le flot turk, de plus en plus redoutable, montait toujours, Dieu tenait en réserve, à l'ombre même du Croissant, sous l'étendard du Prophète, un défenseur de l'indépendance européenne, un vengeur de la Foi. Là grandissait en silence ce futur *Soldat de Jésus-Christ*, ainsi qu'il s'appellera lui-même, dont toute la vie ne sera qu'un combat de tous les jours, et comme une victoire perpétuelle de la Croix; qui, durant vingt-quatre années, dans un coin obscur de l'Europe, à la tête de quelques milliers d'Albanais, taillera en pièces les meilleures troupes ottomanes, battra des Sulthans ailleurs invincibles, et, jusqu'à sa dernière heure, tiendra en échec le farouche conquérant de Constantinople.

Cet homme providentiel, c'est Georges Castriota[1], si connu sous le nom de Scanderbeg, *Iskender-Bei, seigneur, prince Alexandre*. Ce nom, ce titre, pourrait-on dire, il le dut à ses aptitudes guerrières, à son héroïque vocation, à son origine d'Épire, patrie des vaillantes légions avec lesquelles l'immortel Macédonien conquit l'Asie.

Avant d'exposer les scènes diverses du drame, jetons un coup d'œil sur le théâtre même où il s'est accompli.

Dès le temps du roi Gentius et de la domination romaine, l'Albanie était divisée en *Septentrionale* et *Méridionale;* plus tard, celle-ci a formé l'Épire; l'autre portion est devenue, sous Justinien Ier, la *Prévalitaine*. Les anciennes colonies grecques de Dyrrachium et d'Apollonia, et en général plusieurs points du littoral, avaient une civilisation particulière, tandis que les *Schkypes* étaient refoulés dans les montagnes où ils ont maintenu leur nationalité individuelle, comme les Basques dans les Pyrénées. Aussi ont-ils bien moins souffert des irruptions des barbares que leurs voisins des plaines et des contrées

[1] Sir William Temple signale sept chefs qui, sans la porter, méritèrent la couronne : Bélisaire, Narsès, Gonzalve de Cordoue, Guillaume Ier, prince d'Orange, Alexandre, duc de Parme, Jean Hunyade, et Georges Castriota (Scanderbeg). — *Essai sur les Vertus héroïques* (tome III de ses *Œuvres*).

maritimes. Néanmoins, après l'invasion d'Alaric, beaucoup de Goths se mêlèrent à la population indigène; de là peut-être les mots suédois de la langue usuelle, tandis que Romains et Grecs leur avaient légué beaucoup de leurs propres locutions. Quant aux mots slaves, ce sont des emprunts faits lors de l'occupation du Montenegro, du pays de Zenta, de Scutari, d'Antivari par les Serbes, de 640 à 1360.

Durant la domination bulgare en Turkie, c'est-à-dire de 800 à 1017, les seules villes maritimes, Dyrrachium en particulier, purent rester grecques ou changèrent souvent de maîtres. Ce n'est que vers 1073 que les aborigènes reprirent de l'influence; alors les Normands, sous Robert Guiscard, duc de Calabre, renouèrent les liens de domination entre l'Italie et l'Albanie.

En interrogeant les annales de l'histoire, on retrouve invariablement l'Albanie morcelée en divers États ou ces divisions d'Épire et de Prévalitaine. L'Albanie Septentrionale grandissait-elle en puissance? l'Épire faiblissait, parce que la moyenne Albanie était tombée en partage au chef de la Prévalitaine. Lorsque l'Épire était gouvernée par un prince puissant, un tout autre résultat avait lieu; car si l'Albanie Septentrionale a encore conservé son chef particulier, néanmoins l'influence rivale a

diminué son autorité. Ainsi, vers 640 les Serbes occupèrent une grande partie de la Prévalitaine sans pénétrer en Épire. Si, vers 861, les Bulgares possédèrent la plus grande partie de la nouvelle Épire, Durazzo et une portion considérable de la Haute Albanie ne leur échurent pas en partage; ils ne devinrent maîtres de Durazzo qu'après 976, sous leur roi Samuel. Enfin, au XIe siècle, l'empereur byzantin reprit l'Épire; et les Schkypetars ne firent leur première apparition que sous Nicéphore Bryennius, duc de Durazzo, qui attaqua avec eux les Slaves de Dioclea et de Dalmatie, guerre très-populaire chez les Albabanais, vu leur peu de sympathie pour ces derniers.

Bientôt les Normands, établis dans l'Italie Inférieure, aspirèrent à posséder la nouvelle Épire. En 1031, Robert Guiscard s'empara de Durazzo. De là, son fils Boemond, après avoir conquis Janina et Ochrida, pénétra même jusqu'à Servia et Veria en Macédoine. Mais l'intrépide aventurier étant retourné en Italie, l'empereur byzantin reprit Durazzo.

Revenu en 1107, Boemond battit les troupes d'Alexis; deux ans plus tard, ayant accepté la paix, il alla mourir en Italie.

Ces expéditions ressuscitèrent en quelque sorte l'antique et longue domination romaine dans ces

contrées; et, plus que les Vénitiens, elles cimentèrent la fidélité des Guègues envers l'Église Romaine. Déjà en effet, vers 1250, l'évêque d'Albanie s'était séparé de l'Église d'Orient.

D'un autre côté, on voit que l'Albanie d'alors était surtout le pays actuel des Mirdites, des Dukagines, les environs d'Elbassan et une partie des montagnes de la moyenne Albanie.

Après l'occupation de Constantinople par les Latins, en 1204, et au milieu de la dissolution de l'Empire Grec, un Comnène devint despote d'Albanie ; c'était le fils du sevastokrate Jean, frère utérin des empereurs Isaac II et Alexis IV. Envoyé en Asie pour lever des impôts, il se révolta, et fit la guerre à l'Empereur, avec l'aide du sulthan d'Iconium. Après l'expulsion d'Alexis, il retourna en Europe, et s'empara sans peine de l'Étolie et de l'Épire, ancienne et nouvelle, ainsi que de Janina, d'Arta, de Lépante. Ennemi opiniâtre des Francs Byzantins, et assassiné en 1205, il eut pour successeur son frère Théodore, tandis que son fils naturel Michel, encore fort jeune, n'obtint qu'une très-faible portion de ses États. Théodore conquit la Thessalie, Ochrida et le bassin de Bitoglia ou Prilip, ainsi que Durazzo. Vainqueur, dans plusieurs guerres, d'Asan, roi bulgare, Michel, son neveu et succes-

seur, fut maître de toute l'Albanie Méridionale. Mais, à sa mort, en 1276, il ne laissa à son fils aîné, Nicéphore Angel, que la vieille Épire et l'Acarnanie, avec les Iles Ioniennes; tandis que le sevastokrate Jean Angel obtint la Thessalie et ses annexes en Locride.

Pendant que l'Épire avait ainsi ses chefs, Durazzo dépendait d'un prince de Tarente, nommé Philippe, en même temps duc d'Athènes, et en lutte avec les Serbes. Mais, vers 1373, son arrière-neveu Louis, prince de Navarre, perdit cette ville, et Durazzo fut vendue 6000 ducats à Georges Balza, comte de Zenta.

En 1337, on voit encore, comme despote d'Épire et d'Étolie, un Jean II (Ducas), de la famille des comtes de Céphalonie et de Zante. Mais ce prince n'avait laissé, en mourant, que son fils Nicéphore, âgé de douze ans : l'empereur Andronic, avec l'aide des Turks Seldjoukides, s'empara de son pays. Nicéphore s'étant révolté, Cantacuzène le soumit de nouveau en 1340 ; dès lors il ne fut plus qu'un *panhypersevastos* de l'Empereur.

A cette époque, plusieurs seigneurs albanais étaient déjà devenus assez puissants pour que Cantacuzène leur confiât des gouvernements. Ainsi, Guini, de Spalato, obtint les environs de Janina, et

Musaki-Topia le district d'Arta. En 1346, le tzar serbe Étienne VIII Douschan après avoir soumis toute l'Albanie, ajouta cette souveraineté à ses titres. Janina et le Pinde eurent pour gouverneur Prialoupas, avec le pompeux titre de César. Siméon ou Siniscian, frère du roi Étienne de Servie, fut mis à la tête du despotat albanais. Mais, à la mort d'Étienne, en 1356, il se trouva impliqué dans une guerre de succession avec Ouroch V, son neveu, et l'ex-despote Nicéphore recouvra les États paternels.

Nicéphore ayant péri dans un combat sur les bords de l'Achéloüs, Siméon confia à Thomé, sa femme, le gouvernement de l'Étolie, d'Arta et de Janina. Mais ce n'était pas une souveraineté féminine qui convenait à un pays toujours harcelé par les Albanais, auxquels on avait cédé Angelo-Castron, et plusieurs villes voisines de l'Achéloüs. Bientôt Siméon, exauçant la prière des Épirotes, leur donna le despote Thomas. Or, celui-ci assujettit les Grecs aux plus dures vexations : ainsi, en 1367, il expulsa le métropolitain Sébastien ainsi que les principaux habitants de Janina, et contraignit ensuite les jeunes filles des meilleures familles à épouser des Serbes; un régime de tortures et de bastonnades fut organisé.

Pendant trois années, à diverses reprises, les Albanais, sous Pierre Leosa, bloquèrent Janina. Mais le

mariage d'Irène, fille de Thomas, et de leur chef, suspendit les hostilités. Agresseurs de nouveau, avec les Malacassites, en 1379, ils furent battus par Thomas; une sanglante mêlée eut lieu sur le lac.

C'est au printemps de 1380 que, pour la première fois, les Turks passèrent le Pinde. Thomas les repoussa. L'année suivante, voulant s'assurer l'assistance du Pape, il abjura publiquement, et bannit le métropolitain Matthieu. Mais, le 23 décembre 1383, ses capitaines des gardes l'assassinèrent. Avec l'odieux satrape finit le gouvernement serbe en Épire.

Transportés de joie, les habitants de Janina mirent spontanément à leur tête Isaos, alors gouverneur de Céphalonie, qui s'empressa de rendre au peuple ses anciennes libertés. Battu en avril 1399 par les Albanais, fait prisonnier, et racheté moyennant une rançon de dix mille sequins d'or de Venise, il rentra à Janina, où les bénédictions populaires accueillirent ce retour désiré. On ignore la fin d'Isaos.

Cependant les Musulmans devenaient de plus en plus redoutables : reprenant les desseins de ses ancêtres contre la Grèce, le neuvième monarque de la dynastie ottomane, Murad II menaçait, en 1431, l'Épire. — Intimidée, la population se soumit ; le 9 août 1431, Janina reçut garnison turke.

Dans l'Albanie Septentrionale, Douschan venait à

peine de mourir, en 1356, quand surgit la famille Balsa, alliée, dit-on, à la Maison de Baux[1] en Provence; elle arrivait en Albanie avec Charles Ier, roi de Sicile. Son chef s'empara de Scutari et du pays inférieur depuis le Zenta jusqu'à Cattaro. Bientôt, après la défaite d'Ouroch (1368), par Dukaghin, Balsa, aidé de ses valeureux fils Strascimir, George et Balsa, occupa aussi la partie supérieure du Zenta. La même année, ces trois seigneurs passèrent de l'Eglise Grecque à l'Église Romaine.

Avant sa mort, Balsa enleva encore à Charles Topia la ville de Croïa, et chassa de leur pays la famille des Dukaghin et des Sophi.

Grâce à leur union, ses fils augmentèrent leurs États. Alliés avec Spata et d'autres seigneurs schkypes, ils arrachèrent aux Serbes une partie de leurs possessions, achetèrent Durazzo aux troupes navarraises, prirent Bérat et Avlone, s'emparèrent même d'une partie de la Thessalie et de la Macédoine, notamment de Castoria, tuèrent Biagio Matarango de Musakhi, occupèrent Arta et dévastèrent les domaines du comte Charles Tocco de Céphalonie.

1 C'est en 1393 que Marie de Baux porta dans la Maison de Châlon la principauté d'Orange, qui passa ensuite dans celles de Nassau.

Cependant, malgré les défaites de Tocco, les Étoliens, fatigués du régime albanais, se réunirent à lui. Bientôt même, en 1376, la république de Raguse rétablit la paix entre les Balsa et Tocco qui épousa leur sœur Catherine.

Un fils de Tocco, Charles II, obtint de Manuel Comnène le titre de despote et conquit Angelo-Castron. Mais sa mort (1430) changea l'état des choses : sous son neveu et son petit-neveu, ses États passèrent aux Ottomans. George Balsa étant mort (1379) à Scutari, son frère puîné fut battu (1383) par les Turks, sous Vrènes, dans la plaine de Saura, près de Bérat. Balsa et Joanisch, fils de Dukaghin, périrent sur le champ de bataille.

Vers 1386, George Strascimir Balsa, fils de Strascimir, engagé dans une nouvelle guerre contre les Ottomans, perdit Castoria, Bérat, Croïa, Durazzo. Le Sulthan lui vendit cette dernière ville et lui laissa Scutari. Durazzo fut donné en gage aux Vénitiens, auxquels son fils Balsa l'enleva plus tard. Georges, durant un voyage auprès de son oncle Étienne, despote de Servie, mourut, en 1421, circonstance dont les Vénitiens profitèrent, pour occuper Boudva, Dolcigno, Scutari.

Tandis que déclinait la Maison des Balsa, deux autres familles albanaises, les Ariannites (nommés

aussi Comnène), et les Castriota grandissaient en influence. Les Topia, les Span s'élevaient aussi; déjà, en 1436, un Topia, appelé Depas, était général des Albanais. La Voïoussa formait la limite des deux territoires. A l'exception des villes vénitiennes, les Castriota possédaient tout ce qui était au nord [1].

Assignant pour bornes aux possessions de Scanderbeg le golfe d'Ambracie et les bouches de Cattaro, quelques-uns de ses historiens reculent, vers l'Orient, ses frontières jusqu'à la Servie, ce qui lui donnerait un territoire plus considérable que l'ancien royaume de Macédoine; mais, en réalité, il ne possédait que Croïa [2], Lissa [3], Durazzo avec la partie du Musaché qui longe la rive droite de l'Apsus, au cours profondément encaissé [4], et que les indigènes appellent *Ergent* ou *Argent*. Ce fleuve, qui descend des monts Candaviens ou Cauloniens, bientôt confondu avec l'Ossonni, et grossi d'une multitude d'affluents, traverse le canton de Tomoritza, se dirige vers Bérat,

[1] AMI BOUÉ, *La Turquie d'Europe*, tom. IV.

[2] Les Schkypetars prononcent *Crouïa*, ce qui, dans leur langue, signifie *source*, ou *fontaine*; les Byzantins écrivent : τὸ ἐν Αλϐανῳ φρούριον τῆς Κροϊας.—(ACROPOLITE, *Hist.*, p. 50, et *Chroniq.*, p. 136.) –*Ak-Seraï* (ou *Palais-Blanc*), par les Turks.

[3] Alessio. Tombée, après la mort de Scanderbeg, au pouvoir de Muhammed II, depuis elle recouvra son indépendance, et exista longtemps, sous le protectorat de Venise, avec une forme républicaine.

[4] CÆSAR, *Bell. Civ.*, III.

et, accru d'une rivière venant de Moschopolis, il parcourt le Musaché, sous les noms de *Beratino* et de *Cauloni,* jusqu'à l'Adriatique où il se jette, à cinq lieues nord des ruines d'Apollonia. Le château de Bérat[1], dont Murad s'était emparé, en 1440, après la mort de Théodore Corone, son dernier seigneur, n'appartenait même pas à Scanderbeg. Son prétendu royaume se réduisait donc, à peu près, au modeste pachalik de Croïa[2].

Croïa, qu'Acropolite[3], dans sa *Chronique de l'Empire Grec,* nomme Croas, et les Turks *Ak-Seraï,* ou *Palais-Blanc,* fut fondée, en 1338, par Charles Thopias, seigneur de Scouria. Le rocher et les sources abondantes de Croïa offrant de précieuses ressources pour une place de guerre, il y éleva une forteresse qui devint, lors de l'invasion des Turks, le dernier rempart des chrétiens orientaux, le glorieux théâtre des exploits de Scanderbeg.

Cette ville est bâtie à environ 1,200 pieds d'élévation, au-dessous d'un escarpement bordant la sommité de la montagne, laquelle peut avoir 1,900 à 2,000 pieds. Un talus se trouve encore entre elle et une muraille inférieure qui, plus considérable que

[1] Voir *Notes et Pièces justificatives* (IV), p. 426.

[2] POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce,* tom. Ier.

[3] Grand Logothète (premier ministre) sous l'empereur Théodore Lascaris. Né à Constantinople en 1220, il y mourut en 1282.

l'autre, a devant elle une vallée évasée, fertile, qu'arrose un torrent. Ce torrent sort tout formé d'une caverne, au pied de l'escarpement inférieur. De là le nom de *Croïa, source* en albanais. A deux lieues plus au N., le Kokourlisou (*la rivière exhalant de l'odeur*) a une origine semblable.

« Civitas est Epiri regni illius validissimum muni-
« mentum, tamque clavis firmissima : hæc non ma-
« gno ambitû continetur, in altissimâ saxi crepidine
« et undique præcipiti posita, campos latissimos hinc
« et inde habet; quia quidem oppugnari, nec expu-
« gnari nullo modo potest; in eâ enim sunt juges et
« fontes perennes, ex quibus ei nomen inditum fuit,
« nam Croïa, quod epiroticum nomen est, latine *fons*
« interpretatur. Habet quidem agrum feracissimum
« atque amænissimum, sylvas vero et arbores cæteris
« uberiores, speciosiores et ad classes ædificandas
« nusquequam proceriores aptioresque reperiri pos-
« sunt. Distat autem Dyrrachio ad XIV M.-P., Scodra
« vero ad LVII M. P[1]. »

Les anciens appelaient Albanie[2] une contrée mon-

[1] Barletius. Son ouvrage est divisé en treize livres. Voici le titre en tête du premier : *Marini Barletii Scodrensis sacerdotis, de vitâ et gestis Scanderbegi, Epirotarum principis.*

[2] *Albania dicitur ab Albanis populis asiaticis, qui a Tartaris expulsi istic consederunt,* mais à quelle époque, se demande M. Pouqueville (*Voyage de la Grèce*, tom. III). Un auteur plus moderne ne résout pas la question dans le passage suivant : *Albania prese nome*

tueuse, presque sauvage, arrosée par le Cyrus[1], et située dans l'Asie-Supérieure, entre l'Ibérie et cet immense lac salé qui s'étend aux confins de l'Europe et de l'Asie, la mer Caspienne. Tombée au pouvoir des Turks, yeuve de son nom, elle ne fut plus connue que sous celui de Khirvan. La population vaincue se réfugia en Grèce, vers le golfe de Venise, et donna son nom à l'Épire[2], sa nouvelle patrie, qui n'est aujourd'hui qu'une portion de la Basse-Albanie. De là l'usage d'appeler ses habitants tantôt Albanais, tantôt Épirotes.

Magius Patavinus, en assignant aux Albanais une *origine asiatique*, les déclare *enfants du Caucase*. Telle aussi avait été avant lui l'opinion d'Æneas Sylvius; mais ni l'un ni l'autre n'indiquent les motifs de cette assertion, que confirment néanmoins les homonymies des diverses peuplades de Schkypetars établies dans l'Illyrie Macédonienne et dans l'Epire, avec celles des hordes qui ont vécu entre les Palus-

dagli Albani d'Asia, che scacciati da' Tartari vi vennero in questa parte di Macedonia, che è situata fra il fiume Boiana chè Plinio domanda Burana, la Cimara o scogli di Acroceraunі, mar Ionio e le montagne Camoli e Stacci. Ma sotto nome d'Albania scorre ancora Epiro, paese che comincia da Vallonia, dagli antichi detta Avlon navale, sino al golfo di l'Arta o Ambracia, dove abitano Chaoni e Tesproti, popoli feroci. — (Luccar, lib. III, p. 86. — Anne Comn.— Gott. Stritt., Serv., c. xiii.)

[1] Le Kour ou Mkvari.

[2] Du mot grec ΗΠΕΙΡΟΣ, continent; Ἠπειρώτης, Ἠπειρῶτις, épirote.

Méotides, la mer Caspienne et la région s'étendant depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Arménie[1].

Appelés Albanais par les Européens, Arvanitès par les Grecs, Arnaoutes par les Turks et les Arabes des régences barbaresques, les Schkypetars ne se connaissent pas entre eux sous ces diverses dénominations. Schketechips ou Schkypetars d'origine, ils composent quatre grandes familles, sorties du même berceau, les Guègues et les Mirdites (qui parlent la même langue), les Toxides, les Japys, les Chamides. De là sont dérivées de nombreuses branches collatérales. Ainsi ont reparu, dans le voisinage de l'Adriatique, plusieurs tribus de ces trois cents nations de langues diverses, que Timosthènes énumère aux environs des Palus-Méotides, du Pont-Euxin, et sur le plateau de la petite Tatarie jusqu'à la mer Caspienne.

Cité par Pline (*Hist. natur.*, liv. VI), Timosthènes affirme que ces trois cents nations parlaient, suivant Strabon, trente-neuf langues différentes, et fréquentaient le marché de Dioscuriade, ville de la Colchide, où les Romains, pour la gestion de leurs affaires, employaient cent trente interprètes[2].

1 Au reste, avec sa loyauté habituelle, Pouqueville mentionne ces sortes de rapprochements, comme ceux qu'il emprunte plus loin aux géographes arméniens, sans leur accorder une confiance absolue. (*Voyage de la Grèce*, tom. III.)

2 Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, tom III.

Selon l'opinion généralement adoptée, les *Portes Albaniennes*, *Albaniæ Pylæ*[1], seraient la Passe de Derbent, le long de la mer Caspienne. Mais les indices légués par l'antiquité; mais le silence gardé dans les descriptions de ce passage, quant à la mer Caspienne; mais l'emplacement que Ptolémée assigne expressément aux Portes d'Albanie, près des sources du Kasius[2]; mais cette circonstance qu'il établit les *Diduri*, voisins des *Tusci*, non loin des Portes Sarmatiques, et que ces deux tribus, sous les noms de *Didos* et de *Tousches*, voisines encore d'un défilé qui passe par le territoire d'Ouma-Khan, le long de la frontière du Daghestan, s'étendent au-delà du district de Kagmamcharie; toutes ces considérations autorisent à penser que c'est là qu'il faut chercher les *Portes Albanaises* ou *Sarmatiques*, jusqu'à présent méconnues[3].

Peu de temps après la mémorable expédition de Jason dans la Colchide, 1350 ans avant J. C., des essaims de barbares s'élancèrent du fond de la Tartarie et des environs de la mer Hyrcanienne, les uns pour gagner l'Italie, les autres pour s'avancer à l'Occident, en contournant le Pont-Euxin, où leurs traces se perdent aux frontières de la Dacie. Vers la même

[1] *Demir-Kapou.*
[2] Le *Koïsou.*
[3] Malte-Brun, *Précis de la Géographie Universelle.*

époque, des habitants de la Colchide, poursuivant l'audacieux étranger qui avait pénétré dans leur pays, formèrent des établissements en Crète, en Italie, autour de l'Adriatique, sur les côtes de l'Illyrie Macédonienne; ils fondèrent Colchinium. Telle est, selon M. Pouqueville [1], la période à laquelle se rattache l'arrivée en Europe des Schkypetars Albans ou Albaniens qui se confondirent avec les Illyriens, et devinrent, suivant les vicissitudes de la fortune, tantôt sujets, tantôt ennemis des rois de Macédoine. Comme oubliés pendant bien des siècles, les Albanais reparaissent, quand Thucydide, racontant l'expédition de Sitalce, roi des Thraces, contre Perdiccas, roi de Macédoine, indique, pour lieu de rassemblement de ces peuplades barbares, Dobérus (*Palæchôri*); c'est là qu'elles s'organisaient, pour fondre, du haut de leurs montagnes, sur la Macédoine-Transaxienne [2].

On reconnaît à ce trait l'existence oubliée des Schypetars que Ptolémée montre, dans le IIe siècle, sous le nom d'Albanais, habitant au bord du fleuve *Skumbi*, aujourd'hui appelé *Tobi*, la ville d'*Albanopolis* (*Elbassan*); leur postérité s'y est perpétuée [3].

[1] *Voyage de la Grèce*, tom. III.

[2] Thucydide, *Histoire de la guerre de Péloponèse*, liv. II.

[3] Ἀλβάνων, Ἀλβανόπολις. Ptolémée, après avoir parlé des Albanais, nomme les *Skirtones* (Σκιρτῶνες), mot qu'on peut traduire par *sau-*

Ptolémée révèle, en quelque sorte, le nom de Schypetars auxquels il assigne celui de *Skirtones*, en plaçant leurs tribus sur la frontière de la Macédoine, du côté du lac *Labeatis*, lac qu'il ne nomme pas ; c'est aujourd'hui le *Zenta*. Pline[1] divise ce même peuple en douze tribus ; il lui donne le nom de *Scirtari*, sans ajouter aucun détail, mais indique, dans leur voisinage, *Colchinium* ou Dulcigno.

En rapprochant la consonnance, Scirtars et Schkypetars se ressemblent, et maintenant on dit l'un ou l'autre indifféremment. Les principales peuplades restées en place sont les *Colentini* ou *Colasciniens*, les *Sopari* ou *Schkypetars*, les *Épetini* ou *Spackes*, les *Grabaci* ou habitants de *Grabia*[2].

Depuis Thucydide et Ptolémée, nul récit ne s'en occupe. Identifiés sans doute avec l'existence de la Macédoine, les Schkypetars restèrent confondus dans la dénomination générique de Macédoniens et d'Illyriens, au gré du caprice de conquérants qui modifiaient sans cesse les démarcations topographiques. Mais indifférents à ces arbitraires distributions de pays, les Albanais, sur la cime de leurs inaccessibles

teurs, et qui exprime parfaitement l'agilité d'un peuple que les Turks appellent *chèvres de montagne*. Ce mot, l'auteur l'emploie sans doute ici comme synonyme de Schkypetars.

[1] PLINE, lib. III, c. XXII.

[2] POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, tome Ier.

retraites, ne s'apercevaient pas même de la chute des empires, et gardaient fièrement leur indépendance.

Connue des Turks sous le nom d'*Arnaoütlik*, ou pays des Arnaoütes, l'Albanie offre, comme l'Épire, un amphithéâtre de montagnes, s'élevant graduellement les unes au-dessus des autres, depuis le rivage de la mer jusqu'à cette partie de la chaîne grecque qui lie le Pinde au mont Scardus, et qui sépare les eaux du littoral Ionien de celles du littoral Égéen.

Les deux plateaux les plus élevés de cet amphithéâtre sont, d'un côté, celui du lac Lychnidien, à la tête de la vallée du Drin ; de l'autre, celui du lac Labéatis, à la tête de la vallée de la Boïana.

Lorsque les Turks envahirent l'Asie Mineure et la Grèce, les peuples assez braves pour leur résister se réfugièrent, après la conquête, les uns dans les montagnes du Caucase, les autres dans les montagnes de l'Albanie. C'est ainsi que cette dernière contrée devint l'asile des plus vaillants hommes de la Turkie européenne, comme le Caucase était devenu l'asile des plus intrépides guerriers de la Turkie Asiatique.

L'Albanie est à la Grèce ce que la Lombardie est à l'Italie : pour garder ces deux péninsules, il faut en occuper la tête. De là, aux yeux des Turks, l'importance de l'Albanie, boulevard de la Grèce.

Étendue au nord jusqu'à la chaîne Mœsique, la Grèce est une vaste péninsule composée de trois autres : la première, ou la plus méridionale, bornée par l'isthme de Corinthe, et comprenant la Morée ou le Péloponèse ; la seconde, l'ancienne Hellade ou Hellénie, limitée à une ligne tirée du golfe Ambracique au golfe Pélasgique, ou même jusqu'au golfe Therméen, et comprenant, sur le littoral Égéen l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Thessalie ; sur le littoral Ionien, l'Étolie et l'Acarnanie; la troisième, circonscrite par la chaîne Mœsique, et comprenant, sur le littoral Ionien l'*Épire* avec l'*Albanie*, sur le littoral Égéen la Macédoine et la Thrace. Tout ce pays, les Turks l'appellent *Roum-ily* ou Romanie, parce qu'ils l'ont conquis sur les empereurs grecs, se parant encore alors du titre d'empereurs romains [1].

Vers l'an 1010, le royaume des Bulgares comprenait la Macédoine, sur l'Albanie, la Servie, quand l'empereur Basile II [2] dispersa enfin cette agrégation de peuples dont les débris furent disséminés sur le territoire turk. C'est en 1185 que les Valaques, ou, à proprement parler, les Cutzo-Valaques, au sud du

[1] Félix de Beaujour, *Voyage militaire dans l'Empire ottoman*, tom. Ier.

[2] Ce fils de Romain II eut la cruauté de faire crever les yeux à quinze mille prisonniers bulgares. Un seul sur cent fut épargné pour ramener les autres dans leur pays.

Danube, et les Bulgares, restés dans la Bulgarie-Noire, fondèrent, à la suite d'une insurrection collective, le royaume Valaquo-Bulgare, tantôt vassal, tantôt allié des Byzantins, et conquis par les Ottomans pendant la dernière moitié du XIV[e] siècle [1].

Des régions de la Haute-Macédoine, comme d'un point central, partent quatre ou cinq chaînes de montagnes; l'une, dans la direction du nord, atteint les rives du Danube près d'Orsova, où des rochers qui resserrent le lit du fleuve, l'unissent à une branche des montagnes de Transylvanie : ainsi le système des Carpathes se trouve lié à celui des monts Hœmus; la seconde et la plus considérable marche droit vers l'est, sépare la Bulgarie de la Roumélie hérisse le littoral de la mer Noire de ses rocs escarpés, et détache une branche de collines vers Constantinople et vers les Dardanelles. Cette chaîne, c'est l'*Hœmus* : l'*Éminehdag* n'est que l'extrémité orientale du *Balkan* des Turks. Comme l'Hœmus, une troisième chaîne se détache du plateau de la Haute-Macédoine, mais en courant vers le sud-est: c'est le *Rhodope* des anciens, le *Despoto-Dagh* des Turks : une plaine élevée en relie les bases à celles de l'Hœmus, et l'Hébrus coule sur ce plateau. Une

[1] MALTE-BRUN et HUOT, *Précis de la Géographie Universelle, ou Description de toutes les parties du Monde*, etc., tom. IV, édit. de 1842.

quatrième chaîne, peu connue, tend vers l'ouest; ce sont les monts de la Bosnie et de la Dalmatie, l'*Albius* ou *Albanus* des anciens : d'une cinquième branche enfin, se prolongeant au sud-ouest et au midi, sortent toutes les montagnes de la Thessalie, de l'Épire, de la Grèce proprement dite, de l'Archipel[1].

L'Épire est montagneuse jusqu'aux rivages de la mer. La Thessalie s'étend en un seul bassin, circulairement entouré de montagnes, sur les terrasses desquelles, comme sur les bancs d'un gigantesque amphithéâtre, soixante-quinze villes étaient jadis assises.

Le bassin de l'Adriatique reçoit le double *Drin* d'Albanie, dont le bras méridional, ou le Drin Noir, recueille de même les eaux du lac d'Ochrida.

Du Pinde, l'Aoüs, aujourd'hui la Voïoussa (*Eau permanente*) arrive aussi à l'Adriatique[2].

D'une pente assez douce vers le golfe du Drin, les côtes de l'Albanie se redressent soudain près l'entrée de la mer Adriatique; çà et là gisent d'énormes rochers, entassés pêle-mêle les uns sur les autres,

[1] MALTE-BRUN emploie le terme de *chaînes* pour aider l'intelligence des lecteurs accoutumés à cette expression. Mais, selon lui, la péninsule au sud du Danube est un *massif* couronné de quelques *chaînons*, plus encore sillonné par des vallons et descendant par terrasses. (*Précis de la Géographie Universelle.*)

[2] *Id.*, *id.*

comme par l'effort de bras gigantesques ; de sombres nuages couronnent leurs cimes ; de fréquents éclairs sillonnent leurs flancs, à leurs pieds mugit une mer toujours en courroux, et sans cesse des débris de vaisseaux jonchent ces âpres rivages. Ce sont là les monts *Acro-Cérauniens*, aujourd'hui *Monte-di-Chimera*.

Ceinte de montagnes au nord-est, au nord, à l'ouest et au sud-ouest, la Macédoine projette au sud-est, entre les golfes de *Salonique* et de *Contessa*, ou d'*Orfano*, une péninsule terminée par trois promontoires : le principal est l'*Athos*, bloc colossal dont l'architecte Dinocrate voulait faire une statue d'Alexandre. De nombreuses montagnes divisent ce bassin naturel en plusieurs terrasses séparées par bien des défilés. Si l'on en croit les indigènes, de belles cascades, des temples inconnus, but et récompense d'une noble curiosité, y attendent le voyageur.

Nulle dénomination générale moderne ne désigne la chaîne à l'est du Strymon (*Strouma* ou *Karasoun*); quelquefois la haute chaîne au nord est appelée *Argentaro*. Au nord-ouest, le *Scardus*, sous l'expression albano-turke de *Schar*, semble conserver son ancien nom. Mais ce qu'un terme général soit ancien, soit moderne, ne saurait facilement caractériser, c'est

la chaîne occidentale entre la Macédoine et l'Albanie; probablement est-ce moins une chaîne qu'un haut pays couronné de petits chaînons. En avançant vers le sud, tous ces pays montagneux se réunissent à l'ancien Pindus (*Monte-Mezzovo*), retraite favorite d'Apollon et des Muses.

Entre l'Épire et la Macédoine, branche détachée vers l'ouest, l'Olympe, antique séjour des dieux, dépossédé, par quelques modernes, de son auguste dénomination, s'appelle, selon les uns, *Schela*, selon d'autres *Olimbos*. Dans l'intérieur, les monts Vermion (*Bermius*) et *Verghitission* (*Bercetesius*) ou *Xerolivado*[1] descendent de l'ouest vers la plaine centrale, tandis qu'au contraire, le *Kerkina* des anciens et peut-être leur *Bertiscus*, courent du nord-est au sud.

Au centre de la Macédoine, assise au fond de son golfe, apparaît Salonique[2] avec son florissant commerce, son port créé par Constantin le Grand, son hippodrome, ses arcs de triomphe, dont l'un, encore presque entier, fut élevé en l'honneur de l'empereur Antonin; avec ses magnifiques églises, notamment celle de Saint-Démétrius, devenues toutes des mos-

[1] C'est-à-dire *Pré désert*.

[2] *Therma* jusqu'au règne de Cassandre, qui lui donna le nom de sa femme Thessalonique, sœur d'Alexandre. Voir *Notes et Pièces justificatives* (V.), p. 427.

quées; d'autres précieux monuments attestent l'ancienne splendeur de cette cité.

Si l'on entre dans la grande vallée du Pénée[1], ceinte des poétiques montagnes de l'Olympe, du Pinde, de l'Œta, du Pélion, et toute peuplée d'héroïques souvenirs, alors se déroule le pittoresque amphithéâtre de la Thessalie.

Et comment alors ne pas songer à cette délicieuse vallée de Tempé que chanta Virgile, à cette fameuse Larisse[2], théâtre du meurtre involontaire d'Acrisius par son petit-fils Persée[3], capitale d'Achille, résidence de Philippe, père d'Alexandre, tombeau d'Hippocrate[4] et refuge de Pompée? Comment ne pas s'arrêter à Pharsale, où les aigles romaines, en s'entre-déchirant, vengèrent le Monde opprimé?

La route d'El-Bassan à Durazzo quitte celle de Tyranna au pied des monts Grabatz, vers les sources du Panyasus, nommé maintenant Spirnatza, tourne à l'ouest, et va rejoindre, vers le village de Séraso, la route de Cavaya à Durazzo[5], (l'ancienne *Dyrra-*

1 Aujourd'hui *Salampria*. C'est parmi les lauriers dont ses bords étaient couverts que naquit la gracieuse métamorphose de Daphné.

2 *Jenidjè-Varda*.

3 Selon la fable, fils de Jupiter et de Danaé; selon l'histoire, fondateur de Mycènes.

4 Mort à cent quatre ans. Un tel exemple de longévité sied bien au législateur de la médecine.

5 L'anarchie qui désola la Haute-Albanie en 1700, avait anéanti

chium), en côtoyant les collines qui environnent la baie de Pétra.

Ce fut sur ces collines, autour de cette baie, que César, dans sa campagne de Grèce, construisit des lignes de circonvallation s'appuyant des deux côtés à la mer, avec quinze mille pas de développement, pour y enfermer l'armée de Pompée et la couper de Dyrrachium, où elle avait établi ses dépôts. Mais ces lignes étant trop étendues, Pompée les rompit sur un point et força César dans ses retranchements. Celui-ci chercha alors à attirer son rival dans le cœur de la Grèce, car il lui importait de le séparer de Dyrrachium. Pompée eut l'imprudence de le suivre : au lieu de se tenir dans les montagnes pour y disputer le terrain à des troupes plus aguerries que les

Durazzo, lorsque la France, qui voulait entretenir des correspondances avec les insurgés de la Hongrie et Constantinople, y accrédita un agent.

Le coup fatal était porté à cette ville. « On voit, » dit le consul Isnard, dans une lettre du 2 octobre 1716, « par ses vieilles murailles « que Durazzo dut être une très-grande ville ; mais à présent elle est « réduite et si petite, que le nombre de ses habitants n'arrive pas à « deux cents. Le pays est pauvre et inculte, l'air empestiféré, et cette « échelle n'est intéressante que comme lieu de transit des marchan- « dises venant des provinces voisines. »

D'après l'état actuel, il est évident que Durazzo s'était relevée dans ces derniers temps. Mais ce qui n'a pas changé, c'est la permanence des fièvres, que les missionnaires de la propagande seuls bravent pour se rendre dans les missions latines de la Haute-Albanie.

(Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, tom. II.)

siennes, il compta trop sur la supériorité de sa cavalerie et se laissa conduire par les feintes marches de l'ennemi dans les plaines de la Thessalie, où il succomba sous les habiles manœuvres de César[1].

Par les défilés d'Agrapha[2], on arrive dans l'Épire.

L'Albanie se divise en trois parties : la *Haute-Albanie*, jusqu'à El-Bassan, ou plutôt jusqu'au Gabar-Balkan et à Cavaja; la *Moyenne-Albanie*, jusqu'aux montagnes du Tomor et de Skrapani, et la *Basse-Albanie* ou l'Épire se prolongeant jusqu'en Acarnanie. Comme autant de remparts, neuf à dix chaînes sillonnent l'Albanie; six, l'Épire; trois ou quatre, la Moyenne et la Haute-Albanie.

L'Albanie manquant de largeur, presque toutes ses rivières sont peu considérables; leur cours est si borné, leurs pentes si fortes, qu'en été, beaucoup

[1] Félix de Beaujour, *Voyage Militaire dans l'Empire Ottoman*, tom. Ier.

[2] A partir du pont de la Panagia sur la rive gauche de la première branche de l'Achéloüs, commençait autrefois le canton d'Agrapha : il comprenait toute la vallée jusqu'à son ouverture vers l'Agraïde d'Acarnanie. Couverte de montagnes et de forêts, sillonnée de torrents et de rivières, cette contrée, théâtre permanent de brigandages, confinait à l'orient, avec le territoire de Tricala, chef-lieu du sangiakat de Thessalie. Mais, depuis l'arrivée des Valaques dans ces montagnes, leur canton d'Aspropotamos a rejeté les limites du canton d'Agrapha jusqu'à la rive gauche du Thestios ; au midi et à l'occident, il se confond avec les frontières du Radovich et de l'Agraïde.
(Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, tom. II.)

d'entre elles n'ont presque pas d'eau, ou même sont entièrement à sec.

De toutes, la plus grande, c'est le Drin, formé du Drin *Blanc* et du Drin *Noir*, ou venant du lac d'Ochrida. Canal d'écoulement du lac de Scutari, la Boïana est aussi un cours d'eau important, puisque les navires caboteurs le remontent jusqu'à Oboti, à deux lieues au dessus de Scutari. Il n'en est pas ainsi du Skumbi, de l'Ergent, de la Voïoussa, du Kalamas, du Lorou, de l'Arta, de l'Aspro-Potamos (*Rivière Blanche*), et moins encore du Souha-Ricka, du Mati, de l'Ismos ou l'Ergent de Tyranna, du Deole, du Glenitza, du Souschitza, de l'Argyro-Potamos (*Rivière d'argent*), du Macro-Potamos (*Rivière Noire*), des affluents de l'Arta et du Voioussa, en particulier du Toplitza (*Rivière Chaude*), du Saranta-Poros (rivière qu'on passe quarante fois), du Tscharkov, du Lioknitza et du Desnitza.

Dans les montagnes au nord-est de Janina, les neiges du Pinde alimentent le sources de trois fleuves : l'Aspro-Potamos (l'Achéloüs); l'Arta (l'Arachtos ou Arethon), et la Voïoussa (l'Aoüs).

Aux *Athamanes*, anciens habitants de ces contrées, ont succédé des Valaques.

La plus haute montagne de l'Albanie-Moyenne est le Tomoros, qui dépasse même le Nemertska-

Malia, et n'a d'égal que le Pinde. Isolé et n'ayant qu'une circonférence de huit à neuf lieues, le Tomoros étonne d'autant plus les regards qu'il domine un pays dont les hauteurs ne dépassent pas deux mille pieds. Aussi, des éminences de la vallée de l'Ismos, à trente-deux lieues en ligne directe au nord, et par-dessus le Gabar-Balkan, peut-on distinguer son sommet. Visible encore, depuis le côté sud-est du bassin d'Ochrida, et depuis la hauteur à l'est de Castoria, il reste caché par le Pinde aux vallées du sud-ouest de la Macédoine, et par le Nemertska-Malia au bassin de Janina. L'élévation du petit Tomoros est d'environ 4,102 pieds; pour le grand, de 5,102 pieds. Dans les fortes chaleurs de l'été, il ne conserve pas la moindre trace de neige [1].

La *Moyenne et la Haute-Albanie* présentent bien sur les cartes quelques plaines étendues. La chaîne du Scardus ou Scodrus (*Tchar-dagh* ou *Glioubotin*), sur une élévation de 3,000 mètres, semble décrire un grand demi-cercle pour embrasser les vastes bassins du double Drin et de la Moratscha; mais les cartes manquent d'exactitude, car le terrain est aussi montueux vers les bords de la mer que dans l'intérieur.

Comme la répartition des eaux détermine en général la nature des climats, les contrées du bassin

[1] Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, tom. II.

de l'Adriatique, c'est-à-dire l'Albanie et la Dalmatie ressentent les douces chaleurs de l'Italie; mais avec d'âpres sécheresses et de soudaines invasions des vents du nord [1].

La *Basse-Albanie*, ou l'ancienne Épire, a sa constitution climatérique à part; bien que se prolongeant au sud du 40me parallèle, elle est beaucoup plus froide que la Grèce.

Si l'on examine avec soin la nature rocailleuse du terrain chez les intrépides Mirdites, compatriotes et frères d'armes de Scanderbeg; si l'on étudie les descriptions des défilés de la *Candavie* [2], région qui fait suite au pays des Mirdites, on pourra considérer l'Albanie comme formée de deux terrasses, l'une s'élevant du sein de la mer par de très-fortes falaises, l'autre naissant à quatre ou cinq lieues de la mer, et se prolongeant jusqu'aux hautes montagnes entre lesquelles s'étendent les lacs d'Ochrida et de Malik. Dulcigno [3], Antivari [4], avec leurs rivages hérissés de rochers, annoncent que la plaine de Scutari commence à s'élever; et au nord du lac de ce nom, Podgoritza et Gouri indiquent un second degré d'élévation. Quant aux inaccessibles hauteurs du Monténégro, et

[1] MALTE-BRUN, *Précis de la Géographie Universelle.*
[2] PHARSALE, VI, 331.
[3] *Ulcinium*; en turk, *Olgun*.
[4] *Bar.*

aux précipices si pittoresques du golfe de Cattaro, c'est une preuve que l'intérieur de la Dalmatie méridionale est formé de plateaux élevés. Mieux connues, les montagnes de la Dalmatie autrichienne se plongent dans la mer avec des falaises calcaires découpées en îles allongées; dans le haut pays, entre la Bosnie et la Dalmatie turke, se trouvent les *Monts Albaniens* de Ptolémée, ou *Albiens* de Strabon, aujourd'hui le *Vitoraga*, le *Radussa*, le *Planitza* et le *Ranick.*

Le *Musaché* semble être le nom indigène de la *Moyenne-Albanie,* que baignent l'*Ergent* ou le *Bération,* l'ancien *Apsus* et l'*Arianes.*

C'est derrière ces diverses contrées que se déploie la grande vallée du Drin Noir, l'ancien *Drinus;* son plus haut bassin, centre commun de l'Albanie et de la Macédoine, est occupé par le magnifique lac d'Ochrida.

La vallée du Drin appartient à la *Haute-Albanie.* Scutari ou Scodra, que les Turks, par on ne sait quelle raison, nomment *Iskenderiah* ou *Alexandrie,* s'élève entre la *Boïana* et la *Drinassa.*

Les *Guègues,* ou Albanais rouges, peuplent tout l'intérieur, depuis les sources des deux Drins jusqu'à celle de la *Maratscha*, nom de la *Boïana* avant de se jeter dans le lac de Scutari ou de Zenta.

En remontant sur le continent turk, on trouve les

chaînes bordées au nord par les bassins du Danube-Inférieur de la Hongrie et des pays serbes; à l'est, par les bassins de la mer de Marmara, de la Thessalie, de l'Hellada; au sud, par ceux de la Maritza et des débouchés du Strymon, du Vardar[1] et du Bistritza; tandis qu'à l'ouest il n'y a (sauf la grande cavité herzegovinienne et celle de Scutari) que les petits bassins au débouché des rivières épirotes et albanaises : l'Aspro-Potamos, l'Arta, le Lorou, la Voïoussa, le Lom, le Skumbi, l'Ismos, le Drin, parmi lesquels, les plus considérables sont ceux de l'Arta et du Lorou, du Drin et de l'Ismos.

Au-dessus de ces plaines, et plus loin dans les terres, à une élévation moindre de 800 pieds, sont, comme échelonnés, un grand nombre d'autres bassins, tels que ceux de Permet, de Berat, d'El-Bassan, de Tyranna en Albanie; de Douino et de Mostar en Herzegovine; de la Save, du Sadar-Supérieur, du Koloubara-Supérieur, de la Morava serbe autour de Sagodin, de Krouchevatz, de Karanovatz, de Tschatschak, de Lepenitza en Servie; du Sana, de l'Ouna en Croatie; de Nisch, de Leskovatz, de Musta-

[1] Dans le bassin du Haut-Vardar, se trouve la ville d'*Ouskoup*, l'ancienne *Scopia*, c'est à dire « le lieu d'où l'on voit au loin. » Sous le Bas-Empire, c'était une des clefs de la Macédoine. Hadgi-Kalfa prétend qu'un ancien écrit grec la nomme, à cause de sa beauté, *La jeune fiancée de la Grèce*.

pha Pacha-Palanka, de Pirot en Mœsie supérieure; de la partie basse de la Bulgarie, c'est-à-dire de Schoumla, de Rasgrad, de Lofdscha, de Vikrar; ceux d'Andrinople, de Melenik, de Vodena, de Telovo, d'Ostrovo, du Vardar-Moyen, d'Istib, de la Bregalnitza, d'Uscub, de Stroumnitza en Macédoine, d'Alassona en Thessalie.

Le *Drin Blanc*, le Drino ou plutôt *Drilo* des Albanais, le *Bicla-Drina* des Slaves, est formé de trois torrents, la Bistritza, la Vrela (*Source*) et le Drin; ce dernier, peu considérable, sort des montagnes reliant les cimes du Glieb au Kourilo-Planina; il coule dans la vallée sablée et profonde qui sépare ces montagnes[1].

A un sens ethnographique, le nom même d'Albanie unit une signification physique. C'est à l'âpreté de leur pays que les Albanais doivent, en grande partie, leur rude constitution, des muscles d'acier, un teint basané, d'ardents regards, de belliqueux et sauvages instincts. Leur beauté, mâle chez les hommes, imposante, virile même chez les femmes, est renommée dans l'Orient.

Jamais leur intrépidité séculaire ne s'est démentie: soldats de Pyrrhus, de Scanderbeg, c'est encore eux qui, égarés sous un autre drapeau, furent la vraie force du fameux Ali-Pacha de Janina.

1 Ami Boué, *la Turquie d'Europe*, tom. Ier.

Selon toute apparence, les Albanais sont une tribu des anciens Illyriens. M. de Hahn [1] (consul d'Autriche à Syra) les croit descendus des premiers habitants du pays, les Illyriens et les Épirotes. On peut les rattacher à cette grande famille tyrrhéno-pélasgique qui, dans les anciennes traditions grecques et latines, a peuplé la Grèce et l'Italie, et qui partout disparaît aux premières lueurs de l'histoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Albanais forment, quelle que soit leur origine, une nation distincte. Leur langue abonde en mots grecs, turks, slaves, italiens [2]. Mais elle n'est ni slave ni grecque ; elle a ses formes et sa grammaire : le peuple qui la parle est donc un peuple à part. Sortie des contrées intérieures et montueuses, il se sera fait connaître à mesure que les calamités de l'Empire Romain forçaient les peuples montagnards et pasteurs à défendre eux-mêmes leurs chaumières. Certes, dans un pays comme la Turkie d'Europe, où tant de nations se sont heurtées et presque fondues ensemble, il ne faut pas s'attendre à trouver une tribu primitive restée sans mélange depuis vingt siècles. Mais un fait démontré par leur langage même, c'est que les Albanais

[1] *Albanische Studien.* C'est dans ce savant ouvrage que M. de Hahn a déposé les instructifs résultats de sa longue expérience des hommes et des choses.

[2] Voir *Notes et Pièces justificatives* (VI), p. 431.

habitent l'Europe depuis aussi longtemps que les Grecs et les Celtes, auxquels plus d'un lien semble les unir. Très-probablement, les tribus illyriennes, parlant une langue affiliée à celle des tribus primitives des *Pelasghi* (Pélasges), des *Dardani*, des *Graiki*, des *Makedones*, occupaient, avant les temps historiques, les montagnes de l'Albanie, sous des chefs héréditaires; probablement aussi elles étaient encore voisines de quelques tribus de la nombreuse famille depuis appelée *Slave*. L'Italie reçut des essaims de colons illyriens; mais, lors de la grande invasion des Celtes en Grèce et en Asie, une partie de ces émigrants, au nombre desquels étaient les *Albani*, furent subjugués par des castes guerrières, tant celtes que germaniques, à peu près comme il arriva, vers la même époque, en Galatie. Plus tard, les conquérants de l'Illyrie, Romains et Italiens, durent se mêler aux habitants des villes; mais les tribus de pasteurs, distinguées dès lors sous le nom celtique d'*Albani*, conservèrent le fond de leur ancienne langue, en y admettant peut-être des formes, ainsi que des mots tirés de la langue italique vulgaire (*romana rustica*), et de l'idiome militaire des légions; addition qui, jointe aux anciens rapports de l'éolien, du pélasgue, peut-être de l'illyrien avec l'italique, rapprochèrent l'albanais du daco-latin ou valaque moderne, idiôme

né du mélange de la langue inconnue des Daces avec l'idiôme romain, rustique et militaire. L'un et l'autre subirent de nouveaux changements, lorsqu'au VIe siècle plusieurs troupes de Slaves-Karpathiens, conduits, en grande partie, par des princes de la race gothique, vinrent repeupler l'Illyrie Septentrionale [1].

Au reste, tout en reconnaissant dans les Albanais une race distincte, il faut constater aussi leur très-grande affinité avec les Grecs. Evidemment, un jour, Albanais et Grecs ne feront plus qu'un seul peuple.

Les Albanais ont des poëmes, mais, en général, moins longs que ceux des Serbes; encore, ces derniers prétendent-ils que plusieurs de ces chants épiques ne sont que la traduction des leurs. On y célèbre surtout les hauts faits de Mouza ou de Mentulus Musakhi, comte de Klissa, qui vivait au commencement du XIIIe siècle, et les exploits d'un de ses propres parents. Les Serbes, longtemps en guerre avec ce seigneur, en ont fait une espèce de chevalier errant, ou plutôt de brigand, sous le nom de Mousa-Kessedgia, Mousa l'*Assassin*. Les autres héros albanaissont, dans la Haute-Albanie, Hot, Schale, et surtout *Djoure Castriotich*, George Castriota, Iskenderbeg ou Scanderbeg.

[1] MALTE-BRUN, *Précis de la Géographie Universelle*. Voir *Notes et Pieces justificatives* (VII), p. 432.

Dans la Basse-Albanie, on redit encore les guerres d'Ariannites Topia-Golemi et de ses fils Comain et Musaché, princes de Toscaria, liés avec Scanderbeg pour chasser d'Epire les Turks établis à Janina depuis 1424. Arrivant à des époques récentes, on y décrit les courses aventureuses de certains célèbres brigands, et en particulier les expéditions sanguinaires, les guerres d'Ali-Pacha, l'exterminateur.

Fait presque incroyable : aujourd'hui Albanais et Grecs célèbrent l'horrible mémoire de cet Ali de Tébélen ! Ils chantent ce vieux tigre, noyé enfin dans son propre sang ! Pour ne pas médire de la nature humaine, en admettant que les masses finissent par mieux accepter la main qui les châtie, que la main qui les soulage, attribuons à de plus nobles motifs une aussi singulière admiration : Ali fut l'implacable ennemi de ces tyrans féodaux, si justement odieux aux Grecs et aux Albanais ; devant un tel souvenir, ils oublient tout le reste.

Avec des chants sur les histoires les plus tragiques, sur la vengeance du sang, les Albanais ont aussi des bucoliques, et des chansons amoureuses. Le tamboura, la flûte, mais plus rarement, accompagnent les chanteurs[1].

Ces poésies nationales, quand même elles ne re-

[1] Ami Boué, *la Turquie d'Europe*, tom. II.

monteraient qu'à l'époque de *Scanderbeg*, seraient encore une intéressante révélation.

Mais, pour l'histoire des peuples et des langues, l'examen des inscriptions qu'on dit exister dans la Haute-Albanie deviendrait d'une inappréciable importance.

C'est en pénétrant au milieu des Mirdites, parmi les Lac-Oulacs, ou durant un long séjour à Scutari, qu'il serait possible de recueillir quelques vestiges des mœurs et coutumes barbares léguées par les Illyriens à leurs descendants. La division par *Cetta's* ou par *Phara's* n'est pas encore suffisamment éclaircie. Chez les Albanais chrétiens qui émigrèrent dans le royaume de Naples, elle a pris un caractère féodal; mais au pays même, c'est plutôt une démocratie rurale. Dans toutes les montagnes de la Haute et de la Moyenne-Albanie, pour venger un assassinat, un rapt, un adultère, les *Cetta's* guerroient entre elles; le sang peut seul laver de telles offenses; mais le rapt des bestiaux se paye en argent. Les conseils rustiques des *Cetta's* délibèrent, la carabine ou le yatagan d'une main, la coupe de l'autre. Pour mieux se faire reconnaître, quelques tribus schkypetares, avec de symétriques explosions de poudre à canon, sillonnent leur peau de dessins ou même d'inscriptions; c'est un reste du tatouage des anciens Illyriens.

Entre autres horribles superstitions, les chants nationaux mentionnent le sacrifice d'une jeune femme, épouse et mère, que les trois frères, fondateurs de la moderne Scutari, firent enterrer toute vivante dans les fondements du château; à cette seule condition, les fées devaient doter la ville d'une éternelle prospérité. Pour dernière grâce, la victime demanda à son époux, l'un des frères, la permission d'allaiter encore son enfant, à travers un trou des murailles. L'ayant obtenue, le lait coula miraculeusement jusqu'au sevrage de l'enfant, et alors jaillit, au pied du mur, une source salutaire qui ne tarit jamais.

Le Schkypetar voit encore les *Mires*, ou bonnes déesses, errer, au clair de lune, à travers l'épaisseur des forêts; et, comme le Servien, l'habitant de la Haute-Albanie intérieure croit à des fées ou prophétesses nommées *Vyles*.

Sous leur ancien nom latin (peut-être même thessalien) de *Striga*, les sorcières sont très-connues et très-redoutées. Chez tous les Albanais, chrétiens ou musulmans, l'antique cérémonial des cortéges funèbres s'est conservé : des femmes échevelées, des pleureuses officielles, accompagnent les morts en poussant des cris lamentables.

Parmi les chasseurs et les bergers, les vieilles tra-

ditions sur les bêtes féroces subsistent toujours; ce sont des âmes bannies de l'éternel repos. Néanmoins, à l'aide d'enchantements ou d'anathèmes, on peut les expulser des corps qu'elles habitent[1].

Si l'amitié est sacrée dans toute la Turkie[2], elle ne l'est pas moins chez les Serbes, les Bosniaques, les Monténégrins, les Schkypetars, les Grecs, et surtout chez les Grecs épirotes.

« *Qui n'a pas d'amis, Dieu l'abandonne* » disent proverbialement les Albanais. Parmi ces peuples, chacun a son ami ou ses amis de choix, qu'il appelle du doux nom de frères. Les femmes ont aussi leurs sœurs adoptives, *Posestrima* en slave, *Vlamia* en albanais grec; de là aussi, des pères adoptifs ou *Pootschim*, des mères adoptives, ou *Pomajka*. On se lie à jamais, en se déclarant frères ou sœurs en Dieu, devant une assemblée ou, à l'église devant un prêtre, qui bénit alors les personnes et leurs armes, si elles en portent. A cette touchante déclaration, les Épirotes ajoutent cette formule sacramentelle : « Mon « corps est ton corps, mon âme est ton âme. » Ensuite les armes sont échangées, et l'on se donne le baiser de paix.

L'indissolubilité de ce lien volontaire est exprimée

[1] MALTE-BRUN, *Précis de la Géographie Universelle.*
[2] AMI BOUÉ, *La Turquie d'Europe*, tom. II.

poétiquement dans une chanson, où deux frères adoptifs serbes sont tous deux épris d'une belle prisonnière turke ; mais, pour ne pas devenir ennemis, ils préfèrent tuer celle qui pourrait les désunir. C'est néanmoins pousser un peu loin, il faut en convenir, les fictions de la tendresse fraternelle.

En dehors du foyer domestique, les Albanais ne rappellent plus l'aimante douceur des Slaves, mais la rude turbulence des Germains de Tacite. Même amour des combats, même dédain de la mort, même soif de vengeance. « *Le sang*, disent-ils, » comme les Monténégrins, « *n'est pas de l'eau.* » Pour eux, le sang vaut du sang. À moins de composition, le meurtre rachète le meurtre ; le *Jak* est leur *Vendetta*.

De tout temps, les Grecs ont repoussé l'apostasie avec une indomptable fermeté ; les Slaves, les Valaques ont suivi ce noble exemple. Chez les Albanais, il n'en a pas été de même. Telle est en eux l'horreur de l'oppression, qu'à l'indépendance ils ont sacrifié la foi : pour n'être pas esclaves, ils se sont faits Musulmans.

« *Ke anst spata,* » disent-ils, « *atje bèsa* ; — *Qui a* « *l'épée a la religion.* »

Les Mirdites ou *Braves*[1], constituent la plus nom-

[1] *Mirdite* rappelle *Mardaïte*, dont l'étymologie, dans la langue schkype, comme dans le persan moderne, signifie *brave*.

breuse population du pachalik de Croïa. A quelle époque la lumière de l'Evangile leur arriva-t-elle? C'est au siècle de Néron que l'église albanaise reporte cette date mémorable, alors que dans Rome, par ordre du monstre couronné, on enveloppait de peaux de bêtes les Chrétiens pour les faire dévorer par les chiens; alors qu'on les attachait en croix, ou qu'on les brûlait, enduits de résine, et que ces torches humaines éclairaient les places publiques! réjouissances, illuminations bien dignes d'un tel César.

Or, c'est dans cette même ville, qui allait devenir la tête et le cœur du christianisme, que se consommaient de telles monstruosités! Témoins de ces horreurs, du martyre de leurs évêques, du supplice de leurs frères et de la profanation des églises, les proscrits, emportant avec eux les Saintes-Ecritures, se réfugièrent dans les montagnes de l'Illyrie Macédonienne, qui, pour cela peut-être, reçut le surnom de *Macedonia Salutaris*[1].

Sur une terre libre, la semence divine ne tarda pas à germer. Ce fut l'entrée des Mirdites dans la civilisation.

Sujets fidèles de l'Empire Grec jusqu'au schisme qui sépara Rome de Constantinople, les Schkypetars

[1] Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, tom. III.

de l'Illyrie Macédonienne restèrent intimement attachés à l'Occident, d'où leurs ancêtres avaient reçu les trésors de la foi. Alors le nom de *Latins* leur fut appliqué. Vainement, pour les entraîner à une autre communion, les Cantacuzène, les Paléologue employèrent-ils suggestions, promesses, contrainte; leurs opiniâtres efforts échouèrent devant une résistance plus opiniâtre encore; peu à peu tous rapports entre les Mirdites et les tribus du rit grec cessèrent.

En possession d'une liberté de conscience sauvegardée par leur indomptable énergie, ils étaient suspects à Constantinople; on les y regardait comme des demi-rebelles; on ne voyait pas sans un ressentiment jaloux qu'un pontife étranger nommât aux siéges archiépiscopaux et aux évêchés de la Haute-Albanie, à l'exception du Monténégro, qui avait adhéré à l'Eglise d'Orient. Aussi les Mirdites ne devaient-ils une existence respectée qu'à leur belliqueuse attitude. Fiers de cette indépendance, unis par la double fraternité du courage et de la foi, les Guègues et les Mirdites déployaient dans les églises de la Haute-Albanie, sans faste, avec la touchante simplicité des mœurs antiques, la majesté du culte catholique. A Scordra, Saint-Serge et Saint-Bacchus avaient une vaste cathédrale; les Mardaïtes du

Matis[1] honoraient dans la vierge d'Orocher leur patronne; Durazzo invoquait Saint-Roch comme son protecteur ; l'Acrolisse possédait une église miraculeuse dédiée à Saint-Alexandre.

Contre toute invasion, l'Albanie est facile à défendre. Son côté le plus faible, c'est la Moyenne-Albanie. On peut considérer le pays des Mirdites comme sa citadelle du nord, tandis qu'en Épire, le Tomor, la crête du Grammos, les montagnes d'Agrapha, de l'Aspropotamos, de Souli, l'Acrocéraune, etc., sont autant de positions d'où l'on peut inquiéter et braver l'ennemi. Cependant, hors des hautes montagnes, le pays offre moins de forêts touffues que la Bosnie et la Servie. En certains districts maritimes, et au centre, l'Epire est même fort dégarnie de bois. Ce qui constitue la faiblesse de la Moyenne-Albanie, c'est que, occupée en grande partie par des collines et de larges vallées, elle n'est que peu coupée par ces chaînes nord-ouest-sud-est, qui traversent le reste de l'Albanie. Ainsi, si le Skumbi amène au pied du Bagora, l'ennemi qui a pu arriver jusqu'à Ochrida,

[1] Fleuve que les Schkypetars nomment *Bregoni-Malousi*, et les Grecs *Madia*. « Matis Dyrrachii non longè à Lisso. » (TIT.-LIV., lib XLIII, XXI.)

Castaldus, dans ses *Tables de la Grèce*, le nomme *Matia*, et Maginus trace son cours sans écrire son nom.

(POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, tom. Ier.)

n'a plus que ce col à franchir pour séparer l'Epire de la Haute-Albanie. Les routes du château de Bérat et de Durazzo lui sont même ouvertes. C'est ainsi, de tout temps, qu'on a procédé à la conquête du pays. De là le grand nombre de siéges qu'à subis Durazzo, et tant de combats près de Bérat; c'est ainsi que plusieurs rois bulgares, une fois maîtres d'Ochrida, s'emparèrent d'une grande partie de l'Albanie; ainsi qu'en 1082, le duc normand Boemond étendit, depuis Durazzo, ses conquêtes à Janina, à Ochrida, à Servia, sur l'Indje-Karasou, et même à Vodena. Voilà pourquoi la position de Monastir a toujours été si importante aux yeux des Ottomans, et probablement aussi pourquoi ils y ont placé le siége du Rouméli-Valési.

Bien fortifiée, l'Albanie serait donc un pays aussi difficile à attaquer que facile à défendre, excepté du côté de la mer, où sa défense demanderait l'assistance d'une marine. Mais si cette province était réunie à la Grèce, elle acquerrait précisément ce qui lui manque : bientôt même, selon toute probabilité, elle aurait des marins nationaux.

Le Mirdita est une véritable grande forteresse triangulaire, formée par la chaîne à l'ouest du Drin noir, par la muraille calcaire, au sud-est et au nord-ouest de Croïa, et par les montagnes au sud du Drin, de Spass

à Skela. Il n'y a d'accès possible à l'ouest, que par le débouché du Matis et par quelques gorges, comme celle de Croïa, posée sur une corniche, en avant-poste. Veut-on y pénétrer par d'autres côtés, il faut d'abord franchir d'énormes montagnes très-boisées; l'intérieur du pays oppose ensuite de profonds ravins et des forêts propices à la défense, tandis qu'à son pourtour, le Drin *Noir*, le Drin et la vallée de l'Ismos servent de vastes fossés, en deçà desquels se trouvent d'autres montagnes, sous forme de remparts avancés. Sur la crête, entre la mer et l'Ismos, se dressent plusieurs forts.

Telle est la force de cette position, que jamais les Turks ne l'ont occupée. Tout ce qu'ils ont pu faire, ç'a été de pénétrer quelquefois dans les Dibres et vers Croïa. On verra, dans le cours de ce récit, tout ce que leur coûtèrent les siéges de cette ville et de Sfétigrad (*Château-Saint*) dans les Dibres.

Ce patrimoine de Scanderbeg forme donc comme un pendant du Monténégro.

Entre ces deux grandes forteresses s'étend la plaine de Scutari, qui a dû subir le joug ottoman, tandis que les montagnes voisines sont restées libres jusqu'à ce jour. Si, parmi les habitants du Mirdita et les Monténégrins ou Guègues, il n'existait pas une aussi profonde antipathie; si une réunion de tous les

Guègues avec les tribus slaves éparses sur les montagnes entre Cattaro, Priepolie, Novibazar, Mitrovitza, était possible, on constituerait là une importante principauté, dont la capitale serait Scutari, et qui deviendrait menaçante pour les pays environnants.

Traversé de chaînes du nord-ouest au sud-est, communiquant par des cols et des défilés dirigés de l'est à l'ouest, l'Epire est parfaitement propre à la guerre d'embuscades et de surprises.

Aux environs de Scutari et dans la Haute-Albanie, apparaissent les vestiges de plusieurs châteaux forts, théâtres d'événements mémorables au xv[e] siècle, sous Scanderbeg et après sa mort jusqu'à la chute de Scutari, en 1479. Au milieu du lac, une île conserve encore les débris du château de Markovitsch, avec ses tours carrées; les Turks l'appellent Gœlbaschi. A Drivasti, ou Drivasto (le *Dergos* des Turks), sur le Kiri, on voit quelques restes d'un autre château; au pied du monticule qui le supporte, est une petite ville jadis aussi fortifiée. Hélène, femme du kral serbe Siméon Némania, avait fait relever ses murailles. Depuis, elles ont été détruites par les Turks, en 1478. Maintenant, cette ville, jadis peuplée de guerriers, n'est plus qu'un obscur village. Comme du temps de Scanderbeg,

un vieux manoir domine encore, au sud, Alessio[1].

C'est un intéressant spectacle que celui d'un peuple sans homogénéité, conservant néanmoins à travers les siècles, et sous la pression même de tant de conquêtes successives, bulgare, serbe, byzantine, italienne, normande, sa nationalité.

En Albanie, la vie est âpre, mais cette rudesse même a sa dignité. La société moderne n'y existant ni avec ses avantages ni avec ses vices, sous quelqnes aspects, l'homme paraît plus grand.

Au lieu de l'*État*, il y a des tribus, des familles; et, ainsi qu'aux époques primitives, aux temps bibliques, la famille se personnifie dans le chef, souverain absolu, incontesté.

Comme dans ces contrées, la civilisation, même encore aujourd'hui, n'a pas pénétré, le caractère de deux provinces y diffère, plus qu'ailleurs le caractère de deux nations. Séparés par le Skumbi, les Guègues, Albanais du Nord, ne ressemblent point aux Toxides on Dosques[2], Albanais du Midi. Ils parlent la même langue, non le même dialecte. Mais ce qui surtout les divise, c'est une vieille jalousie : voisin des Grecs, le Toxide les aime; quant au Guègue, il déteste cordialement ses deux rivaux.

[1] Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, tom. IV.

[2] Δοσχοι. Strabon, lib. X.

« Le Caucase en Asie, l'Albanie en Europe, semblent se correspondre géographiquement et moralement du fond des deux grands golfes de la Méditerranée, qui confondent leurs eaux par le courant du Bosphore à Constantinople. Les Albanais sont des Circassiens d'Europe, les Circassiens sont des Albanais d'Asie. Ces deux groupes de montagnes semblent avoir enfanté les mêmes hommes, les mêmes femmes et les mêmes mœurs. C'est de ces deux sources, comme des neiges de leurs sommets, que découlent depuis cinq siècles, par le mélange fréquent des trois sangs, la beauté et l'intrépidité qui retrempent la race et la vigueur des Ottomans. Ils aiment les armes, les combats, les aventures, les courses sur terre et sur mer, les brigandages périlleux, les champs de bataille sans acception de causes, les engagements militaires dans les camps des sulthans d'Egypte, de Syrie, de Constantinople. La discipline trop régulière des armées européennes leur pèse, ils préfèrent l'éclat des exploits individuels, la licence des camps ottomans, le combat corps à corps sur les chevaux impétueux de l'Arabie ou de la Transylvanie, la civilisation qui permet aux esclaves de monter, au caprice du maître, de la servitude au rang de vizir ou de pacha, la religion qui donne des harems et des esclaves aux héros.

« Leur esprit est poétique comme leurs mœurs; leurs chants populaires, surtout ceux de leur époque héroïque, sur leur compatriote Scanderbeg, rappellent les chants homériques plus que les chants efféminés de la Grèce moderne. Ils mêlent, comme Achille, la poésie, la musique et la danse à la guerre. Dans le loisir de leur vie, tour à tour somnolente ou fiévreuse, on les voit nonchalamment couchés au soleil, sur la plage ou sur la terrasse de leurs maisons, chanter, en s'accompagnant des sons d'une lyre rustique, leurs propres exploits, ou danser, comme des femmes, aux rhythmes tour à tour belliqueux ou efféminés de leurs instruments.

« Le gouvernement des Albanais était féodal comme les gouvernements de l'Orient, formés par la nature sur le type de la famille patriarcale; gouvernement favorable à la fois à la liberté et à la servitude, où le père est chef, où la famille est tribu, où les serviteurs sont esclaves, où le pouvoir, désigné, pour ainsi dire, divinement par la naissance et la primogéniture, est sacré et incontestable, comme la paternité, et où la confédération mobile et passagère des tribus entre elles forme l'Etat, tantôt réunies en faisceau pour la guerre nationale contre d'autres races, tantôt divisées en groupes indépendants pour la liberté commune. Chaque ville, chaque province,

chaque village reconnaissaient un prince, un seigneur, un bey, qui gouvernait despotiquement, d'après les traditions et les mœurs. Cet assujettissement des villes, des provinces, des villages à leurs seigneurs ou à leurs princes féodaux, n'enlevait rien au sentiment de la liberté générale et à la passion du patriotisme, mobile suprême des Albanais[1]. »

L'Albanais est indépendant, comme le Germain de Tacite.

En chaque contrée, presque dans chaque village, existent trois castes séparées et ne s'alliant jamais entre elles : les soldats, c'est-à-dire les gentilshommes, les ouvriers, les paysans. Or, le travail étant œuvre servile, la guerre seule donne honneur et richesse. Aussi, de tout temps, l'Albanie a-t-elle fourni des soldats au Sultan, au pacha d'Egypte, aux puissances barbaresques ; plus d'une fois l'Europe même s'en est servie ; il y a eu des Myrdites au service du Pape, de Naples, de l'Autriche, de la France sous Henri IV. Ces farouches Estradiots que Venise tirait de ses possessions d'Orient, et qu'elle employait à défendre ses conquêtes de terre ferme, étaient en général des Albanais. « Ce sont eux, » dit Brantôme, « qui nous ont porté la forme de la « cavalerie légère et la méthode de faire comme eux. »

1 Lamartine, *Histoire de la Turquie*, tome III.

Commines, témoin de la terreur qu'ils répandaient autour d'eux, en coupant des têtes, les représente « vêtus à pied et à cheval comme les Turks, sauf la « tête où ils ne portent ceste toille qu'ils appellent « tolliban (turban), et sont dures gens, et couchent « dehors tout l'an et leurs chevaux.... Les Vénitiens « s'en servent fort et s'y fient.... Ce sont vaillants « hommes et qui fort travaillent un ost (une armée) « quand ils s'y mettent. »

Retranchée sur ses montagnes et derrière ses fortifications naturelles, l'Albanie jouissait d'un calme profond, lorsqu'un terrible orage vint éclater sur elle.

Quelques mots maintenant sur l'ennemi formidable qui la menaçait ainsi de destruction, ou d'un mal plus terrible encore, de servitude.

L'origine du peuple turk, d'où descend la race actuelle des Ottomans, remonte aux siècles les plus reculés. *Turk*, son premier chef, est, selon toute apparence, le *Targitaos* d'Hérodote[1] et le *Togharma*[2] de l'Écriture. Ce nom de *Turks*, quelques peuples l'ont pris, sans y avoir aucun droit. D'autres, au contraire, issus de cette tribu, ont adopté certaines dénominations qui ne rappellent en rien leur origine.

[1] *Hérodote*, IV, v.
[2] *Genèse*, X, III.

Pline et Pomponius Méla connaissaient de nom les Turks[1]; Hérodote aussi, chez lequel on trouve *Tourgeous*, transformé par les copistes en Amourgious : Σκύθας Αμούργίους Σακος εκάλεον. Les Byzantins désignent les Turks tantôt sous la dénomination de *Persans*, tantôt sous celle d'*Ougres* (Hongrois)[2], bien que jamais la moindre parenté n'ait existé entre les Persans et les Turks, ni entre les Persans et les Hongrois. Chalcondyle ne sait trop s'il doit les faire descendre des Scythes ou des Parthes. Pour auteur, Phranzès donne aux Ottomans Isaac Comnène, qui, après avoir épousé la fille de l'émir des Seldjoukides, aurait eu pour fils Suleïman, père d'Ertoghrul (l'*Homme au cœur droit*), et grand-père d'Othman. Selon Æneas Sylvius, Leonardus Chiensis et d'autres historiens, les Turks descendraient, en droite ligne, de Teucer et d'Hector. Quant à Paolo Giovio (Paul Jove), il ne doute pas que les Turks ne soient des Tatars venus des bords du Wolga[3]. Assez récemment on prétendait avoir découvert, dans le nom de la rivière de *Tereck*, l'étymologie du nom de *Turk*[4]. Appelés d'abord *Tuku* par les Chinois, les Turks quittèrent l'Altaï (Altountagh) ou *Montagne-d'Or*

[1] *Turcæque vastas silvas occupant.*
[2] *Constantin Porphyrogénète.*
[3] *Comentarii delle cose dei Turchi di Paolo Giovio*, c. I.
[4] ENGEL. SCHLOEZER, *Histoire de la Bulgarie.*

(l'*Ektagh* des Byzantins), et se répandirent dans les vastes et fertiles plaines de la Haute-Asie (le Turkestan actuel[1]), qui ont pour frontières, à l'est, le Khataï, c'est-à-dire la Chine septentrionale; à l'ouest, le grand lac d'Aral et le Khovaresm ou Karizm; au nord, la Sibérie; au sud, le Thibet et la Grande-Boukharie ou Bokharie (Khanat de Boukara).

A en croire l'une des premières traditions indigènes, dont les explications d'Hérodote sur l'origine des Scythes révèlent quelques traces, Oghouz-Khan, fils de Kara-Khan, fonda, par ses conquêtes comme par ses lois, la puissance et la civilisation turkes. Il doit avoir été contemporain d'Abraham.

Ayant renoncé à l'idolâtrie pour embrasser un culte plus pur, Oghouz-Khan soutint contre son frère, durant soixante-dix années, une guerre civile et religieuse. De Karakoum, séjour d'hiver de Kara-Khan, et des montagnes d'Ourtagh et de Kourtagh, son séjour d'été, Oghouz, se portant vers le sud, vint se fixer à Yassy, l'une des plus célèbres villes du Turkestan, et longtemps le siége de la puissance turke. Ce sont les Khans-Ouzbéks qui, après avoir pénétré jusqu'en Moldavie, donnèrent à la capitale de cette province le nom de la capitale tatare.

Oghouz s'était révolté contre Khara-Khan, son

[1] Djihannuma, p. 366.

père; il le vainquit, et subjugua toute la partie du Turkestan qui s'étend depuis Artelas et Silem jusqu'à Boukhara. Ses six fils prirent les noms des souverains de ces contrées : *khans du Jour, de la Lune, de l'Etoile, du Ciel, de la Montagne, de la Mer.*

Un jour, Oghouz les envoya à la chasse, espérant qu'ils en rapporteraient quelque présage de leur sort. Au retour, ils lui présentèrent un arc et trois flèches, trouvés dans cette excursion. Aux khans du *Ciel*, de la *Montagne*, de la *Mer*, Oghouz donna les flèches; aux trois autres, l'arc[1], qu'ils brisèrent pour le répartir entre eux. Aussi nomma-t-il les uns *Outschok* (*les Trois Flèches*); les autres *Bosouk* (*les Destructeurs*). Les premiers commandèrent l'aile gauche de son armée; les seconds, l'aile droite. Cette division en aile droite et en aile gauche est un principe admis dans la constitution des armées turkes, mogoles et tatares.

Après la mort d'Oghouz, ses fils se partagèrent l'empire : les *Trois flèches*, chefs de l'aile gauche, eurent les tribus turkes de l'est; les *Destructeurs*, chefs de l'aile droite, celles de l'ouest. Quatre fils

[1] Au lieu de la tradition de l'arc et des trois flèches, on trouve, dans Hérodote, celle de la charrue, du joug, de la hache et de la coupe, dons du ciel.

naquirent à chacun de ces princes, qui sont les pères des vingt-quatre principales tribus turkes.

Dans l'islamisme, le nombre *quatre* est consacré [1].

Les quatre colonnes de l'Empire, ou les vézyrs du *Kanounnameh* de Muhammed II, sont une imitation des quatre vézyrs de Djenghiz-Khan. Le même nombre *quatre* a présidé à l'organisation de toutes leurs institutions fondamentales. Ainsi, les vingt-quatre begs des Mamelouks Bàharits et Tscherkesses en Égypte, jusqu'à leur extermination dans ces derniers temps, furent la continuation des vingt-quatre patriarches ou *pères* des Turks.

Sans s'occuper davantage des trois khans de l'aile gauche ni de leurs descendants, disparus dans la direction de l'est, suivons les khans de l'aile droite ou *Destructeurs :* habitant d'abord le Turkestan, ils

[1] Nous voyons les quatre khalifes Raschideddin, successeurs immédiats du Prophète (Eboubekr, Omar, Osman, Ali), les quatre imans orthodoxes (Ebou-Hanifé, Ibn-Malek, Schafii et Hanbeli), et enfin les quatre disciples des scheïks, qui paraissent être une imitation des quatre Évangélistes. On retrouve encore la consécration de ce nombre relativement aux femmes, car l'islamisme ne reconnaît que quatre femmes légitimes, d'après les quatre épouses de Muhammed, qu'il déclara les meilleures des femmes (Kadidja, Fatima, Aïsché et Maria). Darius, fils d'Histape, avait eu aussi quatre femmes : Phaïdime (Fatime), Mandana, Atossa et Parmys. (HÉRODOTE, III, 69, 88.)

(HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. Ier.)

envahirent ensuite les contrées situées à l'ouest, entre le Sihoun et le Djihoun (le Jaxartès et l'Oxus), et s'avancèrent en conquérants jusqu'au Bosphore et au Danube.

D'après les plus anciens historiens des Oghouzes, des Seldjoukides et des Ottomans, la généalogie des souverains de ces peuples remonterait jusqu'aux trois khans de l'aile droite, et les Oghouzes descendraient du khan de la *Montagne*, les Seldjoukides du khan de la *Mer*, les Ottomans du khan du *Ciel*.

Habitant le Turkestan et le territoire compris entre le Jaxartès (*Tanaïs d'Asie*) et l'Oxus, les *Oghouzes* guerroyaient souvent avec les Khosroës de Perse et les khalifes d'Arabie. Ce ne fut que trois cents ans après Muhammed, que Salour, descendant de Tak-Khan (*Maître de la montagne*), embrassa l'islamisme. Deux mille familles suivirent son exemple. Dès lors, il prit le nom de Tschanak, ou Kara-Khan; et, pour distinguer son peuple des Turks encore païens, il le nomma *Turkoman*.

Dans la suite, quand les Turkomans vinrent s'établir, les uns dans l'Arménie occidentale, les autres sur les rives orientales de la mer Caspienne, ils se divisèrent en *Turkomans Occidentaux* et *Turkomans Orientaux*. La contrée qu'ils habitaient s'appelle encore aujourd'hui le *Pays des Turkomans*.

En 439-1047, la domination passa aux mains de Taghmadj, khan de Samarkand, et bientôt le fils de Taghmadj, Schemsoul-Mulk-ben-Ilik-Khan-ben-Taghmadj, s'unit, par une double alliance, à la famille régnante des Seldjoukides.

Sans entrer dans des détails étrangers à l'objet de ce livre, il importe de constater que c'est sur les débris de la domination seldjoukide que s'éleva l'Empire Ottoman.

Cet empire date du commencement du XIII[e] siècle de l'ère chrétienne, ou du VIII[e] de l'hégire[1]. Mais l'histoire des aïeux d'Othman, son fondateur, commence presque un siècle plus tôt, avec Suleïman, son grand-père, alors que sa tribu émigra de l'est vers l'ouest, durant les conquêtes de Djenghiz-Khan, fléau de l'Asie, terreur du Monde.

A un indomptable courage, le fils d'Ertoghrul allia de grandes vues et ce génie entreprenant, caractère particulier des fondateurs d'empires[2].

Ce fut cent ans après l'établissement d'Ertoghrul dans l'Asie Mineure, trente ans après l'avénement d'Othman au rang de prince indépendant, et la troisième année du règne d'Orkhan, au moment où

[1] Le mot arabe *Hedjira*, ou plutôt *Hidjret*, signifie une retraite, une migration, et non une fuite (*firar*), ainsi qu'on l'a généralement traduit.

[2] HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. I[er].

Charles le Bel mourait à Paris, où Louis de Bavière était couronné empereur romain, où Andronicus, renversé du trône par son petit-fils, était plongé dans un cachot, que des lois utiles et de durables institutions affermirent l'empire naissant.

Ces bienfaits sont dus au vézyr Alaeddin, frère d'Orkhan Au terme d'une longue vieillesse, Orkhan mourut entouré d'amour et de vénération. Prince équitable, vaillant guerrier, il fut aussi le *Numa* des Ottomans.

Avec le règne de Murad Ier, son fils, commencèrent pour la nation une brillante série de conquêtes en Europe, une ère nouvelle de gloire et de puissance. Vainqueur dans trente-sept combats ou batailles, Murad enleva aux Grecs toute la Thrace, et fit d'Andrinople soumise sa capitale.. Les Serviens, les Bulgares, les Hongrois s'étaient ligués contre lui : le Sulthan, au milieu d'une victoire remportée sur eux en 1389, dans les plaines de Kassowa, tomba sous le fer d'un assassin. Aux yeux des Turks, Milosch Kabilovitsch est un infâme meurtrier ; dans le souvenir des Serviens, un vengeur, un martyr.

Surnommé *Khoudawendghiar* (*maître*) et *Ghazi* (*vainqueur*), Murad Ier continua dignement l'œuvre paternelle.

Ainsi que l'histoire du genre humain, le règne de

son successeur, Baïezid-*Ildirim* (*l'Eclair*, *la Foudre*), commença par un fratricide[1]. Durant quinze années, l'Asie et l'Europe, ébranlées sous les pas du conquérant, tremblèrent; mais tant de gloire, tant d'orgueil avait besoin d'un châtiment, d'une expiation : la Providence suscita Timur.

Ce fut l'esprit guerrier, la passion des conquêtes, le fanatique besoin de tout soumettre à l'islamisme qui inspira l'établissement d'une féodalité turke et la création des Janissaires (*Yeni-Tscheri, Troupe-nouvelle*). Un an après la mort d'Othman, dès 1327, des bandes armées enlevèrent tous les enfants chrétiens de la Bithynie. Cette exécrable piraterie, origine des Janissaires, ne cessa qu'au règne de Suleïman II, successeur de Muhammed IV, en 1691. Dès lors le recrutement eut lieu dans le corps même. C'est à tort que l'on a généralement attribué au Sulthan[2] Murad Ier la création de cette redoutable milice.

Vainqueur de son frère Mouça, et Sulthan en 1413, Muhammed Ier raffermit l'Empire ébranlé, organisa une armée navale, et disputa à Venise,

[1] HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. Ier.

[2] Quand ce prince succéda à son père, en 1360, les *Yéni-Tschéris* existaient depuis trente-trois années; il ne fit qu'introduire quelques modifications dans la discipline et l'organisation.

toute-puissante alors, la domination des mers. Ses qualités morales, ses avantages physiques étaient également remarquables. Bienfaisant, généreux, humain, sa bonté s'étendit sur les Grecs comme sur les Turks; le christianisme trouva même en lui un protecteur. Durant toute sa vie, il fut l'allié fidèle de l'empereur byzantin, le redoutable ennemi des Turkomans rebelles, le glorieux soutien du trône d'Othman, et, selon l'expression des historiens turks, le Noé qui sauva l'arche de l'Empire, si souvent menacée par le déluge des Tatars[1].

C'est sous le règne de ce sage monarque que naquit le goût de la littérature et de la poésie; leur culture s'étendit; les arts furent en honneur.

Depuis le jour où Othman, vers l'an 1300, se rendit indépendant, quelle marche ascendante avait accomplie la puissance turke! Dans le cours d'un siècle, ses successeurs, remplaçant le titre d'*Émir* par celui de *Sulthan*, étendirent leur domination des bords de l'Euphrate aux rives du Danube. Déjà la Thrace, la Servie, la Macédoine, la Thessalie subissaient leur joug; déjà un réseau de conquêtes enveloppait Constantinople : tout à coup, en 1402, un

[1] Le *Kurischdji Tschelebi*, *lutteur*, *gracieux seigneur*.... Le *Pehleuan*, *champion*.

(Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. Ier.)

grand péril menaça l'Empire Ottoman, quand Timur brisa Baïezid Ier.

Mais cette crise fut courte : aidé du vézyr Ibrahim-Khan, Muhammed Ier releve fièrement l'étendard turk, ressaisit l'avantage avec la première flotte qu'ait eue un Sulthan, et dispute à Venise, alors toute-puissante, l'empire de la mer.

Sentant sa fin prochaine, Muhammed recommanda l'héritier de la couronne à la fidélité du grand vézyr Baïezid-Pacha, et, au bas de la lettre qui rappelait, en toute hâte, un fils chéri, il traça de sa propre main ce distique persan :

« Si notre nuit s'écoule, elle sera suivie d'un jour « brillant : si notre rose se fane, un rosier délicieux « la remplacera. »

Telle fut, à la nouvelle de sa maladie, la consternation dans l'armée, et telle la reconnaissante émotion du Sulthan, qu'avant de les quitter pour toujours, il voulut se montrer encore une fois à ses compagnons d'armes.

Le lendemain Muhammed expira.

Ses deux fidèles vézyrs, Ibrahim et Baïezid-Pacha, résolurent de tenir secret un événement de cette importance jusqu'à l'arrivée de l'héritier présomptif, alors gouverneur d'Amasieh, où il protégeait les frontières orientales de l'Empire contre les invasions de

Kara-Youlouk-Baïnderi, prince turkoman de la dynastie du Mouton-Blanc.

En attendant son retour, le Conseil s'assembla donc comme de coutume; au nom du Sulthan, on publia une campagne en Asie, et Bigha, capitale du sandïakat de Karasi, fut désignée comme rendez-vous des troupes.

Avant de partir, Janissaires et Sipahis demandèrent à revoir leur souverain; tous, en défilant sous les fenêtres d'un kœschké du Séraï d'Andrinople, saluèrent d'acclamations enthousiastes ce maître qu'ils apercevaient de loin, et qui, sur son trône, n'était plus qu'un cadavre.

Peu de jours après, en 1421 (824), à peine âgé de dix-huit ans, le futur adversaire de Jean Hunyade et de Scanderbeg, Murad II, faisait son entrée à Brousa. Il prenait possession du pouvoir suprême sans crime et sans flétrissure, sans que des frères fussent livrés au bourreau, ou honteusement remis entre les mains de l'empereur de Byzance. Avénement digne du grand homme qui allait répandre tant d'éclat sur son règne et sur sa nation!

Avec lui commence la mémorable lutte dont nous allons esquisser le tableau.

HISTOIRE
DE SCANDERBEG

LIVRE I

1440-1444

Conquête de la Macédoine par Murad II.—Sa première apparition en Épire.—Jean Castriota, seigneur de Croïa, de Sfétigrad et des vallées des Dibres, est contraint de lui livrer ses quatre fils en otages.—Remarquables qualités de Georges, l'aîné d'entre eux.—Murad le fait élever dans la religion mahométane.—Aptitude guerrière du jeune prince.—Son courage, ses exploits lui valent le surnom de Scanderbeg.—Mort de Jean Castriota.—Murad s'empare de ses domaines.—Ressentiment de Scanderbeg.—Démarche de plusieurs chefs albanais auprès de lui.—Sa révolte.—Il proclame l'indépendance de l'Albanie, bat les Turks, recouvre ses places fortes et convoque, à Alessio, tous les princes et capitaines chrétiens des contrées voisines.

Au XVe siècle, divers seigneurs indépendants possédaient encore l'Albanie. A leur tête, et le plus puissant de tous, figurait Jean Castriota, d'une antique et vaillante race originaire d'Émathie[1], en basse Macédoine.

[1] Actuellement district de Moghlena. Cette province avait pour limites, au nord-ouest, l'Axius et l'Érigon ; à l'ouest, la Lyncestide ; au sud, l'Haliacmon. Édesse, aujourd'hui Vodina, était sa principale ville.

Uni à Woïzava, fille du prince des Triballes, et père de neuf enfants, Jean voyait avec orgueil croître à ses côtés quatre fils, espoir de sa Maison. L'aîné se nommait Reposim, le second Stanisa, le troisième Constantin; le dernier était ce Georges, si fameux depuis sous le nom de Scanderbeg[1].

A en croire la rumeur populaire, des prodiges avaient signalé la naissance du jeune prince, et annoncé un avenir de gloire.

Tandis que sa mère le portait encore dans son sein, elle rêva, une nuit, avoir enfanté un dragon dont le corps énorme couvrait toute l'Épire. Promenant sur les frontières turkes sa gueule sanglante, le monstre dévorait une multitude d'infidèles, et les mille anneaux de sa queue immense plongeaient dans la mer du côté des chrétiens, vers Venise. Ainsi Olympias, mère d'Alexandre, avait reçu dans sa couche la visite d'un serpent: mais ce serpent était Jupiter; ainsi un énorme reptile était apparu dans le lit où devait naître Scipion l'*Africain*, et l'on ne doutait pas, à Rome, qu'un dieu n'eût emprunté ce déguisement.

Un tel songe avait comblé de joie Jean Castriota, qui bénissait d'avance ce fils, si intrépide défenseur du sol natal et de la foi, si redoutable aux ennemis de Jésus-Christ, et annonçant en même temps de justes déférences pour la puissante république de Venise.

[1] *Isken-der-beï.*

Un autre présage plus significatif encore fortifia cette chère espérance : Georges, disait-on, vint au monde portant sur le bras droit l'image d'une épée. Comment, dès lors, douter de sa vocation guerrière?

A peine sorti du berceau, le jeune prince, que ses faibles jambes ne soutenaient point encore, se traînait vers les armes de son père ; il s'efforçait de soulever un arc, des flèches, un cimeterre. Des combats simulés soit avec ses frères, soit avec d'autres enfants, voilà ses premiers jeux. Toujours le plus agile, le plus fort, le plus brave, Georges connut de bonne heure la victoire. Déjà dans ses actions, non moins que dans ses paroles, éclataient l'indomptable énergie de son âme, les premiers éclairs d'une merveilleuse intelligence et les germes d'une foi profonde.

Comme son aptitude à apprendre, sa mémoire était prodigieuse.

Aussi Georges, l'amour et l'orgueil de sa famille, attirait-il tous les regards. On saluait d'avance en lui le héros futur de l'Albanie.

C'est dans ces circonstances, vers 1423, que Murad II, déjà maître de la Thrace et d'une partie de la Grèce, tourna ses armes contre la Macédoine.

Les Turks avaient à peine franchi le *Vardari*[1], que l'incendie des villages annonça leur invasion dans les Dibres. Un moment, l'intrépidité des Mirdites arrêta, au

[1] L'*Axius*.

pied des montagnes, ces hordes impitoyables : mais bientôt des tribus entières, enveloppées de toute part, les villes surtout, durent choisir entre la mort, l'esclavage ou l'abjuration. Quelques unes faiblirent; peut-être même, si l'épreuve s'était prolongée, l'apostasie serait-elle devenue générale : la Providence heureusement prendra les opprimés en pitié. A la voix d'un guerrier sauveur, ils retrouveront toute leur énergie; ce pays, naguère désolé, se hérissera de défenseurs; tant que le héros sera debout, les Mirdites resteront libres.

Mais ces jours de gloire n'étaient pas encore arrivés.

Réduit à implorer la paix, Jean Castriota l'obtint, sous la dure condition de livrer en otages ses quatre fils.

Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes que Jean et Woïzava se résignèrent à cette séparation. Après avoir béni ces chers exilés, «O mon Dieu,» s'écria Jean, «daigne « veiller sur eux; fais qu'au milieu des infidèles, ils « restent toujours soumis à ta loi sainte. »—« Et toi, « mon cher Georges, » ajouta-t-il, en se baissant vers lui avec un redoublement d'amour et de pitié, « ne « trompe pas notre espérance. »

Croïa était en deuil; le peuple remplissait l'air de gémissements, quand un homme, sortant de la foule, s'écria d'un ton prophétique : « A toi, Georges Cas- « triota, force, courage, prospérité! A Murad, ruine et « malheur, car il élèvera dans sa maison un lion dé- « vorant! »

A peine les jeunes princes furent-ils au pouvoir du Sulthan, qu'il les fit circoncire et élever dans la religion mahométane.

Tandis que ses trois aînés restaient confondus dans la foule, Scanderbeg atteignit sa neuvième année. Le Sulthan, frappé de son heureux naturel, le comblait de témoignages d'affection. Grâce à d'habiles précepteurs, bientôt le jeune Épirote posséda les langues grecque, turke, arabe, italienne, sclavone. Mais des succès d'un autre genre devaient plus vivement encore intéresser un conquérant tel que Murad, c'était la dextérité de Scanderbeg à manier l'épée, l'arc et la lance, son audace à dompter un cheval, sa passion pour tous les jeux de la guerre, sa joie devant le danger. Toujours vainqueur dans les tournois, le fils de Jean préludait ainsi à de plus éclatants triomphes : déjà sa haine précoce s'exerçait à terrasser un jour les Turks sur d'autres champs de bataille.

A peine âgé de dix-huit ans, Scanderbeg, nommé à l'un des sandjakats [1] de l'empire, alla commander cinq mille chevaux sur les confins de l'Anatolie [2]. Sa brillante valeur, ses hauts faits attirèrent aussitôt tous les regards, et, sans exciter l'envie, il se couvrit de gloire.

D'une voix unanime, l'armée lui attribua le succès de cette campagne.

[1] Suddivisions de pachaliks.

[2] Pachalik de la Turquie d'Asie. L'Anatolie ou Natolie est subdivisée en dix-huit livahs ou sandjakats, dont sept seulement obéissent au pacha de Koutaieh, leur chef nominal. Ce sont : 1° Sinope,

Au retour, Murad le combla de présents.

C'est alors que lui fut décerné le surnom de Scanderbeg (*Seigneur, prince Alexandre*) ; maladroit présent, car un jour ce grand nom devait coûter cher à l'empire ottoman [1].

La plus brillante récompense attendait le jeune guerrier : de nouveaux troubles ayant bientôt éclaté en Asie, Scanderbeg reçut, avec le commandement d'une armée, l'ordre de dompter les rebelles. Deux campagnes terminèrent l'expédition. La conquête de plusieurs places importantes et de vastes contrées étendit au loin la domination ottomane. C'est à travers ces mêmes plaines où Constantin avait, en 324, battu Licinius; où, en 378, les Goths défirent Valens, que le jeune vainqueur, suivi d'une multitude de prisonniers, entouré de drapeaux, d'étendards, de magnifiques dépouilles, revint à Andrinople, résidence des sulthans depuis 1366.

Ses troupes étaient fraîches, presque intactes, tant il s'était montré habile à les ménager.

A cette époque, et dans l'Orient surtout, la poudre à canon n'avait point encore eu le temps de changer l'art de la guerre : soutenue d'une bravoure toute personnelle, la force physique jouait donc toujours le grand rôle dans le drame militaire, et l'usage des défis d'homme

Kastemouni, Boli, Bartin, Isniknied, Boursa, sur la mer Noire; 2° Moudaniah, Haïvali, Pergame, Sart, Smyrne, Guzel-Hissar, Ayasolouk, sur l'Archipel; 3° Adalia ou Satalieh, sur la Méditerranée; 4° Kavahissar, Angora, Kiankavi ou Kanghri, en longeant la frontière de l'est; 5° Koutaieh, à l'intérieur.

[1] « Les noms, dit le Koran, sont les prophètes de la destinée. »

à homme était très-fréquent ; comme l'*Iliade*, comme l'*Odyssée* et l'*Enéide*, la *Jérusalem délivrée* en offre le fréquent spectacle.

Ces duels n'avaient point lieu seulement en temps de guerre, entre combattants de deux armées ennemies ; mais, en pleine paix, un étranger, un voyageur se présentait dans une ville, appelant les plus intrépides en champclos, les excitant par des provocations qui, aujourd'hui, ne seraient plus qu'absurdes, mais qui alors trouvaient de l'écho, parce que c'était la voix du temps, et le manifeste des braves. Placé sous la sauvegarde du courage et de l'honneur, l'étranger vainqueur n'avait rien à craindre des amis ni des compatriotes du vaincu : partout le triomphe avait droit d'asile.

Peu après le retour de Scanderbeg à Andrinople, un Scythe, d'une stature colossale, vint, au milieu d'une cérémonie publique, défier tous les grands personnages qui entouraient Murad ; il demandait que les deux adversaires entrassent en lice entièrement nus, armés seulement d'un poignard, et dans un espace si étroit qu'on n'en pût sortir que par la victoire. Cette proposition sauvage, pas un Turk ne fut tenté de l'accepter. Vainement le Sulthan offrit l'attrait d'une grande récompense ; tous se tenaient immobiles, non par frayeur, mais par dédain ; et le Scythe, comme enivré de la terreur qu'il croyait inspirer, redoublait de jactance, lorsque Scanderbeg, indigné de ses rodomontades, s'avance dans l'arène, se précipite sur son redou-

table ennemi, saisit, de sa main gauche, le bras droit du barbare prêt à le frapper, lui plonge son poignard dans la gorge et le jette mort à terre.

De toute part des cris d'admiration s'élèvent; puis le vainqueur vient déposer aux pieds de Murad la tête du géant.

Peu après, mais dans une occasion plus digne de lui, Scanderbeg montra le même courage, et eut le même bonheur. Il avait suivi le Sulthan à Prusa[1] en Bithynie ; ce fut là que deux riches cavaliers persans, dont l'un se nommait Jaïa et l'autre Zampsa, vinrent offrir à Murad leurs services; en témoignage de leur vaillance, ils demandaient à combattre, soit avec la lance, soit avec l'épée, les deux plus braves guerriers turks. Le Sulthan accueillit leur prière, et, se tournant vers Scanderbeg : « Que tardes-tu, mon fils, » lui dit-il, « toi en qui tout « courage abonde? Le prix de ce nouveau triomphe t'ap- « partient déjà ; va donc, signale encore aujourd'hui ta « fière jeunesse et ton bras invincible. »

Scanderbeg accepte avec joie, sous la condition que seul il les combattra tous deux, mais que les Persans ne l'attaqueront qu'un à un et séparément.

Ayant aussitôt, selon la coutume, baisé les pieds du Sulthan, il s'élance sur son cheval, saisit ses armes,

[1] La Bithynie possédait deux villes de ce nom : la plus célèbre est l'ancienne Cionte, aujourd'hui Brussa; l'autre, bâtie, si l'on en croit la tradition, par Annibal, *Prusa ad Olympum*, s'étendait sur le flanc du mont Olympe.

entre dans la lice. Le premier qui se présente, c'est Jaïa : aussitôt les deux adversaires de fondre au galop l'un sur l'autre; mais la lance du Persan reste enfoncée dans le bouclier de l'Albanais; tandis que couché sur le bois, il s'efforce de démonter Scanderbeg; l'arme se rompt, et celui-ci, qui ne visait qu'à la tête, ayant manqué son coup, tous deux tournent bride pour revenir l'un sur l'autre, cimeterre en main. Alors Zampsa, au mépris de la convention, court à Scanderbeg, la lance en arrêt : sans perdre de temps à signaler cette perfidie, l'agile Albanais lui plonge son fer dans la gorge, et le traître roule à bas de son cheval. A cette vue, poussant un cri horrible, Jaïa se rue sur son ennemi; déjà le glaive menace, en arrière, la tête de Scanderbeg; mais grâce à une volte rapide, celui-ci fait face et pare le coup; des deux côtés l'acharnement est égal, et la victoire longtemps disputée. Mais enfin Scanderbeg ayant atteint Jaïa à l'épaule droite, près du cou, la lame entre si avant qu'elle le fend en deux jusqu'aux hanches. Un moment encore, le cheval du Persan porte, épouvanté, çà et là, les sanglants débris de son maître.

Enchanté d'une si brillante valeur, et bien résolu à l'attacher, sans retour, au service de sa grandeur personnelle, Murad se faisait suivre de Scanderbeg dans toutes ses expéditions guerrières. Ils étaient ensemble aux siéges de Prusa, d'Otrée et de Nicomédie (aujourd'hui *Isnik-Mid*), où Annibal se donna la mort, où naquit Arrien, philosophe, historien, guerrier, consul, et

que Vespasien, qui en aimait le séjour, embellit de monuments splendides. A l'attaque d'Otrée, Scanderbeg, escaladant le premier la muraille, y planta un drapeau, et digne de son glorieux homonyme, s'élança seul dans la place, qui se rendit aussitôt. C'est dans l'Inde, en deçà du Gange à l'assaut de la capitale des Oxydraques, sur le territoire actuel de la ville d'Outche, dans le royaume de Lahore, que le conquérant macédonien avait donné cet héroïque exemple.

D'Asie, le Sulthan envoya en Europe son jeune général.

Ici va commencer, pour Scanderbeg, une série de difficiles épreuves, une lutte cruelle entre ses convictions religieuses et ses devoirs de général. Tant qu'il n'avait eu à combattre que des infidèles, nul scrupule n'avait enchaîné son courage. Mais dès qu'il fallut marcher contre des chrétiens, lui chrétien au fond de l'âme, lui dont le cœur régénéré revenait de plus en plus à la foi de ses pères, sa conscience se troubla, et se tournant vers le ciel, il demanda conseil à Dieu. Comment vaincre des chrétiens sans répandre leur sang, et comment épargner ce sang précieux sans compromettre l'honneur et la vie des troupes confiées à son commandement? Enfin, après d'anxieuses méditations, il adopta un parti qui, à ses yeux, conciliait, autant que possible, la foi avec le devoir [1] : Scanderbeg avait-il à marcher

[1] « On ne peut s'empêcher de sourire, dit Gibbon (*Histoire de « la décadence de l'empire romain*), de l'artifice ou de la crédulité

contre les chrétiens, soit en Grèce, soit en Hongrie, il demandait à Dieu de ne pas permettre qu'il se laissât entraîner à l'ardeur du combat, ne voulant que soutenir l'honneur de ses armes sans détruire l'ennemi; si les troupes chrétiennes étaient trop faibles pour lui résister, Scanderbeg savait, par quelque incident heureux, leur donner les moyens de s'éloigner; si toute retraite devenait impossible, les faisant alors prisonnières, il se plaisait à adoucir leur captivité, à faciliter leur délivrance. Plus d'une fois même, déjà sûr de la victoire, il y renonçait, se jetant, comme par hasard, dans des difficultés d'où il ne sortait qu'à force de mouvements hardis, d'habiles manœuvres et sans effusion de sang. Mieux que des victoires meurtrières, de tels succès grandissaient encore Scanderbeg aux yeux de son armée; pour la première fois aussi des chrétiens bénissaient un général turk. De tous les lieutenants de Murad, nul n'attirait autant de volontaires sous ses drapeaux, et le nom de Scanderbeg retentissait dans toutes les bouches. Chéri des soldats comme un père, il n'était pas moins aimé des officiers, car tous voyaient en lui un ami toujours prêt à faire valoir leur mérite et à pallier leurs fautes. Après la vic-

« de l'historien (*Marinus Barletius*) qui suppose que Scanderbeg « ménageait les chrétiens dans toutes les rencontres, tandis qu'il se « précipitait comme la foudre sur l'ennemi musulman. » Ce sourire de Gibbon pourrait en provoquer un autre plus motivé, car l'auteur tranche là assez dédaigneusement une question qu'il avait peu étudiée ou que son scepticisme personnel ne lui permettait guères de prendre au sérieux.

toire, Scanderbeg abandonnait à l'armée tout le butin, sans jamais en rien réserver pour lui-même; rare désintéressement, qui le distinguait des généraux turks plus encore que ses autres qualités.

Tant d'avantages étaient relevés par un extérieur non moins remarquable : la mâle beauté de ses traits, sa haute taille, ses larges épaules, son regard d'aigle, l'air de noblesse répandu sur toute sa personne, tout en lui révélait une nature prédestinée au commandement. Une épaisse moustache noire ombrageait sa bouche; été comme hiver, son bras droit, un jour de bataille, était toujours nu, et c'était merveille que de le voir en action. D'une humeur enjouée, d'une conception rapide, d'une loyauté chevaleresque, d'une indomptable énergie morale, d'une santé de fer, tel était Scanderbeg, quand son père mourut à Croïa.

Aussitôt Murad, sans plus de façon que s'il eût été l'héritier légitime, envoie Sewali, l'un de ses lieutenants, avec un corps de troupes. En peu de jours, soit que le pays manquât de forces pour se défendre, soit que les habitants, sachant les quatre fils de leur prince entre les mains de l'ennemi, craignissent qu'il ne se vengeât sur eux d'une imprudente résistance, Croïa et toutes les possessions de Jean furent au pouvoir des Turks. Mais depuis longtemps les trois frères de Scanderbeg avaient cessé de vivre. Woïzava, leur mère, fut reléguée, avec sa fille Mamisa, au fond de l'Émathie.

Restait Scanderbeg; or, quel parti prendre envers un

tel homme, idole de l'armée? Murad n'avait-il pas en lui le seul général capable de seconder ses vastes plans de conquêtes ? D'un autre côté, pouvait-il compter sur le dévouement du fils de Jean Castriota, dépouillé des possessions paternelles, arraché aux croyances de sa patrie, et tenté peut-être de ressaisir un jour son indépendance avec sa foi ? Devait-on l'enchaîner à la cause ottomane par une faveur toujours croissante? Fallait-il, au contraire, le reléguer au loin sous une étroite surveillance? Avant de s'arrêter à une résolution définitive, le Sulthan voulut voir en particulier Scanderbeg, épier sa pensée dans son regard, dans les inflexions même de sa voix, y surprendre les secrets d'une ambition possible.

Appelé au palais, l'Épirote ne se méprit pas un moment sur la portée d'une semblable conférence.

Après avoir donné des regrets à la mémoire de Jean et à la mort de ses fils, Murad laissa entrevoir à Scanderbeg la possibilité de recouvrer un jour la succession paternelle, ou d'obtenir, en toute souveraineté, quelque importante province de l'Empire, pour peu que cette dépendance, dans laquelle il vivait, commençât à lui peser. « A te parler sans feinte, » ajouta-t-il, « ce que « je préférerais, ce serait de te garder encore quelque « temps auprès de moi pour accomplir ensemble mes « vastes projets, et sortir glorieusement des guerres « commencées ; en retour, honneurs, distinctions, tré- « sors, tout serait à ton choix. »

Scanderbeg, sans en bien connaître les circonstances,

savait la fin de ses trois frères, fin prématurée, mais naturelle; la grande âme de Murad en est un sûr garant. Mais, aux yeux de l'Albanie frémissante, ce mystère cachait des crimes; peut-être même cette haine de race, qui commençait à fermenter dans le cœur du fils de Jean, devenait-elle avide d'une semblable conviction; peut-être déjà, dans les explosions d'un patriotisme au réveil, Scanderbeg se sentait-il tout prêt à jurer vengeance à la mémoire de ses frères, haine au spoliateur de sa famille, à l'oppresseur de son pays. D'un autre côté, la constante affection du Sulthan, sa confiance, ses bienfaits apaisaient parfois ces tempêtes intérieures.

C'est agité par de si diverses émotions, mais calme en apparence et résolu à ne rien compromettre, qu'il écouta la communication du monarque.

« Mon père, mes frères ne sont plus, » répondit Scanderbeg, « et ma jeunesse s'est écoulée loin de « ma famille, loin de ma patrie. Mais jusqu'à ce jour, « ta bonté, Sulthan magnanime, m'a tenu lieu de fa- « mille, de patrie. Jusqu'à présent aussi, je n'ai connu « que la guerre. Donne-moi donc toujours des champs « de bataille; là est mon avenir; et toute autre ambi- « tion m'est encore inconnue. »

Murad crut-il à l'entière sincérité de ces paroles? On peut en douter. Mais soit qu'à la veille d'une importante expédition, il voulût tirer encore parti de Scanderbeg; soit même que sa loyauté naturelle voulût attendre d'autres épreuves, et ne s'en rapporter, pour se défaire un jour

d'un lieutenant suspect, qu'à ces périls mêmes que la bouillante valeur de son jeune lieutenant se plaisait à affronter; soit enfin qu'au fond du cœur une véritable tendresse protégeât cette jeune gloire née à son service, le Sulthan confia à Scanderbeg l'armée qui marchait contre le despote de Servie, Georges, de la dynastie des Brankovitch.

Cette *Mésie supérieure*[1] des anciens est bornée au nord par la Hongrie, à l'ouest par la Russie, à l'est par la Bulgarie et la Valachie, au sud par l'Albanie et la Roumélie. Après bien des vicissitudes, affranchie du joug étranger, en 1151, par Tchoudomil, devenue, au XIVe siècle, un puissant empire sous son grand roi, Étienne Pouchan, elle conquit une portion de la Thrace, presque toute la Macédoine, plusieurs villes de la Thessalie et de l'Albanie. Mais bientôt arriva l'époque de la décadence : maîtres alors du pays, les Turks le divisèrent en quatre livahs, Belgrade, Semendrie, Krouchevacht, Novi-Batzar.

[1] *Mœsia*, entre la Save et le Danube, au nord; les monts Scardus, Orbalus, Gœmus, au sud; à l'ouest, le Drin septentrional; le Pont-Euxin à l'est.

Cette vaste contrée dut son nom aux *marécages* qui forment le Danube. Ses principaux peuples étaient les Mèses, les Dardanes, les Scordisques, les Picenses, avec un mélange de tribus slaves et finoises.

Complétement conquise sous Auguste, elle fut partagée en deux provinces, *Mésie supérieure*, ou première Mésie, *Mésie inférieure*, ou deuxième Mésie. Aujourd'hui elle fait partie de la Bosnie, de la Servie et de la Bulgarie actuelle.

Si Scanderbeg avait pour amis ses soldats et ses frères d'armes, il n'en était pas de même parmi les pachas, parmi les courtisans qui entouraient Murad : dans ce monde d'ambitieuses intrigues, depuis longtemps déjà la gloire du guerrier albanais avait soulevé contre lui bien des inimitiés : la nouvelle faveur dont il était l'objet vint raviver et concentrer ce foyer de jalousies. Pour perdre l'étranger, tous unirent leurs efforts ; tantôt ils affectaient de célébrer, devant Murad, les habiles largesses qui rendaient Scanderbeg si cher à la multitude ; tantôt ils insistaient sur l'aveugle dévouement des soldats à sa personne, donnant même à entendre que l'Albanais aspirait, dans l'ombre, à l'héritage paternel, peut-être même à de plus hautes destinées. De telles insinuations, sans produire encore tout l'effet désiré, sans trouver le Sulthan disposé à les accueillir, le préoccupaient néanmoins. C'est qu'en réalité la situation respective de Murad et de Scanderbeg était des plus fausses ; elle ne pouvait durer longtemps.

Instruit de tout, celui-ci, pour détourner les soupçons du maître, s'imposant la dure nécessité de ne plus ménager les chrétiens, poussa la guerre avec plus de vigueur que jamais. Chaque combat était un triomphe, et le vainqueur revenait à Andrinople déposer aux pieds du Sulthan de riches dépouilles. Enfin ayant, dans une grande bataille, défait toutes les forces du despote, il s'empara de plusieurs forteresses, l'expulsa même du pays, et soumit à l'empire turk toutes ces contrées.

La joie de Murad ne fut point sans nuages : incapable d'un forfait, même en présence d'un péril ou d'un intérêt, certes il n'eût point provoqué la mort de Scanderbeg; mais, parmi ces pompes triomphales, peut-être se fût-il facilement consolé d'avoir à la pleurer. Cette chance lui manqua : l'Albanais reparaissait couronné d'une gloire nouvelle, fortifié d'une popularité toujours croissante. Vainement l'entourage du Sulthan multipliait les joutes et les tournois, dans l'espérance qu'au milieu de ces luttes, ou dans les combats singuliers qui pourraient en être la suite, quelque heureux accident le débarrasserait à jamais de ce redoutable rival. La Providence veillait sur son élu. Cependant, avec quelque persistance que Murad repoussât cet assaut permanent de délations, Scanderbeg prévoyait tôt ou tard quelque catastrophe. Indigné de toutes ces lâches trahisons et de tant de noires ingratitudes, il ne songeait plus qu'à briser sa chaîne; son âme était comme embrasée d'une dévorante soif de liberté; les yeux tournés sans cesse vers sa chère Albanie, aspirant l'air des montagnes paternelles, adressant au Dieu de ses ancêtres les élans d'une foi renaissante, il appelait, jour et nuit, l'heure de la délivrance.

Depuis la mort de son père, plusieurs seigneurs albanais, attirés par sa haute renommée, s'étaient secrètement rendus auprès de lui. Tous, au nom de la religion, de la patrie, de l'indépendance, l'invoquaient comme un libérateur. « A votre voix, » disaient-ils, « l'Albanie « entière se lèvera comme un seul homme. »

Mais, tout en louant leur courage et en les remerciant d'une confiance dont il était si fier, Scanderbeg les engageait à comparer leurs faibles moyens d'attaque avec la formidable puissance des Turks. « Jusqu'à pré-
« sent, » ajoutait-il, « leur domination a été tolérable :
« craignez les suites d'un revers, et n'allez pas, pour quel-
« ques heures d'un éphémère affranchissement, compro-
« mettre tout l'avenir de la patrie. Reposez-vous sur moi
« du soin d'alléger de plus en plus le joug qui pèse sur
« l'Albanie. »

Ainsi maître de son secret, confident unique de sa pensée, Scanderbeg épiait, en silence, le moment favorable.

Sur ces entrefaites, le despote de Servie ayant levé de nouvelles troupes, était rentré dans ses États, d'où bientôt il eut chassé toutes les garnisons turkes. A cette nouvelle, Murad, avec une nombreuse armée marcha, en personne, sur la Servie. Son apparition seule devint une victoire ; car, incapable de résister avec des forces aussi inégales, le despote courut se réfugier en Hongrie. Durant cette courte campagne, Scanderbeg, toujours auprès du Sulthan, lui fut grandement utile par sa récente expérience de la guerre dans ce même pays. De plus, pour mieux réduire au silence ses ennemis d'Andrinople, il avait redoublé d'activité, d'énergie.

Mais le moment de répondre à l'appel de l'Albanie n'était pas encore venu.

Bientôt s'offrit une autre occasion ; celle-là fut décisive.

A cette époque, Eugène IV occupait le siége pontifical. Ce pape, dont la vie fut si orageuse, et qui ne reconnut qu'à sa dernière heure [1] le néant des ambitions humaines, voyait avec indignation la Servie aux mains des infidèles.

D'un autre côté, la mort, en 1439, d'Albert d'Autriche, roi de Hongrie [2], embarrassait fort les Hongrois, qui sentaient le besoin d'opposer aux progrès des Turks une digue puissante.

Ayant tourné leurs regards vers le fils du fameux Jagellon, vers Wladislas VI, roi de Pologne, bientôt, en 1440, ils placèrent une seconde couronne sur la tête du jeune monarque. Jean Corvin [3] Hunyade, ce vivant rempart de la Hongrie contre les Ottomans, avait jeté sa puissante épée dans la balance, en faveur de Wladislas, qui, pour reconnaître un tel service, le créa wayvode de Transylvanie. Aussitôt Eugène envoya au nouveau roi le cardinal Julien (Juliano Cesarini, cardinal de

[1] « O Gabriel! » s'écria-t-il alors, « qu'il eût bien mieux valu pour « toi ne devenir ni cardinal ni pape, mais vivre et mourir dans ton « cloître, occupé des exercices de ta règle ! »

[2] Son mariage, en 1421, avec Élisabeth, fille de l'empereur Sigismond, avait rendu à la maison de Habsbourg des droits sur les royaumes de Hongrie et de Bohême.

[3] S'il eût tiré quelque orgueil de sa naissance, ce grand homme aurait pu, par sa mère, se rattacher aux empereurs de Constantinople, et le nom de Corvinus autorisait un Valaque à se croire issu des plus illustres patriciens de Rome.

Dans leurs armes, les Hunyades avaient un corbeau enserrant de son bec un anneau d'or.

Saint-Ange), pour l'exhorter à secourir le despote. Séduit par l'aspect religieux et chevaleresque de cette expédition, Wladislas donne sa parole; fatal consentement, qui devait bientôt, après la triste violation d'un serment solennel, lui coûter la vie. Sans perdre de temps, Wladislas réclama l'assistance des chevaliers de l'ordre Teutonique; mais ceux-ci refusèrent de prendre part à cette nouvelle guerre. Pour excuse, ils alléguaient l'épuisement où les avaient réduits leurs récentes expéditions en Prusse et dans la Livonie. Plus heureux du côté des Polonais et des Valaques, le roi en obtint une forte armée, entretenue à leurs frais pendant six mois. A ces troupes vint se joindre un nombre considérable de volontaires allemands.

Wladislas ayant passé le Danube avec son armée, alla attaquer et prit la ville de Sophia, l'*Ulpia sardica* des anciens la *Triaditza* des Bulgares, bâtie par Justinien, entre l'Isker (l'OEsus) et la Nissava.

Au premier bruit de cet armement, Murad mit le siége devant Belgrade. Mais, après sept mois d'opiniâtres efforts, il fut contraint de le lever : Hunyade était là.

Impatient de venger l'honneur du Croissant, le Sulthan rassemble une armée de quatre-vingt mille hommes, devance l'entrée des chrétiens en Mésie, lance sur la Hongrie vingt mille combattants commandés par Scanderbeg et Karam-bey, pacha de Roumélie, et suit, avec le gros de ses forces, cette puissante avant-garde.

Entrés d'abord en Bulgarie, les deux généraux turks

vinrent camper sur la Morawa [1], en face de l'armée chrétienne, forte de trente-cinq mille hommes.

Soit qu'Hunyade s'indignât de voir si près de lui l'ennemi de la foi; soit qu'il redoutât pour ses troupes les ravages de plus en plus meurtriers de la dyssenterie; soit que déjà quelques intelligences existassent entre le roi de Hongrie et Scanderbeg, le héros valaque, laissant Wladislas dans son camp, passa la Morawa, et vint, avec dix mille hommes, reconnaître la position des Turks.

Une action générale devenait imminente. Scanderbeg voit que le moment est arrivé. Appelant dans sa tente ses plus intimes confidents et son neveu Hamza, que d'éclatants exploits rendaient depuis longtemps cher aux soldats, il s'ouvre à eux. Tous approuvent son plan, tous jurent d'affranchir la patrie ou de périr.

A peine se sont-ils séparés, qu'Hunyade fond sur les Turks. Pris au dépourvu, mais toujours intrépides, ceux-ci courent en tumulte aux armes; mais, ô prodige! Scanderbeg, l'invincible Scanderbeg fléchit; pour la première fois, il recule, et ses guerriers cèdent le terrain. A ce spectacle, frappé de stupeur, le pacha hésite, se trouble, perd la tête; bientôt toute son armée est en pleine déroute. Les fuyards tombent, en foule, sous le fer d'Hu-

[1] Prenant sa source en Bulgarie, cette rivière va se perdre dans le Danube.

Une autre rivière du même nom, née aux confins de la Bohême, passe en Moravie et se jette dans le Danube.

nyade ; ses ardents Hongrois suffisent à peine au massacre, au pillage ; quatre mille prisonniers attestent l'étendue de la défaite. Grâce à la vitesse de son cheval, Karam-bey, suivi d'une faible escorte, parvient à s'échapper.

L'instant était favorable : Scanderbeg arrête dans sa fuite le reis-effendi de Murad, et lui fait mettre les fers aux pieds, le menaçant d'une mort soudaine s'il n'expédie pas immédiatement au gouverneur de Croïa l'ordre, au nom du Sulthan, de remettre la place à Scanderbeg.

Le malheureux obéit, sans stipuler qu'on lui laissera la vie, et aussitôt il est tué, ainsi que quelques Turks qui étaient avec lui ; inutile autant qu'odieuse barbarie, où ne se peignent que trop bien les mœurs de l'époque et du pays.

Trois cents hommes, presque tous Albanais, gens de cœur et de dévouement, s'étaient ralliés à Scanderbeg : à leur tête, il marche sur l'Épire, et arrive le septième jour à la Haute-Dibre [1], sur les confins des Triballes, à

[1] La dénomination de Dibre vient, croit-on, de l'esclavon *Dobro*, *bon*, à cause de la fertilité de son territoire. Comme autrefois, cette contrée est encore divisée en *haute* et *basse* Dibre, appelées par les Schypetars *Dibre-Sipre* (ou *Dibre supérieure*), et *Dibre-Post* (ou *Dibre inférieure*). A huit lieues au nord de la *Haute-Dibre*, est située la *Basse-Dibre*.

L'avant-dernier dey d'Alger, qui a si énergiquement résisté à l'amiral Exmouth, était un aventurier de la *Basse-Dibre*.

(Pouqueville, *Voyage de la Grèce*.)

« Duas namque Dibras regio habet illa, sicut natura, ità etiam

soixante-dix milles de Croïa (environ vingt lieues anciennes de France), c'est-à-dire dans les montagnes qui courent parallèlement avec la Drina et la mer Ionienne. Escarpées et d'un accès fort difficile, ces montagnes forment la frontière orientale de l'Albanie septentrionale (l'*Illyrie romaine*), et descendent graduellement au bord de la Drina, qui serpente à leur pied. C'était la première ville des anciennes possessions de son père qui s'offrait à sa vue ; et de tout temps les Dibriens s'étaient signalés par une inébranlable fidélité à la famille des Castriota, comme par leur implacable haine pour les Turks. Nulle autre place ou forteresse, hormis Sfétigrad, n'existait entre cette contrée et la Macédoine. Aussi, retranchés sur la cime des monts, ou dispersés dans les vallées, les habitants n'opposaient-ils aux attaques de l'ennemi d'autres remparts que les fortifications naturelles des lieux et un indomptable courage.

C'était là, pour Scanderbeg, une position très-importante. Arrivé de nuit (tel avait été son plan), il fit donc halte, et manda secrètement les principaux citoyens. A la vue de leur prince, une immense joie éclata : les uns, frappés d'admiration devant un guerrier déjà si célèbre,

hominum distinctione sejunctas : et alteram vero inferiorem, alteram superiorem, Epiri accolæ vocant. Inferior plana fere tota est, frugiferis circumdata campis, et rerum omnium fertilibus. Albani et Epirotæ incolunt loca aspera. Superior Dibra montuosa, ferax tamen. »

(Barletius, *Historia de vitâ et gestis Scanderbegi Epirotarum principis*, lib. I.)

restaient immobiles et sans voix; d'autres couvraient ses mains de baisers et de larmes, ou se jetaient à ses pieds; quelques-uns, brandissant leurs glaives, appelaient la patrie aux armes, et saluaient la liberté renaissante; tous offraient avec enthousiasme, vie, fortune, enfants; c'était comme une résurrection de l'Albanie.

Pour éviter toute surprise et couper aux Turks leurs communications avec Croïa, le premier soin de Scanderbeg fut d'établir partout de bonnes gardes; ensuite on convint des levées nécessaires : elles devaient se tenir prêtes à marcher au premier signal. Puis, ayant adjoint trois cents Dibriens d'élite à ses trois cents cavaliers, il les fit presque tous partir en avant, avec ordre de s'embusquer dans les bois et taillis voisins de Croïa.

C'était vers la fin de l'automne : sans attendre le jour, Scanderbeg, avec quelques hommes bien armés, sous un costume de voyageurs, se dirigea sur Croïa. A quelque distance de la ville, voulant donner au rôle qu'il va jouer plus de vraisemblance à la fois et plus de solennité, il envoie en avant son neveu et deux autres Albanais. Adroit autant que brave, et parlant le turk comme un Turk même, Hamza pénètre dans la ville, se présente au gouverneur en qualité de secrétaire de Scanderbeg, et lui annonce que son maître, récemment nommé au gouvernement de Croïa par le Sulthan, va bientôt arriver avec sa suite.

L'officier turk donne pleinement dans le piége. En

effet, dès que Scanderbeg paraît, saluant en lui le représentant du Grand-Seigneur, il ouvrit les lettres impériales, les baisa respectueusement, et proclama son successeur. Aussitôt la garnison et les principaux habitants de la ville vinrent rendre hommage au nouveau gouverneur.

Ce changement causait une allégresse générale : aux yeux des Turks, que tant de fois Scanderbeg avait menés à la victoire, son nom seul était un talisman, et ils aimaient sa libéralité, ses manières affables. Quant aux Croïens, leur étonnement égalait leur joie : « Singu-« lière politique que celle de Murad, » disaient-ils entre eux! « Eh! quoi, c'est au maître légitime de cette ville « que le Sulthan en confie le gouvernement! Veut-il « donc donner des armes contre lui-même, ou fait-il à « Scanderbeg et à nous l'injure de nous croire tellement « dressés au joug, que cette épreuve soit sans danger « pour lui? » Puis, les plus âgés rappelaient avec orgueil quels éclatants présages avaient signalé la naissance du jeune prince : « La Providence,» se demandaient-ils, « allait-elle donc enfin accomplir ces glorieuses « prophéties? »

Le prétendu gouverneur ne tarda pas à dissiper toute incertitude : ayant convoqué les plus notables citoyens, il leur révèle son plan, et l'on convient de tout. Vers minuit, les Albanais embusqués au fond des bois sont introduits dans la ville, et distribués çà et là, selon l'importance des postes; on ferme les portes; plus de retraite

possible. Soldats et Croïens attendent en silence le signal.

Tout à coup une immense clameur éclate : *Liberté*[1] ! *liberté !* A ce cri, que des milliers de voix répètent, tous s'élancent, tous fondent sur les Turks. Le gouverneur tombe un des premiers; bientôt de toutes parts le sang ennemi ruisselle; plusieurs (et ceux-là sont les moins à plaindre) passent du sommeil à la mort; d'autres veulent fuir, mais toute issue est fermée, et soit qu'ils résistent, soit qu'ils se rendent, on les égorge sans pitié; rien ne les protége, ni leurs prières, ni leurs blessures, ni la sainteté même des églises. Affamé de carnage, l'Albanais savoure avec délices toutes les joies de la vengeance : les hurlements des victimes ne font qu'exciter son implacable furie. Enfin, réduits au désespoir, traqués sans merci, une troupe de Turks vient se jeter aux pieds de Scanderbeg, qui, le cimeterre en main, chef et soldat à la fois, dirige partout l'exécution de ses ordres; implorant sa clémence, ils le conjurent d'épargner leur vie. Ces supplications le touchent. Après mille efforts pour disputer cette proie à ses Albanais, il gagne un jour, et l'on remet au lendemain à prononcer sur leur sort.

Cependant, après avoir pourvu à la sûreté de tous les postes, et mis la ville à l'abri d'une surprise, Scanderbeg envoie en toute hâte Hamza à la Basse-Dibre, avec

[1] « Libertas in omnium erat ore, libertatis nomen undique resonabat. »

(BARLETIUS, *Historia de vita et gestis*, etc.)

la nouvelle de son succès. Il recommande à ses partisans de s'armer aussitôt et d'exterminer partout les garnisons ennemies, avant que Murad, déjà très-sérieusement occupé avec les Hongrois, n'apprenne cette révolution.

Le lendemain, dès le point du jour, Scanderbeg fit publier à son de trompe, dans la ville, que vie sauve serait accordée à tous mahométans qui embrasseraient la religion chrétienne et viendraient à lui sans armes ; de plus, ils devaient participer, comme les autres habitants, aux fonctions et dignités publiques. Quant aux récalcitrants, on userait contre eux des plus rigoureux droits de la victoire.

A cette époque, encore si profondément empreinte des vestiges barbares du moyen âge, c'était une singulière aberration que cette façon de mettre la vie au prix d'une conversion, et de dire aux âmes : « Changez à l'instant « même, changez complétement, sinon je tue vos corps : « l'apostasie ou le supplice. » Là, du moins, la date du siècle est une explication ; là, une implacable haine, une animosité de races entre vainqueurs et vaincus semblent une atténuation de l'horreur qu'on éprouve ; mais, plus tard, en pleine civilisation, entre chrétiens, que de drames lamentables et sans excuses !

Très-peu de Turks acceptèrent la première clause du triste marché offert ; le reste, sans autre espoir que d'échapper encore un moment au supplice, prit la fuite. Tous ou presque tous furent massacrés ; plusieurs, pour

arracher à l'ennemi cet affreux plaisir, se tuèrent eux-mêmes. Quelques-uns, soustraits comme par miracle à cette boucherie, vinrent de nouveau implorer la clémence de Scanderbeg.

Cédant à leurs prières, le prince leur accorda la vie avec la liberté; faveur dont bien peu de ces infortunés profitèrent; car, à peine sortis de Croïa, ils tombèrent entre les mains des paysans, qui les massacrèrent presque tous. Quant au petit nombre de Turks qui reçurent le baptême, on les combla de largesses, et la ville célébra par des fêtes publiques cet heureux événement. Toutefois, comme l'abjuration pouvait n'être pas sincère, ils furent tenus sous bonne garde, pour donner à leur nouvelle religion le temps de prendre racine dans des esprits si brusquement appelés à la recevoir.

Une fois la ville ainsi délivrée, les croissants furent arrachés, les armes de Murad mises en pièces, ses enseignes déchirées, tous les signes de la domination turke anéantis. L'ancien gouvernement reprit sa forme.

Scanderbeg était alors âgé de vingt-neuf ans.

Maître de sa capitale, il annonça par des courriers aux places voisines cette révolution vraiment nationale; toutes imitèrent l'exemple de Croïa; sauf trois ou quatre, où les Turks étaient les plus forts, partout les garnisons ottomanes furent passées au fil de l'épée. Bientôt de nombreux volontaires vinrent offrir leurs services, et Scanderbeg, se mettant à la tête de toutes

ses troupes, arriva à la Basse-Dibre. Hamza, déjà tranquille possesseur du pays, l'y attendait. Avant d'aller plus loin, Scanderbeg détacha deux mille hommes d'élite sur la frontière, près de Sfétigrad et du Tomoros, tant pour interdire toute retraite aux ennemis présents, que pour rendre aux Turks l'accès plus difficile. En effet, ces contrées, dans la direction de la Macédoine et de la Thrace vers l'Épire, offraient des chemins assez praticables. Quant à lui, il descendit en personne, avec le reste de ses troupes, dans la Basse-Dibre, c'est-à-dire dans la partie septentrionale de la grande chaîne de ces montagnes. Ce fut là, inappréciable bonne fortune, que Mosès Golento vint embrasser sa cause. Non moins illustre en Albanie par son courage que par la noblesse de sa race, ce guerrier rendit, dans la suite, au chef de son choix les plus signalés services. Chaque jour augmentait les forces de Scanderbeg; c'était, parmi les villes et les seigneurs, une sorte d'émulation à qui fournirait le plus d'hommes, d'argent, de munitions.

Tout marchait donc au gré de ses désirs; mais restait une rude tâche, de toutes la plus difficile : l'entière expulsion des Turks encore maîtres des autres places. Malheureusement leurs garnisons étaient nombreuses et à l'abri d'un coup de main. Impossible donc de rien entreprendre contre elles sans des moyens d'attaque proportionnés aux ressources de la défense. Toutes ces considérations mûrement pesées, Scanderbeg ordonna à

ses lieutenants de rassembler le plus de monde possible, et de se rendre aussitôt à Croïa, où il venait d'appeler tous ses parents, maîtres des villes de l'Épire. Croïa domine, du haut de ses roches escarpées, les mémorables plaines où César et Pompée, en présence, s'observèrent solennellement, avant de décider du sort de Rome.

Prenant les devants, Scanderbeg vint y attendre ses troupes.

Mais avant d'entrer en campagne, il voulut soumettre à une sorte de délibération publique cette grave entreprise, au succès de laquelle le sort de sa patrie était attaché.

Quand les divers contingents furent réunis, au nombre de douze mille hommes environ, et les chefs rassemblés en conseil, « Braves amis, » leur dit-il, « je « ne vois ici rien de surprenant, rien que ma pensée « n'ait déjà prévu, toutes les fois qu'elle se rappelait « l'antique héroïsme de cette nation, votre indomptable « patriotisme, votre vieille fidélité à mon père. Jamais « je n'ai douté de vous, jamais non plus je ne doutai de « moi : même dévouement, même haine, même cœur; « vous, c'est moi; moi, c'est vous.

« Souvent, tandis que je semblais servir nos enne- « mis naturels, vous avez invoqué mon assistance, et ce « souvenir m'est cher. Lorsque, faute d'une chance fa- « vorable, je vous renvoyais tristement à vos maisons, « peut-être avez-vous cru que j'oubliais patrie, honneur,

« liberté. Alors pourtant, sous ce silence même, je tra-
« vaillais dans votre intérêt et dans le mien, qui ne sont
« qu'un. C'est qu'il s'agissait de choses qui doivent être
« faites avant que d'être dites, et le frein vous était
« plus nécessaire que l'aiguillon. Si je vous ai caché
« mes desseins et ma résolution, ce n'est pas par mé-
« fiance de votre foi, mais parce que l'amour de la
« liberté entraîne bien plutôt qu'il ne se contient. Dès
« que vous auriez entrevu la moindre occasion de la re-
« conquérir, vous auriez bravé mille morts, et d'innom-
« brables épées se seraient levées sur vous. En cette
« extrémité, un seul échec nous enlevait tout espoir de
« jamais briser le joug, vous périssiez dans les sup-
« plices, ou ceux que les bourreaux eussent épargnés
« auraient subi une nouvelle servitude cent fois pire que
« la dernière.

« Certes, parmi vos concitoyens, vous pouviez choisir
« un autre libérateur. Mais Dieu vous a inspiré la
« pensée d'attendre cette liberté de moi, plutôt que
« de la chercher vous-mêmes. Tout en appelant le jour
« de notre patriotique réunion, de si fiers courages
« élevés dans l'indépendance n'ont pas dédaigné de
« rester sous le joug des barbares ! Mais ce beau titre
« de libérateur, puis-je vraiment le prendre? Non,
« sans doute, car la liberté, ce n'est pas moi qui vous
« l'ai apportée, je l'ai trouvée chez vous. A peine avais-
« je touché votre sol bien-aimé, à peine mon nom
« avait-il retenti, que vous êtes accourus comme si, du

« pays des morts, vos pères, vos frères, vos enfants
« vous étaient rendus. Ce n'est pas moi qui vous ai
« donné des armes, car vous étiez armés ; cette ville,
« ces provinces, je ne les ai pas conquises, c'est vous qui
« me les avez données. Dans vos cœurs, sur vos fronts,
« sur vos épées, sur vos lances, partout j'ai trouvé
« la liberté. Oui, c'est vous, tuteurs fidèles et dévoués,
« qui m'avez restitué les possessions de mes ancêtres.

« Achevez l'œuvre commencée avec tant de gloire
« et de bonheur. Croïa est recouvrée, l'ennemi chassé
« des vallées des Dibres, toute l'Épire soulevée ; mais
« il reste à nos oppresseurs des châteaux, des for-
« teresses. A ne voir que leur force et le nombre des
« garnisons, une grande habileté, une infatigable obs-
« tination nous sont nécessaires ; mais c'est en face de
« l'ennemi, c'est le fer à la main que nous pourrons
« mieux en juger. En avant donc nos étendards, mar-
« chons avec la certitude de la victoire, et la fortune
« nous secondera [1]. »

Développant ensuite son plan, Scanderbeg annonça que la première place attaquée serait Pétrella, bâtie sur la pointe d'un roc escarpé, munie de provisions de toute espèce et d'une forte garnison.

Il ne faut pas confondre cette ville avec Pétralba (en turk *Arnaoud-Belgrad*), ni avec *Petra ad Sanctum Nicolaum*, port de mer au-dessus de Durazzo.

[1] *Marinus Barletius*, lib. I.

Voisine de Croïa, c'était à elle de succomber la première.

D'unanimes applaudissements accueillirent ces paroles, et l'assemblée entière résolut de chasser sur-le-champ les Turks des places qu'ils occupaient encore. L'entreprise était difficile, car une neige épaisse couvrait la terre; toutes les eaux étaient gelées. Quoique ce théâtre de l'insurrection épirote soit situé à peu près sous le parallèle de Rome, entre le 42ᵉ et le 43ᵉ degré de latitude, les hautes montagnes dont il est hérissé le rendent aussi froid que la Suisse[1]. Mais quels obstacles peuvent arrêter un peuple résolu à briser ses fers?

Avec les troupes auxiliaires réunies aux siennes, Scanderbeg eut dès lors sous ses ordres huit mille cavaliers et sept mille fantassins.

Quant à ses revenus, grâce aux subsides volontaires, ils s'élevèrent à plus de deux cent mille ducats, sans compter les produits considérables des mines de sel de Campupescuci situées, au-dessus de Durazzo, sur le bord de la mer, entre le mont Sélita et Saint-Nicolas, cette ancienne Pétra, où César assiégea les sénateurs romains[2].

Suivi de trois mille cavaliers, Hamza court investir Pétralba.

[1] Sismondi, *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, tom. VII, 4ᵉ édit. Brux., MDCCCXXVI.

[2] « Ex altera sanctum Nicolaum à Petra notissima tellus vel infa« mis potiùs Senatùs olim romani obsidione. » BARLETIUS, *Historia de vitâ et gestis*, etc.

Scanderbeg le suit de près. Un de ses affidés, homme adroit et rusé, qu'il avait ramené de ses campagnes en Hongrie, s'introduit dans la place, comme de son propre mouvement, parvient jusqu'au gouverneur, lui fait entendre que Murad, uniquement occupé de sa récente défaite en Hongrie, et de sa lutte contre plusieurs princes chrétiens, ne songera guère à secourir l'Albanie. Il ajoute que le terrible Scanderbeg est là tout prêt à le combler lui et les siens de largesses, ou à les exterminer sans pitié : « Choisis donc, ajoute l'émissaire; « d'affreux supplices et une mort certaine, ou la vie « avec d'abondantes largesses. Si tu es assez sage pour « embrasser ce dernier parti, j'ai quelque crédit auprès « de Scanderbeg, et, sois en sûr, ta capitulation est as- « surée. »

Il paraît que ce gouverneur était peu jaloux d'augmenter le nombre des martyrs du devoir; consultée par lui, la garnison ne se montra pas moins accommodante. Bientôt tout fut conclu, sous la foi du serment, et les Turks se retirèrent avec armes et bagages. Pour les préserver de tout mauvais traitement, Hamza, avec quelques cavaliers, les escorta jusqu'aux frontières de l'Epire.

Quoiqu'on ne fût pas encore au cœur de l'hiver, le froid était devenu extrême : la neige aveuglait les soldats, un vent glacial du nord roidissait leurs membres; les corps semblaient pétrifiés. Néanmoins, nul, hormis la nouvelle garnison, ne put entrer dans Pétrella :

soumis, lui-même, à sa propre défense, Scanderbeg donnait l'exemple à tous.

Telle était son énergie morale et physique que, depuis sa rentrée en Epire jusqu'à l'entière expulsion des Turks, il ne dormit jamais plus de deux heures par nuit. D'un appétit égal à celui du fameux Papirius Cursor qui, l'an 319 avant J. C., effaça la honte des Fourches Caudines, il buvait en proportion, sans jamais manquer de tempérance et supportait de même la privation de nourriture : tout en lui était athlétique. Son adresse à faire voler une tête sous le tranchant de son large cimeterre était proverbiale : souvent on le vit, d'un seul coup, fendre en deux un ennemi.

Sous un tel chef, quel soldat eût osé se plaindre d'un danger ou d'une fatigue? Bientôt Pétrella, et aussitôt après Pétralba, furent au pouvoir des assiégeants.

De là on marcha sur Stellusio, petite place fortifiée, comme à plaisir, par la nature, et dominant une fertile vallée à vingt-cinq mille de Pétralba, quarante de Pétrella, cinquante environ de Croïa. L'armée n'étant arrivée sous les murs qu'au coucher du soleil, toute tentative fut remise au lendemain.

Dès la pointe du jour, Scanderbeg envoya des parlementaires; mais il ne reçut qu'une vague réponse, car la plus vive mésintelligence divisait la garnison; plusieurs officiers demandaient une reddition immédiate; d'autres, et parmi eux le gouverneur nommé Desdrota, voulaient se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Au reste cette

lutte intérieure dura peu ; les premiers, plus nombreux, saisirent le gouverneur ainsi que ses partisans, et les traînèrent garrottés au camp chrétien. Scanderbeg ayant reçu la place aux mêmes conditions que les autres villes, retint prisonniers Desdrota et les siens. Quant aux traîtres qui les avaient livrés, toute retraite chez les Turks leur devenait impossible : on leur permit de s'établir à Stellusio[1], en les exhortant à embrasser le christianisme; plusieurs d'entre eux y consentirent.

Restait, dans la Haute-Dibre, une dernière place, de toutes la plus forte, la plus importante, Sfétigrad, en langue sclavone, *Cité sainte*, assise, comme un nid d'aigle, sur la cime d'une montagne. Dans ces repaires d'oiseaux de proie les mœurs de telles époques étaient à leur vraie place.

Sans s'arrêter, Scanderbeg courut à Sfétigrad, et somma la garnison de se rendre, en l'informant du sort des guerriers de Stellusio, dont les uns avaient été comblés de faveurs, dont les autres allaient subir la peine de leur folle obstination. Pour ajouter à l'effet du message, il fit amener, en vue de la ville, Desdrota avec les autres prisonniers enchaînés. L'alternative embarrassa beaucoup le gouverneur, partagé entre la honte d'une reddition sans combat et la crainte du supplice. Ne sachant à quelle réponse s'arrêter, il promenait, sur ses officiers, comme pour les interroger, des regards irré-

[1] *Stellusium*, dans la Basse-Dibre, Stallasi, selon Pouqueville; probablement l'ancienne *Œnea*.

solus. Un d'entre eux prit soudain la parole, réveilla dans les cœurs le sentiment du devoir, entraîna le Conseil à sa vaillante résolution ; tous jurèrent de vaincre ou de mourir. Heureux de cette unanimité, le gouverneur renvoya le parlementaire et pourvut aux soins de la défense. Tous les chrétiens, avec quelques anciens habitants suspects de sympathie pour l'Albanais, furent relégués dans les faubourgs.

Au retour de son envoyé, Scanderbeg traitant de vaine jactance le discours de l'officier turk : « Pour peu « qu'il agisse comme il parle, » dit-il en riant, « voilà « un brave ! Mais, s'il plaît à Dieu, nous l'enverrons, « bienheureux aussi lui-même, là où sont déjà les bien- « heureuses âmes des Stellusiens ! »

Puis, les prisonniers ayant été amenés en sa présence, il leur fit présenter un crucifix; tous ceux qui ne l'adorèrent pas furent aussitôt mis à mort : Desdrota était du nombre.

Loin d'intimider les défenseurs de Sfétigrad, cette barbarie ne fit qu'irriter leur courage.

On délibéra ensuite sur le plan d'attaque. Les avis furent partagés : selon les uns, il ne fallait rien entreprendre en ce moment, car la montagne, hérissée de glace et de neiges, était devenue inaccessible, et le retour du printemps pouvait seul permettre quelque utile tentative ; d'autres voulaient qu'avec une troupe d'élite, de l'artillerie, des échelles et toutes les machines d'un assaut, on usât immédiatement d'obstination contre ces

obstinés. « Pour agir, » disaient-ils, « devons-nous, « comme les petits oiseaux, attendre la douce chaleur « du printemps? Sans donner à Murad le temps de « secourir la place, marchons ! »

Entre ces deux partis, Mosès proposa un moyen terme, c'était, sans assaut ni retraite, de bloquer Sfétigrad et d'en rendre l'entrée ou la sortie impossible. Ce plan, le plus judicieux en effet, prévalut, et son auteur fut chargé de l'exécuter avec trois mille chevaux.

Quant au reste de l'armée, malgré les instances de plusieurs chefs qui voulaient profiter de l'ardeur des troupes pour faire une irruption sur le territoire turk et enlever quelques places, Scanderbeg le ramena à Croïa; après avoir pourvu au siége de Sfétigrad, il sentait le besoin de concentrer toutes ses forces, pour repousser la probable invasion de l'Albanie par les Turks.

Un mois avait suffi à l'affranchissement de la patrie. Pressé d'acquitter envers Dieu l'éclatant tribut de sa reconnaissance, Scanderbeg ordonna de célébrer, avec pompe, la fête de Noël. Après tant d'années d'oppression, la religion chrétienne put enfin se parer de joies triomphales. En cette auguste solennité, Hamza et nombre de Turks venus avec lui de Hongrie, ou établis à Croïa, abjurèrent solennellement le mahométisme et reçurent l'eau sainte du baptême, le jour même où Hunyade, après la bataille de Slanitza, pénétrait dans la Thessalie, par les défilés de l'Hémus.

Fidèles observateurs d'une ancienne coutume, à cette époque de l'année, nombre de seigneurs albanais et de princes voisins offrirent à Scanderbeg de riches présents à titre d'étrennes. Partout des réjouissances publiques célébrèrent l'indépendance nationale.

Au milieu de ces fêtes, un courrier de Mosès vint annoncer que les garnisons de Pétrella, de Stellusio, de Pétralba, ralliées près d'Alchrie, en Macédoine, à d'autres corps turks répandus dans les montagnes, et à des renforts venus de la frontière, le menaçaient d'une attaque. La position de Mosès devenait critique : marcher au devant de l'ennemi, c'était délivrer Sfétigrad; attendre, c'était s'enfermer entre la garnison et les troupes maîtresses de la campagne. Quand cette nouvelle lui arriva, Scanderbeg était à table : montant aussitôt à cheval avec quelques autres chefs, et, suivi d'environ cent cavaliers, il courut au secours de son lieutenant.

Mais la seule annonce de son arrivée mit en fuite l'ennemi. Indigné de perdre ainsi l'honneur d'une éclatante victoire, Scanderbeg, avec mille chevaux de Mosès, se jeta dans la Macédoine, ravagea le pays et rapporta un si riche butin que le camp fut approvisionné pour tout l'hiver.

Cependant, le bruit de la révolte de Scanderbeg était parvenu jusqu'à Murad ; la bataille volontairement perdue, les fausses lettres au gouverneur de Croïa, le meurtre du malheureux secrétaire, toutes ces circonstances l'avaient déjà violemment irrité. Mais quand il apprit l'entier soulèvement de l'Albanie, et que, sauf

une seule place, qu'il aurait même grande peine à conserver, toutes les autres avaient secoué le joug, le Sulthan passa de la colère à l'anxiété.

En face des graves circonstances du moment, quel parti prendre? D'un côté, après le succès des chrétiens en Hongrie, peut-il, sans honte pour ses armes, sans affaiblissement de sa puissance, tolérer la réintégration du despote de Servie? D'un autre, laissera-t-il à Scanderbeg, si fertile en ressources, déjà si grand, même aux yeux des Turks, le temps de respirer? n'importe-t-il pas de l'écraser immédiatement? Et pour cela ne faut-il pas ménager quelque accommodement avec Hunyade et Wladislas? Ou bien, pour ne pas reculer honteusement devant l'insurrection d'une faible province, pour que l'Europe ne dise pas avec mépris : « Que sont-ils donc devenus les vastes desseins du « fier Murad? » redoublera-t-il d'efforts contre les Hongrois?

Incertain, ne trouvant pas en lui-même une détermination, le monarque consulte son divan; mais là, tous les esprits partagent ses incertitudes. Enfin, après avoir pesé les divers avis, soit que réellement il lui semblât préférable de terminer d'abord les affaires de Hongrie, soit que la violence de son ressentiment l'entraînât avant tout contre Scanderbeg, le Sulthan fit demander en Hongrie, aux princes confédérés, une trêve de dix ans : il offrait de leur rendre la Mésie, annexée alors à la Servie.

Hunyade, que l'absence ou la maladie des autres chefs laissait presque seul, en ce moment, à la tête des affaires, accepta ces propositions. Un traité fut signé.

Murad en témoigna d'abord une vive joie; mais éclairé bientôt sur la véritable situation de l'armée chrétienne, il vit combien peu eût coûté une victoire décisive avec des ennemis décimés par des maux de toute espèce; et, se rappelant qu'une vaine préoccupation lui avait arraché cette fatale signature, le Sulthan ne put retenir une larme.

L'espoir de châtier promptement Scanderbeg pouvait seul adoucir ses regrets. Néanmoins, comme la Hongrie ne voulait déposer les armes qu'après le rétablissement du despote dans ses Etats, et que, d'ailleurs, l'hiver était fort rigoureux, l'expédition d'Epire fut différée.

Ce retard, Scanderbeg en sut profiter.

Non moins apte aux soins de l'administration civile qu'aux travaux de la guerre, il eut bientôt rétabli l'ordre dans les villes et dans les campagnes; la justice remplaça l'arbitraire, les lois retrouvèrent leur puissance; la sécurité rentra dans tous les cœurs, une nation se releva comme par miracle.

Mais améliorer le présent ne suffisait pas, il fallait assurer l'avenir. Or, le printemps arrivait, et avec lui toutes les chances d'une lutte redoutable : Scanderbeg, suivi d'Hamza et de quelques cavaliers, se présente avec six mille hommes devant Sfétigrad. La garnison n'avait

rien perdu de son courage; sa contenance restait toujours la même ; promesses, menaces, tout échouait. Que fera-t-il sans artillerie, sans appareil de siége? Tenter la fortune avec la certitude de sacrifier beaucoup de monde, ce serait folie. Laissant à Mosès une partie de ses forces, il ravage la campagne pour affamer la ville.

C'est alors que plusieurs des habitants, relégués dans les faubourgs par le gouverneur, vinrent le trouver en secret : « A qui en veux-tu, Seigneur? » lui dirent-ils. « Est-ce à l'ennemi, qui a des vivres en abondance, ou « bien à nous, que tu condamnes ainsi à mourir de faim? « Sommes-nous cause de son obstination, et doutes-tu « de notre empressement à t'ouvrir, aussitôt que possible, les portes de la place? Tourne donc toutes tes « rigueurs contre les mahométans, et quant à nous, « chrétiens et sujets fidèles, compte, si tu nous laisses « la vie, sur notre dévouement. »

Touché de leurs prières, Scanderbeg se porta vers les Triballes[1], sur un canton turk du voisinage appelé Mocrée : au lieu de piller cette fertile et populeuse contrée, il s'en empara et la réunit à ses possessions. Acquisition facile, car, à son approche, tous les postes turks avaient disparu; et, de toutes parts, une foule enthousiaste accourait, elle saluait de joyeuses clameurs son aigle noire à deux têtes, se déployant sur un étendard rouge, emblême pour tous de gloire, de liberté.

1 Sous ce nom, les Byzantins désignent souvent les Serviens.

Certes, la disposition générale des esprits était rassurante. Mais Scanderbeg, les regards tournés vers l'horizon, mesurait l'orage amoncelé contre lui; des efforts inouis pouvaient seuls conjurer le péril. Aussi, visitant toutes ses places, parcourant les montagnes, les vallées, les plaines, les défilés, sondant les rivières, revenant très-souvent à Croïa pour en activer les fortifications, se multipliant à l'infini, il avisait, jour et nuit, aux moyens de lutter, avec la moindre perte d'hommes possible. De fréquentes excursions sur le territoire turk tenaient ses troupes en haleine.

Comme Fabius, Scanderbeg pensait que le mouvement est la vie d'une armée.

Cependant Murad rassemblait en silence l'élite de ses troupes : anéantir la révolte et son chef lui semblait l'œuvre facile d'une campagne.

Mais, bien servi par les intelligences qu'il entretenait à la Porte même, l'Albanais sut bientôt les détails de ce formidable appareil, et sa destination. Dès lors, il résolut d'organiser, avec les princes et seigneurs voisins, une ligue offensive et défensive. Alessio[1], ville de la domination vénitienne, située entre Croïa et Scutari, fut choisie par lui pour siége de la conférence : c'était prévenir toute question de préséance, toute collision d'amour-propre.

[1] Colonie fondée par Denis l'Ancien, tyran de Syracuse.

LIVRE II

1444-1450

Confédération offensive et défensive. — Scanderbeg, chef suprême. — Quarante mille cavaliers, sous les ordres d'Ali-Pacha, envahissent l'Albanie.—Scanderbeg les bat. — Trêve de Murad avec les Hongrois. — Le Sulthan abdique. — Wladislas rompt le traité. — Murad ressaisit le pouvoir. — Bataille de Warna. — Tentative pacifique du Sulthan auprès de Scanderbeg. —Celui-ci la repousse.—Vainqueur de deux pachas, Fizour et Mustapha, il déclare la guerre aux Vénitiens, met en fuite leur armée, anéantit les nouvelles troupes de Mustapha-Pacha, et traite avec la République, qui lui propose la paix.

Suivi de nombreux cavaliers et fantassins, un guerrier de haute origine et de grande renommée, Arrianites Thopia Comnène [1], arriva la premier au rendez-vous. Déjà, sous Muhammed Ier, il s'était illustré dans la défense de son pays; et, plus tard, tandis que Murad combattait, en Asie, la révolte du prince de Karamanie, il avait, avec son allié Jean Castriota, père de Scanderbeg, soulevé les Albanais d'Epire et d'Argyropolis; éner-

[1] Et non pas *Golemi;* erreur de Barletius, reproduite par M. de Sismondi. Ce nom de Comnène, Arrianites Thopia le tenait de sa mère.

gique insurrection que le terrible Thourakhan n'étouffa qu'avec beaucoup de peine ; après la prise de Janina par Kara Eurenose , et la désolation de ces riches contrées, Arrianites avait dû se soumettre et devenir tributaire. Mais, à la voix de Scanderbeg, à cet appel de vengeance, toute sa haine contre les Turks s'était rallumée. Une pensée l'obsédait, affranchir l'Epire soumise à ses ordres depuis l'Aoüs (la Voioussa) jusqu'au golfe d'Arta (Ambracius Sinus), et justifier ainsi le surnom de *Grand* donné en lui au glorieux champion de la Croix.

Après Arrianites Thopia, vint son frère Andréa, chef jusqu'à Durazzo, de l'Albanie septentrionale. Epidamnus, Dyrrachium était, sous les Romains, le principal point de communication entre l'Italie et la Grèce; de là partait cette belle voie Egnatienne dont, à chaque pas, apparaissent des vestiges, quand on va de Durazzo à Thessalonique, par le chemin d'Ochrida [1]. Impatient de châtier Tourakhan qui, dévastateur du Musaché et bourreau d'une foule de Toxides, avait dressé, auprès d'Avlone [2], sur le golfe de ce nom, dans la mer Adriatique, un hideux trophée de têtes chrétiennes, Andréa amenait avec lui ses deux fils et son neveu Tanusios, dont l'aïeul, Carlo Thopia, avait fondé Croïa et Petralba , à l'époque où Jean Castriota s'était emparé de l'Epire.

Sous cette triple bannière marchaient les contingents

1 Félix de Beaujour, *Voyage militaire dans l'empire ottoman.*
2 Ancien *Sinus Œneus.*

de leur mouvance, s'étendant jusqu'à *Tyranna la Petite*. Cette ville, patrie de Justinien, fut jadis, comme Avlone et Mouseïon, rebâtie par ce prince, ému des désastres que la guerre avait accumulés sur la Taulantie[1] (Moyenne-Albanie) plus que sur toute autre partie de la Grèce.

Autour d'un tel chef, non moins vénérable par son grand âge que par ses exploits, marchaient ses tenanciers, les seigneurs de Stouria, de Cherabi (Crabous), de Pharca (Phourca), de Chimarra et Vlicha, rangés sous la bannière de Georges Strezius, fils de Balsch[2]. Trop jeunes pour suivre Georges, ses deux frères Jean et Boïck étaient restés dans leurs domaines, entre Croïa et Alessio.

Près d'eux, dans cette diète guerrière, on voyait Nicolas et Paul Dukaghin[3], maîtres de la fertile contrée qu'arrose le Lodrino; les Musakhi, alliés des Castriota, Leccha Zacharias, seigneur, au delà du Drin, de la Zadrima supérieure, vaste région qui s'étend jusqu'à la haute Mésie; le seigneur de Drivasto, Pierre Span, se prétendant issu du grand Théodose, et bien digne au reste d'une semblable origine; ses fils, Alexis Boldar, Uroos et Miros, Leccas Dusmanus, auxquels obéissaient les Péoniens, les Pélagoniens, les Scardes et plusieurs cités

1 Voir *Notes et Pièces justificatives* (VIII).

2 L'éminente famille de boyards moldaves de ce nom est par conséquent albanaise d'origine, du village de Bals (*Balesium*), situé à douze mille pas de Scutari, à cinq mille de Drivasto, à quinze cents de Dayna.

3 Les noms de Dukaghin et de Musakhi subsistent encore dans deux districts.

voisines de Drivasto et de Bals [1]; Etienne Czernowitz, seigneur du Monténégro, accompagné de ses fils, et plusieurs autres chefs ou députés des villes.

Tous ces princes épirotes, bien moins souverains que chefs militaires de vassaux affectionnés à leurs familles, apparaissent rarement dans l'histoire, et l'héroïque lutte de Scanderbeg fut leur dernier effort collectif; ils disparurent [2] dans le même naufrage.

Venise, que ses possessions dans l'Épire intéressaient à la défense commune, envoya aussi des représentants à la diète; c'étaient les commandants de Scutari, d'Alessio, et des autres villes et forteresses appartenant à la République.

Au jour indiqué, tous, seigneurs et députés, s'étant réunis dans la grande église, Scanderbeg exposa les motifs de sa conduite, et quelle nécessité à la fois religieuse et patriotique l'avait armé contre l'implacable ennemi du nom chrétien. Leur rappelant l'odieuse tyrannie turke, les souffrances de leurs frères et la gloire réservée à la plus sainte des causes, il les conjurait de rassembler toutes leurs forces :

« Dès que retentiront dans nos montagnes les trom-

[1] Balesium, Pline, lib. III. « Situm in radicibus montis Sardonici Maranai (Mavrovounion Montenegro) vulgò appellant. Juxtà ager et locus quidam quem Andæ suprà Scodram (Sipre Scodre) appellant distans à Scodrâ XII, à Drivasto V, à Dayno XV. MP. »
(Barlet., lib. III.)

[2] Sismondi, *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, tom. VII.

« pettes de l'infidèle, dit-il en terminant, montrons
« nous dignes soldats de Jésus-Christ. »

D'unanimes acclamations accueillirent ces paroles, et, d'une seule voix, on lui déféra le commandement suprême. Se levant alors, Arrianites le salua prince d'Albanie, en déclarant qu'il lui payerait le tribut jusque alors exigé par Murad. Presque tous les assistants suivirent son exemple; tous du moins promirent un subside soit en troupes, soit en argent.

Si la puissante Venise s'était imposé aussi des redevances, elle aurait cru déroger; mais, dans la suite, elle n'en contribua pas moins aux frais de la guerre.

Après avoir appelé, par des prières publiques et de solennelles processions, l'assistance divine sur les drapeaux de la confédération, on se sépara.

Impatient d'organiser sur tous les points son système de défense, Scanderbeg appela à Croïa Mosès, qui enfin avait réduit Sfétigrad à se rendre. Mosès ramenait avec lui cinq mille hommes seulement, le reste de ses forces ayant été employé, tant pour la garnison de Sfétigrad qu'en détachements chargés de protéger les approches de la place. Des courriers allèrent sur tous les points activer les levées promises; chaque allié dut marcher, le plus promptement possible, au rendez-vous indiqué.

Cependant, quarante mille cavaliers, sous les ordres d'Ali-Pacha, l'un des meilleurs généraux turks, s'avançaient contre l'Albanie. A cette nouvelle, la terreur en-

vahit les campagnes; femmes, enfants, vieillards abandonnant leurs demeures, se réfugiaient dans les villes; les églises ne désemplissaient pas; on eût dit que déjà l'ennemi était là.

Mais bientôt la mâle attitude de Scanderbeg eut raffermi les cœurs. A l'arrivée des divers contingents auxiliaires devant Croïa, comme ses conseillers, ne trouvant point ses forces assez imposantes, l'engageaient à de nouvelles levées : « Non, non, » répondit-il gaiement, « voilà au contraire beaucoup trop de troupes ; » et il en renvoya une partie. Son vrai motif était de se ménager des ressources en cas de défaite. Huit mille chevaux, sept mille fantassins composèrent toute l'armée albanaise.

Telle était l'ardeur des soldats que Scanderbeg, après leur avoir donné la paye ordinaire, et fait célébrer la messe en tête du camp, marcha au-devant des Turks. Sur le soir, il s'arrêta dans une plaine de la Basse-Dibre, à quatre-vingts milles environ de Croïa, au pied d'une montagne très-boisée. Par ses ordres, Gnée Musakhi et Hamza s'embusquent avec trois mille cavaliers; ils ne s'ébranleront qu'une fois la mêlée engagée, mais alors ce sera à fond de galop pour charger en queue. Quant à lui, adossé à la montagne, il occupe l'extrémité de la plaine, et laisse en avant tout l'espace nécessaire aux Turks pour se ranger en bataille.

Loin de défendre les gorges qui conduisent à Croïa, il attend, pour les fermer, que l'ennemi se soit avancé

dans une espèce de bassin formé par une chaîne de montagnes arrondies en amphithéâtre et très-boisées. Disposition avantageuse, car ses troupes postées sur des rocs escarpés, vont comme foudroyer tout ce qui se hasardera sous leurs pieds.

Bientôt les deux armées sont en présence. Mais la nuit ne permettant pas d'engager l'action, Scanderbeg fait éteindre toutes les lumières de son camp et ordonne aux troupes de rester immobiles, en silence. L'audace des Turks s'en accroît ; ils allument de grands feux, et provoquent avec insulte, mais en vain, la petite armée chrétienne.

Au point du jour, Scanderbeg, qui prévoit que la bataille pourra être longue, préside au repas de l'armée, et, bien renseigné sur le nombre comme sur l'ordonnance des ennemis, il dispose tout pour le combat. Mosès commandera l'aile droite, forte de quinze cents chevaux et d'autant de fantassins ; Tanusios la gauche, composée de même ; au centre, qui s'allonge en forme de croissant, se place Scanderbeg ; l'arrière-garde ou réserve, corps d'élite[1], est confiée à Uranoconte, capitaine expérimenté. Mais emportés par trop d'ardeur, les soldats pourraient se débander : le général défend de sonner la charge avant que l'ennemi n'ait commencé son mouvement.

Plein de mépris pour cette timide poignée d'hommes, le pacha ne peut contenir les transports de sa bruyante

[1] Les *Triarii* des Romains.

joie : « Voyez donc, » s'écrie-t-il en riant aux éclats, « voyez ce sot chrétien! Comme il marche habilement « à sa perte ! »

Impatients de justifier une telle confiance, les Turks s'avancent résolument. Mais soudain Mosès et Tanusios, se précipitant sur les deux ailes ennemies, les ébranlent; Scanderbeg pousse vivement au centre qu'il entame, tandis que le corps en embuscade sort du bois, fond sur l'arrière-garde avec de grands cris, et y jette le désordre.

Mais une masse impénétrable résiste encore : c'est l'élite de l'armée turke qu'Ali a concentrée sur un seul point. Toute la valeur de Scanderbeg, si inférieur en nombre, vient échouer contre ce roc : bientôt heureusement Aïdin Musakhi et Uranoconte, par leur habile concours, lui facilitent la victoire. En effet, tandis que le premier, à la tête de son infanterie, renverse tout ce qu'il rencontre, et force ainsi le pacha à détacher une partie de son monde pour rétablir la bataille, l'autre rejoint Scanderbeg avec la réserve. Déjà Ali, malgré tout son courage, commence à faiblir, quand arrive Musakhi, devant lequel rien n'a pu résister. Enveloppé de toutes parts, le pacha fuit à toute bride : les deux ailes de l'armée imitent le centre; la déroute devient générale.

Vingt-deux mille ennemis [1] tués, deux mille prison-

[1] Chiffre évidemment exagéré, comme beaucoup d'autres dans le travail, au reste si intéressant, de Barletius.



niers, vingt-cinq étendards, tels furent les trophées de ces quatre heures de combat. Du côté des chrétiens, peu de morts, mais beaucoup de blessés; lions eurent lions pour chefs.

Après avoir retenu ses troupes dans le camp jusqu'à la fin de la nuit suivante pour les mieux disposer aux fatigues d'une expédition projetée, Scanderbeg, au point du jour, les félicita de leur victoire :

« Vous récompenser comme vous le méritez n'est point « en mon pouvoir, dit-il, je ne suis pas assez riche pour « cela; mais quel plus glorieux prix de votre valeur que « les dépouilles mêmes des vaincus? Voici devant vous « le territoire ennemi : vos bras l'ont privé de ses défen- « seurs : courez-y, et recueillez abondamment les fruits « du triomphe; que ce soit là votre noble solde.

« Mais que pour tous la récompense soit égale, comme « fut égal le courage de tous; aux fantassins donc les che- « vaux des morts, et que dorénavant tous soient cavaliers.

« Allons, mes amis, que Dieu nous protége et suivez- « moi! »

L'effet de telles paroles n'était pas douteux : toutes les fatigues sont oubliées; les blessés eux-mêmes veulent être de la partie, et l'on se jette dans la direction de la Macédoine, sur la riche contrée, objet de tant de convoitises. Hormis l'âge, le sexe et la soumission, rien n'est épargné; une fois pillés, bourgs et villages sont livrés aux flammes; les arbres eux-mêmes ne trouvent pas grâce.

Traînant à leur suite esclaves, chevaux, bétail, les

soldats reviennent au camp chargés d'un énorme butin. Après une nuit donnée au repos, ils se mettent en marche, et rentrent triomphants à Croïa. De toutes parts la multitude était accourue sur leur passage.

A la vue de Scanderbeg, d'innombrables cris d'enthousiasme éclatent; on salue, on bénit en lui le libérateur de la patrie. Les réjouissances durèrent plusieurs jours.

Selon l'antique usage, des lettres couronnées de laurier furent envoyées à tous les chefs confédérés; on y joignit quelques-uns des étendards pris sur l'ennemi; le reste fut suspendu, en grande pompe, aux voûtes des églises.

Cependant, toujours préoccupé de son projet d'une ligue générale contre les infidèles, Eugène IV observait l'Orient d'un œil attentif. L'insurrection albanaise, les succès de Scanderbeg, les revers de Murad en Hongrie, les pressantes instances de l'empereur grec Jean Paléologue, tout semblait sourire à ses vœux. Ayant décidé Wladislas à accepter le titre de chef de cette nouvelle croisade, il lui abandonnait, pendant deux ans, pour subvenir aux frais de l'expédition, le produit du denier de Saint-Pierre, revenu alors assez considérable.

Voici le plan des confédérés : le Karaman Oglo-Aly-Bey, ennemi naturel des Turks, et qui n'aspirait qu'à secouer le joug, entrait dans la grande ligue chrétienne; il s'engageait en outre à y faire entrer les divers princes de l'Anatolie, vassaux du Grand-Seigneur. Tous, au moment convenu, attaqueraient les domaines de Murad en Asie. Un si vaste soulèvement ne manquerait pas d'at-

tirer dans le Levant[1] le Sulthan et la plus forte partie de son armée d'Europe : alors presque toutes ses places en Grèce se trouvant dégarnies, une flotte de soixante-dix voiles chrétiennes s'emparerait, en l'absence de Murad, du détroit de Gallipoli[2], et en fermerait tous les passages. Une fois le Sulthan aux prises, en Asie, avec Oglo-Aly-Bey et ses alliés, les confédérés européens se précipiteraient sur la Thrace, et bientôt on aurait reconquis toutes les places enlevées aux Grecs.

Malheur au Croissant, si ce projet avait été aussi bien exécuté que conçu[3]!

Alarmé des grands préparatifs de la chrétienté, Murad offrit la paix aux Hongrois; et, malgré les efforts du cardinal Julien, légat du saint-siége, une trêve de dix ans fut conclue à Szegedin, sur la Theiss, le 12 juillet 1444, non sans de vifs débats; car le Sulthan eût bien voulu ne rien céder de ses conquêtes. Mais son orgueil dut fléchir : il s'obligea à rendre la Servie au prince Georges Brankovitch en lui renvoyant ses deux fils, à ne plus troubler Scanderbeg dans ses possessions paternelles; sauf une partie de la Bulgarie, tout le fruit de ses victoires lui échappait. Pour donner au traité un

1 C'est spécialement à l'Anatolie, et surtout à l'Anatolie occidentale que s'applique l'expression de *Levant* (en grec Ἀνατολή ; ἀνὰ τέλλω).

2 *Keliboli*, chef-lieu de l'Eyalet des îles dans la Turquie d'Europe; elle est située sur la presqu'île de ce nom, à l'entrée du détroit des Dardanelles, du côté de la mer de Marmara. C'est la première ville européenne tombée, en 1356, au pouvoir des Turks.

3 Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, liv. CXVIII.

caractère plus solennel, Wladislas, la main droite étendue sur l'Évangile, jura, par le corps immortel de Jésus-Christ, d'en observer fidèlement tous les articles [1].

De son côté Murad prit le Koran à témoin.

Mais à peine ce traité, qui devait, au prix de bien grands sacrifices, assurer la tranquillité du Sulthan, était-il signé, qu'une nouvelle accablante l'atterra : son fils Alaëddin venait de mourir. C'est alors que, dans tout l'éclat de la puissance, dans toute la force de l'âge, frappé tout à coup au cœur, fatigué d'une vie incessamment guerrière, et voyant le calme rendu à l'Empire, Murad dit adieu aux grandeurs humaines. Abdiquant [2] en faveur de son autre fils, Muhammed, à peine âgé de quatorze ans, il l'entoura de ministres vieillis dans les affaires, et se retira à Magnésie (de l'Hermus).

Ses deux confidents Ishak-Pacha et Hamzabeg, son grand échanson, le suivirent. Pour soutenir, jusque dans la retraite, la majesté du rang suprême, il s'était réservé les revenus des provinces de Menteschi, de Saroukhan et d'Aïdin, c'est-à-dire des plus belles contrées de la Carie, de la Méonie et de l'Ionie.

1 Cantemir (Démétrius), *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman.*

2 *Il voulut,* selon une expression orientale, *poser son pied sur l'oreiller du repos.*

Saad-Eddyn-Muhammed, dit Khadjah-Effendi, auteur du *Tadj-al-Tawarikh* (*Couronne des histoires*), travail qui comprend les règnes des douze premiers sulthans. Saad-Eddyn-Muhammed mourut en 1600.

Autour de cette paisible retraite que d'émouvants souvenirs l'histoire a rassemblés! C'est près de Magnésie (*Magnesia ad Sipylum* [1]), au pied du Sipyle et sur l'Hermus, que s'étend la plaine où Scipion l'Asiatique, l'an 190 avant J. C., remporta sur Antiochus le Grand cette victoire qui soumit au joug romain toutes les villes de l'Asie-Mineure. Plus loin s'élevait Thyatire [2], l'un des premiers berceaux du christianisme, et près de laquelle Valens et Procope se disputèrent l'empire!

Au pied du mont Olympe, Bursa (Prusa), bâtie par Annibal; Libyssa [3], en Bithynie, théâtre de sa mort volontaire et asile de ses cendres, doivent leur renommée à cette grande mémoire.

Mais la trêve, qui devait durer dix ans, ne dura pas dix jours.

On venait d'échanger les signatures, quand François Condolmieri, cardinal de Florence, neveu d'Eugène et commandant de la flotte papale, annonça à Wladislas l'entrée d'une grande armée turke en Asie; il mandait que Murad, ayant amené toutes ses troupes d'Europe, à l'exception de quelques faibles milices campées dans la Chersonèse de Thrace, les places et possessions des infidèles en deçà du Bosphore se trouvaient dégarnies et sans défense; que, pour lui, traversant à l'instant même la mer Egée avec sa flotte, il allait pren-

[1] Manika ou Mansa.

[2] *Ak-Hissar*. Une lettre de saint Paul est adressée aux fidèles de cette ville.

[3] *Gebsé*.

dre position dans le détroit de Gallipoli, bien résolu à fermer à l'ennemi tout retour en Europe. « Maintenant, » disait Condolmieri en terminant, « c'est à vous, vaillant « monarque des Hongrois, c'est à vos alliés à attaquer « les Turks en Occident, à leur arracher jusqu'au der-« nier village, à délivrer de ce fléau la chrétienté ; certes « l'occasion est belle, ne la manquez pas. »

Déjà un regret du récent traité se répandait à la cour de Bude [1], lorsque arrivèrent des dépêches de Jean Paléologue. Après quelques compliments au roi de Hongrie sur ses exploits, l'empereur grec lui demandait communication de son plan pour la prochaine campagne, afin de mieux combiner ses propres opérations. Voulant se rapprocher des confédérés et du foyer de la guerre, Jean Paléologue disait s'être rendu à Misitra [2], en Laconie.

[1] Cette capitale des monarques hongrois, occupée par les Turks de 1530 à 1688, et reprise alors par le duc de Lorraine, n'a pas cessé depuis d'appartenir à l'Autriche.

Parmi les plus remarquables établissements de Bude est la Bibliothèque que fonda le grand roi Mathias Corvin, Par ses ordres, trois cents copistes transcrivirent, en Italie, les meilleurs auteurs. Il avait réuni cinquante mille volumes dans la tour de Bude, et trente copistes en augmentaient continuellement le nombre. Vainement, quand les Turks s'emparèrent de la ville, le cardinal Rosmani leur offrit 20,000 ducats de la bibliothèque : ils aimèrent mieux la détruire.

Depuis on l'a reconstituée, mais sans pouvoir réparer des pertes bien regrettables.

[2] Sur l'Iri ou *Vasilipotamos* (Eurotas).

Si l'on en croit le père Pacifique, Coronelli, Guillet, etc., etc., Misitra est bâtie sur les ruines de cette rude Sparte, où Néron, visitant la Grèce, n'osa pas entrer. D'après Spon, Vernon, l'abbé Fourmont, Leroi et d'Anville, ces ruines sont assez éloignées de

Ensuite, après s'être étonné de certains bruits relatifs à un prétendu traité avec le Sulthan, il insistait sur les calamités qu'entraînerait une pareille démarche. N'était-ce pas sous les auspices, et même à l'instigation de Wladislas que cette glorieuse confédération avait pris naissance? Si Wladislas désertait l'entreprise, ne serait-ce pas aussi sur lui seul que pèserait la responsabilité de tous les désastres à venir? La chrétienté ne lui reprocherait-elle pas d'avoir laissé échapper cette belle, cette unique occasion d'en finir avec l'infidèle?

Le monarque grec terminait en lui demandant, avec des instances réitérées, ses dernières intentions pour régler lui-même sa propre conduite, et éviter ainsi l'abîme où une confiance qu'il aimait encore à croire motivée pourrait, en cas d'erreur, l'entraîner.

Aux perplexités qu'une telle missive causa à Wladislas, venaient se joindre les opiniâtres remontrances du cardinal Julien, qui ne cessait de l'exhorter à rompre le traité. Ne sachant quel parti prendre, le jeune roi assemble son conseil et les grands du royaume : il leur expose ses scrupules.

Ce fut alors que le cardinal-légat, déployant toutes les plus subtiles arguties, soutint que Wladislas non-seulement pouvait, mais devait manquer à son serment; qu'en effet, déjà lié par un traité avec le

Misitra. D'Anville surtout est formel : « Le lieu, dit-il, qu'occupait cette ville (Sparte) est appelé *Palæchôri* ou le *Vieux-Bourg*; la ville nouvelle, sous le nom de *Misitra*, que l'on a tort de confondre avec Sparte, en est écartée vers le couchant. »

souverain pontife, avec Philippe, duc de Bourgogne, avec les Vénitiens, les Génois et tous les membres de la sainte ligue dont il était le chef, nul traité postérieur n'avait pu être valablement conclu par lui avec Murad, au préjudice de ses premiers engagements. D'ailleurs, en ne remplissant pas les clauses du traité, quoique le terme assigné à leur exécution fût expiré depuis longtemps, Murad avait rompu lui-même ce traité.

S'en tenant à cette logique spécieuse, et d'une si facile réfutation, le cardinal n'aurait pas dû ajouter que le Pape déliait Wladislas de son serment. Alla-t-il toutefois jusqu'à prétendre que, contre des infidèles, tous les moyens sont bons, et que nul scrupule ne doit arrêter? Quelques historiens lui ont adressé ce reproche, mais rien ne prouve qu'il soit mérité.

Accueillie avec enthousiasme par un auditoire qui n'aspirait qu'à la guerre, l'ardente harangue du cardinal-légat leva tous les scrupules de Wladislas. Entraîné par ce fatal ascendant, le jeune prince venait de contracter un engagement, ou plutôt de prononcer un parjure solennel: en présence de tous, au mépris du récent traité, il avait juré de consacrer tous ses efforts à l'expulsion des Turks avant la fin de l'année, et à l'affranchissement de la Grèce européenne, quand lui arriva une nouvelle bien imprévue : Murad, fidèle à la foi promise, avait rendu au despote de Servie ses deux fils, ses places fortes et tous les prisonniers.

Ainsi tombait le plus puissant argument du cardi-

nal, et Wladislas qui, pour sa propre excuse, aurait eu grand besoin d'un tort du Sulthan, fut très-embarrassé de cette inopportune loyauté. Néanmoins, comme on renonce plutôt à dix bonnes résolutions qu'à une mauvaise, le roi de Hongrie ne manqua pas d'obéir à cette loi commune de l'humanité.

Après avoir donc passé le Danube, il s'avança jusqu'à Warna, sur le Pont-Euxin : c'était le rendez-vous général des alliés.

Dans ces circonstances, Scanderbeg devait attirer les regards de la confédération : l'éclat récent de ses victoires, la terreur qu'il inspirait aux Turks, sa parfaite connaissance de leur politique et de leurs forces réelles, son implacable haine contre le Croissant, son entier dévouement à la cause chrétienne, tout promettait en lui une puissante assistance. Wladislas l'invita donc à entrer dans la ligue.

Aussitôt Scanderbeg, ayant convoqué ses capitaines, les consulta sur le parti à prendre : tous furent d'avis de concourir à cette glorieuse entreprise. Mais, selon quelques-uns, Scanderbeg ne devait point quitter l'Albanie : que deviendrait le pays sans son plus ferme rempart?

Alors Paul Dukagin prenant la parole : « Ne vous « y trompez pas, » dit-il, « Scanderbeg, à lui seul, sera « plus utile aux alliés que toute l'Albanie en armes. « Pour la défense intérieure, choisissez tout autre chef « brave et expérimenté; pour conduire nos troupes, « il n'en est qu'un, c'est le héros à qui déjà la pa-

« trie doit sa délivrance. Vous parliez tout à l'heure « d'envoyer cinq ou huit mille hommes : à la vue de cette « poignée de braves, que penseraient de nous les alliés? « C'est une armée qu'il faut, une véritable armée. Et « pour qu'on ne m'accuse pas de parler au lieu d'agir, « tenez, me voici prêt à marcher avec cinq mille hommes « à cette sainte guerre. »

Entraînée par ces paroles, toute l'assemblée donna pleins pouvoirs à Scanderbeg.

Dès le lendemain, celui-ci répondit au roi de Hongrie, qu'avec quinze mille hommes, réunis aux quinze mille vainqueurs d'Ali-Pacha, il serait bientôt auprès de lui.

Fidèle à sa promesse, Dukagin arriva des premiers; amenant cinq mille guerriers bien équipés.

Tout étant prêt et l'armée pleine d'ardeur, Scanderbeg, après avoir selon sa coutume invoqué la protection divine, se mit en route.

La situation des alliés devenait inquiétante, car Murad, cédant à la prière de son empire alarmé, avait noblement quitté sa retraite et brusqué la paix avec le Karaman. Rentré d'Asie en Europe, grâce à la cupidité de quelques marchands génois, il s'avançait à marches forcées vers la Hongrie. A cette nouvelle, l'armée albanaise redoubla d'ardeur; déjà elle atteignait les frontières de la Mésie, quand un prince, naguère protégé contre le Sulthan et rétabli dans ses Etats par Jean Hunyade et Wladislas, s'opposa à son passage : c'était le Krâl de Servie, Georges Brankovitch. Placé comme une

limite entre les Turks et les chrétiens, mais s'attachant tantôt aux uns, tantôt aux autres, Georges ne connaissait qu'une loi, son intérêt; peu lui importait l'Evangile ou le Koran. Cette fois sans doute le mariage de sa fille avec le Sulthan l'entraînait du côté des Turks ; peut-être aussi le dépit d'avoir vu quelques places fortes de Servie données par Wladislas à Jean Hunyade, en commémoration de sa victoire sur Karaman-Oglі.

A toutes les instances de Scanderbeg, le Krâl n'ayant opposé qu'un refus opiniâtre, les Albanais se décidèrent à passer de force.

Cependant Wladislas, maître de Warna, ignorait encore le retour de Murad, comme les obstacles qui retenaientScanderbeg. Aussi se disposait-il à marcher sur Andrinople, et de là jusqu'à Constantinople pour préserver la capitale grecque d'un coup de main, quand ces deux graves événements lui furent annoncés. La nouvelle l'affecta si vivement que, malade tout à coup, il fut obligé de s'arrêter quelques jours à Warna; retard fatal dont son ennemi sut profiter.

La forteresse de Warna est assise sur les bords septentrionaux d'un golfe formé par deux caps qui se projettent dans la mer; pente du Balkan, le cap, au nord de la ville, est couvert d'un bourg nommé Macropolis (*Ville-Longue*); sur le promontoire méridional, à cinq mille pas de Warna, s'élève Galata au Kalliacré; des marais s'étendaient sur tout l'espace compris entre Warna et Galata. C'est là que l'armée hongroise apprit

la soudaine apparition de Murad en Europe avec quarante mille hommes. Laissant de côté l'Hellespont, où croisait la flotte papale, il était débarqué sur les rives du Bosphore. Moyennant un ducat par soldat, des vaisseaux génois avaient transporté ses troupes. Accouru à marches forcées, le Sulthan établit son camp à quatre mille pas du camp hongrois. Se retrancher, au moyen de fossés et de barricades de chariots, pour attendre ainsi les mouvements ultérieurs de l'ennemi, tel fut le parti proposé dans le conseil de guerre par le cardinal Julien Cesarini, et par les évêques d'Erlau et de Waradin; mais Hunyade insista pour l'attaque en rase campagne, et le jeune roi embrassa cette opinion, si conforme à son impatiente valeur.

Dès le 9 novembre 1444, les deux armées furent rangées en bataille. Formée de Valaques, et seulement de cinq compagnies hongroises, l'aile gauche chrétienne se trouvait protégée par les marais de Warna; l'aile droite, qui s'étendait dans la direction de la ville, était entièrement à découvert; aussi toutes les forces des Hongrois se concentrèrent-elles sur ce point. Là, flottait le grand étendard noir de Hongrie, sous la garde du banneret Franco et de l'évêque d'Erlau, entre lesquels étaient répartis les croisés que commandait Julien Cesarini.

A la tête de l'arrière-garde, composée de quelques compagnies polonaises sous l'étendard de Saint-Wladislas et des Ordres de Lasko Bobrich, l'évêque de Waradin couvrait les derrières de l'armée, les bagages et les

munitions d'artillerie. Au centre se tenait le Roi, entouré de cinquante cavaliers, sous la bannière de Saint-Georges, que portait Etienne de Bathor.

Général en chef, Hunyade était partout.

Quant à l'armée turke, Tourakan, beglerbeg[1] de Roumélie, commandait l'aile droite; Karadja, beglerbeg d'Anatolie, l'aile gauche. Une immuable coutume décernait l'honneur de l'aile droite au premier, si la guerre se faisait en Europe; au second, si elle se faisait en Asie. Avec les Janissaires, Murad occupait le centre. Devant lui se prolongeait un fossé palissadé, au bord duquel apparaissait, au bout d'une lance, comme un appel à la justice divine, le traité de paix, violé par Wladislas. Sur les derrières on avait placé les chameaux et les bagages.

Tout à coup, au moment d'engager l'action, vers le point du jour, un vent impétueux, sinistre présage, déchire tous les drapeaux de l'armée hongroise, sauf celui du Roi.

C'est alors qu'Hunyade charge en personne l'aile gauche turke, qu'il enfonce et disperse; d'un autre côté, telle est l'impétuosité des Valaques, qu'au premier choc, culbutant les troupes de Roumélie, l'aile droite, ils se font jour, le fer à la main, à travers le camp ennemi, jusqu'à la tente du Sulthan.

Déjà la victoire semble être aux chrétiens.

[1] *Beg des Begs*, gouverneur général d'une province, pacha à trois queues.

Témoin du désordre des siens, désespérant du salut de son armée, Murad, Murad lui-même, se dispose à fuir, quand une puissante étreinte saisit la bride de son cheval; c'est Karadja lui disant : « Seigneur, n'abandonne pas tes troupes; — meurs, s'il le faut, mais meurs avec gloire !... » Cette noble témérité du beglerbeg, Yazidji-Toghan, segbanbaschi des Janissaires, veut la châtier; mais il tombe sous le sabre d'un Hongrois.

Digne de comprendre le dévouement de Karadja, Murad remercie du geste son intrépide général. « O Jésus!» s'écrie-t-il, « si tu es Dieu, comme le disent les chré-« tiens, venge-moi du parjure de tes adorateurs! »

Et il soutient l'ardente attaque du monarque hongrois.

Docile, en effet, jusqu'alors aux conseils d'Hunyade, Wladislas était resté au corps de réserve. Mais tel qu'un génie funeste, le cardinal Julien semblait préposé à la ruine de l'armée chrétienne. Gourmandant, ainsi que les évêques de Strigonie et de Waradin, une inaction qui ne pesait déjà que trop au jeune monarque, il l'excite, il l'ébranle, et Wladislas s'élance sur l'ennemi à bride abattue, traverse les lignes des Janissaires, s'enfonce jusqu'au centre de l'armée ottomane, où resplendit, étincelant de diamants, le turban de Murad; debout sur ses étriers, le fer levé, il va percer le Sulthan, lorsque son cheval, terrassé d'un coup de hache d'armes, renverse sous lui son cavalier; loin des siens, entouré d'ennemis, Wladislas se défend en vain; un vieux janissaire, Khodja-Khizr, lui tranche la tête,

qu'il plante au bout d'une lance, et la montre, en criant d'une voix de tonnerre : « Giaours, voilà votre roi ! »

A ce spectacle, Polonais, Hongrois, confédérés, tous s'arrêtent glacés de terreur, se troublent et prennent la fuite[1]. Les Turks poursuivent sans relâche cette multitude débandée; ce n'est plus une déroute, c'est une boucherie. Parmi les morts on retrouva le cardinal Julien, le glaive en main, et les deux évêques.

Dix mille chrétiens couvraient le sol de leurs cadavres ; la perte des Turks avait été beaucoup plus grande. Aussi, Murad ne témoigna-t-il aucune joie. Triste, silencieux, il promenait ses regards sur ce théâtre de carnage : « Pourquoi cette mélancolie après une telle « victoire? » lui demanda son vézyr.—« Mais ne vois-tu « donc pas, » répondit le Sulthan, « tous ces vrais « croyants étendus sur la poussière? Malheur à moi si « je triomphais souvent au même prix ! »

« Voilà qui est singulier ! » ajouta-t-il en examinant « les morts et les blessés; « ce sont tous des jeunes gens ; pas un seul parmi eux qui ait la barbe grise.—Si parmi « eux il y avait eu un vieillard,» dit alors l'Atabeg, « ne « les aurait-il pas détournés d'une folle entreprise ? »

Une colonne fut élevée sur le champ de bataille, où l'infortuné Wladislas reçut les honneurs funèbres. Mais sa tête, conservée dans du miel, fut envoyée à Djubé-

[1] « Chacun tascha, en fuyant, de garentir la prison de son âme. » Lavardin, *Histoire de Georges Castriot*, etc.

Ali, gouverneur de Bursa, lavée ensuite dans le Niloufer et portée par toute la ville.

C'est ainsi que les Parthes en avaient agi avec Crassus[1].

La main, signataire du traité si fatalement violé, fut aussi séparée du corps. Vingt-cinq cuirasses hongroises annoncèrent au souverain d'Egypte le triomphe du Croissant, et quels hommes de fer le Sulthan avait vaincus!

Hunyade, après mille prodiges de valeur pour arracher aux Turks la tête du jeune roi, après avoir ramené sa troupe en bon état au delà du Danube, tomba entre les mains de Wladd III (Drakul), despote de Moldavie, allié des Turks. Plusieurs fois, mais toujours en vain, les Allemands et les Transylvains offrirent de payer sa rançon : le despote ne se dessaisit d'Hunyade que sur la menace de voir mettre la Moldavie à feu et à sang; encore exigea-t-il la restitution de ses duchés de Vàcàras', de Séverin et d'Omlas.

Ce désastre chrétien a douloureusement immortalisé la plaine de Warna. Quoique acheté bien cher, les Turks lui durent la consolidation de leurs conquêtes en Europe, et une glorieuse occasion d'y en ajouter d'autres.

Jean Paléologue, pour lequel tant de catholiques avaient péri, s'éteignit tristement en 1448; son frère Constantin le remplaça pendant peu d'années il est vrai; mais du moins, en tombant, le dernier empereur grec s'ensevelit dans un linceul de gloire.

[1] Florus, *Abrégé de l'Histoire romaine*, liv. LII, chap. XII. Voir *Notes et Pièces justificatives* (IX).

Scanderbeg n'avait pas quitté le territoire servien, quand lui arriva cette lamentable nouvelle. Saisi de douleur et de regrets, il maudit plus que jamais la déloyauté du Krâl, et jura d'en tirer une éclatante vengeance.

Accusé de perfidie, Georges Brankovitch répondait que le refus même de livrer passage prouvait tout son respect pour la foi du serment ; qu'en effet, lié à la cause turke par un engagement solennel, il n'aurait pu, sans se souiller d'un parjure, agir autrement.

Mais le regret de n'avoir point secouru les princes chrétiens n'était pas la seule préoccupation de Scanderbeg; profitant de son nouveau triomphe, le Sulthan n'allait-il pas redoubler d'efforts contre l'Albanie? Pourvoir à la défense du pays devenait donc urgent. Toutefois, voulant, avant de s'éloigner, faire à Georges de mémorables adieux, il ravagea toute la Servie.

Pendant sa retraite sur Croïa, nombre de Hongrois et de Polonais, tristes débris de Warna, étaient venus le trouver : Scanderbeg les secourut de vivres, d'argent, de vaisseaux qui les transportèrent à Raguse[1], d'où ces infortunés regagnèrent leur patrie.

Si Murad, ne se contentant pas de vaincre, avait su profiter de sa victoire, la journée de Warna pouvait devenir pour toute la chrétienté un immense péril.

La Hongrie lui était ouverte; il n'y entra point. S'arrêtant tout à coup comme devant d'invisibles remparts,

[1] Voir *Notes et Pièces justificatives* (X).

il laissa respirer ses ennemis, sans même se préoccuper de cette Albanie, objet de tant de ressentiments.

Bientôt, néanmoins, le monarque turk retrouva son énergique activité : d'un côté, les Macédoniens le suppliaient de les protéger contre les incessantes excursions de leur redoutable voisin albanais; de l'autre, le despote, son beau-père, demandait vengeance des affronts reçus en Mésie, et assistance contre Scanderbeg.

Avant de recourir aux armes, Murad, quoi qu'il en dût coûter à son orgueil, tenta une autre voie. Le 15 juin 1445, il écrivit, d'Andrinople, à ce sujet révolté.

Voici le début de sa lettre : « Murad, etc., etc., à Scan-« derbeg, son pupille ingrat, point de salut. » Après avoir énuméré tous ses bienfaits et rappelé amèrement l'ingratitude qui en avait été le prix, il offrait le pardon du passé, consentant même à lui laisser Croïa, avec quelques autres villes des possessions paternelles, mais sous deux conditions : la première, que Scanderbeg restituerait tout ce qu'il avait usurpé sur lui et sur ses alliés ; la seconde, qu'il les indemniserait, en argent, des dégâts commis.

En finissant, Murad insistait sur les immenses ressources de son empire; la récente défaite des Hongrois et la catastrophe de Wladislas n'en étaient-elles pas une formidable preuve ?

Un agent sûr et discret, Aïradin, avait plein pouvoir pour conclure.

Scanderbeg, sans être tenté le moins du monde de

condescendre à cette altière injonction, la communiqua à son Conseil. La plupart des membres furent d'avis de n'en tenir aucun compte. Moins résolus, quelques-uns inclinaient à un accommodement. Mais, le prince ayant réfuté toutes leurs raisons, les offres du Sulthan furent rejetées à l'unanimité.

L'envoyé turk ne s'en vit pas moins traité avec une parfaite courtoisie. On l'invita à différer de quelques jours son départ; ce ne furent que festins, jeux, divertissements.

Avec la confiance d'un homme sûr d'être toujours redoutable et jamais effrayé, Scanderbeg montra, en détails, à Aïradin les fortifications de Croïa, ses arsenaux, ses munitions; il l'entretint du nombre de ses troupes, de leur indomptable ardeur, du dévouement de ses alliés, et de tous ses moyens de défense. Puis il le renvoya avec une réponse commençant par ces mots: « De notre camp, « près Croïa, 12 août 1445. Georges Castriota, sur- « nommé Scanderbeg, soldat de Jésus-Christ et prince « des Epirotes, à Ottoman, prince des Turks, salut. »

Après avoir annoncé à Murad qu'il voulait prendre sur lui, en modestie et réserve de paroles, tout l'avantage que le Sulthan prétendait avoir eu autrefois en générosité et en bienfaits, rien n'étant plus bas, plus servile que d'insulter même un mortel ennemi, Scanderbeg lui déclarait que sa lettre avait plutôt excité son rire que sa colère. « Quoi de plus singulier, en effet, que le vaincu dictant des conditions au vainqueur, et de si étranges

conditions, qu'un homme libre ne les saurait écouter?— Certes tant d'outrages écrits de sa main pourraient excéder la plus débonnaire patience, et donneraient le droit de récriminer; mais, sans aller à son tour trop loin, ne pouvait-il pas demander quels étaient après tout ces bienfaits tant reprochés? Etait-ce d'avoir envahi les domaines de son père, et d'avoir usurpé son héritage, au mépris des droits les plus sacrés? »

« Mais lui, Scanderbeg, ne serait-il vraiment pas plus fondé à lui reprocher ses nombreux services, ses batailles gagnées, ses conquêtes et tant de périls affrontés pour la gloire du Sulthan? Cependant, quelle avait été la récompense de tant de travaux? Une intolérable servitude, et la crainte continuelle d'être sacrifié à son ombrageuse défiance. »

« Au reste, peu lui importaient les qualifications de traître, d'ingrat, de perfide, puisqu'aux yeux de tous les juges équitables, sa religion, sa conscience, le soin de sa sûreté, son droit à l'héritage paternel, l'appel de sa patrie, le justifiaient assez; conviction qu'au reste Murad partagerait lui-même, s'il voulait bien n'écouter que sa propre raison. »

En terminant, Scanderbeg l'exhortait à s'abstenir désormais de ces hautaines menaces, et à ne plus tant insister sur la récente catastrophe des Hongrois; car chaque homme à sa nature propre et sa force de cœur; quant à lui, quelque destinée qu'il plût à Dieu de lui envoyer, on le trouverait calme, résolu, patient, ne de-

mandant ni conseil à ses ennemis, ni paix aux Turks, mais confiant dans la Providence, et impatient de vaincre.

Murad commença la lecture de cette réponse avec une apparente indifférence : en caressant sa barbe, il souriait dédaigneusement. Mais, arrivé à certain passage où Scanderbeg disait : « la Croix triomphante et le Croissant vaincu, » son dépit éclata : « Tu aspires donc, malheu- « reux, » s'écria-t-il, « à une mort mémorable? Eh bien! « on te contentera ; oui, grand roi d'Albanie, nous as- « sisterons, sans ton commandement, aux obsèques de « notre nourrisson, et tu n'auras pas à te plaindre en « l'autre monde qu'on t'ait refusé en celui-ci les hon- « neurs qui t'étaient dus! »

Certes, si Murad n'eût écouté que son ressentiment, il eût, selon une énergique expression[1], *lancé sur l'Epire la tempête de tous ses efforts*. Mais les avis réitérés du despote de Servie appelaient son attention ailleurs : à entendre Georges Brankovitch, déjà l'infatigable Hunyade, ralliant ses débris, y joignant des renforts, avait rassemblé une nouvelle armée. Soit donc qu'il ne voulût pas s'affaiblir du côté de la Hongrie, soit que, pour le moment, il lui suffît de contenir Scanderbeg, le Sulthan n'envoya que neuf mille cavaliers en Epire.

Chargé de cette expédition, Fizour-Pacha, l'un des

[1] Barletius, *Historia de vitâ et gestis*, etc., etc.

meilleurs généraux turks, se glissa, aussi furtivement que possible, en Macédoine. De là, pour lui, une seule entrée en Albanie, c'était le val de Mocrèna, passage étroit, hérissé de bois et de rochers, où une poignée d'hommes pouvait arrêter toute une armée. A l'issue septentrionale du défilé, du côté du lac Lychnidus, commence la Dassarétie[1], province illyrienne; c'est, à peu près, le sandjakat moderne d'Ochrida, en Roumélie.

Mais, bien que le pacha n'eût pas été moins prudent qu'actif, Scanderbeg savait déjà sa marche; aussi ceux-là même qui comptaient le surprendre furent-ils surpris. Accompagné seulement de deux mille chevaux et de quinze cents fantassins, il les disposa de manière à envelopper l'ennemi, et attendit en silence.

Bientôt parut l'avant-garde turke, suivie de deux autres corps, s'avançant tous avec une entière sécurité. A peine s'étaient-ils engagés dans ces inextricables défilés, qu'au signal convenu, l'infanterie chrétienne s'élance et fond sur le premier corps; pris en tête, en flanc et en queue, les Turks résistent bravement; mais, vains efforts, leur perte est infaillible. Désespérés, beaucoup aiment mieux périr les armes à la main que de se rendre; d'autres, au nombre de plus de sept cents, implorent, à genoux, la clémence du vainqueur. Les Albanais, se rappelant comment, en de telles occurrences, les Turks traitaient les chrétiens, veulent les exterminer. Mais,

1 Δασσαρῆται ἔθνος Ἰλλυρίας ; *Steph. Byz.*; *Polyb.*, l. V.—C.

touché de compassion, Scanderbeg les fait prisonniers.

A l'aspect de ce désastre si imprévu, Fizour-Pacha, sans nul souci des ordres de son maître, ni de sa propre dignité, s'écrie : « Un bon général, au lieu de perdre « toutes ses troupes par un fol entêtement, en doit « sauver les débris. » Il tourne bride et entraîne tout le reste à sa suite. Poursuivis à outrance par la cavalerie albanaise, les fuyards sont sabrés sans pitié.

Telle fut la seconde victoire de Scanderbeg sur les Turks. Une troisième allait bientôt la suivre.

Entré en Albanie, avec quinze mille chevaux et les débris de son prédécesseur, Mustapha-Pacha, après avoir soigneusement reconnu le pays, s'établit sur une hauteur escarpée qu'il hérissa de travaux défensifs. Garnissant ensuite de postes avancés toutes les crêtes des montagnes voisines, il ordonna qu'à la moindre apparition de l'ennemi, des feux de broussailles en transmissent aussitôt la nouvelle; pour éviter toute indiscrétion ou trahison, les coureurs et batteurs d'estrade durent, sous peine de mort, rentrer immédiatement au camp. Une fois ces précautions prises, Mustapha ne songea plus qu'à saccager le pays. Pillage, incendie, massacres, tous les fléaux se déchaînèrent à la fois. Ceux que le fer avait épargnés étaient traînés en servitude. Aussi la malheureuse population des campagnes se réfugiait-elle éplorée dans les villes.

A peine informé de cette funeste invasion, Scanderbeg, avec quatre mille cavaliers et mille fantassins, entra dans le val de Mocrèna. Attaquera-t-il l'ennemi, l'af-

famera-t-il dans ses retranchements? Comme entre ces deux partis il hésitait, un Albanais se présenta devant lui : prisonnier des Turks et parvenu à s'échapper, il donna, sur leur position, des renseignements précis. Ses réponses démontrèrent que Mustapha, loin d'être inexpugnable, pouvait être surpris, tandis que de gros détachements turks seraient en course.

Peu de jours après, informé par ses espions qu'il est temps d'agir, Scanderbeg sort du val avec ses troupes, et, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, précipite sa marche.

A son approche, les signaux convenus s'allumèrent sur toutes les montagnes, et comme une telle attaque n'était nullement prévue, ce ne fut que tumulte et confusion parmi les Ottomans; émotion qu'augmenta encore ce cri répété par une foule d'arrivants : « C'est « Scanderbeg avec une grande armée, Scanderbeg « en personne! » Plusieurs compagnies d'arbalétriers occupaient toutes les avenues du camp turk, avec ordre de tirer sur ceux qui voudraient en sortir ou y rentrer.

La charge sonne aussitôt : chariots, fossés, rochers, les Albanais escaladent tout; plus de traits, plus de flèches; la lutte est d'homme à homme, corps à corps, à coups d'épées et de masses [1] de fer; le sol se jonche de morts. Enfin les Turks, malgré leur courage accoutumé,

[1] Arme très-usitée alors chez les Turks.

plient de toutes parts; Mustapha lui-même, s'échappant par une issue éloignée, ne doit la vie qu'à la rapidité de son cheval. Après lui, tombe toute résistance : la plupart des survivants mettent bas les armes, et demandent quartier. Mais, furieux des excès récemment commis, les Albanais, de cinq mille, en épargnèrent à peine trois cents; encore ces malheureux étaient-ils criblés de blessures.

Quant au vainqueur, il n'avait perdu que soixante-dix hommes.

Cette nouvelle défaite, si imprévue, causa au Sülthan une singulière surprise. Toutefois, contre l'attente générale, il resta maître de lui-même; son visage ne trahit aucune commotion intérieure.

Bientôt on sut la cause de ce calme. Après avoir, en 1426, dévasté l'île de Zante, alors possession vénitienne, soumis ensuite la Morée, imposé un tribut à l'empereur grec, pris Thessalonique, et forcé les Vénitiens à la paix; après avoir, en personne, étouffé, en 1434, la révolte de Karaman-Ogli, passé le Danube, durant cette guerre avec la Hongrie, guerre si glorieuse pour Jean Hunyade, assiégé, mais en vain, Belgrade, subjugué la Servie, qu'il rendit à la paix; après s'être réconcilié avec son beau-frère, le même Karaman-Ogli qui avait repris les armes, Murad, ce Dioclétien de l'islamisme, avait, comme on l'a vu [1], volontairement abdiqué le pouvoir suprême. Forcé de le

[1] Ci-dessus, pag. 56.

gner à la République sa gratitude, Bosa lui céda authentiquement ses possessions ; elle se débarrassait ainsi de tous démêlés avec les prétendants.

Or, aux termes d'un traité de cession mutuelle entre Leccha Zacharias et Scanderbeg, celui des deux qui survivrait devait recueillir toute la succession de l'autre. Un tel acte était-il valable ? Les deux princes pouvaient-ils disposer ainsi de leurs domaines au préjudice de leurs collatéraux, et sans l'assentiment des Etats du pays ? C'était là une question de droit à débattre.

Quant à Scanderbeg, ayant appris que les Vénitiens, au nom de la donation faite à leur profit, s'étaient emparés de Dayna, il protesta contre cette usurpation, publia le traité avec Zacharias, leva des troupes, marcha sur Dayna, l'investit, et la somma de se rendre, mais sans succès. Prendre une place lui était moins facile que de battre l'ennemi en rase campagne ou dans des embuscades.

Pour ne pas aigrir les Dayniens et les fortifier ainsi dans leur résistance, nulle attaque n'eut lieu ; tout dégât fut sévèrement prohibé. Scanderbeg voulait, par un blocus, réduire la ville à se rendre.

Informé du danger qui menaçait Dayna, le sénat de Venise, résolu à la délivrer, ramassa, en toute hâte, Albanais, Esclavons, Italiens. Mais ce n'était là qu'une multitude, non une armée. Bientôt un puissant renfort lui vint en aide : deux chefs albanais, ligués jusqu'alors avec Scanderbeg contre les Turks, Leccha Dusmanus et

Pierre Span, s'étaient séparés de lui dans cette circonstance. Plus anciennement alliés de Venise, attachés à sa cause par le souvenir de nombreux bienfaits, voisins en outre de plusieurs possessions de la République, la reconnaissance, comme le soin de leur sûreté, les avaient décidés.

Ces forces réunies s'élevaient à treize mille hommes; Daniel Jurich, gouverneur de Scutari, les commandait.

Scanderbeg en comptait quatorze mille, mais qu'il dut partager en deux corps : l'un de cinq mille, pour le blocus de Dayna, l'autre de sept mille chevaux et deux mille fantassins, pour combattre l'armée vénitienne.

Quoique bien sûr du courage de ses guerriers, le prince albanais, près d'en venir aux mains, se demandait pourtant : « Contre des chrétiens, leur bras sera-t-il aussi « ferme que contre les Turks? » Une mâle allocution eut bientôt communiqué à ces braves l'ardeur qui l'embrâsait lui-même.

En face de lui coulait le Drin, né, comme le Génussus, sur le plateau des monts Candaves, au pied même de la chaîne grecque. A travers le lac d'Ochrida, il se dirige d'abord vers le nord, mais se détourne ensuite vers l'ouest, à son confluent avec le Drin blanc qui, arrivant du mont Scardus, et coulant vers le sud, lui fait changer de direction; après avoir décrit un grand coude vers ce point, le Drin, tributaire de l'Adria-

tique, va se jeter dans la mer, au fond d'un golfe très-ouvert auquel il donne son nom[1].

C'était autrefois la limite des empires d'Orient et d'Occident.

Scanderbeg, l'ayant franchi, le laissa derrière lui, sans même établir une réserve pour en garder le passage, ni pour protéger la retraite, tant il avait foi au triomphe. Impatient d'en finir avant la nuit, il disposa, en toute hâte, vers midi, sa petite armée, dans une plaine favorable. En tête, devant les enseignes, étaient placés les archers avec d'autres troupes légères; les deux ailes se formèrent d'une partie de l'infanterie et de deux mille chevaux chacune; au centre, le reste de sa cavalerie entremêlée de fantassins, comme les ailes.

Du côté des Vénitiens, une forte ligne de piquiers s'étendait devant les enseignes; à la droite, où se tenait Daniel Juritch, était un gros corps de cavalerie esclavonne, appuyé d'une forte gendarmerie italienne; la gauche se composait des hommes levés en Epire, pour le service de la République; Colla Hunoï, de Scutari, qui la commandait, devait opérer contre Mosès et ses Dibriens; André son frère, et Simon Volcathagne conduisaient le centre. Mais dans tous les rangs se trouvaient disséminés des soldats d'armes diverses; grave inconvénient, car, à la guerre plus que partout ailleurs, il faut de l'unité dans la variété. C'était en tout une force de treize mille hommes environ.

[1] Félix de Beaujour, *Voyage militaire dans l'empire ottoman.*

Les piquiers vénitiens commencèrent l'attaque, choc impétueux que repoussèrent d'abord les archers albanais. Mais les premiers revenant à la charge et les serrant de près, l'usage des flèches devenait impossible; les Albanais ne se maintenaient même qu'à grande peine, quand, voyant le danger, Scanderbeg s'avança avec un corps de cavalerie pour les couvrir, et fit faire quelques pas en arrière; mouvement propice qui permit d'utiliser les arcs.

Cependant, munis d'épaisses cuirasses, les piquiers albanais chargeaient plus vigoureusement l'ennemi. C'est à ce moment que les deux ailes fondirent l'une sur l'autre avec des cris sauvages, et alors s'engagea une lutte terrible dont l'issue fut longtemps douteuse.

Scanderbeg, il est vrai, à la tête de plusieurs escadrons, s'était enfoncé dans la droite de l'ennemi; là, malgré l'ardente résistance du général vénitien, tout croulait sous ses coups. Déjà il se croyait débarrassé de cette portion la plus considérable de l'armée ennemie; mais les Esclavons, vivement ralliés, revinrent à la charge. Tous leurs efforts n'aboutirent néanmoins qu'à soutenir quelque temps encore leur général; bientôt même, au lieu d'attaquer, les piquiers vénitiens ne songèrent plus qu'à se défendre.

Des deux côtés, les centres se tenaient immobiles, également attentifs au combat des deux ailes, combat toujours acharné, toujours incertain. Mais, heureux incident, Tanusios, témoin des prouesses de Scanderbeg à

la droite, ne se contient plus; enlevant du centre, qui était sa place de bataille, cavaliers et fantassins, il se jette sur la gauche ennemie, rompt d'abord les Esclavons accourus pour la soutenir, les refoule à droite, et se précipite sur la cavalerie scutarienne, qui, faute d'appui, et enveloppée de toutes parts, prend la fuite. Vainement quelques troupes du centre veulent lui venir en aide; battues par Tanusios, elles lâchent pied, abandonnant leurs chefs André et Volcathagne, qui bientôt sont pris avec nombre d'autres officiers.

Ce triomphe sur la gauche redouble le courage de Scanderbeg: fortifié des Dibriens, qu'un moment l'extrême fatigue a abattus, mais qui se relèvent sous l'énergique réprimande de Mosès, il se lance contre la droite avec une telle impétuosité que, brisée, elle semble voler en éclats. Alors la déroute devient générale. Abandonné de tous, menacé de perdre la vie ou la liberté, Juritsch quitte le champ de bataille, triste exemple qu'imite son armée entière. Scanderbeg fait poursuivre les fuyards jusqu'aux portes de Scutari, mais avec l'ordre d'épargner tous ceux qu'on pourrait atteindre et de les faire prisonniers; l'effusion du sang chrétien, sans une absolue nécessité, lui était odieuse.

Comme la peur a des ailes, les mauvaises nouvelles arrivent plus vite que les bonnes. Déjà l'on savait dans la ville la défaite des Vénitiens. Tout y était trouble, confusion. Mais bientôt à la douleur vint se joindre l'humiliation. Du haut de leurs murailles, les habitants enten-

daient les insultes, les provocations des vainqueurs ; ils comptaient tristement les prisonniers forcés de passer et de repasser devant eux.

Des guerriers qui avaient si vaillamment combattu pouvaient bien s'égayer un peu aux dépens de l'ennemi. Scanderbeg, après leur avoir permis ce plaisir des temps homériques, les ramena, le soir même, au camp de Dayna.

Pour ébranler la résistance des habitants, il avait compté sur sa victoire. Mais cette attente fut complétement déçue : plus que jamais la place était inébranlable. Loin de s'en montrer irrité, Scanderbeg, naturellement si ardent, si impétueux, renvoya tous les prisonniers sans rançon et ne retint que les deux principaux, André et Volcathagne, qui furent comblés des plus gracieuses attentions.

Pendant ce temps, Etienne[1], duc de Bosnie, ravageait les environs de Drivasto.

Convertir le blocus en siége, tel était désormais l'unique parti à prendre. Mais, pressé d'en finir, car Murad ne cessait pas de préoccuper sa pensée, voici à quel expédient Scanderbeg recourut : tout près de Dayna, entre deux villes des possessions vénitiennes, Scutari et Drivasto, apparaissaient encore quelques vestiges de Balèse, ancienne cité détruite, dit-on, par Attila ; il résolut de la rebâtir, espérant, à l'aide d'une forte garnison,

[1] *Hersek* pour *Herzog*, duc, d'où le nom d'Erzegovine que cette province a conservé.

priver Dayna de tout secours, et, par de fréquentes incursions, dévaster le territoire vénitien. L'entreprise s'exécuta avec une merveilleuse promptitude : en peu de temps la ville était debout, ses murailles relevées, ses fortifications en bon état. Une force considérable y fut placée : Hamza, neveu de Scanderbeg, et Marinus Span, chef albanais d'une grande valeur, la commandaient, pourvus tous deux d'instructions précises.

Malheureusement, Hamza, jeune, ardent, aventureux, voulut, malgré les sages remontrances de Span, surprendre Drivasto; le plus triste échec châtia son imprudente tentative. Ce n'était là, au reste, que le prélude des malheurs que lui réservait l'avenir.

Exaspéré d'une aussi funeste infraction à sa volonté, et indigné d'odieux ravages, vengeance d'Hamza sur le pays, Scanderbeg éclata en reproches; il lui redemanda avec amertume le sang de ses compagnons follement sacrifiés. Cette dévastation des campagnes, cette misère répandue, le fer et la flamme à la main, sur tant de paisibles familles, il les maudit. Tout semblait annoncer que des paroles ne suffiraient pas à sa colère, et qu'Hamza, malgré les liens de famille, expierait plus rigoureusement encore sa faute; mais, chefs et soldats, tous intervinrent; cédant à leurs prières, Scanderbeg pardonna.

En prévoyant quelque prochaine entreprise des Turks, il ne s'était pas trompé : déjà, en effet, Mustapha était revenu, par la Macédoine, s'établir, avec

quinze mille cavaliers, sur les confins de l'Epire. Mais cette fois ses instructions différaient en tout des précédentes; ainsi, pour ne pas s'exposer à un nouvel affront, il lui était expressément recommandé, quelque favorable que parût être l'occasion, d'éviter toute rencontre avec les Albanais, de ne commettre aucun dégât, mais seulement de protéger les sujets et les frontières de l'Empire.

Mustapha se trouvait là depuis quelques jours, lorsque Scanderbeg avait quitté son camp de Dayna pour combattre les Vénitiens. Ce brusque départ, et le peu de troupes restées devant la place, inspirèrent au général turk l'ardente tentation d'en venir aux mains; trouverait-il jamais une meilleure chance de revanche? Mais, d'un autre côté, la teneur des ordres reçus et l'inflexible sévérité du maître le retenaient: car une victoire même pouvait lui coûter la tête; les annales turkes offraient à son souvenir plus d'un sinistre exemple. Dans cette situation, pour arriver au but, il ne cessait d'entretenir le Sulthan des embarras et de la faiblesse de son ennemi; à l'en croire, si l'autorisation de l'attaquer était accordée, le triomphe devenait certain.

Enfin, cette permission tant souhaitée arrive. Comment Mustapha va-t-il tenir sa promesse de victoire?

Surprendre Scanderbeg n'était pas chose facile. A peine informé de la réapparition du pacha, il avait envoyé cinq mille hommes sur les frontières de la Macédoine, pour l'observer et le contenir. Leur commandant,

convaincu, d'après tous les mouvements des troupes turkes, qu'elles préparaient une attaque, fit demander à Scanderbeg ses ordres.

Toujours retenu devant Dayna, celui-ci répondit : « N'en venez pas aux mains avant mon arrivée ; sous « peu de jours, je vous rejoindrai avec un renfort consi-« dérable. En attendant, abritez-vous au fond des bois, « dans les montagnes. » Et bientôt, laissant la direction du blocus à Hamza, avec l'ordre de resserrer de plus en plus la place sans s'éloigner du camp, il choisit cinq cents cavaliers, quinze cents fantassins d'élite, et s'élança au secours du corps menacé par Mustapha.

Il venait de partir, quand les Scutariens, instruits du projet des Turks, résolurent de surprendre Balèse, dont la garnison les harcelait sans cesse et dévastait le pays : toutes leurs forces marchèrent à cette expédition; un gros train d'artillerie les accompagnait.

Mais un tel mouvement ne pouvait rester inaperçu. Marinus-Span, qui commandait dans Balèse, eut bientôt pris son parti : hors d'état de se défendre contre un ennemi très-supérieur en nombre, derrière des murailles encore toutes fraîches et que le canon eut bientôt brisées, il évacua, sans bruit, la place, vers l'entrée de la nuit : hommes et bagages, tout arriva heureusement au camp de Dayna.

Cependant les Scutariens, déjà tout près de Balèse, s'étonnaient de ne rencontrer personne, ni avant-gardes, ni postes armés devant les portes, ni sentinelles sur les

murailles. Inquiets de ce silence et d'une telle solitude, se méfiant d'un piége, ils envoyèrent des éclaireurs et surent bientôt à quoi s'en tenir. Plus d'espérance donc de surprendre une proie facile; grand fut leur désappointement. Pour enlever à l'ennemi toute envie d'y revenir, ils n'avaient plus qu'à raser la ville, opération peu pénible, car pierres et mortier n'avaient pas encore eu le temps de se consolider; le feu consuma les palissades; en peu d'heures Balèse était redevenue une ruine.

Comme un tel exploit, plus digne de pionniers et de manœuvres que de soldats, n'avait rien de bien éclatant, plusieurs demandaient qu'on marchât immédiatement sur Dayna pour la délivrer. Croyant Scanderbeg occupé ailleurs, son absence leur semblait un gage assuré de succès; mais leurs instances furent inutiles : la majorité du Conseil pensa que, pour tenter une telle entreprise, il eût fallu des forces considérables et un ordre exprès du gouverneur de Scutari.

De son côté, Mustapha n'était pas plus heureux; vainement il cherchait à anéantir la poignée de braves détachés contre lui : tantôt protégés par leurs retranchements, tantôt voltigeant çà et là dans la campagne, ceux-ci riaient d'un ennemi qui n'osait ni les attaquer dans leur sauvage asile, ni les poursuivre dans leur fuite simulée. Désespérant donc de s'en approcher assez pour les combattre, le pacha se contentait de bien fortifier son camp et de tout dévaster autour de lui.

Mais enfin cette ardente soif d'une bataille allait être calmée : Scanderbeg arriva en personne. Aussitôt l'impatient Mustapha se porte en avant et vient camper dans la plaine d'Oross ou d'Orocher [1], à une demi-lieue des Albanais, à cinq lieues environ de Croïa. Quatre mille cavaliers, deux mille fantassins, voilà toute l'armée chrétienne.

Déjà l'on était en présence, quand un Turk se détache des rangs; la richesse de ses armes, la beauté de son cheval, tout révèle un grade éminent. Karaguse (c'est son nom) s'avance, aussi près que possible, des Albanais, et défie à un combat singulier le plus brave d'entre eux.

D'abord on ne tint aucun compte de ces provocations. Enhardi par une indifférence qu'il prend pour de la frayeur, Karaguse injurie ces timides ennemis, et leur prodigue l'insulte. Scanderbeg, ne résistant qu'avec peine à l'envie de châtier lui-même cette insolence, promène sur ses officiers un regard significatif. Cet appel, Paul Manessi l'a compris; il s'approche, demande au prince son agrément, entre en lice, enfonce le bois de sa lance dans l'œil droit du Turk, le renverse de cheval, le désarme, lui coupe la tête, et revient offrir à Scanderbeg ce sanglant trophée.

[1] Cantelli appelle cette ville *Orosci*, et d'autres *Oronochée*. Son vrai nom est *Rocher*. Au mot français, les Albanais ont ajouté l'article *au* que par un simple O les géographes italiens ont accolé à la dénomination de cette capitale des Mirdites.

(Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, tom. I[er].)

N'est-ce pas là pour les chrétiens un gage de victoire, pour les infidèles le présage d'une défaite?

Le front rayonnant d'audace et de joie, Scanderbeg, au bruit des tambours, au son des trompettes, marche fièrement à l'ennemi. Ce hardi mouvement, d'une si faible troupe en rase campagne, étonne Mustapha; pour le repousser, il lance, en toute hâte, quelques escadrons mal formés; bientôt l'armée entière les suit, mais en désordre, isolément, et toutes ces fractions confuses viennent se briser contre la masse compacte de l'ennemi.

Désespéré, Mustapha crie aux siens de le suivre, tête baissée, partout où il se porterait, et le vaillant pacha s'enfonce au plus épais des rangs ennemis; une foule intrépide vole sur ses traces; beaucoup même des fuyards, honteux de leur faiblesse, reviennent à la charge.

Cependant Mosès, tenant tête à ce flot d'ennemis, en faisait un affreux carnage, tandis que Paul Manessi, acharné sur la réserve des Turks, la taillait en pièces. Furieux, Mustapha met à prix la tête de ce redoutable adversaire. Aussitôt, excités par le ressentiment de leur défaite et par l'attrait de la récompense, nombre de Turks se précipitent autour de Mosès; c'est un assaut furieux : mais vains efforts, tout tombe sous l'infatigable cimeterre du guerrier albanais. Les rangs sont rompus, les postes abandonnés, les chevaux tués à coups de pique, les soldats comme noyés dans le sang.

Alors Mustapha, tentant un suprême effort, se plonge

de nouveau dans un gros de troupes où apparaît Scanderbeg, le sabre en main, et, selon son usage, le terrible bras droit nu; s'emparer de lui, mort ou vif, quelle victoire, quelle glorieuse consolation de tant d'infortunes!

Mais ce brillant rêve fut bientôt dissipé : pris avec douze de ses principaux officiers et désarmé, on le promena dans tous les rangs, lui seul à cheval, suivi de ses compagnons d'infortune, à pied, les mains liées derrière le dos. Dix mille cadavres turks gisaient sur le champ de bataille. Quinze étendards tombèrent au pouvoir du vainqueur. Il n'y eut que peu de prisonniers. Du côté des chrétiens on compta à peine trois cents morts. Le butin fut considérable, car le camp turk recélait toutes les dépouilles des pays voisins.

Les soldats étaient satisfaits; mais le chef ne l'était pas encore : il avait à venger l'Albanie des ravages commis chez elle. Après donc quelques instants de repos donnés à son armée, Scanderbeg la conduisit, ardente et passionnée, sur le territoire musulman ; bourgs et villages furent pillés, incendiés, rasés.

Lorsqu'on rentra au camp, la nuit était avancée.

Il y régna un morne silence : nuls chants, nuls feux de joie; rien de cette allègre agitation qui suit la victoire. C'est qu'on venait d'apprendre la destruction de Balèse. Obsédé par cette fatale nouvelle, Scanderbeg ne dormit pas. Dès le lendemain, laissant deux mille chevaux et mille fantassins pour garder la frontière, il marcha droit, avec le reste, avec ses prisonniers et son butin, à

Dayna. Les détails que lui communiqua Marinus Span redoublèrent son courroux. Résolu à une éclatante vengeance, il emmena toute sa cavalerie, passa le Drin et entra sur le territoire de Scutari. C'était la saison des récoltes : les arbres furent coupés, les vignes arrachées, de nombreux villages incendiés; quiconque résistait, était tué.

Ce pays une fois ruiné, l'œuvre de dévastation s'étendit sur d'autres contrées du domaine vénitien. Scanderbeg ne s'arrêta qu'à l'apparition des grandes pluies, des neiges et du froid; force lui fut alors de s'abriter sous ses tentes, près de Dayna. Ennemies du repos, ses troupes ne demandaient qu'à attaquer immédiatement la place; mais informé que la disette la contraindrait bientôt à capituler, il préféra attendre.

Quelques jours après, arrivèrent à son camp des envoyés du Sulthan pour traiter de la rançon de Mustapha et de celle des autres officiers. Vingt-cinq mille ducats, prix exigé, lui furent aussitôt remis. Toute cette somme, à l'instant même, Scanderbeg la distribua à ceux de ses lieutenants qui s'étaient le plus distingués. Une fois libres, les Turks furent traités comme des hôtes, comme des amis; puis une escorte d'honneur les accompagna jusqu'à la frontière.

Vers le même temps, Venise envoya au prince épirote les propositions de paix suivantes :

« Dayna restera, en toute propriété, à la République;
« de son côté, le prince d'Epire recevra en échange un

« territoire considérable, s'étendant le long du Drin,
« dans la direction de Scutari. »

Cet arrangement lui convenant sous tous les rapports, Scanderbeg, de l'avis de son Conseil, se hâta de l'accepter. Il chargea les plénipotentiaires d'exprimer à leurs maîtres tous ses regrets d'une lutte devant laquelle son honneur n'avait pu reculer et dont sa conscience même lui avait fait une loi. « Mais, » ajoutait-il, « le Sénat « peut désormais compter sur mon bras, sur mon entier « dévouement. »

Des courriers eurent bientôt répandu l'heureuse nouvelle dans toute l'Epire.

Le blocus de Dayna une fois levé, les portes de la ville s'ouvrirent. Assiégés et assiégeants fraternisèrent gaiement; tous ensemble, ils travaillèrent à la démolition des lignes et forts qui étreignaient la place; André et Volcathagne recouvrèrent la liberté; tout ce qui avait été enlevé aux Scutariens et aux autres sujets de la République, châteaux, forteresses, territoire, fut restitué.

De nombreuses réjouissances, des jeux, des tournois attestèrent l'allégresse publique, et les députés s'en retournèrent comblés de largesses.

Tranquille de ce côté, Scanderbeg, réunissant le corps resté devant Dayna aux troupes qui avaient remporté la dernière victoire, courut ravager la frontière turke. Ces courses continuelles étaient une nécessité de sa situation; car, ne voulant pas grever d'impôts le

peuple, il ne donnait au soldat d'autre paye que son butin [1]. De là aussi une infatigable ardeur à suivre un tel chef.

Cette expédition, véritable razzia, terminée, il congédia une partie de son monde, laissa des forces suffisantes sur les frontières de la Macédoine et revint à Croïa.

Peu de jours s'étaient écoulés, quand une ambassade solennelle lui apportait, au nom du Sénat, avec de riches présents, des lettres patentes le déclarant, lui et ses descendants, citoyens de Venise ; la Sérénissime République le créait, en même temps, gouverneur de toutes ses possessions et son lieutenant général en Epire. A dater du même jour, son nom fut inscrit dans le Livre d'Or, au premier rang de la noblesse vénitienne.

[1] *Bellum seipsum alit.* Tit. Liv. lib., XXXIV.

LIVRE III

1450-1452.

Insurrection des Janissaires; pour la dompter, Murad, après une seconde abdication, quitte de nouveau sa retraite. — Il marche en personne contre l'Albanie; investissement de Sfétigrad; indomptable énergie des habitants; un traître livre la place. — Après le départ du Sulthan pour Andrinople, Scanderbeg assiége, à son tour, Sfétigrad, mais sans succès, faute d'artillerie. —Réapparition de Murad; formidable armée; siége de Croïa; assauts meurtriers pour les Turks; Murad se retire; sa mort. — Avénement de son fils, Muhammed II. — Mariage de Scanderbeg. — Nouvelle campagne contre les Turks; nouvelles victoires. — Siége de Belgrade (en Albanie), par Scanderbeg. —Échec des généraux albanais Tanusios et Musakhi. — Défection de Mosès.

Murad ne goûta pas longtemps les douceurs de sa nouvelle retraite : une seconde fois l'Etat avait réclamé son sauveur. Cette factieuse milice, qu'une main de fer pouvait seule contenir, les Janissaires, méprisant l'autorité d'un enfant, s'étaient révoltés. Allumé par eux, un vaste incendie réduisit en cendres toutes les maisons voisines du marché : c'était le prélude des scènes de désordre qui épouvantèrent Andrinople. Objet de la haine de ces factieux, le chef des eunuques ne se déroba que par miracle à leur vengeance. Furieux de voir cette

victime leur échapper, les Janissaires, après avoir pillé la ville, se retirèrent sur la colline de Bautschoul.

Il importait d'en finir le plus promptement possible avec l'insurrection; car il en est des plus graves maladies du corps social, comme des maladies du corps humain: les révolutions ne sont souvent que des émeutes négligées.

Le grand vézyr Khalil, Ischak-Pacha et le beglerbeg Ouzghour, qui gouvernaient au nom du jeune Sulthan, s'empressèrent d'accorder aux révoltés une augmentation de solde d'un demi-aspre par jour. Puis, voyant le calme momentanément rétabli, ils envoyèrent à Murad leur collègue Sarudjé-Pacha, pour lui exposer l'imminence du péril, et le supplier, au nom de l'intérêt public, de prendre une troisième fois les rênes du pouvoir.

Noble appel, auquel répondit encore la grande âme du monarque.

Avec Murad, l'ordre public rentra dans Andrinople. Invité pour le même jour à une partie de chasse par Khalil, Muhammed trouva, au retour, son père établi dans le palais. Sans se plaindre, il se retira docilement à Magnésie, mais en vouant au ministre qui, deux fois en une année, l'avait fait descendre du trône, une haine implacable. Saganos-Pacha, très-influent sous le jeune Sulthan, fut envoyé à Balikesri pour y vivre en simple particulier, et Khalil-Pacha reprit, comme grand vézyr, le haute direction des affaires [1].

[1] HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman.*

A peine en possession d'un pouvoir dont il n'allait plus se dessaisir, Murad tourna ses regards vers les provinces méridionales de l'ancien empire de Byzance en Europe, c'est-à-dire vers le Péloponèse et l'Albanie. Après l'incendie de Corinthe par Tourakhan, le Sulthan, longeant la côte septentrionale à travers l'Achaïe, vint assiéger Patras[1], seconde capitale de la Morée, et l'une des plus anciennes cités de cette fédération achéenne qui, brisant, en 224, le joug macédonien, conserva pendant cent trente-cinq années son indépendance, défendit longtemps, contre les Romains, la liberté de la Grèce, et succomba, après la prise de Corinthe, sous le glaive du consul Mummius ; mais il ne tarda pas à se retirer après la conclusion d'un traité qui rendit tout le Péloponèse tributaire des Turks.

Au printemps de l'année suivante, irrité d'avoir vu ses plus renommés pachas successivement défaits par un rebelle, le Sulthan résolut de marcher lui-même sur l'Albanie. Ses préparatifs furent immenses ; l'Europe et l'Asie lui donnèrent cent cinquante mille combattants : quatre-vingt-dix mille chevaux, soixante mille fantassins. A cette masse venait se joindre toute la

1 Une singulière opinion s'est accréditée parmi les Patréens actuels : ils croient que depuis le martyre de l'apôtre saint André, ceux de leurs concitoyens qui embrassent l'état ecclésiastique meurent tous dans l'année. Aussi nul n'est tenté de courir une pareille chance, et l'archevêque, ainsi que le clergé de la ville, sont étrangers.
(Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, tom. IV.)

maison du Grand Seigneur, une multitude d'aventuriers et d'innombrables bandes d'esclaves, que le Sulthan traînait toujours à sa suite, pour recevoir les premiers coups de l'ennemi, et servir, en quelque sorte, de pâture à sa fureur, vrais troupeaux destinés à la boucherie.

A cette nouvelle, une grande terreur se répandit dans l'Albanie.

Mesurant le péril sans en être troublé, Scanderbeg régla immédiatement son système de défense : tenir la campagne devant une telle masse était impossible; s'embusquer dans quelques lieux de difficile accès, harceler sans cesse l'ennemi, contrarier toutes ses opérations, tel fut son plan.

Il attendait avec impatience le début des Turks, quand on l'informa qu'à l'entrée de la nuit cinq mille cavaliers avaient investi Sfétigrad, et que le lendemain, 14 mai 1449, Murad, en personne, était arrivé devant la place.

Partant aussitôt du camp de Croïa, avec quatre mille chevaux et mille fantassins, en vingt-quatre heures il arriva à deux lieues de Sfétigrad, s'établit dans un endroit protégé par des bois et des montagnes, s'y fortifia, sans relâche, à l'aide de fossés et de remparts de terre, distribua ses avant-postes, lança ses coureurs, prépara des embûches, prescrivit le silence et interdit les feux.

Puis, après s'être glissé, avec Tanusios et Thopia, à travers les forêts et les sinuosités des vallons, il gravit une haute montagne vis-à-vis de Sfétigrad. De là on pou-

vait observer l'armée turke et découvrir ses points vulnérables.

Cependant l'épouvante qui régnait dans l'Epire préoccupait sérieusement Scanderbeg; cette contagion morale pouvait paralyser tous ses efforts : il résolut d'en arrêter lui-même les effets. Suivi de douze hommes seulement, vêtu en simple cavalier, il visita les places, s'arrêta, un peu plus de temps, à Croïa, sa capitale, parcourut la contrée entière, releva les courages et communiqua à toutes les âmes sa propre intrépidité.

A peine rentrait-il dans son camp, où certes un peu de repos, après tant de veilles, de soucis, de fatigues, lui était bien nécessaire, que plusieurs envoyés des princes et seigneurs ses alliés demandèrent à le voir : ils venaient lui offrir une assistance collective. Sans le moindre retard, cet homme de fer les reçut dans sa tente, et les remercia, en leur expliquant que, pour le moment, ses forces étaient suffisantes. « Ne dégarnissez pas votre « pays, » ajoutait-il, « ce serait l'exposer aux invasions « des Turks. Quant à moi, dès que l'occasion de tenter « une grande bataille s'annoncera, j'invoquerai votre « vaillant concours. Jusque-là, tenez-vous prêts, mais « restez chez vous. »

Suivant l'usage, un splendide festin termina l'entrevue, et cette nuit fut encore sans sommeil.

Cependant Murad, avant d'en venir à un assaut, voulut essayer de la persuasion : un pacha, d'origine albanaise, parlant la langue du pays, se présenta, en son

nom, aux portes de la ville; on l'introduisit par une poterne. Ce fut à l'église de Notre-Dame que Perlat, gouverneur, le reçut, en présence des principaux magistrats et des chefs militaires. Patiemment écouté dans l'habile développement de ses propositions, l'envoyé reçut une réponse qui coupait court à toute espérance de succès; Murad sut bientôt que la force seule pourrait triompher de l'inébranlable garnison. L'attaque commença donc.

A cette époque, l'artillerie était fort rare encore, et les Turks n'avaient amené que deux gros canons, avec quelques pièces légères. Quant aux Albanais, ils en étaient complétement dépourvus. Après trois jours d'un feu incessant, une large brèche étant pratiquée, un corps d'azabs [1] et des Janissaires furent commandés pour l'assaut.

Mais Perlat avait pris ses précautions : protégés par un immense cavalier, les assiégés écrasaient d'une grêle de traits les assaillants, ou les broyaient sous d'énormes pierres qui les entraînaient avec elles dans l'abîme. Quelques Turks, se hissant le long de pentes moins escarpées, et parvenus au haut du mur, en saisissaient-ils hardiment les créneaux pour le franchir, à coups de sabre on leur tranchait les mains, et les malheureux roulaient mutilés au bas de la montagne.

Exaspéré de cet échec, le Sulthan fit renouveler l'attaque par trois mille hommes; mais bientôt une pluie de feu, un déluge d'huile bouillante, de résine enflammée,

[1] Fantassins fournis par les provinces en temps de guerre.

les arrêta. A moitié consumés, ils se portèrent sur un autre point qui paraissait plus accessible; déjà même ils commençaient à l'escalader, quand Perlat et ses Dibriens vinrent les culbuter. Se rappelant l'ordre de Murad qui condamnait à mort tout homme revenu avant la victoire ou avant un signal exprès, ces tristes et valeureux débris tenaient encore, quand les clairons sonnèrent la retraite.

C'est que les coureurs et un nuage de poussière annonçaient l'arrivée de Scanderbeg.

En effet, le terrible Albanais et cinq mille cavaliers accouraient au secours de Sfétigrad : leurs cris portèrent la joie dans la place, l'effroi chez les assiégeants. Mosès, toute l'infanterie, c'est-à-dire trois mille hommes et deux mille chevaux, étaient restés à une demi-lieue de là, dans un poste avantageux, qu'ils ne devaient quitter que sur un ordre formel.

Murad opposa d'abord une cavalerie très-supérieure en nombre; mais voyant, dès le premier choc, les siens plier, il mit en mouvement la plus forte partie de son armée. Alors Scanderbeg, pour n'être pas coupé, se replia vers Mosès; son but, d'ailleurs, était pleinement atteint, puisqu'il n'avait voulu faire qu'une diversion.

Le lendemain, il vint observer l'attitude des Turks; tout lui paraissant tranquille dans leur camp, Scanderbeg passa, avec ses troupes, dans la Haute-Dibre, où il choisit, à cinq lieues de l'ennemi, un poste inaccessible : là, se trouvaient sûreté, fourrages abondants et, avantage essentiel, proximité de Sfétigrad. Chaque jour, en effet,

comme le lion autour de sa proie, l'Albanais rôdait aux environs, altéré de sang turk.

Le 22 juin, étant monté sur une colline avec son brave Tanusios et cinquante cavaliers, un spectacle inattendu frappa ses regards : hommes et chevaux, comme assoupis par une chaleur étouffante, étaient pêle-mêle étendus sur l'herbe; pas de sentinelles, seulement les étendards et les drapeaux plantés çà et là; partout profond silence, sécurité entière.

« O la belle vue, mes amis, » s'écrie alors Scanderbeg, « ô le ravissant tableau! Voilà donc le redoutable maître « de l'Orient, la terreur des nations, qui, tant de fois « a décoré ses palais des dépouilles hongroises, des tré- « sors de l'Asie et des richesses de la Morée, le voilà donc « enseveli dans le sommeil, épuisé par la fatigue; le « voilà vaincu par la petite garnison de Sfétigrad, et « plus semblable lui-même à un assiégé qu'à un assié- « geant! »

« Au lieu de guerriers, ne croirait-on vraiment pas « voir des troupeaux de bêtes immondes? Ah! pour- « quoi tous les princes chrétiens ne peuvent-ils, comme « nous, jouir, en ce moment, d'un tel spectacle?

« Mais hâtons-nous, tant qu'il reste un peu de jour; « retournons au camp, déployons nos enseignes, ar- « mons nos frères; et que cet ennemi, qui sait si bien « dormir, ne se réveille plus! »

Telle était son impatience, qu'on ne laissa pas même aux troupes le temps de manger : chacun emporta des

vivres pour un jour. Un épais brouillard favorisait cette marche.

Aux approches du camp, deux hommes d'une valeur à toute épreuve furent détachés pour explorer les quartiers ennemis. Mosès, déguisé en Turk, une épée sclavonne au côté, voulut tout voir par lui-même; le brouillard s'était dissipé : un splendide clair de lune le servit à souhait.

Une fois renseigné, Scanderbeg harangua ses troupes, invoqua, comme toujours, l'assistance divine, et marcha droit aux infidèles. En quelques minutes, ce camp immense, naguère si paisible, ne fut plus qu'un théâtre de carnage et de désolation.

« Parquoy les circonciz rendans les âmes, gémissoient « souz la main de nos chrestiens, et avec larges ruis- « seaux de sang craquetoient leurs gorges qu'on coup- « poit (si ardent estoit le désir d'un chacun de faire « monstre à son prince des testes séparées des troncs, « comme gages certains de leur foy donnée, et remar- « ques de leur prouesse et vertu) [1]. »

Quand Murad, remis de cette horrible surprise, voulut utiliser ses autres troupes, il était trop tard : Scanderbeg, averti à temps, s'était retiré. Du côté des Turks, deux mille tués et six cents blessés; les Albanais n'avaient perdu que quarante hommes.

Cet échec atterra le Sulthan. Pour dissiper la noire mé-

[1] Jacques de Lavardin, *Histoire de Jean Castriot, surnommé Scanderbeg, roi d'Albanie.*

lancolie de son maître, le pacha de Roumélie tenta trois assauts, et trois fois les assiégés le repoussèrent.

Alors Murad résolut d'en finir à tout prix. Cette fois, éclairé par l'expérience, il détacha Fizour-Pacha avec douze mille chevaux et six mille fantassins, pour contenir l'Albanais, et empêcher toute diversion. Mais Scanderbeg en fut aussitôt informé par ses espions et par de nombreux déserteurs.

A chaque instant, les Turks essuyaient de nouvelles pertes : tandis que, tenant tête aux janissaires, Uranoconte les décimait par de fréquentes sorties, l'infatigable guerrier apparaissait nuit et jour aux assiégeants, et les forçait eux-mêmes à se retrancher.

Pour ses expéditions nocturnes, Scanderbeg choisissait des hommes doués, comme lui, d'une force extraordinaire, avec ordre de passer des chemises sur leurs vêtements pour se reconnaître entre eux; c'est ainsi qu'à la faveur des ténèbres, ils moissonnaient tant de victimes. Souvent ses soldats se joignaient, dans la mêlée, à ceux d'Uranoconte, et alors les assiégés emmenaient avec eux des renforts dans la place.

Cependant, un matin, dès les premiers feux du jour, les trompettes turkes ayant sonné l'attaque, toute la montagne se hérissa soudain de combattants altérés de vengeance, dévorés de la soif du butin. Un moment la fortune sembla favoriser le Croissant; mais l'intrépide Perlat, se multipliant sur tous les points menacés, reprit l'avantage. Aussi les assaillants commençaient-ils à

se ralentir, quand retentit ce cri formidable : « Voici Scanderbeg ! »

Alors Fizour-Pacha, qui le surveillait, s'avança à sa rencontre en lui jetant ce défi : « Sans combat, point « de passage. »

Comme s'il eût été intimidé par la supériorité du nombre, Scanderbeg, avec ses neuf mille hommes, rétrograda un peu ; sa vraie pensée était de se choisir un champ de bataille plus favorable; non loin de là se tenait Musakhi, avec quinze cents combattants, réserve destinée, en cas d'échec, à protéger la retraite.

Une fois l'emplacement déterminé, l'Albanais forme ses troupes et s'avance résolûment.

De son côté, Fizour-Pacha, pour couvrir la marche de quatre mille chevaux qu'il vient de détacher, étend son armée sur une seule ligne, ayant beaucoup de front et peu de profondeur; ce détachement, à l'aide d'un long circuit, doit prendre Scanderbeg par derrière. Mais celui-ci a vu le mouvement : opposant à Fizour-Pacha Mosès avec le gros de ses forces, il lui recommande néanmoins d'éviter autant que possible une affaire générale, et de se borner, jusqu'à son retour, à des escarmouches, tourne promptement, avec deux mille chevaux, sur la droite, vole à la rencontre des quatre mille qui devaient le couper, les atteint, et, malgré une vive résistance, les culbute.

En partant, Scanderbeg avait envoyé à Musakhi l'ordre de rejoindre immédiatement Mosès, avec ses quinze cents

chevaux, pour remplacer les deux mille qu'il emmenait.

Accouru aussitôt, Musakhi était déjà tombé sur l'aile gauche du pacha et la travaillait vivement. Comme une assez grande distance séparait les uns des autres, au lieu d'un combat, il y en avait trois : celui de Mosès avec la droite et le corps de bataille du général turk, celui de Musakhi avec la gauche, celui de Scanderbeg avec le détachement.

Un incident singulier signala cette journée : comme Mosès, attentif aux scènes diverses de ce drame guerrier, et résolu à ne rien donner au hasard, contenait sagement la fougue des siens, Fizour-Pacha se prit à narguer bruyamment les chrétiens, en leur reprochant leur lâcheté : « Où donc, » s'écriait-il, « cet intrépide roi d'Al-« banie se cache-t-il? C'est à lui seul que j'en veux, et « non à ce vil troupeau de bandits, de vagabonds. Qu'il « vienne enfin, qu'il ose paraître devant moi, et bientôt « mon bras en aura fait justice. »

Mais l'arrogant pacha en apprit plus qu'il n'en voulait savoir : car la déroute de ses troupes lui annonça la présence de Scanderbeg arrivant à fond de train, et chassant devant lui une multitude en désordre. A cette vue, plus excité encore, Fizour redouble de provocations, et menace Scanderbeg du geste et de la voix. Dédaignant de telles injures, les chefs albanais exhortaient leur prince à n'en tenir aucun compte : mais la patience en pareil cas n'était guère une vertu à l'usage de Scanderbeg. Malgré leurs instances, il court droit à son ad-

versaire : alors, comme par un effet magique, tous s'arrêtent à la fois : chaque combattant reste immobile, plus de cris, plus de tumulte, mais un profond silence. Les deux armées sont dans l'attente.... Soudain une triomphante acclamation s'élance des rangs chrétiens ; Fizour-Pacha roulait à terre, inanimé.

Sans même daigner ramasser les dépouilles du vaincu, Scanderbeg revient au galop vers les siens, leur montre l'ennemi, et tous s'avancent de nouveau.

Mais leur tâche fut facile; vainement les Turks s'efforcèrent-ils d'enlever le cadavre de leur général; malgré une intrépide résistance, on l'arracha de leurs mains. Découragés, tous alors se débandèrent, et telle fut l'agilité de leur fuite, que la plupart regagnèrent le camp. Mais déjà, depuis le commencement de l'action, quatre mille avaient péri. Le butin, en chevaux surtout, fut considérable.

Tandis que la division de Firouz-Pacha était aux prises avec Scanderbeg, Murad avait ordonné un nouvel assaut, mais sans plus de succès ; il y perdit, outre une multitude de blessés, sept mille hommes.

Ces deux nouveaux échecs lui causèrent de vives perplexités : allait-il se condamner lui-même à la honte d'une retraite, ou bien userait-il stérilement ses forces devant une si petite place? Ne sachant à quel parti s'arrêter, Murad fit battre la campagne et observer Scanderbeg par plusieurs escadrons, fortifia les parties faibles de son camp, à l'aide de quelques canons retirés

de devant la ville, plaça, en les recomplétant, les troupes de Firouz-Pacha aux avant-postes, interdit expressément tout engagement avec les chrétiens et tint un Conseil de guerre.

Les avis y furent partagés : selon les uns, il fallait pousser le siége avec un redoublement de vigueur ; d'autres voulaient qu'on le levât, en mettant l'Albanie à feu et à sang ; d'autres encore demandaient qu'on entreprît immédiatement la réduction de Croïa, car la prise de cette seule place livrerait tout le pays ; pour la défendre, Scanderbeg, à coup sûr, s'y renfermerait, et si une fois on le tenait, plus de guerre possible, l'Albanie était à jamais domptée.

Enfin une dernière opinion se produisit, c'était, sans abandonner complétement la place, de la bloquer, et, avec le reste des troupes, de poursuivre à outrance Scanderbeg, jusqu'à ce qu'on le prît mort ou vif. A tout cela Murad opposait des objections. Aussi, sans s'expliquer davantage, congédia-t-il le Conseil.

On le croyait généralement résigné à regagner Andrinople. Quelle que fût sa détermination à ce sujet, il tenta un autre genre d'attaque; peut-être la trahison donnerait-elle ce que la victoire avait refusé. Mais, contre l'incorruptible fidélité de la garnison les plus splendides promesses échouèrent.

Malheureusement une lâche cupidité se glissa au cœur d'un habitant.

Assise au sommet d'un roc escarpé, Sfétigrad n'avait

d'autre eau potable que celle d'un puits très-ancien. Or, les Dibriens, dont se composait la garnison, regardaient comme un crime inexpiable de boire ou de manger quoi que ce fût ayant touché le cadavre d'un homme ou celui d'un animal; selon eux, la souillure du corps s'étendait à l'âme. Séduit par l'appât du gain proposé, le misérable jeta au fond du puits un chien. Son calcul était infaillible : ni les prières des habitants, ni les instantes exhortations de Perlat ne purent vaincre la résistance des Dibriens. Furieux eux-mêmes de cette extrémité, ils résolurent d'abord de mettre le feu à la ville, et de se faire jour, le sabre à la main, à travers l'ennemi. Mais cet accès de désespoir s'étant calmé, une capitulation fut dressée, et ils sortirent en bon ordre, avec armes et bagages, traversant fièrement le camp ennemi. Les habitants durent aussi évacuer la ville, tant Murad redoutait leur fidélité à Scanderbeg.

A en croire Barletius et les historiens qui l'ont copié, le futur vainqueur de Constantinople, le jeune Muhammed aurait suivi son père devant Sfétigrad; son naturel féroce, sa mauvaise foi, se seraient révélés en cette circonstance, et si les braves Dibriens ne furent pas impitoyablement massacrés, c'est que le Sulthan trouva dans sa loyauté personnelle la force de résister aux sauvages instances de son fils.

Assez de cruautés pèsent déjà sur la mémoire de Muhammed, sans qu'on y ajoute les calomnies des haines contemporaines. Depuis que son père avait une seconde fois

ressaisi le pouvoir, le jeune prince n'avait pas quitté Magnésie.

Quant à l'infâme qui avait vendu sa patrie, il ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Gorgé d'or, il disparut aussitôt, sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu. Peut-être Murad, se méfiant d'un traître dans une ville récemment conquise, s'en débarrassa-t-il secrètement ; peut-être le fer vengeur d'un Albanais en fit-il justice.

A la nouvelle de cette reddition si imprévue, Scanderbeg, profondément affecté, s'enferma dans sa tente. Il était résolu à faire un terrible exemple.

Mais lorsque Perlat, morne et abattu, se présenta devant lui, à la tête de cette intrépide garnison que la superstition seule avait pu vaincre, et suivi des habitants en pleurs; quand ces mâles guerriers, quand cette multitude désolée se précipitèrent à ses genoux, toute sa colère disparut. Aux habitants il accorda des terres et des secours; ceux qui voulurent combattre reçurent des armes.

Quant aux Dibriens, on leur permit de se joindre aux autres troupes, mais sans jamais leur confier la défense d'une place. Certes, Perlat lui-même, le brave Perlat, plus que personne, méritait de sévères reproches, pour n'avoir pas mieux surveillé les intelligences de l'ennemi avec les habitants, pour n'avoir pas fait autrement garder l'unique puits de la ville. Mais telle avait été sa valeur, telle était sa vertu, que, loin de le blâmer, Scanderbeg le combla d'éloges devant tous ses officiers, le consola en frère d'armes et le récompensa en chef généreux.

Natif d'Emathie, Perlat, revêtu d'un caractère ecclésiastique, portait, dans sa patrie, un titre correspondant à celui d'abbé.

Une fois maître de Sfét'grad, quel parti Murad allait-i prendre? Ce déluge de barbares allait sans nul doute inonder l'Epire?

Mais quelles ne furent pas, dans ces contrées alarmées, la surprise et la joie, en apprenant que l'armée turke, bien qu'ayant encore devant elle deux grands mois de campagne, reprenait la route d'Andrinople! On interpréta diversement ce prompt retour; selon les uns, la Hongrie s'agitait; selon les autres, la Perse préparait un vaste armement; plusieurs affirmaient que l'attitude de la Grèce devenait inquiétante. La vraie raison, c'est que la prise d'une médiocre ville avait coûté aux Turks plus de trente mille hommes.

Le 31 juillet, Murad, au bruit de toute son artillerie, de tous ses clairons, s'éloigna : il donnait à une retraite la pompe d'une victoire.

Mais à peine informé de ce mouvement, Scanderbeg voulut faire ses adieux : voltigeant avec huit mille chevaux et trois mille fantassins sur les traces de l'armée turke, il sabrait les traînards, chargeait les corps isolés, escarmouchait tantôt en flanc, tantôt en queue, et troublait, à chaque pas, une marche que le Sulthan voulait rendre triomphale.

A deux lieues du camp abandonné, cette incommode poursuite durait encore, lorsque Murad, fati-

gué d'un acharnement qui lui coûtait beaucoup de monde, ordonna au pacha de Roumélie de rester en arrière avec trente mille cavaliers pour couvrir la retraite des autres troupes. Scanderbeg pouvait ainsi se trouver pris entre les deux armées; il le sentit et alla s'abriter, avec son monde, dans des vallons parfaitement sûrs : « J'aime mieux, » dit-il à ses compagnons en se retirant, « signaler ce lieu par une retraite que par ma croix. »

En Épire, comme ailleurs, il était d'usage d'élever une croix là où un chrétien, et surtout un personnage marquant avait péri.

Soixante mille cavaliers et quarante mille Janissaires, purent sans doute dévaster des campagnes, occuper des villes abandonnées, convertir les églises en mosquées, circoncire les jeunes chrétiens, immoler les captifs inviolablement attachés à leur religion; mais, dans cette campagne si fastueusement annoncée, toutes les conquêtes du Sulthan se bornèrent à la petite forteresse de Sfétigrad, dont encore l'invincible garnison ne succomba que sous un grossier artifice.

Après avoir perdu beaucoup de monde devant Croïa, il leva tristement le siége; sa retraite ne fut qu'une lutte incessante.

Quant au jeune prince albanais, avec des troupes incomparablement moins nombreuses, il avait constamment battu de vieilles bandes aguerries.

Après avoir opiniâtrément harcelé l'arrière-garde ennemie, Scanderbeg revint à Croïa. Là, il congédia la

majeure partie de ses troupes, et rendez-vous dans deux mois fut donné pour reprendre Sfétigrad. Comme il importait de surveiller les Turks hivernant en Macédoine, deux mille cavaliers et mille fantassins s'établirent sur la frontière.

Affranchi un moment des soucis de la guerre, le prince épirote reporta toute son activité sur l'administration intérieure; de sages règlements garantirent le cours de la justice, si souvent interrompue, et, par cela même, si difficile à réorganiser; le commerce, longtemps comprimé, reprit quelque essor; les églises sortirent de leurs ruines; la religion, ce premier besoin des peuples, retrouva sa bienfaisante influence. Sous une main puissante, l'Epire, cicatrisant ses blessures, renaissait à une nouvelle existence.

Mais cette prospérité, œuvre d'un homme, reposait sur lui seul; avec la colonne, l'édifice devait disparaître. Aussi la nation, reconnaissante à la fois du présent et inquiète de l'avenir, désirait-elle vivement qu'un mariage assurât la postérité de son chef bien-aimé. Obtenir de Scanderbeg une semblable détermination ne semblait pas chose facile; son activité prodigieuse, cette inévitable nécessité d'être tantôt à une extrémité de ses possessions, tantôt à une autre, ce mouvement perpétuel de sa vie guerroyante, tout semblait lui rendre l'isolement indispensable.

Il importait de savoir à quoi s'en tenir. Quelques-uns de ses plus intimes amis ayant un jour abordé la ques-

tion : « Quoi donc, » leur répondit d'abord le prince en plaisantant, « me conseilleriez-vous, après avoir « brisé le joug des Turks, de me soumettre au joug « d'une femme? » Puis, reprenant le ton sérieux, il opposa des objections puisées dans son dévouement même à tous ses devoirs.

Mais comment ne pas céder enfin à tant d'instances réitérées? Scanderbeg promit d'exaucer le vœu public, dès que Sfétigrad serait arrachée aux Turks, ce dont il allait s'occuper immédiatement.

En effet, le 20 septembre 1449, avec dix mille fantassins et huit mille cavaliers, il arrivait devant cette place.

Comme la garnison était composée d'arquebusiers, tous hommes d'élite, son quartier et celui de sa gendarmerie ne s'approchèrent des murailles qu'à une distance convenable. Quant à l'infanterie, elle s'avança davantage, mais en s'abritant derrière de hautes palissades. A cette époque, Scanderbeg était le seul capitaine chrétien toujours en action, toujours bataillant contre les infidèles. Aussi, attirés par sa renommée, une foule d'étrangers se présentaient-ils sans cesse à son service. Parmi eux on voyait des Italiens, des Allemands portant l'arquebuse et l'arbalète; des Esclavons, habiles à manier le sabre ; des Français, toujours et partout en quête de périls et de gloire; ils dirigeaient l'artillerie : spécialité guerrière, vocation triomphale! L'arc était l'arme favorite des Albanais.

Non-seulement il fallait enlever aux assiégeants toute

facilité de secours, mais même toute espérance d'en recevoir : Strésa et Tanusios, avec de forts détachements, interceptèrent complétement les communications.

Alors Scanderbeg somma les assiégés de se rendre ; on leur offrait la capitulation récemment accordée par Murad.

« Une place qui a coûté tant de sang, » répondirent-ils fièrement, « ne peut se racheter que par le sang.

« Chrétiens, perdez-en autant que nous, avant de « faire des sommations. Au reste, vous allez voir si les « superstitions dibriennes nous désarment aussi. »

Ils tinrent si bien parole, que, le 23 octobre, un mois après le commencement des opérations, Scanderbeg, malgré l'admirable courage de ses troupes, leva le siége. Privé de grosse artillerie, il ne pouvait battre la place, ni faire brèche. Dans les divers assauts, cinq cents des siens avaient péri.

Ce qui l'entraîna à cette prompte détermination, c'est la nouvelle que Murad se préparait à rentrer en Epire avec des forces plus considérables encore. Bien qu'il lui en coûtât de renoncer à une position si essentielle à la défense du territoire, et de laisser ainsi l'ennemi implanté en Epire, Scanderbeg sentait la nécessité de ne pas consumer ses forces en détail, mais de les réserver pour les menaçantes éventualités qui s'annonçaient. Déjà en mouvement, toutes les troupes ottomanes devaient se réunir le 15 mars à Andrinople.

A peine de retour à Croïa, le prince épirote, sans se donner un jour de repos, organisa la défense ; du salut

de cette place, si forte d'ailleurs par sa situation et par les travaux d'art qui la protégeaient, dépendait le salut de tout le pays. Il l'approvisionna de vivres et de munitions pour plus d'un an. L'artillerie était insuffisante : il l'augmenta autant que possible, et la confia à l'intelligente valeur des Français. Toute la population impropre au service, femmes, vieillards, enfants, fut envoyée sur les terres de Venise, et remplacée par des soldats de choix. Déjà gouverneur de la ville, l'intrépide Uranocontes reçut la confirmation de ses pouvoirs; nul n'était plus digne d'une telle confiance.

Ayant ainsi pourvu aux besoins de sa capitale, Scanderbeg prit les mêmes précautions pour Pétralba, Stellusia et autres places. Une partie de l'hiver fut employée à parcourir l'Albanie, à choisir les postes d'où il pourrait secourir Croïa. Neiges, glaces, pluies torrentielles, rien ne l'arrêtait. Déguisé en pâtre, il se glissait jusque sous les murs de Sfétigrad; là, il avisait aux moyens d'arracher leur proie aux infidèles. On le vit aussi, suivi de dix hommes seulement, visiter les princes ses voisins, et les gouverneurs des villes vénitiennes, en s'efforçant de les bien convaincre de l'immense danger qui les menaçait tous, danger qu'une immense énergie pouvait seule conjurer.

Au dehors, rien ne révélait les préoccupations de cette âme indomptable : enjoué, le sourire aux lèvres, d'une inaltérable bonne humeur, il avait le calme de la force; et ce calme, il le répandait autour de lui.

Le 5 avril 1450, l'avant-garde turke (c'est-à-dire les Akindjis) vint camper aux environs de Croïa; son commandant Sewali avait ordre d'intercepter tous les abords. Trois jours avant son arrivée, Scanderbeg, pour affamer la cavalerie ennemie, avait fait couper, à cinq ou six lieues d'alentour, toute l'herbe des champs; puis il s'était retiré à quatre milles de Croïa, sur le Tumistos, montagne à portée de l'ennemi. Vers la fin du même mois, le Sulthan apparut en personne, avec un matériel énorme et une formidable armée. Sans compter la multitude des fonctionnaires et serviteurs de toute espèce, cent soixante mille combattants étaient réunis.

A sa nombreuse artillerie de siége, portée par des chameaux, Murad ajouta dix énormes canons, fondus dans le camp même. Leur calibre dépassait de beaucoup celui des pièces dont on se sert aujourd'hui, mais le tir manquait de justesse.

Une batterie fut dirigée contre le côté de la muraille regardant la plaine de Tyranna, à l'orient; une autre, contre l'unique porte de Croïa, tous les autres côtés étant à pic et inabordables. Durant quatre jours, un feu incessant foudroya la place. Bientôt de larges brèches s'ouvrirent, l'assaut commença.

Des deux parts, même acharnement : les uns, en défendant la ville, défendaient la patrie tout entière; pour les autres, la victoire pourrait seule effacer tant de précédentes défaites. Aussi le Sulthan avait-il promis de plendides récompenses.

Déjà les Turks, poussant des cris terribles, gravissaient les pentes, quand tout à coup le cri : *Aux armes !* retentit dans les quartiers les plus reculés du camp. C'était Scanderbeg et cinq mille cavaliers, sabrant tout ce qu'ils rencontraient. Une fois la première surprise passée, le Sulthan lance Seremet, l'un de ses plus braves capitaines, avec quatre mille chevaux, mais trop tard ; tels qu'une nuée d'aigles, les Albanais, rassasiés de carnage, avaient disparu.

Jamais Scanderbeg ne courut de tels dangers ; comme englouti au plus épais des escadrons turks, il y était resté quelque temps seul, sans qu'aucun des siens sût ce qu'il était devenu. Ses forces commençaient à le trahir, son cheval chancelait, épuisé, quand un suprême effort le sauva. Percé de part en part, son bouclier tombait en éclats, et pourtant nulle blessure ne l'atteignit : évidemment une main divine avait détourné les coups.

Dieu veillait sur le nouveau Machabée.

Vainement Murad multipliait les assauts ; toujours averti à temps, soit par des feux allumés sur les montagnes, soit par ses espions, soit par sa propre et merveilleuse activité, le héros épirote déjouait toutes les attaques. Tantôt il interceptait les convois; tantôt s'introduisant dans les quartiers ennemis, il y mettait tout à feu et à sang. Toujours sur le *qui vive*, et toujours surpris, les assiégeants n'avaient plus un instant de repos. Généraux, soldats, tous se décourageaient.

Durant ce siége, chose honteuse, des marchands véni-

tiens approvisionnèrent abondamment le camp turk. Tristes êtres que ces hommes, n'ayant d'autre aspiration que le gain! Pour eux, ni saintes convictions, ni patrie, ni foi, mais de l'argent à tout prix, rien que de l'argent.

Dans cette pénible situation, le Sulthan, toujours si haut de cœur, ne craignit pourtant pas de descendre à un moyen bien bas : la trahison d'un habitant lui avait livré Sfétigrad : à Croïa, il essaya de la corruption. Mais comme son courage, la vertu d'Uranocontes était inébranlable. Peu même s'en fallut que les émissaires turks ne payassent de leurs yeux, de leur nez, de leurs oreilles, la malencontreuse tentative.

Repoussé l'or et les armes à la main, Murad se décida à traiter avec son ancien sujet. Mais comme celui-ci, après chaque avantage, se retirait dans les forêts du Tumenistos ou dans les plaines de l'Ihzmo [1], Yousouf, l'envoyé turk, chercha en vain, pendant deux jours, le chef albanais au fond des gorges et sur les hauteurs : quelques habitants de Dibra l'accompagnaient. L'ayant enfin trouvé dans une plaine appelée le *Champ-Rouge*, à une lieue de la rivière, Yousouf lui offrit, au nom de son maître, la paisible possession des pays insurgés, moyennant un tribut de dix mille écus, somme que le négociateur pouvait, selon les circonstances, réduire de moitié.

[1] *Ismon*, rivière qui, après avoir baigné les murs de Presa, se jette dans la mer Adriatique.

La fière réponse de Scanderbeg coupa court à tout arrangement.

Cependant tant d'échecs avaient altéré la santé du Sulthan. Une nouvelle et désastreuse irruption de Scanderbeg aggrava son découragement; la saison s'avançait, et, avec l'automne, revenaient les grandes pluies si contraires aux opérations du siége. Ebranlé par tous ces motifs, Murad se décida à la retraite. Traînant après lui les débris de son armée, il perdit encore beaucoup de monde dans le passage des montagnes, et regagna péniblement Andrinople.

C'est par erreur que deux historiens [1] attribuent la levée du siége de Croïa à la marche d'une armée hongroise : car ce siége fut entrepris vers le printemps de 1450, et c'est le 17 octobre 1448 que commença, entre les Turks et les Hongrois, cette mémorable bataille de Kossova qui dura trois jours, avec un indomptable acharnement, dans ces mêmes plaines déjà célèbres par la mort de Murad Ier en 1389. On vit alors, trahi par les Valaques qui passèrent à l'ennemi, Hunyade, le

[1] CHALCONDYLE, *Histoire des Turks et de la chute de l'empire grec*; — SISMONDI, *Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, t. X.

Un savant professeur de l'Université de Leyde, M. Hamaker, s'est chargé de publier Chalcondyle dans la nouvelle édition de la *Byzantine*, commencée en 1827, à Bonn, par Niebuhr, et continuée aujourd'hui.

La collection des auteurs byzantins (Zonaras, Nicetas, Acominatus, Choniates, Nicéphore, Grégoras, Chalcondyle) fut formée sous Louis XIV et imprimée au Louvre, en 36 volumes *in-folio*, de 1644 à 1711.

grand Hunyade, se retirer et gagner en bon ordre ses retranchements. Comme troublé par cet échec, doutant de lui-même, il s'échappa du camp pour courir en Hongrie. Ainsi abandonnée, l'armée chrétienne se dispersa et fut massacrée. Dix-sept mille Hongrois périrent : la victoire coûtait quarante mille hommes aux Turks.

Murad, dans l'hiver qui s'écoula entre la reddition de Sfétigrad et le siége de Croïa, eut la satisfaction de régler l'ordre de succession au trône parmi les prétendants à l'empire de Byzance. Quand l'empereur Joannes Paléologue mourut [1], Démétrius, quoique plus jeune que son frère Constantin, despote [2] du Péloponèse, aspira au pouvoir. Mais Constantin, à sept reprises différentes, envoya le protovestiar Phranzès auprès de Murad, pour solliciter l'investiture de l'empire grec. Enfin, cette persévérante prière fut accueillie, et l'ambassadeur s'en retourna comblé de présents.

C'est ainsi que, par la grâce du Sulthan, le septième et dernier Paléologue monta sur le trône de Byzance, sous les débris duquel le fils de ce même Sulthan allait, trois ans plus tard, l'ensevelir.

Dans la même année, Murad maria son fils Muhammed à la princesse de Soulkadr, fille de Suleïman-Beï, prince turcoman de ce pays; les fêtes durèrent trois mois à An-

[1] 31 octobre 1449.
[2] Δεσπότης, maître, souverain : ainsi Δεσπότης ναῶν, Neptune.

drinople, d'où Muhammed repartit, vers la fin de décembre 1450, pour son gouvernement de Magnésie [1].

Un mois après, dans une île du lac d'Andrinople, théâtre ordinaire de ses plaisirs, le 5 février 1451, le dixième mois de l'an 855 de l'hégire, Murad, âgé de quarante-neuf ans, mourut d'une attaque d'apoplexie, au milieu d'un festin.

Il avait régné trente années avec gloire.

Certes, c'était une remarquable nature que celle de ce conquérant, épris de la solitude au milieu de ses triomphes, abdiquant deux fois le pouvoir suprême, et, pour le reprendre, ne cédant qu'aux instances de ses peuples, au sentiment d'un grand devoir. Juste, clément, charitable, observateur scrupuleux de la foi jurée, mais inflexible vengeur de la foi violée, il fonda des mosquées, des caravansérails, des cuisines pour les pauvres, des colléges, des hôpitaux. Chaque année, il envoyait, aux personnes pieuses de la Mecque, de Médine, de Jérusalem, deux mille cinq cents pièces d'or, et mille aux descendants du Prophète. Son premier soin, lorsqu'il s'emparait d'une ville, était d'y élever un *Djami* (cathédrale), une mosquée, un *imaret*, un *médrèce* et un *khan*. La mosquée d'Andrinople, si connue sous le nom de *Utch-Chérafeli* (*des trois galeries*), est son ouvrage. Près de là, il fit bâtir un *Darul-badie* (*école des traditions du Prophète*), en y attachant des professeurs lar-

[1] Hammer, *Histoire de l'empire Ottoman*, tom. II.

gement rétribués. A Brousse, il éleva aussi une mosquée au milieu d'un bosquet de cyprès sous lesquels sont les tombeaux de ses femmes, de ses fils, de ses frères.

Murad fut pieux sans devenir persécuteur. C'est une justice que les chrétiens lui ont rendue. « Ne pouvant, » disaient les Grecs, « être récompensé dans le ciel d'où « sa religion l'excluait, Dieu l'en dédommageait sur la « terre en lui envoyant toutes sortes de prospérités. »

Avait-il essuyé quelque échec à la guerre? « Quand le « Créateur est contraire, » répétait-il constamment, « que peut faire la créature? » Et il voyait dans les péchés de son peuple, dans ses propres péchés surtout, la cause des infortunes subies.

Son âme était empreinte d'une véritable grandeur : ainsi, après le premier siége de Constantinople, l'absence, les malheurs de Paléologue, les injures même qu'il en reçut, rien ne décida Murad à hâter les derniers moments de Byzance[1].

Parmi les monarques ottomans, il est le premier qui ait construit des ponts d'une grande longueur; par ses ordres, on en jeta un sur de vastes marais entre Salonique et Yèni-Chèir; un autre à Erkènè, ayant cent soixante et onze arches; un troisième à Angora. Le produit du péage de ce dernier pont était consacré aux pauvres de la Mecque et de Médine.

Né au sein des discordes intestines, Murad déploya,

[1] Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain.*

jusqu'à son dernier jour, un remarquable courage. Ses conquêtes furent nombreuses, mais beaucoup d'entre elles n'étaient que la récupération d'anciennes possessions enlevées à l'empire turk. C'est ainsi qu'en Orient il reprit, sur le traître Cinéis[1], Smyrne et Ephèse, et sur ce faux Mustapha, rival suscité par l'empereur Manuel, la célèbre Nicée en Bithynie, Iconium, Konieh en Cappadoce, Laranda et tous les pays dont l'imposteur s'était emparé. Entré en campagne pour réunir à ses autres provinces celles de Sipha ou Sinope et de Kastamouni en Paphlagonie, il y renonça, cédant aux prières d'Ismaël, mais sous la condition que, chaque année, à titre de tribut, ce prince lui fournirait une masse de cuivre fin égale au volume de sa personne. La Cilicie, la Pamphylie, la Lycaonie, étaient tombées en son pouvoir : Murad les restitua au prince de Karamanie, qui, dans la suite, n'oublia que trop ses protestations de reconnaissance. Il soumit au tribut cette portion de la Phrygie, de la Galatie et de la Cappadoce obéissant au prince des Turcomans de Durgut; prit d'assaut, dans le même pays, Ak-Sérai (*Ville-Blanche*), l'ancienne Antioche, sur la frontière de Pisidie; s'empara d'Izmir, cette florissante Smyrne qui jadis avait réclamé l'honneur de la naissance d'Homère, et de Mentech (Myndus), d'Aïdin,

[1] Fils de Karaçou-Pacha, gouverneur de Smyrne sous le règne de Baïezid, et devenu redoutable à force de courage et de perfidie; il finit comme il aurait dû commencer : quatre bourreaux l'assommèrent pendant son sommeil.

baignée par le Méandre, de Sarukhan, dans la Carie; toutes les possessions d'Amid-Ogli subirent le même sort.

Vers l'Europe, Murad se ressaisit de diverses contrées que Mustapha avait envahies en Grèce, de Gallipoli et d'Andrinople. Par la victoire, maître de tout le Péloponèse, il le restitua au frère de l'empereur Constantin Paléologue, qui le reconnut pour son suzerain. Diverses places de l'Acarnanie tombèrent aussi en son pouvoir. Joannina en Etolie [1], lui ouvrit ses portes; plusieurs des villes maritimes situées à l'embouchure du Strymon, Bercos, Settunion, Mésembria (*Misivri*) reçurent ses lois; Jean Castriota, père de Scanderbeg, fut dépouillé de ses possessions, et plusieurs autres petits princes d'Epire, indépendants jusqu'alors, devinrent vassaux de la Porte.

S'avançant vers le nord de la Grèce, et se rapprochant du Danube, Murad enleva au despote de Servie Sespia, Novemonte, Spenderovia et Sophia (*Ulpia*

[1] « C'est cette partie de la Grèce, comprise entre l'Achéloüs et « l'Événus, que le Pinde, qui se déploie pour s'unir au Parnasse, « couronne, au septentrion, de ses croupes ombragées de forêts, et « dont la partie méridionale est baignée par les eaux de la mer de « Corinthe. »

HÉRODOTE, III (Uranie) 73;—DIONYS.-HALICARNAS., lib. I; STRABON, lib. X;—POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, tom. III.

Après la prise de Constantinople par les Latins, Théodore l'Ange, issu du sang grec impérial, s'était formé dans l'Epire et l'Etolie une principauté indépendante; mais la discorde s'étant allumée entre ses descendants, Murad les mit d'accord en s'emparant du pays.

Sardica), bâtie par Justinien au pied du mont Hémus, soumit Saitza, capitale de la Bosnie[1], reprit possession d'une grande partie de la Bulgarie, subjugua tout le pays d'Ipsala, laissa au despote de Valachie sa principauté, moyennant la redevance annuelle de trois mille flèches avec quatre mille boucliers, et concentra entre ses mains tout ce que l'invasion de Timur avait arraché à Baïezid I[er].

De ses nombreuses conquêtes, nulle ne flatta plus Murad que celle de Thessalonique, enlevée par lui aux Vénitiens, qui venaient de l'acheter des Grecs. Déjà célèbre dans l'antiquité, cette grande ville ne fut, à sa naissance, qu'un petit bourg[2] appelé Thermès, à cause des eaux thermales que ses environs possèdent à l'orient et au midi. De là le nom de *Thermaïque*, que son golfe porta longtemps encore après que la ville eut changé de dénomination. Ce changement date de Cassandre, fils d'Antipater : sa femme, fille de Philippe et d'Olympias, avait reçu de son père le nom de *Thessalonika*, parce que ce prince, vainqueur des Thessaliens le jour même où il apprit la naissance de sa fille, avait voulu lier indissolublement à un objet aimé la mémoire de son triomphe[3]. Ce souvenir tout personnel, Cassandre le nationalisa dans une ville. Capitale de

[1] Ouskoub.

[2] Tzetzès, *Chiliades*, x, cap. xxxvi.

[3] *Thessalonikè*, Τησσαλονικη, victoire sur les Thessaliens. — Dans le cours des siècles la syllabe *The* a disparu.

la Macédoine sous les Romains, Thessalonique alors était déjà considérable.

Après la prise de Constantinople par les Latins, en 1205, encore capitale, mais du nouvel Etat dit *royaume de Macédoine* ou de *Thessalonique*, elle fut réunie, en 1232, à l'empire de Nicée; prise et ravagée plusieurs fois par les Turks, elle devint et resta la possession définitive de Murad.

Son commerce était florissant; une forêt de mâts se dressait dans son port. De l'Arabie, de la mer Rouge, les navires arrivaient en foule.

Murad ne créa point l'institution des Janissaires, mais il l'améliora, et soumit toute son armée à une rigoureuse discipline.

Chalcondyle[1] a laissé sur son organisation militaire d'intéressants détails.

Six à dix mille fantassins sont spécialement attachés à la Porte du Sulthan. Les jeunes enfants faits prisonniers vont passer deux ou trois années en Asie pour apprendre le turk; une fois en état de parler et d'écrire, on les envoie, au nombre de deux ou trois mille, à la flotte stationnée à Gallipoli; ils s'y forment au service de la marine. Chaque année, ils reçoivent des vêtements et un sabre. De là, ils sont appelés à la Porte du Sulthan, avec une solde suffisante pour leur entretien, mais qui s'augmente selon le mérite des sujets. Distri-

1 V. p. 122, édit. de Paris.

bués ensuite par corps de dix ou de cinquante, sous les ordres d'officiers expérimentés, ils servent pendant deux mois; à l'expiration de ce noviciat, ils sont préposés à la garde du Sulthan; service intérieur dans lequel personne n'est admis, si ce n'est les princes du sang, les vézyrs, les hauts fonctionnaires de la trésorerie et les pages du monarque. Le Sulthan a une tente rouge et deux autres revêtues de feutre brodé d'or. Dans l'enceinte gardée par les Janissaires, se trouvent encore quinze autres tentes, destinées à des usages différents. En dehors de ce cercle campent les autres officiers supérieurs de la Porte, les écuyers (*mirakhor*), les échansons (*scherabdar*), les enseignes (*miroul-âlem*), les chefs de la Porte (*vézyrs*), et les messagers du Sulthan (*tschaouschs*). Comme tous ces officiers sont suivis de nombreux domestiques, le chiffre total de l'armée devient très-considérable. Outre les Janissaires, garde d'élite du Sulthan, trois cents cavaliers *silindars* (porte-armes), choisis également parmi les Janissaires, veillent aussi près de la tente impériale; viennent ensuite les *gharibs* (étrangers), ainsi nommés parce qu'ils sont originaires d'Asie, d'Égypte ou d'autres contrées de l'Afrique. Après eux suivent immédiatement les *ouloufedjis* (troupes soldées) au nombre de huit cents, et deux cents *sipahis* (fils de nobles Turks), qui se recrutent parmi les pages du Sulthan. Les pachas de Roumélie et d'Anatolie se partagent le commandement suprême de l'armée et relèvent eux-mêmes immédiatement du Sulthan. Sous leurs ordres

servent les sandjakbegs, qui, admis par le souverain à son service, reçoivent, avec le drapeau, le gouvernement de plusieurs villes, dont les notables et les soldats les suivent à la guerre.

Voici l'ordre observé dans un camp : la cavalerie est divisée en escadrons et les *azabs* combattent sous un seul chef. Outre les *silahschors* (valets d'armes), il y a encore des azabs appelés *akkiam*, corps de fantassins employé à l'entretien des routes et à d'autres travaux analogues.

L'organisation des camps, tant pour la symétrie des tentes, que pour l'abondance des approvisionnements, est admirable; mais les hauts dignitaires qui accompagnent le Sulthan emmènent avec eux un si grand nombre de bêtes de somme, de chevaux et de mulets, de chameaux chargés d'armes et de provisions, qu'il y a dans l'armée plus d'animaux que de soldats. Un corps spécial est destiné au transport des approvisionnements. En cas de disette, les vivres se distribuent entre les meilleures troupes. Le nombre ordinaire des tentes est de dix mille, plus ou moins, selon les besoins de la campagne.

Avant et sous Murad, nombre de généraux turks s'étaient distingués dans les diverses guerres d'Asie et d'Europe; quelques mots ici préciseront leurs noms et ceux des beglerbegs, des begs de l'Empire et des familles au sein desquelles les plus hautes fonctions de l'Etat sont devenues par le fait héréditaires. Parmi ces familles, les trois plus puissantes furent celles de Tschendereli, de Timurtasch et d'Ewrenos. Dans la

première, le grand vézyrat s'était transmis du bisaïeul Kaïreddin-Pacha, à l'aïeul Ali-Pacha, puis à Ibrahim-Pacha, père de Khalil, grand-vézyr de Murad II. Les fils de Timurtasch, Ouroudjbeg, beglerbeg de Roumélie, Oumourbeg, Osmanbeg, gouverneur de Kermian, Yakhschibeg, qui commandait au siége de Kolumbaz, et son petit-fils Alibeg, gouverneur de Karasi, sont très-connus. Parmi les six fils d'Ewrenos que cite Chalcondyle[1], Isa (le *Thezetès* des historiens hongrois,) figure avec honneur dans les guerres d'Hunyade, ainsi que plusieurs autres pachas et begs. Durant une longue suite d'années, ces trois familles se transmirent, de père en fils, les dignités de vézyrs et de beglerbegs, mais nullement par droit d'hérédité. Cependant les charges de général en chef des *akindjis* (batteurs d'estrade), d'écuyers et d'échansons[2], étaient devenues héréditaires dans les familles Mikhaloghli, Samsama Tschaousch et Elwanbeg. Ainsi le principe d'hérédité qui se glissa dans quelques institutions de l'empire ottoman et finit par s'y enraciner, offre beaucoup d'analogie avec le principe constitutif de la noblesse en Europe.

Parmi les généraux de Murad, l'histoire hongroise cite surtout Ishak-Pacha, qui périt dans une de ses incursions en Bosnie, Mezid et Schehabeddin, vaincus, sur le terri-

[1] Chalcondyle, IV, pag. 58, éd. de Bâle.
[2] Catona, XII, p. 252. — Neschri, f. 66.

toire valaque, par Hunyade, et les beglerbegs Kasim et Karadja, tués dans les défilés de l'Hémus et les marais de Warna. Le chef de la seconde armée turke battue par Hunyade, en Valachie, fut-il Schehabeddin ou Scheheinkoulé? Tous les auteurs se contredisent à ce sujet; néanmoins, selon toute probabilité, ce fut ce dernier, puisque, après cette défaite, Schehabeddin a reparu comme chef des eunuques et occasionna la première révolte des Janissaires à Andrinople, ainsi que le troisième avénement de Murad II. Tourakan est connu dans l'histoire par ses invasions du Péloponèse et de l'Epire. Mahmoudbeg, gendre du Sulthan, fait prisonnier à l'affaire de Konoviza, est désigné sous le nom de Carambus. Hamzabeg, par sa perfidie envers Djouneïd, Yourkedj-Pacha, par son assassinat des Turcomans[1], sont condamnés à une triste immortalité. Sadji-Pacha, déjà acteur dans les drames guerriers de Baïezid, et plus tard envoyé en ambassade à l'occasion des mariages de Murad et de son fils, reparaît encore sur la scène politique sous Muhammed II, après avoir servi déjà sous trois princes différents; c'est ce vieillard qui donna aux milices indisciplinées de l'Asie le nom de Saridjé[2].

On a vu l'ordre introduit par Murad dans son armée; le même esprit se communiqua aux diverses branches de l'administration civile.

Quant aux sciences de la loi, c'est-à-dire la théologie

[1] Ali nomme en outre Daoud-Pacha, Balaban, Fazloullah et Saganos-Pacha.

[2] Voy. *Histoire de l'Empire*, par Raschid III, 20, 70; IV, 123, 129.

et la jurisprudence, elles eurent, sous ce prince, plusieurs interprètes distingués, quoique moins nombreux et moins illustres que sous Muhammed II. Le molla Yékan, natif d'Aïdin, qui succéda au grand Fenari dans l'emploi de *muderris* (professeur), de *mufti* (premier interprète de la loi) et de *kadi* (juge), professa à Brousa, où il fut enterré avec trois de ses petits-fils, héritiers de son savoir et de ses dignités. Le molla Yékan eut un grand titre à l'estime de ses contemporains, c'est d'avoir formé deux des plus éminents savants du règne suivant, le molla Khizrbeg et le molla Kourani, instituteurs des fils de Muhammed II. Une mention est également due au molla Schoukroullah, chargé d'une ambassade auprès du prince de Karamanie, qui lui-même avait envoyé le molla Hamza à la cour du Sulthan; au molla Muhammed, surnommé Ayassoulouk, d'Ephèse, lieu de sa naissance; aux doctes Mewlana Cherefeddin et Seïd-Ahmed, qui furent surnommés tous deux Krimi, parce qu'ils étaient originaires de Crimée. Parmi les commentateurs des meilleurs ouvrages de théologie, d'astronomie, de jurisprudence, il faut citer le molla persan Seïd-Ali, mais sans le confondre avec un autre Seïd-Ali, Mewlana Elias, Mewlana Ibn Minas, Mewlana Kazi, Mewlana Ali-Kodjhissari, Mewlana Muhammed de Nicée, Mewlana Fethoullah de Shirwan et Mewlana Hosameddin de Tokat.

[1] Il s'appelait ordinairement Agios Theologos Tschelebissi, c'est-à-dire *le seigneur d'Éphèse*. Schakaïk, Ali, Seadeddin.

Entre les scheïkhs du règne de Murad, on remarque deux frères connus sous le nom de Yazidji-Oghli (fils de l'écrivain). L'un d'eux, Muhammed-Bidjan, traita, dans un grand poëme didactique, la partie dogmatique et mystique de l'islamisme. Il vivait à Gallipoli et y mourut en odeur de sainteté; l'autre frère, Ahmed-Bidjan, traduisit en turk l'ouvrage arabe de son frère, intitulé les *Flambeaux des Amants*. Ces deux ouvrages sont très-estimés comme monuments de la langue, qui, à cette époque, était à peu près fixée : elle différait essentiellement de sa sœur aînée, la langue des Ouigours ou de Djagataï, appelée *ancien turk*, et restée assez pure de tout mélange de mots arabes et persans. Ces deux frères étaient derwischs de l'ordre de Beïramiyé, de même que le scheïkh Akbiik (*moustache blanche*), sur le tombeau duquel, à Brousa, s'éleva plus tard une mosquée. Un jour qu'Akbiik se rendait chez son scheïkh, sa coiffure, que les derwischs nomment leur couronne, tomba; il vit dans ce fait une manifestation de la volonté de Dieu et la défense de porter désormais un turban. A dater de ce jour, Akbiik y renonça, exemple qu'imitèrent son fils et ses disciples. Seïd Nataa (le nattier), né à Bagdad, avait été élevé par le grand scheikh Emir-Sulthan, qu'il accompagna à la cour de Baïezid; lors du mariage d'Emir-Sulthan avec la sœur de ce monarque, son disciple épousa la fille d'Ishak-Pacha. Comme Baïezid, qui avait fait construire à Brousa une mosquée et un couvent pour son beau-frère, Ishak-Pacha fonda également, pour son

gendre une mosquée et un couvent, dont les derwischs reçurent plus tard le nom d'Abou-Ishak. A l'époque où les Tartares de Timur dévastaient l'Asie, Seïd Nataa tomba en leur pouvoir, ainsi que son maître et le savant Fenari; tous ensuite ils furent rendus à la liberté. Yildirim Baïezid, en honneur de ses hautes vertus, l'avait nommé chef des seïds ou émirs, c'est-à-dire des parents du Prophète. Lors des fêtes que donna Murad II, pour célébrer la circoncision de son fils Muhammed, Seïd Nataa étendit sur la table des nattes fabriquées de sa main, luxe inconnu jusqu'alors chez les Ottomans. Son fils Seïnoul-Abeddin lui succéda dans la dignité de chef des parents du Prophète. Ali, fils de Seïnoul-Abeddin, se distingua par ses poésies. On doit à son petit-fils Aschik-Tschelebi, qui vécut sous Suleïman le Grand, les remarquables biographies des poëtes ottomans.

Dans ces biographies et dans plusieurs autres, se trouvent cités les poëtes du temps de Murad II. Parmi eux, Amadeddin, turcoman, appelé aussi Nizim, du nom du lieu de sa naissance (village près de Bagdad), mérite un souvenir, non-seulement par son génie poétique, mais par sa fin malheureuse; il suivait les dogmes panthéistiques du scheïkh Schoubli, dont la doctrine tout entière était fondée sur cet axiome : *Je suis Dieu!* et qui professa que l'âme humaine, absorbée en Dieu, se mêlait à lui comme la pluie à l'eau de la mer[1]; Amad-

[1] Latifi, *Biographies des poëtes ottomans*, pag. 300.

eddin était aussi un zélé partisan du système de Fazloullah-Houroufi, qui ne considérait les lettres de l'alphabet que comme des signes symboliques de l'intelligence, correspondant chacune à un membre de l'homme, et qui, d'après ce principe, expliquait le Koran comme une création purement humaine. Révéler ainsi au peuple ce secret de la doctrine des Sofi, c'était une grave imprudence. Livré aux légistes dont le système de criminalité n'atteint, en Orient, que les faits matériels, il fut condamné, à Haleb, par les oulémas et écorché vif. Ses œuvres s'alternent de poésies turques et persanes; mais son principal ouvrage, *le Divan*, est écrit en langue turke.

Bien que plusieurs poëtes aient composé des vers turks, sous le règne de Muhammed Ier et de Baïezid Ier, nul d'entre eux ne mérite une mention particulière. Le premier dont les œuvres soient dignes d'éloges, Ahmad-eddin, fut contemporain de Murad II. C'est donc seulement pendant le règne de ce grand prince, et sous sa féconde influence, que la poésie ottomane commença à jeter quelque éclat[1].

Murad II était mort le 5 février 1451, et Muhammed, son fils, son héritier, alors âgé de vingt et un ans, ne l'apprit que trois jours après. Cette nouvelle lui fut apportée d'Andrinople à Magnésie par un courrier du grand vézyr Khalil-Pacha[2]. « Qui m'aime me suive! » s'écria-t-il aussitôt, en s'élançant sur un coursier arabe.

[1] Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, tom. II.

[2] Ducas, XXXIII, p. 126. (Voir *Notes et pièces justificatives.*)

En deux jours, il arriva à Gallipoli, accompagné de ses porte-épées[1] et de ses coureurs[2]. Muhammed s'y arrêta pendant deux autres jours, pour attendre le reste de sa suite et annoncer aux habitants d'Andrinople son arrivée (9 février) dans la Chersonèse de Thrace. De toutes parts le peuple affluait sur la route, saluant son nouveau maître. Dès qu'il parut, les vézyrs, les beglerbegs, les oulémas, les scheikhs, venus au devant de lui à une lieue de la ville, mirent pied à terre et le précédèrent ainsi jusqu'aux portes d'Andrinople.

Mais, avant d'entrer dans la ville, le cortége s'arrêta; puis tous, en signe de deuil, comme pour rendre un suprême hommage à la mémoire de Murad, poussèrent des cris lamentables. Alors Muhammed descendit de cheval, mêla ses larmes à celles des assistants et donna sa main à baiser; puis le cortége reprit sa marche en l'escortant jusqu'au sérail.

Le lendemain[3], en présence des vézyrs et d'une assemblée nombreuse de grands dignitaires, le Sulthan monta sur son trône. Schahin, le chef des eunuques, et Ibrahim-Pacha se placèrent immédiatement au-dessous de lui; à quelque distance se tenaient Ishak-Pacha et le grand vézyr Khalil. Celui-ci, qui deux fois avait éloigné du pouvoir suprême et relégué dans la solitude de l'exil son maître actuel, le connaissait trop pour compter sur sa

[1] Οχυδρομοι, les peiks.
[2] Ξιφηφοροι, les baltadjis.
[3] Ducas, XXX, pag. 127.

bienveillance. « Pourquoi, » dit Muhammed, en s'adres-
« sant au chef des eunuques, « pourquoi mes vézyrs se
« tiennent-ils si éloignés? Dis à Khalil qu'il prenne son
« rang accoutumé; quant à Ishak-Pacha, je lui confie,
« comme gouverneur d'Anatolie, le soin d'accompagner
« à Brousa les restes sacrés de mon père[1]. »

Ainsi confirmé dans sa haute dignité, Khalil s'approcha du Sulthan et lui baisa la main. Ishak-Pacha, en conduisant à leur dernière demeure les dépouilles mortelles de Murad, déploya, durant la marche funèbre, une pompe inaccoutumée; l'or des aumônes coulait à pleines mains[2].

Cette fois Muhammed tenait pour toujours ce pouvoir tant convoité! Un jeune frère, encore à la mamelle, lui causait quelque ombrage: fils légitime de Murad et de la princesse de Servie, tandis que Muhammed n'était que le fils d'une esclave, peut-être dans l'avenir Ahmed élèverait-il quelques prétentions à l'empire: Muhammed le fit noyer dans un bain, au moment où la veuve éplorée, ignorant sa nouvelle infortune, venait féliciter le bourreau de son enfant. Puis, un même char funèbre porta, en grand appareil, au même tombeau, l'innocente victime et son père.

Mais un acte aussi odieux pouvait révolter la conscience publique; Muhammed brisa l'instrument; c'était désavouer le crime. Dès le lendemain, le meurtrier Ali, fils

1 Ducas, XXX, pag. 127.
2 HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman*, tom. II.

d'Ewrenos, fut mis à mort. Quant à la mère d'Ahmed, elle fut contrainte d'épouser un esclave nommé Ishac. Muhammed eût volontiers infligé une semblable humiliation à sa seconde belle-mère, la princesse de Servie, mais prévoyant qu'un tel affront allumerait la guerre, il la renvoya à son père, comblée de présents, et lui assigna un douaire considérable.

Voilà le début du nouveau Sulthan.

Mara, veuve de Murad, venait de quitter Andrinople; elle portait à son père une lettre du Sulthan, destinée à resserrer l'alliance entre les deux princes, lorsque Constantin Dragozès se présenta devant Muhammed, pour le complimenter, au nom de l'empereur grec et de son frère Démétrius, despote du Péloponèse. Après le plus gracieux accueil, Muhammed jura de maintenir la paix accordée à Démétrius par son père [1]; il promit solennellement aussi à l'ambassadeur grec de payer, avec les revenus de quelques villages situés sur le Strymon, une somme de trois cent mille aspres pour l'entretien d'Ourkhan, petit-fils de Suleïman, retenu depuis longtemps à la cour de Constantinople.

Serments trompeurs qui devaient être bientôt violés, et le jour n'était pas loin où les Grecs entendraient retentir le cri de guerre ; car jamais Muhammed, toutes les fois que son intérêt le lui commandait, pourvu qu'il eût la force et le nombre de son côté, ne se fit scrupule de violer sa parole.

[1] Ducas, l. c., p. 130. Chalcondyle, à la fin du liv. VII.

A la même époque, on vit successivement arriver les ambassadeurs de Raguse[1], offrant au Sulthan d'augmenter de cinq cents ducats le tribut annuel qu'ils avaient payé à son père; les députés de Valachie, de Gènes, de Galata, de Khios, de Mithylène, des chevaliers de Rhodes, enfin les envoyés d'Hunyade, avec lesquels Muhammed conclut une suspension d'armes de trois années[2].

Après avoir ainsi consolidé, selon ses besoins actuels, la paix avec les puissances les plus voisines de son empire en Europe, le Sulthan marcha en personne contre Ibrahimbeg, prince de Karamanie, qui, profitant de la mort de Murad, venait d'entrer en campagne pour reconquérir ses provinces enlevées. Voulant exploiter l'inexpérience du jeune Sulthan, et l'occuper en même temps sur divers points à la fois, Ibrahim avait poussé plusieurs descendants réels ou supposés des anciens princes de Kermian, d'Aïdin et de Mentesché, à envahir ces provinces, et à se remettre en possession de leur héritage. Muhammed chargea Ishâk-Pacha, beglerbeg d'Anatolie, de marcher à la rencontre de l'ennemi, et lui-même il le suivit immédiatement. Mais, dès son arrivée à Akschehr, un envoyé d'Ibrahim vint lui demander la paix; le prince, comme gage d'une entière soumission, offrait la main de sa fille. Sans hésiter, Muhammed accorda l'une et accepta l'autre, car il lui tardait d'être en paix sur terre et sur mer avec tous ses voisins,

1 Engel, *Histoire de Raguse*, pag. 175.
2 Ducas, l. c., pag. 131.

pour suivre, sans aucun autre souci, ses projets contre Constantinople.

Par une démarche aussi maladroite qu'intempestive, l'empereur grec allait bientôt hâter l'heure où se réaliserait ce terrible rêve de conquête [1].

Cependant, après son heureuse poursuite de l'armée turke abandonnant le siége de Croïa, Scanderbeg était rentré dans sa capitale. Ce retour avait été un vrai triomphe; partout le peuple accourait en foule sur son passage. Au bruit des cloches, aux fanfares des trompettes, aux salves de l'artillerie se mêlaient de joyeuses acclamations. Le premier entre tous, Uranocontes, à la tête de sa vaillante garnison, vint le saluer; un tel honneur lui revenait de droit. Dès qu'il parut, Scanderbeg courut se jeter dans ses bras. Pour consacrer à jamais le souvenir de son intrépide défense, il érigea en sa faveur l'Emathie en duché. Tous les braves qui l'avaient si bien secondé furent comblés de largesses.

Impatients de contempler le glorieux théâtre d'une héroïque résistance, des milliers d'étrangers affluaient de toutes parts. Le monde chrétien s'associa à cette joie de l'Epire. Le souverain pontife Nicolas V [2], qui eut le

[1] Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, tom. II.

[2] Thomas Parentucelli ou de Sarzanne. C'est ce sage pontife qui, suppliant les Grecs de recevoir les décrets du concile de Florence, prophétisait, suivant les termes de la parabole évangélique, que si le figuier ne portait pas de fruits dans l'espace de trois ans, l'arbre serait coupé jusqu'à la racine, et la nation grecque ruinée.

bonheur de voir abdiquer l'antipape Félix V[1] et d'éteindre ainsi le grand schisme, le roi de Hongrie, Philippe, duc de Bourgogne, envoyèrent à Scanderbeg des ambassadeurs, avec de riches subsides, pour adoucir les maux d'une si rude guerre. Depuis longtemps Alphonse V, *le Magnanime*, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, avait voué au héros albanais une affectueuse admiration : non content de lui ouvrir son trésor, il lui expédia trois cent mille muids de froment et cent mille muids d'orge.

Mais Scanderbeg n'était pas homme à s'endormir sur un succès.

Après quelques jours donnés au repos, la vie sérieuse, la vie prévoyante reprit son cours ; on entoura la ville de nouvelles fortifications, en proportionnant les moyens de défense aux récents progrès de l'art d'attaquer ; les terribles effets de l'artillerie nécessitaient de tout autres combinaisons.

Parmi tant de préoccupations publiques et privées, sous l'influence de tant d'épreuves passées, présentes et à venir, Scanderbeg se flattait, au fond de l'âme, que certaine promesse, faite par lui l'année précédente, serait tombée en oubli, ou que du moins on ne l'invoquerait pas encore ; et gagner du temps, c'était beaucoup.

[1] Amé VIII, premier duc de Savoie (par lettres patentes de l'empereur Sigismond, datées de Chambéry, le 19 février 1416). Reconnu par Eugène IV pour le second personnage de l'Église, déclaré cardinal-légat du Saint-Siége dans tous les États de la Maison de Savoie, en Suisse et dans une partie du Lyonnais, etc., Félix V abdiqua à Lauzanne, en avril 1449, la dignité pontificale, et le concile de Bâle fut dissous. Le gouvernement d'Amé VIII avait été doux et sage : aussi

Mais son attente fut déçue. Les instances devinrent même telles, qu'il fallut céder. Se prêtant de bonne grâce à l'accomplissement du vœu général, il épousa, en mai 1451, la belle Donica, fille d'Arrianites, le plus illustre, le plus puissant seigneur de l'Albanie méridionale.

Princes voisins, villes, campagnes, tous prirent part à cet heureux événement, gage si impatiemment attendu de la sécurité publique. Venise, avec ses félicitations, envoya de riches présents. Mais les dons du roi Alphonse brillaient d'une telle magnificence, que d'abord Scanderbeg ne voulut point les accepter. Pour vaincre son refus, il fallut toute l'insistance des ambassadeurs espagnols. Scanderbeg n'en pouvait rendre d'aussi splendides : il en offrit de glorieux ; c'étaient des armes, des chevaux, des esclaves, des étendards, dépouilles conquises sur les Turks. L'esprit guerrier des populations albanaises éclata dans des tournois, dans des luttes, dans des jeux où l'adresse le disputait au courage.

Depuis longtemps Scanderbeg n'avait pu inspecter toutes les frontières, villes et contrées de ses domaines. Aussitôt après les fêtes du mariage, il entreprit, avec sa nouvelle compagne, cette importante visite. Une nombreuse cavalerie les escortait. Partout ce fut une ovation touchante; des flots de peuple se pressaient sur leurs pas,

le chroniqueur Olivier de La Marche disait-il qu'en Savoie seulement on trouvait alors sûreté, richesse et bonheur.

Ce bel éloge, plus d'un prince de cette illustre race l'a mérité depuis.

les saluant d'affectueuses bénédictions, jonchant la terre de feuillage. Ici, les riches présentaient leurs offrandes en disant : « Accepte, Scanderbeg, accepte ; entre tes « vaillantes mains nos dons deviendront du fer pour nous « défendre ! » Là, les pauvres s'écriaient avec émotion : « Nous n'avons que nos bras et nos cœurs, ils sont à toi ! »

Arrivé aux frontières de la Macédoine, Scanderbeg s'arrêta quelque temps dans la Basse-Dibre ; c'était par là que les Turks pénétraient habituellement en Albanie. Résolu à leur fermer pour toujours ce passage, il ordonna la construction d'une forteresse sur la haute montagne de Modrissa. De là, on découvrait une très-vaste étendue de pays. Quatre mille soldats vinrent protéger les ouvriers ; aussi l'ennemi n'essaya-t-il pas d'interrompre les travaux.

Cette nouvelle position offrait deux grands avantages : désormais, prévenant toute surprise, son canon signalerait au loin l'approche des Turks ; et puis, au moindre signal, l'habitant des campagnes trouverait dans ses murs, avec une imposante garnison, un asile assuré.

Au reste, trop de précautions ne pouvaient être prises, car c'était un formidable adversaire qui venait de ceindre le sabre d'Othman. A peine âgé de vingt-deux ans, Muhammed annonçait déjà tout ce qu'il devait être un jour. Deux fois Sulthan, en 1445 [1] et 1446, par la double abdication de son père, deux fois il était redevenu sujet,

[1] 847, 850 de l'hégire.

mais non sans un mortel ressentiment contre les conseillers fidèles qui avaient rendu à l'empire son glorieux défenseur ; pour être ajournée, sa vengeance n'en fut que plus implacable.

Une impénétrable dissimulation enveloppait sa pensée. Un de ses vézyrs osant un jour lui demander le motif d'armements considérables : « Si un poil de ma barbe le « savait, » répondit brusquement Muhammed, « je l'ar« racherais et le jetterais au feu. »

Chez lui, le sourire accompagnait toujours une sentence de mort.

Le tir de l'arc était son exercice de prédilection ; il le recommandait à ses troupes, surtout aux Janissaires, et racontait souvent, d'après la tradition arabe, que l'ange Gabriel étant apparu à Adam, lui avait dit, en lui présentant un arc et des flèches : « Servez-vous de cette « arme ; c'est la force de Dieu. »

Un écrivain turk a tracé, de sa personne, un singulier portrait : « Son nez aquilin ressemble à un bec de per« roquet reposant sur des cerises ; sa barbe noire a l'é« paisseur de fils d'or joints ensemble, et sa moustache « orne ses lèvres comme des feuilles de *barolie* posées « sur un bouton de rose. » Ses yeux noirs étaient petits, son regard vif et brillant, sa taille moyenne et bien prise. Habile à tous les exercices du corps, à manier le meterre, à lancer le *djérid*, il domptait les plus fougueux coursiers. Un large pantalon, la robe flottante, les brodequins jaunes en pointe, un turban de forme cy-

lindrique, en étoffe de soie de diverses couleurs, tel était son costume. Aimant le luxe et la magnificence, ses vêtements, ses armes, la bride, la selle, les housses de ses chevaux étincelaient d'or et de pierreries.

Calme en face du danger, vigilant, infatigable, constant dans ses entreprises, d'une intelligence égale à son ambition, châtiant inexorablement chez les autres, quand il n'en devait pas profiter, l'injustice et l'iniquité dont sa conduite personnelle offrait les plus détestables exemples, armé de forces immenses, à la tête de multitudes fanatisées et braves, sans autre conscience que sa volonté, sans autre foi, sans autre dieu que lui-même, souillé de mœurs hideuses, Muhammed allait épouvanter le monde de sa puissance et de ses excès.

Voilà l'ennemi contre lequel Scanderbeg aura sans cesse à lutter, le formidable monarque qu'il battra sans cesse.

Dans la volonté du nouveau Sulthan, l'Albanie et son prince étaient condamnés d'avance. Toutefois l'explosion de sa haine fut un moment différée. Ayant appris que Géangir-Shah préparait contre lui de puissants armements, Muhammed offrit la paix à Scanderbeg, sous l'unique condition du tribut annuel le plus modique: mais, comme son père, il n'essuya qu'un refus. Pour confirmer notoirement sa réponse, Scanderbeg fit aussitôt sur le territoire turk une véritable *razzia*, et, après avoir laissé des forces suffisantes sur les confins de la Macédoine, il ramena les siens chargés de butin.

Revenu à Croïa, il convoqua immédiatement les principaux citoyens de la ville, ainsi que ses lieutenants. Saisir l'heureuse occasion des embarras de Muhammed du côté de la Perse, reprendre Sfétigrad ou enlever (à l'extrémité de l'Epire) Belgrade, se jeter sur la Turquie, et consacrer ainsi les grands secours envoyés par le Saint-Père, par le roi Alphonse et d'autres princes, non au bien-être particulier de l'Epire, mais au bien général de la chrétienté, tel fut le plan qu'il leur soumit, et qui n'obtint pas leur approbation.

Trop brave, trop dévoué pour devenir suspect de découragement, Uranoconte, interprète de tous, exposa loyalement ses objections : elles étaient sages ; Scanderbeg les accueillit. On remit donc à une autre époque cette campagne désirée.

Mais s'il n'alla point provoquer le Sulthan, celui-ci, débarrassé de sa guerre avec les Perses, ne tarda point à lui donner de ses nouvelles.

Scanderbeg, suivi d'Hamza, était venu rejoindre sa jeune femme à Pétralba, fraîche et douce contrée où, depuis son mariage, Woïsava passa tous ses étés ; l'hiver, elle rentrait à Croïa, et, quand les Turks envahissaient ou menaçaient l'Albanie, elle se retirait, avec toute sa maison, à Colchino, ville maritime des Vénitiens. Le château s'élevait sur une hauteur au pied de laquelle s'étendait une vaste plaine parée de tous les dons de la nature, et admirablement fécondée par le travail de l'homme. Autour de cette fertile campagne, çà et là,

d'étroits vallons, des massifs d'arbres, et pour éviter toute surprise, de nombreux postes militaires.

A peine Scanderbeg y avait-il goûté quelques instants de repos, qu'il apprit les menaçantes dispositions de Muhammed. Ramenant en toute hâte la princesse à Croïa, il rassembla la milice disponible, et gagna la Basse-Dibre avec cinq mille hommes seulement : c'était là son lieu habituel d'observation. Mosès, avec un autre corps, se tenait sur la frontière : il avait ordre de n'engager seul aucune action, mais d'attendre que les deux corps d'armée fussent à portée de jonction.

Dix jours ne s'étaient pas encore écoulés, lorsque le canon de Modrissa annonça l'ennemi. Aussitôt Scanderbeg, profitant d'une nuit obscure, vole au-devant des Turks. Ceux-ci, au nombre de douze mille, commandés par Hamza-Pacha (même nom que le neveu de Scanderbeg), s'avançaient en toute hâte. Après avoir franchi la montagne de Mocrée, ils firent une halte dans la vallée qui s'étend entre cette première montagne et celle de Modrissa, et commencèrent à gravir la seconde pour se répandre dans la plaine.

Heureux de surprendre ainsi la vigilance de l'Epirote, ils marchaient sans défiance, quand tout à coup Scanderbeg, s'élançant de son embuscade, fond sur eux comme une avalanche : hommes et chevaux, tout roule pêle-mêle au pied de la montagne. En même temps, une partie de l'infanterie s'attache à ceux qui avaient déjà atteint le sommet, coupe les jarrets des chevaux et

tue les hommes. D'un autre côté, Hamza, mandé par son oncle, avec un fort détachement de cavalerie, avait longé une pente moins escarpée; et, débouchant dans la vallée, il y massacrait toute l'avant-garde ennemie. C'est là qu'il prit le pacha lui-même. Sept mille Turks périrent; tous leurs étendards, tous leurs bagages tombèrent au pouvoir du vainqueur, dont la perte ne s'éleva qu'à trente hommes.

Scanderbeg voulut que l'Hamza chrétien restât seul maître de l'Hamza turk; puis abandonnant tout le butin à ses soldats, il courut inspecter la frontière, et, peu de jours avant Noël, il rentrait à Croïa.

Terrible dans la mêlée, ce même homme, après le combat, comblait ses prisonniers de bienveillance. Un tel accueil surprit le pacha et l'enhardit à solliciter la faveur d'une rançon pour lui et ses compagnons d'infortune. Sa prière fut accueillie, le prix stipulé, et deux captifs, d'un rang élevé, allèrent à Andrinople implorer l'assentiment du Sulthan.

La négociation fut laborieuse : irrité du récent échec, Muhammed accusait son général tantôt de trahison, tantôt d'ineptie; mais enfin, phénomène assez remarquable chez lui, il céda. Ayant reçu des deux envoyés la somme convenue, Scanderbeg en donna plus de la moitié à son neveu; le reste fut partagé entre les combattants de Modrissa et le camp de Mosès. Non moins généreux que son oncle, Hamza distribua sa part entre ses compagnons. Quant au pacha, il ne quitta pas

Scanderbeg sans de vifs regrets : on lui attribua même d'importantes révélations sur les projets hostiles de Muhammed, comme sur les moyens de les déjouer.

Déjà son successeur était nommé; Debréas, officier d'une présomption égale à sa renommée, avait brigué ce périlleux honneur. Un moment néanmoins, en entendant Hamza-Pacha raconter les merveilleux hauts faits de Scanderbeg et l'insigne bonheur de ses armes, il hésita. Mais bientôt la confiance en lui-même ayant repris le dessus : il partit plein d'espoir.

Arrivé à marches forcées, à la tête de quinze mille hommes, au delà du mont Polog, dans une vaste plaine qui sépare la Bulgarie de l'Epire, il s'y arrêta en attendant le jour. D'un côté s'élevait la montagne de Mocrée; de l'autre était Scopia (Ouskoub), petite ville située au confluent de l'Obreska avec le Verbaz. La riche vallée de Scopia offre de toutes parts des champs cultivés et de nombreuses habitations; quelques collines, clôture de la plaine, allaient se rattachant au mont Polog [1].

C'est là qu'une surprise peu agréable accueillit le téméraire pacha.

Pour lui épargner les fatigues d'un plus long voyage, Scanderbeg était accouru au-devant de lui avec six mille cavaliers. Une fois à distance convenable, il détacha Mosès en éclaireur. Suivi de dix hommes seulement, ce-

1 « Id loci nomen patriâ Serbiorum linguâ sonat, *nemus dei.* »
(GOTT. SBRITT., *Servic.*, c. VI.)
Il n'y apparaît aucune trace du volcan qu'on prétend y avoir existé.

lui-ci, se glissant dans les fourrés, peut, à la faveur du clair de lune, reconnaître très-distinctement le nombre des ennemis et leurs dispositions.

Ainsi renseigné, et voulant profiter de la nuit, Scanderbeg presse la marche. Comme pour la protéger à la descente de Mocrée, avant l'entrée en plaine, quelques nuages s'étendirent au ciel. Mais bientôt tout a changé de face; un vent violent s'élève, d'éblouissants éclairs semblent incendier la campagne, le tonnerre gronde avec fureur; des torrents de pluie inondent le sol. Serait-ce là quelque sinistre présage? Une superstitieuse inquiétude commence à troubler la colonne albanaise; chacun semble interroger d'un regard anxieux son voisin. Scanderbeg s'en aperçoit; raillant cette hésitation, il gourmande gaîment les premiers rangs, secoue, en riant, le porte-étendard : « Mauvais prophète, lui dit-il, « perds-tu la tête? En avant! et sans prendre « garde à ces giboulées de mars, courons à l'ennemi; le « beau temps sera des nôtres! »

Ces paroles sont à peine prononcées, que la pluie cesse, les étoiles scintillent, la lune reparaît; la troupe reprend joyeusement sa course, et Debréas a en face de lui des gens qu'il croyait bien loin. Ce ne sont d'abord que des escarmouches. Mosès, ne voyant pas chez les siens l'énergie accoutumée, se met à leur tête, les enlève, charge à fond, et force l'ennemi à regagner le gros de l'armée turke. Le pacha croit néanmoins que tout va se borner à ce premier choc; comment supposer

qu'en un pays aussi ouvert, une surprise sérieuse soit à craindre? Aussi n'engage-t-il pas le gros de ses forces. Mais courte est son erreur, car l'un des Musakhi, beau-frère de Scanderbeg, n'ayant pourtant d'autre ordre que d'escarmoucher sur l'aile gauche ennemie, se lance impétueusement à travers les rangs turks, qu'il enfonce. A la vue de ce désordre, Scanderbeg vole au corps de bataille, y cherchant le pacha, car son principe était toujours de commencer le combat par se débarrasser du général : « Quand la tête est coupée, disait-il, le corps tombe de lui-même. » Mais Debréas était passé à l'aile gauche pour la rétablir. Scanderbeg, épiant toujours le retour du pacha, culbute les premières lignes. C'est alors que l'ardent Mosès ne se contenant plus, pénètre au cœur des escadrons ennemis, arrache un étendard turk, et le jette, comme un appel de victoire, à ses compagnons. Ce trophée les exalte; tout plie devant les Albanais. Furieux, hors de lui, Debréas accourt. Mais tandis qu'il s'épuise en vains efforts pour rétablir la bataille, Scanderbeg, qui l'aperçoit enfin, fond sur lui, la lance en arrêt, lui transperce la gorge et l'étend mort. Aussitôt tout ploie, tout se rompt : Mosès et Musakhi poursuivent les fuyards le sabre aux reins; dans cette déroute, beaucoup plus de Turks périssent que dans le combat. Leur perte fut de quatre mille hommes environ.

Si Scanderbeg avait eu avec lui ses archers et ses arquebusiers, peu de fuyards auraient échappé au même sort. Circonstance vraiment extraordinaire, disent cer-

tains historiens[1], pas un seul Albanais ne fut tué ni blessé. Pour accueillir de pareilles exagérations, il faudrait une crédulité non moins extraordinaire. Le fait vrai, c'est que la perte des Albanais fut très-légère.

Après l'action, le prince épirote, avec un loyal enthousiasme, célébra devant tous ses officiers l'admirable valeur de Mosès; il lui donna de sa propre main le cheval et les armes de Debréas.

Quant aux autres, chefs et soldats, tous eurent aussi leur part du butin. A quelques-uns, il échut des prisonniers. Musakhi, ayant reçu un jeune Turk de noble apparence, une assez singulière discussion s'éleva entre le maître et le captif. Ce dernier demanda à Musakhi de quelle rançon il se contenterait; on convint de deux cents écus, que le jeune homme tira d'un petit sachet et livra aussitôt, en se disposant à prendre congé. Mais « halte-là ! « lui dit l'Albanais »; plaisantes-tu, « et prétends-tu me payer avec mon propre bien? Ainsi « que ta personne, ton argent et tout ce qui se trouve « sur toi m'appartient; car un prisonnier de guerre ne « conserve plus rien en propre. »

Comme le Turk se montrait peu édifié de la prétention, et que l'Albanais la soutenait en homme incurablement convaincu, le litige fut porté devant Scanderbeg.

« Vraiment, » dit celui-ci, « le débat est original! car

[1] *Barletius* et ses imitateurs.

« tous deux vous plaidez sur ce qui m'appartient. Cet « argent, dont j'ignorais l'existence, je n'ai pu te le « donner, Musakhi; et toi, mon enfant, tu n'aurais pas « dû frauder ainsi ma clémence; car, en vertu du droit « de la guerre, ta vie même est à la merci d'autrui, « nul autre bien, à plus forte raison, ne t'a pu être ré- « servé. Toutefois, sans me rendre juge en ma propre « cause, je demande s'il y aurait justice à ne pas adou- « cir, en faveur d'un prisonnier, ce rigoureux droit de la « guerre? Non, sans doute. De mon propre mouvement, « je te donne donc tout, Musakhi; mais, de ton côté, « rends à ce jeune homme sa liberté. »

Momentanément débarrassé des Turks, Scanderbeg reprit le dessein d'assiéger soit Sfétigrad, soit Belgrade. Après y avoir mûrement réfléchi, ce fut à cette dernière opération qu'il s'arrêta. Mais il voulait des chances favorables. Or, l'expérience lui avait appris que ses Albanais, si aptes au combat, l'étaient moins aux siéges.

En cette conjoncture, le prince épirote s'adressa à son ami le roi Alphonse; sa lettre commençait ainsi : « Mes « soldats, roi très-catholique, n'ont appris à com- « battre que les hommes : quant aux murailles, ils n'y « entendent rien. »

Cinq cents arquebusiers, cinq cents arbalétriers, du canon et des artilleurs lui furent immédiatement envoyés. A ce secours, Alphonse ajouta de l'or, trois cent mille muids de froment, et cent mille muids d'orge; une plaisanterie terminait sa réponse : « Mes Italiens », disait le

roi ,« sont fort entreprenants; prenez garde qu'avant « d'avoir affaire aux Turks, ils ne s'amusent à troubler le « repos des maris albanais. »

Bientôt l'armée expéditionnaire, forte de huit mille cavaliers et de sept mille fantassins, parut devant Belgrade. Cette place, se dressant à la pointe d'un roc escarpé, n'avait que mille hommes de garnison. Le gouverneur aurait volontiers mis dehors tous les bourgeois qui, en qualité d'Epirotes et chrétiens, lui donnaient plus d'inquiétude que d'assistance; mais il avait trop tardé, et la présence de l'ennemi rendait cette mesure impossible.

Une fois les batteries en place, l'artillerie commença son feu ; le quatrième jour, les brèches étant déjà larges et les fossés presque comblés des débris de la muraille, Scanderbeg fit retirer les canons; dès la pointe du jour l'assaut commença. Les troupes y marchaient avec allégresse, quand parurent deux parlementaires. Conduits devant le prince, ils lui demandèrent, si la garnison se rendait sur l'heure, quelles conditions elle obtiendrait : — « La vie, la liberté, rien de plus. »

La réponse ayant paru trop dure aux assiégés, ils sollicitèrent une suspension d'armes d'un mois, sauf à subir la capitulation proposée, si, jusque-là, nul secours ne leur était arrivé.

En entendant cette nouvelle proposition, Scanderbeg la traita d'absurde, de dérisoire. « Je veux bien vous ac- « corder encore, » leur dit-il, « la nuit prochaine pour « trouver quelque proposition moins inacceptable; passé

« ce délai, un assaut général vous apprendra si nous « sommes venus ici pour vous regarder pendant un « mois, les bras croisés. »

Cette résolution si sage, il eut le tort de la soumettre à un conseil de guerre, qui insista pour une trêve de seize jours, et le tort plus grave d'y consentir. D'une indomptable énergie les armes à la main, plus d'une fois Scanderbeg manqua, dans la pratique des affaires, de cette ténacité qui, réunie à un sens droit, devient une qualité de premier ordre. Pour réparer les inconvénients de cette trop facile condescendance, ce ne fut pas toujours assez de son admirable intrépidité.

Devant Belgrade, il en fit la triste expérience.

Muhammed, qui méditait depuis longtemps le siége de Constantinople, allait partir pour l'entreprendre, quand il apprit celui de Belgrade. « Quoi donc! » s'écria-t-il, avec colère, « encore l'Epire, toujours l'Epire en « travers de mes projets! Ce misérable coin de terre me « fera-t-il donc manquer des royaumes! » Vainement quelques pachas alors près de lui l'exhortèrent à dédaigner une bicoque, pour ne s'occuper que de sa grande conquête. « Non, non, » leur répondit-il, « Constanti- « nople ne s'enfuira pas; mais si Belgrade m'était en- « levée, peut-être ne pourrais-je plus la reprendre. »

Et aussitôt quarante mille cavaliers sont en route pour Belgrade. Sewali les commandait : « Arrive, » lui avait plusieurs fois répété son maître, « arrive avant que « l'ennemi ne sache ton départ. » Recommandation

certes, bien légitime; c'était la guerre; mais la guerre n'autorise pas de honteux guet-à-pens : or deux assassins à gages se glissèrent parmi les soldats; l'or devait largement payer le meurtre de Scanderbeg.

Prompt comme la volonté du maître, Sewali devança toute rumeur; il ne fut annoncé que par lui-même.

Quelles étaient alors les positions de l'armée chrétienne? Scanderbeg, avec mille fantassins et trois mille chevaux, campait au pied d'une montagne, près de la ville; Tanusios et Musakhi, avec les autres corps, s'étendaient dans une vaste plaine. Des gardes avancées les protégeaient, et vingt-cinq hommes, postés assez loin de Belgrade, sur une haute montagne, devaient, en cas d'alerte, allumer un grand feu. Mais, soit trahison, soit défaut de vigilance, le signal ne fut pas donné, et les Turks, en masse, se précipitant à l'improviste sur Tanusios et Musakhi, les enveloppèrent de toutes parts. Revenus de leur première surprise, les Albanais s'efforcèrent de résister, mais en vain; un très-grand nombre périrent, Musakhi, entre autres, après des prodiges de valeur.

L'arrivée de Scanderbeg arrêta le carnage. Il serait accouru plus tôt, si les siens ne l'avaient supplié d'attendre le moment favorable. Tel alors qu'un lion enchaîné qui apprête en rugissant ses terribles armes, le guerrier épirote frémissait, bondissait d'impatience. C'est dans ces violentes émotions que sa face subissait d'étranges altérations; alors sa lèvre inférieure se fendait et le sang jaillissait en abondance. Aussi telle fut

l'impétuosité de cet ouragan un instant comprimé, que, pour le soutenir, Sewali eut besoin de toutes ses forces. Déjà même, ayant enfoncé les escadrons qui entouraient le pacha, Scanderbeg pénétrait victorieusement jusqu'à lui, quand les deux sicaires parvinrent à se rapprocher du prince. Dès qu'un gros corps de cavalerie qui les secondait eut isolé Scanderbeg, tous deux coururent à lui, le cimeterre en main. Comme le triomphe, le salaire leur semblait certain. Après avoir paré quelque temps une grêle de coups, Scanderbeg fend la tête à Barakhi, l'un d'eux, et le jette mort à ses pieds. Amath, l'autre, dans cette lutte extrême, laisse échapper son sabre; désespéré alors, et comme ivre de rage, il s'élance sur Scanderbeg, l'étreint convulsivement, cherche à le désarçonner, bien qu'enlevé lui-même de cheval par les terribles secousses qu'il reçoit de ce formidable ennemi; mais tout à coup il se détache, chancelle, et roule sanglant sur la poussière : Scanderbeg lui ayant glissé sa lame derrière la nuque, venait de lui trancher la tête.

Ainsi débarrassé et rejoint par les siens, il charge l'ennemi; son bras venge impitoyablement tant de braves immolés.

La nuit devenant sombre, Sewali mit fin au combat, et aussitôt Scanderbeg, abandonnant son artillerie, se retira à une demi-lieue de Belgrade, sur une montagne hérissée de bois. Cette triste journée lui coûtait cinq mille hommes; presque tout le contingent napolitain y périt. Georges Thopia, frère de Tanu-

sios, criblé de traits, inanimé, allait tomber au pouvoir de l'ennemi, quand les siens, le relevant, l'attachèrent sur un cheval, et l'héroïque cadavre chrétien fut ramené sous l'étendard de la Croix. La perte des Turks dut être considérable, puisque Muhammed, en apprenant les détails de l'action, ne put s'empêcher de dire : « Quoique « vainqueur, je me crois vaincu. » Ses soldats commirent d'affreuses barbaries : ainsi, jaloux de rapporter des trophées dignes d'eux, ils tranchaient les têtes des blessés respirant encore; mais une excessive chaleur ayant putréfié ces débris, ils les écorchaient et ne réservaient que la peau, qu'on remplissait de paille. Plus le vivant avait été redoutable et plus le mort était insulté. A ce titre, le brave Musakhi avait droit aux plus hideux outrages; ses membres, que tant de nobles blessures semblaient avoir consacrés sur vingt champs de bataille, furent coupés et jetés çà et là. Des centaines de troncs informes allèrent au loin infecter les campagnes.

A la nouvelle de ce désastre, l'Albanie fut en deuil; comme toujours, en pareil cas, la crédulité populaire avait exagéré le mal ; mais au milieu de cette terreur même, la grande idée que l'on avait de Scanderbeg ne reçut pas l'ombre d'une atteinte : à entendre la rumeur générale, toujours invulnérable, toujours sauvegardé par la main de Dieu, ce guerrier surhumain avait seul survécu.

C'était là le premier échec de Scanderbeg; les conséquences pouvaient en devenir bien funestes : l'énergie

des populations albanaises en serait-elle ébranlée? Les princes chrétiens continueraient-ils leur assistance? la guerre enfin, cette guerre nationale et religieuse, allait-elle être encore possible? De si graves questions préoccupaient Scanderbeg, lorsque le plus imprévu de tous les coups vint le frapper : le meilleur de ses capitaines, son intime confident, Mosès (de Dibra), trahissant son prince, sa patrie, sa foi, avait passé à l'ennemi. Peut-être tout l'or du Sulthan n'eût-il pu l'ébranler, mais l'offre de la couronne d'Albanie triompha de sa fidélité. Quoique blessé au fond du cœur, Scanderbeg ne parla de cette défection qu'en termes très-modérés, imposant même silence à ceux qui prétendaient qu'elle était depuis longtemps préméditée. « Dieu veuille, » s'écria-t-il, après quelques instants de silence, « qu'avec Mosès toute « trahison et toute infortune aient quitté l'Albanie! »

Ayant ensuite congédié ses troupes, et rendu compte au roi Alphonse des derniers événements, il alla embrasser sa sœur Manisa, triste veuve de Musakhi, donna pour tuteur à ses enfants Tanusios, et lui laissa, avec l'administration de toutes les affaires, l'usufruit de la principauté de son mari. Une telle confiance ne pouvait être mieux placée, car la sœur était digne du frère. C'est là que Scanderbeg apprit l'arrivée à Croïa d'une ambassade du roi de Naples. Il se hâta d'y retourner pour la recevoir. Alphonse lui envoyait de riches présents, et mettait de nouveau à sa disposition troupes et subsides.

Pendant ce temps, Sewali rentrait à Andrinople, avec

une pompe triomphale. Précédés des étendards chrétiens, paraissaient d'abord les prisonniers, les mains liées derrière le dos; puis les armes, les dépouilles, les têtes hideuses qu'on jeta par les rues, et qui servirent de jouets aux enfants; la paille fétide qui les remplissait se vendit au poids de l'or. Parmi les captifs italiens, les jeunes furent adjugés aux plus offrants enchérisseurs: quant aux vieux, aux blessés, on les empala vifs, ainsi que tous les Albanais. Pas un, au milieu de leurs tortures, ne renia son Dieu; tous, glorieux martyrs, se consolaient de mourir ainsi pour le nom de Celui qui est mort pour tous.

Certes, de tels supplices furent doux à la haine de Muhammed; mais, ce qui la flatta le plus, ce fut la présence de ce Mosès, jusqu'alors si fidèle à son prince, si redouté de ses ennemis. N'était-ce pas, aux yeux du monde, la plus significative de toutes les victoires; aux yeux de l'Albanie, le présage d'une inévitable défaite? Comblé de caresses, Mosès reçut d'abord une pension considérable. Mais il ne put obtenir ce qu'il demandait avec instance, le commandement d'une armée contre Scanderbeg. Objectant l'approche de l'hiver, Muhammed lui répondit qu'il valait mieux attendre le printemps. Trop avisé pour se confier sans épreuve à un traître, et sachant que qui a trahi peut trahir encore, il se réservait ainsi les moyens de sonder la sincérité de son nouveau serviteur. Toutefois, pour ménager sa susceptibilité, le Sulthan n'envoya pas d'autre général en Epire.

L'hiver se passa donc sans hostilités entre les Turks et les Albanais.

Mais cette criminelle ambition, qui, d'un loyal guerrier, avait fait un transfuge, ne laissait aucun repos à Mosès. Sans cesse il renouvelait ses démarches; enfin, après six mois d'attentive étude, on crut pouvoir compter sur lui. Mosès ne demandait que quinze mille cavaliers; à l'entendre, dès son apparition en Epire, presque toute la population, les Dibriens surtout, accourraient sous ses drapeaux. En ce moment, Muhammed rassemblait toutes ses forces contre l'Empire Grec; mais détacher quinze mille hommes, ce n'était pas un dommageable affaiblissement. Mosès les obtint donc, et, le 23 février 1453, année douloureusement mémorable pour la chrétienté, il quitta Andrinople, marchant contre tout ce que son cœur avait aimé jusqu'alors, contre tout ce que son bras avait si vaillamment défendu.

LIVRE IV

1453

Siége de Constantinople par Muhammed. — Défense héroïque. — Noble mort de l'empereur Constantin (*Dragosès*). — Prise et sac de la ville.

Ce fut dans la nuit du 24 au 25 juillet 1261, qu'à la tête de vingt mille Grecs, Strategopulus, général de l'empereur Michel Paléologue, régnant à Nicée, pénétra dans Constantinople, et qu'une ombre de souverain, Baudoin II, épouvanté, s'enfuit en toute hâte, sur un navire à l'ancre dans la *Corne d'Or*.

Ainsi finit, après cinquante-sept années d'existence, l'Empire Latin.

En apprenant la rentrée triomphante de ses compatriotes dans leur ville, un sage vieillard, Tornice, versa des larmes. Comme on s'en étonnait: « Eh! ne voyez-vous « pas, » s'écria-t-il, « que l'Empire est au pillage! Tous « les biens viennent des campagnes, et nous n'avons « plus de campagnes! Nos guerriers s'énerveront dans les

« molles voluptés de Byzance! Et alors, s'élançant de leurs « montagnes, les Turks envahiront l'Europe et s'empare- « ront de Constantinople. Voilà pourquoi je pleure! »

Deux siècles plus tard, la triste prédiction devait s'accomplir.

Depuis la mort d'Othman jusqu'en 1452, c'est-à-dire dans l'espace de cent vingt-six années, ses six premiers successeurs, Ourkhan, Murad Ier, Baïezid Ier, Muhammed Ier, Murad II, Muhammed II avaient arraché à l'Empire Grec l'Asie Mineure, la Thessalie, la Thrace, une portion de la Bulgarie, plus de la moitié du littoral de la mer Noire, quelques îles de l'Archipel et la rive gauche du Bosphore. « Suivant cette politique guerrière, qui « leur faisait placer leur capitale dans leur dernière con- « quête, ils avaient pris Andrinople pour siége de leur « empire[1]. »

Quand celui qui devait être le dernier des Césars grecs, Constantin Paléologue, ou *Dragosès*, (nom qu'il tenait de sa mère), monta, en 1449, sur ce trône en ruines, l'Empire se réduisait à Constantinople, à Lesbos, à l'Achaïe, à la Morée; et encore les princes grecs, qui gouvernaient ces provinces, ne reconnaissaient-ils que fort imparfaitement la souveraineté du monarque byzantin. Aussi peut-on dire qu'à cette époque l'Empire se trouvait contenu et comme prisonnier dans l'enceinte même de la capitale. De tout ce corps immense, il restait

[1] M. Villemain, *Lascaris, ou les Grecs du* XVe *siècle.*

la tête; et cette tête, à peine avait-elle une âme.

Dans la pensée des Suleiman, des Murad, la domination ottomane devait, comme une *ceinture triomphale*, longer toute la mer Adriatique; mais cette limite n'a jamais été complétement atteinte : la conquête n'alla pas aussi loin que l'ambition.

L'intrépide résistance des Albanais, des Serviens, des Bosniaques, retarda la marche du torrent. Maîtresse de l'Adriatique, Venise étendit sa protection sur les villes maritimes et sur les îles. Raguse et le Monténégro maintinrent leur indépendance. Déjà Baïezid-Ildirim (l'*Eclair*, la *Foudre*), en 1402, avait assiégé Byzance : mais le terrible Timur étant tout à coup apparu en Galatie, le Sulthan était accouru à sa rencontre, pour se faire vaincre près d'Angourieh [1], là même où Pompée anéantit Mithridate.

Timur retarda d'un demi-siècle la chute de Constantinople.

Deux fois Murad II avait attaqué cette ville, mais sans succès. Depuis cent années, une telle proie excitait toute la convoitise des Sulthans.

A son avénement, quand les ambassadeurs d'Asie et d'Europe vinrent le complimenter, en sollicitant son amitié, Muhammed II leur répondit avec la plus rassurante modération. Bienveillant même dans son langage, il affecta de ne parler que de la paix et de ses avantages

[1] Ancyre.

pour tous. Des serments solennels ranimèrent la confiance de l'empereur grec. A sa prière, la cour de Byzance gardait Ourkhan, fils véritable ou supposé de Baïezid : Muhammed, pour le payement d'une pension annuelle de trois cent mille aspres, assigna libéralement un riche domaine sur les bords du Strymon [1].

Mais de significatifs symptômes ne tardèrent pas à se manifester, et les yeux se dessillèrent; ses voisins surtout durent s'alarmer. De sévères réformes dans le faste de la cour paternelle, l'incorporation à l'armée de sept mille fauconniers, jusqu'alors affectés aux chasses, un grand développement de forces militaires, tout révélait les préparatifs d'une ambition prête à éclater.

Dès la première année de son règne, Muhammed, suivi d'une imposante armée, parcourut les provinces d'Asie. Vainqueur des Karamaniens, il accepta leur soumission, sans aller plus avant; il lui importait d'être tout entier à l'exécution de son grand projet.

Malheureusement pour les Grecs, leur imprudence hâta l'événement.

Selon certains casuistes musulmans, les fidèles ne pouvant être liés par une promesse contraire aux intérêts de leur religion, le Sulthan était maître d'annuler ses propres traités et ceux de ses prédécesseurs. Trop magnanime pour user d'un aussi honteux privilége, Murad l'avait loyalement dédaigné. Mais les mêmes

[1] Aujourd'hui *Strouma*, ou *Kara-Sou*.

scrupules n'arrêtèrent point son fils; et le plus orgueilleux des hommes descendit, sans rougir, à de basses perfidies.

S'emparer de Constantinople, était devenu son idée fixe. Le sachant, les Grecs auraient dû éviter tout prétexte de rupture; loin de là, leurs ambassadeurs suivirent obstinément le camp turk: ils demandaient au Sulthan de payer, d'augmenter même la somme annuelle reçue par l'Empire. De telles obsessions fatiguaient le Divan; le vézyr Kalil-Pacha, secrètement dévoué aux chrétiens, crut même devoir leur transmettre l'opinion de ses collègues, en termes de nature à les effrayer. Malheureusement la salutaire impression d'un tel avertissement disparut devant l'obligeant accueil de Muhammed, devant sa gracieuse promesse de satisfaire les Grecs, dès son arrivée à Andrinople.

Mais à peine eut-il repassé l'Hellespont, que la pension fut supprimée, les officiers chassés des rives du Strymon.

Bientôt un acte plus significatif encore éclata, comme le menaçant manifeste d'une ardente convoitise : Baïezid-Yildirim [1] avait élevé, sur la rive asiatique du Bosphore, la forteresse de Guzel-Hyssar; Muhammed résolut d'en construire une plus formidable sur la rive opposée, c'est-à-dire du côté de l'Europe.

[1] Et non Muhammed Ier, grand-père de Muhammed II. C'est une erreur que Ducas, xxxiv, pag. 134, place dans le discours de l'ambassade grecque.

C'était se rendre ainsi maître du passage de la mer Noire, et déjà commencer le siége de Constantinople[1].

Différer davantage n'était plus au pouvoir de l'impatient Muhammed. Dessinant lui-même les murailles de Constantinople, il indiquait les points d'attaque, l'emplacement des batteries et des machines de guerre. Son sommeil en était troublé.

Une nuit, vers la seconde veille, il appela son vézyr Kalil-Pacha. L'heure, le message, le caractère du maître, sa propre conscience, tout alarma le ministre. C'est lui qui, possédant la confiance de Murad, avait préparé son retour au trône. Muhammed, lors de son avénement définitif, avait confirmé Kalil-Pacha dans ses emplois; mais plus sa faveur semblait grande, et plus le vieux vézyr se méfiait de l'abîme: dévoué aux chrétiens sous le règne précédent, il avait reçu le nom odieux pour les Osmanlis, de *Giaour-Yol-Daschi*[2], et il entretenait avec l'ennemi de mystérieuses intelligences.

S'inclinant devant un tel ordre, Kalil-Pacha embrassa sa femme et ses enfants qu'il n'espérait plus revoir, remplit d'or une coupe, vint en toute hâte au palais, se prosterna aux pieds du Sulthan, et lui offrit le tribut de sa reconnaissante soumission. « Non », lui répondit Muhammed, « je ne reprends pas ce que je t'ai donné; »

[1] Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain.*

[2] C'est le Καβουρ ορταγη que Ducan traduit par ὁ των απιςων συντροφος.

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. II.

« j'accumulerai même mes bienfaits sur ta tête. Mais, en « retour, il me faut un présent, un trésor sans pareil : « je veux Constantinople. Tiens, regarde ce lit en « désordre, où je me tords sous le feu qui me consume : « plus de repos pour moi, plus de sommeil que dans la « capitale des Grecs ! Aide-moi à prendre Constantino- « ple ! — Le même Dieu qui t'a donné une si « grande portion de l'Empire Romain », lui répondit le vézyr rassuré, « ne t'en refusera pas la capitale. Ordonne, « nos vies, nos fortunes sont à toi. »

Muhammed II aimait à ajouter au namaz[1] cette prédiction du Prophète à Eyoub, son porte-étendard : Les « Croyants s'empareront de Constantinople ; le meilleur « prince sera celui qui fera cette conquête, et la meilleure « armée sera la sienne. » Sur la foi de ces paroles, les Arabes du VIIe siècle tentèrent sept fois, en peu d'années, la prise de Constantinople; Eyoub, qui les avait si souvent répétées, périt, en 672, devant les murs de la ville.

En attendant, pour calmer son impatience et occuper ses menaçants loisirs, le jeune Sulthan faisait ravager le Péloponèse par son lieutenant Tourakhan, et bâtissait à Andrinople le palais de Jehan-Numa (*la Guérite du Monde*) ; comme justification d'un tel nom, il se plaisait à lui donner une hauteur prodigieuse.

Dès 1452, six mille ouvriers, dirigés par Muhammed lui-même, avaient construit, en trois mois, sur la rive droite du Bosphore, dans la plaine d'Atomaton, avec la

[1] Prière de midi des musulmans.

chaux de Phrygie, les bois des forêts d'Héraclée et de Nicomédie, et les pierres d'Anatolie, une forteresse que le Sulthan appela *Boghaz-Kècén*[1] (*Coupe-Gorge*). On lui donna la forme triangulaire; une grosse tour épaulait chacun de ses angles; l'épaisseur des murs avait vingt-deux pieds; le diamètre des tours, trente. Elle faisait face à l'autre forteresse bâtie par Baïezid, sur la rive gauche du canal. Firouz-Aga en reçut le commandement, avec quatre cents Janissaires sous ses ordres.

De magnifiques églises, situées sur les deux rives, de splendides colonnes de marbre, consacrées à l'archange Saint-Michel, fournirent aussi des matériaux à *Boghaz-Kècén*, et les chrétiens, qui osèrent se plaindre de ces profanations, furent égorgés : après le sacrilége, les martyrs.

1 En turk, *Boghaz* signifie à la fois *gorge* et *détroit*, ou *passage* dans une montagne, comme *port* chez les habitants des Pyrénées.

Confondant le mot *boghaz* (*gorge*) avec le mot *basch* (tête), les Grecs crurent que le fort s'appelait *Basch-kezen* (*Coupe-Tête*). Ils le désignèrent sous le nom de Λαιμοκοπας (*Coupeur des flots*), à cause du bruit des vagues se brisant contre le rocher du promontoire Herméen.

« Le château d'Europe,—*Rouméli-Hissar*,—nommé aussi *Boghaz-*
« *Kécen* (*coupe-gorge*), fait fort bonne figure sur le revers de la col-
« line avec ses tours blanches d'inégale hauteur et ses murailles cré-
« nelées. Les trois grosses tours et la petite, qui est près du bord de la
« mer, dessinent à rebours, selon l'écriture turque, quatre lettres,
« M.H.M.D., qui forment le nom du fondateur, Muhammed II.

« Ce rébus architectural, qu'on ne devinerait pas, rappelle le
« plan de l'Escurial, représentant le gril de saint Laurent, en l'hon-
« neur duquel fut élevé le monastère. On ne s'aperçoit de cette bizar-
« rerie que si l'on est prévenu.» (Théophile Gautier, *Constantinople*.)

Constantin ayant adressé au Sulthan quelques réclamations modérées : « C'est sur le champ de bataille « de Warna, » répondit Muhammed, « que mon père, « Murad II, de glorieuse mémoire, jura d'élever une « forteresse en face d'Anatolie-Hissar ; ce serment, je « l'accomplis. Avez-vous, » ajouta-t-il en s'adressant aux députés grecs, « avez-vous le droit d'examiner ce « qu'il me plaît de faire sur mon territoire? Ces deux « rivages sont à moi : celui d'Asie, parce que les Otto- « mans l'habitent ; celui d'Europe, parce que vous ne « savez pas le défendre. Allez dire à votre maître que « le Sulthan d'aujourd'hui ne ressemble point à ses pré- « décesseurs, et que leurs vœux n'allaient pas aussi « loin que va ma puissance.

« Retirez-vous, je le permets. Mais à l'avenir, tout « porteur de semblables messages sera écorché vif. »

A ces sauvages menaces, l'empereur grec répondit en chrétien, comme plus tard il allait agir en héros : « Puisque ni serments ni traités, ni déférences ne « peuvent assurer la paix, poursuis tes attaques impies : « en Dieu seul est ma confiance. S'il lui plaît d'adoucir « ton cœur, je me réjouirai de cet heureux changement ; « s'il te livre Constantinople, je me soumettrai sans « murmure à sa sainte volonté. Mais tant que le souverain « juge des princes de la terre n'aura pas prononcé contre « nous, je dois vivre et mourir en défendant mon peu- « ple. »

C'est le vendredi après Pâques, 6 avril 1453 (22 Na-

by 1[er], 837), que Muhammed parut devant la ville, arborant l'étendard du Prophète, vis-à-vis de la Porte *Saint-Romain* (ainsi nommée pour sa proximité d'une église dédiée à ce saint), sur la côte du triangle qui regarde la terre ferme, à l'endroit même où, trente ans auparavant, lors du siége de 1423, Murad II avait pris position.

« Un matin, » dit l'historien Khodja-Effendi (Saad-Eddyn-Muhammed), « pendant que l'armée lumineuse « du soleil s'avançait pour s'emparer du château des « ténèbres; l'avant-garde victorieuse du grand Sulthan « (Muhammed II) arriva sous les murs de Constantino- « ple; bientôt l'armée impériale, semblable à une mer « sans limites, et à mille torrents impétueux, se préci- « pita sur ses traces et vint assiéger la place du côté de « la terre [1]. »

L'armée turke s'élevait [2], avec une immense artillerie, à deux cent cinquante mille hommes environ, parmi lesquels des soldats de toutes les nations, des renégats de tous les pays. Voici comment Muhammed les avait répartis :

Cent mille cavaliers occupaient la partie la plus re-

1 *Tadj-al-Tawarikh*, *Couronne des histoires*.

2 Ducas évalue le nombre des Turks à deux cent mille hommes ; Phranzès * à deux cent cinquante-huit mille ; Léonard de Khios à trois cent mille ; Chalcondyle à quatre cent mille. Mais un témoin, un acteur du triste drame, qui pouvait lui aussi s'écrier douloureusement : *Et quorum pars magna fuit*, Phranzès, n'y compta que deux cent cinquante mille hommes.

* Voir *Notes et pièces justificatives* (XII).

culée du camp; cent mille fantassins d'Asie formaient l'aile droite, en s'étendant jusqu'à cette Porte *Dorée*, d'où partaient autrefois les triomphateurs, quand, à Constantinople, on triomphait encore; on l'a murée à cause d'une prophétie annonçant que les chrétiens rentreraient un jour par cette porte: sur le frontispice reste encore le nom de Théodose, qui, après les défaites des barbares et de Maxime, l'avait surmontée d'une statue de la Victoire.

L'aile gauche, de cinquante mille Européens, se prolongeait dans la direction du nord, jusqu'à la Porte de *Bois* (*Odoun-Kapouçi*), et au golfe de Chrysocéras.

Le Sulthan se tenait au centre, avec quinze mille Janissaires. Sa tente se dressait derrière la colline qui fait face à la porte anciennement appelée *Caligaria*, et que les Turks ont appelée *Egri-Kapouçi* (Porte *Courbée*). Douze cents Janissaires en défendaient les abords; un fossé profond, fortement palissadé, l'entourait. Pour contenir les Génois de Péra et de Galata, Zaganos-Pacha, parent de Muhammed, alla s'établir, avec quelques troupes, au-dessus du port intérieur.

La flotte était de dix-huit trirèmes, de quarante-huit birèmes, de vingt-cinq navires de transport, de plus de trois cents autres de moindre grandeur; en tout quatre cent vingt bâtiments. On l'avait équipée pendant l'hiver, sous la direction de Balta-Oghlou, dans une baie du Bosphore qui s'appelle encore aujourd'hui la baie de Balta-Oghlou. Ayant appareillé à Phidalia, elle fit voile

vers *Diploncion* (Beschiktasch). C'est de cette rade qu'une partie des bâtiments allait être bientôt tirée à terre.

Bourgade thracienne sous le nom de *Lygos*, colonie grecque sous celui de Byzance[1], puis, nouvelle capitale de l'Empire Romain sous la pompeuse dénomination de Nεα Pωμα, devenue enfin et restée Κουσταντινοπολις[1], cette belle reine du Bosphore, assise, comme sur un trône, sur son promontoire partagé en sept collines, semble destinée à dominer deux mers et deux parties du monde.

La mer de Marmara, l'antique *Propontide*, mer intérieure de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large, renfermée entre l'Europe et l'Asie, reçoit, d'une part, le Bosphore de Thrace, et, de l'autre, elle communique avec l'Archipel (*OEgeum-Mare*) par le détroit des Dardanelles.

[1] Six cent cinquante-six ans avant J. C., Byzas, à la tête d'une colonie mégarienne, s'arrêtant sur le magnifique promontoire de forme triangulaire, dominé par sept collines inégales qui se dressent en face de l'Asie, y fonda, au 41°1'27" de latitude, et au 26°35 de longitude, la ville devenue depuis si célèbre, et lui donna son nom.

[2] Les Byzantins parlaient dorien. Quant aux paysans des environs, dans leur grec dorien vulgaire, ils disaient en s'y rendant : « Nous allons, *es tan bolin*, dans la ville. » Des mots grecs, ις τὴν πόλιν, les Turks ont fait *Istambol*, et par un jeu de mots à sens religieux, *Islambol, plénitude de l'islamisme*. Ils l'appellent aussi *Oummedunya* (*Mère du Monde*), *Stamboul* (*la bien gardée*).

Dans les annales russes, elle se nomme *Tzarigorod*, ou la *ville royale* ; *Tzarigrod* chez les Slaves ; *Zarigrad* chez les Bulgares et les Valaques. Dès le xe siècle, les Islandais et les peuples scandinaves la connaissaient sous le nom de *Myklagard* (*la Grande Cité*).

D'un côté, la Propontide et les contrées qui l'avoisinent, la Chersonèse, la Thrace; de l'autre, la Troade, l'Asie Mineure, la Bithynie; que de souvenirs!

Resserré entre l'extrémité des montagnes de la Thrace et de la Bithynie, le Bosphore[1] s'étend en un long canal sinueux, dont les rives peuvent abriter les plus gros vaisseaux. Par l'intermédiaire de cette mer, qui « n'a de noir que son nom » comme l'a dit Tournefort, il reçoit les eaux du revers de l'Asie Mineure, celles du Caucase, du plateau de la Russie et du versant des Alpes, depuis les sources jusqu'à l'embouchure du Danube.

Les vents lui amènent les produits de la Méditerranée et de l'Archipel; les caravanes, les richesses de la Perse, des Indes, du golfe Persique.

Situation vraiment merveilleuse, admirée, convoitée, dès les temps les plus reculés, comme de nos jours. La poésie, en des chants admirables, a dit que la Grèce s'arma contre Ilion pour châtier le ravisseur d'Hélène, et venger l'hymen outragé; mais l'histoire ne pourrait-elle pas dire aussi qu'en renversant l'empire de Priam, les Grecs brisaient l'obstacle qui leur fermait l'Hellespont?

Que d'expéditions aventureuses, héroïques, depuis celles du navire *Argo*[2], de Xerxès et d'Alexandre, jus-

[1] Βόσπορος, *passage de bœuf.* Le nomme-t-on ainsi parce qu'en effet un bœuf peut le franchir? ou bien est-ce un souvenir d'Io traversant, après sa métamorphose en vache, le Bosphore de Thrace?

[2] Cest à cette mémorable expédition de marchands grecs, treize cent cinquante ans avant l'ère vulgaire, pour étendre jusqu'au fond

qu'au passage des croisés de Venise et de Champagne, marchant à la conquête de Byzance, et jusqu'à la menaçante inondation des Turks se précipitant sur l'Europe chrétienne[1] !

Au nord, un petit golfe, dérivation du Bosphore, et nommé autrefois *Chrysocéras*[2], *la Corne d'Or*, sépare Constantinople de Galata ; c'est un des plus beaux ports du monde. Douze cents vaisseaux y trouvent un mouillage sûr.

Quant au côté du triangle qui, en se courbant, s'étend du nord-est vers le sud-ouest, la Propontide, ou mer de Marmara, le baigne ; elle y forme une rade appelée, du temps des empereurs grecs, le Port de *Sophie*, le Port *des Galères*, le Port *du Palais impérial*, le Port *du Bucaléon*, parce que, non loin de là se voyait un groupe représentant le combat d'un loup et d'un lion. Par opposition au grand Port situé sur le golfe de Chrysocéras, et nommé Port *Intérieur*, ce dernier s'appelait Port *Extérieur*.

du Pont-Euxin leur commerce, (borné dans leur pays, au littoral de la mer Égée et aux îles de l'Archipel) expédition si poétisée par Apollonius d'Alexandrie, que Newton fit remonter les observations, bases de son traité de chronologie. Mais la terre fut moins docile au génie du grand homme que l'espace où se meuvent les corps célestes.

Voir la *Défense de la Chronologie fondée sur les monuments de l'histoire ancienne contre le système chronologique de Newton*, par Fréret, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

[1] Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient.*

[2] Κρυσοχέρας.

Une seule muraille entourait les deux côtés baignés par la mer, mais une double enceinte le côté tenant au continent. Chaque enceinte était crénélée, munie de tours et, de distance en distance, de portes que flanquaient de forts bastions. La première muraille était moins élevée que la seconde; au dehors, un fossé très-large et très-profond, avec revêtement de pierres de taille, en défendait les approches; plus exposé que les deux autres aux insultes de l'étranger, ce côté avait nécessairement dû être plus fortifié. A chaque angle, ou pointe du triangle, se dressait une espèce de château fort.

A la pointe orientale, appelée autrefois l'*Acropolis*, et aujourd'hui *Pointe sur Sèraï*, se trouvait le fort de Saint-Démétrius, non loin de l'église consacrée à ce saint: elle donnait aussi son nom au promontoire, comme on appelait *Bras de Saint-George*, à cause d'une église construite sur le rivage, la mer formant le port; au second angle, que l'on atteint en suivant la ligne du port à la terre ferme, on voyait le *Cynègion*, (amphithéâtre destiné aux combats d'animaux) aujourd'hui *Haiwen-sèraï* et derrière s'élevait le grand palais des *Blachernes*. De là, en longeant la muraille, double clôture de la ville, du côté du continent, on arrivait à la troisième pointe du triangle où se trouvait le *Cyclobion* ou *Pentapyrgion*, si connu depuis sous le nom de *Château des Sept-Tours*.

Les murs d'enceinte occupent encore l'emplacement de ceux que, par ordre de Théodose II, le consul Cyrus-Constantin fit construire; la circonférence en est aussi à

peu près la même. Chalcondyle, en effet, l'évalue à cent onze stades, Gillius à treize milles italiens, et les meilleurs plans modernes à neuf mille huit cents toises.

Avec une circonférence de quarante stades, l'ancienne Byzance s'étendait du côté de la terre, jusqu'au *Besestan*, ou *Grand-Marché;* l'enceinte de Constantin le Grand n'atteignit pas, sur tous les points du moins, le périmètre actuel. Ce développement n'eut lieu que sous Théodose le Jeune, et durant le règne d'Héraclius, vers 625. Maintenant, la ville a vingt-huit portes, dont quatorze du côté du port, sept du côté de la terre, et autant sur la Propontide [1]. Quant aux fortifications, l'infidélité de deux agents, Manuel Giagari et Néophytus de Rhodes, avait détourné les fonds destinés à leur reconstruction; et telle était l'incurie de ce triste gouvernement, condamné à périr par sa propre ineptie, que d'aussi scandaleuses dilapidations, en présence d'ennemis séculaires, n'étaient pas même réprimées. Lors du pillage de la ville, on retrouva enfouies soixante mille pièces d'or destinées à ce patriotique usage. C'est un légat du pape Nicolas V, le cardinal Isidore, qui, touché du sort des Grecs, répara, autant que possible, le crime des deux misérables, et fortifia, à ses frais, ces tours d'Anemas où Andronic avait autrefois renfermé son père Jean Paléologue Ier, ainsi que ses deux frères Manuel et Théodore.

[1] Maltebrun, *Précis de Géographie Universelle.*

Voilà, à peu près, Constantinople, quand le fils de Murad vint l'assiéger.

A la vue du formidable appareil qui enveloppait leur ville comme un linceul de mort, l'abattement, le désespoir s'emparèrent des habitants. Partout leur mobile imagination découvrait des signes de la colère céleste. Météores enflammés, prédictions sinistres, pieuses révélations, tout troublait ces âmes défaillantes. On exhuma, des archives de l'État, une prétendue prophétie de l'empereur Léon VI[1], si singulièrement surnommé le *Philosophe*, et qui annonçait, pour l'époque d'alors, la fin de l'Empire d'Orient, prophétie fondée sur la découverte de deux tablettes, trouvées récemment dans le cloître de Saint-George, près de l'Arsenal (à la Pointe du Seraï). Ces tablettes, divisées chacune en plusieurs *champs*, contenaient, l'une la série des empereurs, l'autre celle des patriarches à partir du règne de Léon; mais le nom du dernier empereur et celui du dernier patriarche man-

[1] Il avait la prétention de lire dans l'avenir, et les superstitieux Grecs ne lui contestaient pas cet avantage. On a conservé de lui dix-sept oracles, phrases sans suite et sans raison, en vers ïambiques. Mais Léon a laissé d'autres travaux plus recommandables : il refondit le Corps de Droit commencé par Basile, et qu'on appela *Basiliques*; il publia cent treize *Nouvelles* et des *Epitomes*. Son meilleur ouvrage est sa *Tactique*. Les bibliothèques de Florence et du Vatican renferment sans doute d'autres ouvrages militaires de Léon en manuscrit, et des discours religieux et moraux, car ce prince sans mœurs se consolait des vertus qui lui manquaient, en en parlant beaucoup. Il avait aussi composé un cantique sur le Jugement Dernier et un poëme sur la triste décadence de la Grèce.

quaient à chaque série, pour lesquelles deux *champs* avaient été laissé vides.

Une autre prophétie, annonçant la chute de l'Empire Grec, se trouvait parmi les oracles attribués à la sibylle d'Érythrée.

Suivant un récit accrédité, Michel, le premier des Paléologues, ayant demandé à un devin quelles seraient les destinées de l'Empire sous ses descendants, celui-ci, pour toute réponse, n'avait prononcé qu'un mot : *Mamaïmi ;* or, ce mot, privé de sens en lui-même, indiquait néanmoins, disait-on, par le nombre de ses lettres, qu'il y aurait sept empereurs de la famille des Paléologues, et que le dernier serait précipité du trône. On étendait le même présage à la famille d'Othman; elle ne devait également donner que sept princes, et perdre ensuite l'héritage des Seldjoukides.

Enfin un écrivain byzantin rapporte qu'après la bataille de Kossowa, Hunyade déplorant sa défaite, un vieillard s'avança pour le consoler, et lui dit : « Tant « que les Grecs n'auront pas été exterminés, les chrétiens « seront toujours malheureux. Pour mettre un terme aux « revers des fidèles, il faut que Constantinople tombe au « pouvoir des Turks. »

Outre deux prédictions relatives à deux des portes de Constantinople, il y en avait deux autres spéciales à la ville elle-même : d'après l'une, les ennemis pénétreraient au milieu de Constantinople, jusqu'à la place du *Taureau;* mais là les habitants se retourne-

raient, et, repoussant les ennemis au dehors des murailles, ils rentreraient en possession de leur cité.

Suivant l'autre, qui remonte à des siècles très-reculés, et qu'on attribue généralement à un saint homme appelé Morenus, un peuple armé de flèches devait s'emparer du port de Constantinople, et exterminer toute la population grecque. Il y avait ainsi évidente contradiction entre la première et la seconde; mais la prophétie, n'annonçant qu'un danger passager, était en quelque sorte perdue dans une multitude d'autres beaucoup plus sinistres, qui révélaient le triste sort réservé à la ville, à l'Empire, à la dynastie régnante.

Toutefois, il faut dire, quant aux paroles de Morenus, qu'elles étaient vagues et applicables non-seulement aux Arabes, aux Persans, aux Turks, mais encore aux Slaves, aux Bulgares, aux Awares, et même aux Francs, aux Latins, aux Grecs, à tous les peuples enfin qui assiégèrent[1] Constantinople et se servaient de l'arc[2].

Mais une autre superstition exerça une influence bien plus funeste encore sur la crédulité publique : des visionnaires ou des traîtres répandirent le bruit qu'il était tombé du ciel un décret ordonnant de laisser entrer les Turks dans la ville; arrivés à la colonne de Justinien, un ange devait les y exterminer tous. Cette prescription s'accordait trop bien avec la pusillanimité de ces masses dégénérées, pour être contestée. Aussi aucun habitant

[1] Voir *Notes et pièces justificatives* (XIII).

[2] Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. II.

ne voulait-il s'armer et se réunir à la garnison; la peur appelait cela respecter les arrêts de la Providence!

Dans cette honteuse prostration des cœurs, quelles étaient, pour résister à ce monde d'ennemis, les ressources de l'Empire réduit au territoire même de sa capitale? Deux mille Génois, commandés par le brave Giustiniani, et six ou huit mille Grecs ou étrangers; en forces navales, quatorze voiles. Lors de sa conquête par les Croisés, en 1204, Constantinople possédait un million d'habitants : deux cent cinquante ans plus tard, il lui en restait tout au plus deux cent mille.

L'Empereur avait ordonné un recensement des citoyens et même des moines en état de prendre les armes : Phranzès, auquel la liste fut remise, eut le chagrin d'annoncer à son maître qu'on ne pouvait compter que sur quatre mille neuf cent soixante-dix *Romains!*

A d'autres époques, pour envahir ce rempart de la chrétienté, presque tous les princes de l'Europe s'étaient ligués : pour le défendre contre les Turks, nul ne se présenta.

Malheureusement la pusillanimité des empereurs byzantins en face des Sulthans leur avait attiré les mépris de l'Occident. De plus, Frédéric III, triste successeur des Habsbourg, ne songeait qu'à ériger l'Autriche en archiduché. Certes, la puissance ne manquait pas au duc de Bourgogne, Philippe le Bon; mais soit affaiblissement de l'âge, soit calcul égoïste, le fils de Jean Sans-Peur enfreignit le premier sa promesse for-

melle de concours; les princes italiens guerroyaient entre eux; l'Aragon et la Castille n'avaient pas encore associé leurs destinées; le Croissant était toujours arboré sur une partie de l'Espagne.

Quelques années auparavant, lorsque le pape Eugène IV avait réclamé l'assistance de l'Empereur : « Ce « sont les Grecs, » répondit le monarque avec humeur, « qui ont ouvert aux Turks les portes de l'Europe, et « mis le loup dans la bergerie. »

Quant aux Français, restés indifférents à la chute de Baudoin II, ils ne s'émurent pas en faveur de l'Empire grec; d'ailleurs Charles VII achevait la délivrance du royaume et l'expulsion des Anglais.

L'Angleterre commençait ses luttes intestines. Seuls dans toute l'Europe, les Génois et les Vénitiens qui avaient des intérêts en Orient, les Polonais et les Hongrois, les premiers menacés après la chute des Grecs, répondirent en 1442, au cri d'alarme du chef suprême de la chrétienté; une croisade contre les Turks fut prêchée dans les diètes de Pologne et de Hongrie. Mais la Pologne était alors trop mal gouvernée pour agir puissamment au dehors, et une fermentation intérieure travaillait la Hongrie.

Quatre vaisseaux génois, dont un appartenant à l'empereur Frédéric III, voilà presque toute l'assistance qu'obtint Constantinople!

Il faut le dire aussi : jamais les querelles religieuses n'avaient été plus ardentes; jamais la haine des schisma-

tiques contre les Latins n'avait éclaté avec plus de fureur.

Le croirait-on? Dans ce moment suprême où, faute de défenseurs, l'Empire allait succomber, Constantin Paléologue fut en butte aux sarcasmes, aux malédictions de ses sujets pour avoir manifesté la judicieuse pensée d'invoquer l'appui de l'Occident. « Non, » s'écriaient les Grecs sur les places publiques, dans les rues, sous les fenêtres du palais impérial, « non, nous « ne voulons ni des Latins, ni de leurs secours ! Loin « de nous l'abominable culte des azymites ! » — « Quant « à moi, » disait le grand-duc Notharas, « j'aimerais « cent fois mieux voir, à Constantinople, le turban des « Turks, que la tiare du pape. »

N'est-ce pas là le presbytérien Knox disant, à propos des catholiques romains : « J'aimerais mieux voir dé« barquer vingt mille ennemis en Écosse, que d'y voir « célébrer une messe ! » Ces deux fanatiques avaient le malheur d'être de la même famille.

Loin de songer aux Turks prêts à les écraser, les insensés Constantinopolitains ne songeaient qu'à empêcher le rapprochement des partis. Le 12 décembre de l'année précédente, dans l'église de Sainte-Sophie, un simulacre de réconciliation [1] avait eu lieu ; mais cette hypocrite démonstration n'était due qu'à l'espoir d'intéresser à leur sort les grandes puissances d'Europe, et d'obtenir ainsi quelques secours. Le feu du schisme

[1] Ducas, xxxvi, pag. 143.

n'était pas éteint, et chaque jour se renouvelaient des luttes scandaleuses. L'animosité des dissidents était à son comble : d'un côté, le clergé de la cour, les chapelains, les diacres assistaient, avec l'Empereur, au service catholique, célébré par le cardinal Isidore; de l'autre, les abbés, les archimandrites, les moines s'en éloignant avec horreur, ne quittaient pas le cloître de Pantocrator, où Gennadius avait été confiné. Du fond de sa cellule, le patriarche foudroyait les azymites; l'*hénoticon*, ou décret qui ordonnait la réunion des deux Églises, il le dénonçait comme une convention impie, et proclamait saint Thomas d'Aquin coupable d'hérésie. Accueillies comme autant d'oracles, ses paroles entraînaient à de folles discordes une multitude de fanatiques, discordes qu'envenimait encore la haine implacable de Lucas Notaras, l'homme le plus puissant de la cour contre les catholiques. Moins égaré, le peuple déclarait que, s'il fallait opter, il préférerait au joug des Turks, ennemis jurés de la foi chrétienne, le joug des Latins, puisque ceux-ci croyaient au Christ et à la Sainte-Vierge [1].

Au lieu de s'unir pour la défense commune, Grecs et Latins se fuyaient, les églises étaient vides; les prêtres refusaient les sacrements aux moribonds du parti contraire; les moines et les nonnes repoussaient tout confesseur ayant reconnu l'*hénoticon*. Une sorte de vertige

[1] Ducas, pag. 148.

s'était emparé des couvents; une religieuse, au grand scandale des fidèles, avait adopté le culte et jusqu'au costume des musulmans, mangeait de la viande et adorait le Prophète. Ainsi s'était passé le carême[1].

Et néanmoins, malgré d'aussi violentes antipathies, Nicolas V, inébranlable dans l'exercice de sa paternité suprême, avait supplié l'Europe de s'armer contre l'ennemi commun.

Plus tard, Calixte III, son successeur, invoquant la protection divine en faveur des Hongrois, que Muhammed II poursuivait d'une guerre d'extermination, ordonna que, chaque jour, à midi, dans toutes les paroisses de l'Europe, on sonnât les cloches; saint et touchant appel aux prières des fidèles.

Pour mieux exciter cette fraternelle ferveur, pour ne faire de toutes les voix qu'une seule voix, de tous les cœurs qu'un seul cœur, Calixte accordait des indulgences à tous les chrétiens qui, au son des cloches, réciteraient le *Pater* et l'*Ave Maria*. Telle fut la pieuse origine de l'*Angelus*, que l'Église catholique a conservé et maintenu jusqu'à nos jours, comme tant d'autres coutumes si bien en harmonie avec la nature de l'homme et sa destinée soit ici-bas, soit là-haut.

Mais, dans cette lamentable extrémité, Constantinople agonisante avait à sa tête, pour sanctifier sa mort et ennoblir ses funérailles, un véritable empe-

1 HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. II.

reur. Abandonné de presque tous, Constantin ne s'abandonna pas lui-même. Il regarda le péril en face, le mesura d'un œil ferme, éleva son cœur à Dieu, et, sans espérer le triomphe, accepta le devoir.

Durant neuf jours, quatorze batteries d'un effroyable calibre foudroyèrent la cité impériale. Un monstrueux canon, le plus fort dont l'histoire fasse mention, avait été fondu à Andrinople par un ouvrier hongrois, nommé Orban ; trente chariots réunis, que traînaient cinquante paires de bœufs, le transportèrent à Constantinople. Braqué en face de la Porte *Saint-Romain*, que depuis on appela Porte du *Canon* (*Top-Capousçi*), il lançait un boulet de six cents livres à plusieurs milles de distance, mais avec plus de bruit que de ravages. Pour le charger, il ne fallait pas moins de deux heures. Ce canon-monstre creva pendant le siége, en broyant le transfuge qui l'avait fondu.

Toute la ligne, depuis la Porte *Dorée* jusqu'à la Porte de *Bois*, était comme hérissée d'artillerie et de balistes ; et, tandis qu'une grêle de flèches inondait perpétuellement les assiégés, des mineurs, venus des montagnes de Novoberda, poussaient leurs travaux jusque dans le fossé de la ville ; à l'abri de toute atteinte, ils pratiquèrent dans la muraille plusieurs ouvertures fatales aux Grecs.

Cependant Constantin et son digne lieutenant Giustiniani soutiennent intrépidement les plus rudes attaques. Génois, Vénitiens, Grecs, tous ressentent cette glorieuse

contagion de l'héroïsme ; tous se multiplient par la valeur; chaque brave semble devenir plusieurs braves; une poignée d'hommes, toute une armée. Grêle de traits et de javelines, mousquets vomissant chacun dix grosses balles à la fois; flots de feu grégeois [1] et d'huile bouillante, avalanches de pierres énormes roulant, avec fracas, du haut des murailles, partout, devant les Turks, la mort se dresse hideuse, inévitable; leurs cadavres en lambeaux jonchent le sol.

Parmi les combattants grecs de haute origine, se distinguent Lucas Notaras, Démétrius Cantacuzène, Nicéphore et Théophile, de la Maison des Paléologues, et Théodore Carysthinus ; parmi les Vénitiens, Contarino Contarini, Gabrieli Trevisano, Giovani Loredano, Battista Gritti, Girolammo Minotto; un homme de guerre consommé, le consul des Catalans, Pedro Juliano est accouru; enfin, un prince du sang ottoman, Ourkhan Celebi [2], hôte des Grecs, déploie contre Muhammed cet implacable courage qu'allume la haine altérée de vengeance.

L'ennemi avait construit une immense tour de bois à plusieurs étages, revêtue d'une triple cuirasse de peaux de bœufs, et s'approchant à volonté, sur des cylindres; de là, il battait en ruines la Porte *Saint-Romain*. Abri-

[1] Voir *Notes et pièces justificatives* (XIV).

[2] Petit-fils de Suleïman. Au reste, rien de précis chez les historiens grecs et ottomans sur sa véritable origine : Chalcondyle se borne à dire : *Musulmani nepotem.*

tés dans cet arsenal mobile, rempli de munitions et de fascines, les assiégeants tiraient continuellement, sans danger, par les ouvertures; trois portes sur le devant permettaient aux soldats comme aux ouvriers de faire des sorties et de se retirer. Un escalier les conduisait à la plate-forme supérieure, d'où, avec des poulies, on soulevait une échelle qui, s'allongeant en pont, s'accrochait au rempart ennemi.

Les Grecs nommaient cette gigantesque machine Επηπολιν. Quatre autres, montées sur des roues, fonctionnaient à côté d'elle.

L'énorme tour est incendiée. Les Turks avaient pratiqué des mines vers la Porte *Caligaria* : un ingénieur allemand, Jean Grant [1], les évente [2]. Renversés pendant le jour, la nuit, les murs se relèvent, et pourtant, afin de ne laisser aux assiégés le temps de rien réparer, les Turks, malgré les ténèbres, continuent les attaques, en plaçant des torches au bout de leurs lances.

« Je jure, par tous les prophètes, » s'écria une fois Muhammed, « que jamais je n'aurais cru les Grecs ca-« pables de si grandes choses en une seule nuit. »

Déjà le siége durait depuis un mois, et chaque jour ces combats sans relâche mutilaient l'intrépide garnison. Dans cette troupe magnanime, combien de cœurs ne battaient plus! Que de vides dans ses rangs si

[1] Ο Γενραδας Γερμανος. Léon. Chiensis et Phranzès *.

[2] Voir *Notes et pièces justificatives* (XV).

* Voir *Notes et pièces justificatives* (XVI).

peu nombreux! Néanmoins la résistance était la même : sur ce terrain si énergiquement disputé, les Turks n'avaient pas gagné la longueur d'une lance.

Un jour, à la clarté d'un splendide soleil, cinq vaisseaux armés en guerre, s'avançant du fond de la Propontide, apparaissent. L'un appartient à Constantin, les autres aux Génois. Ce sont des frères, des amis.

La ville entière les salue de ses acclamations.

Mais trois cents navires turks, croissant immense, s'étendent en face du port, dont deux chaînes de fer leur interdisent l'entrée : hardis autant qu'habiles, les cinq bâtiments chrétiens qui portent les vétérans de la Grèce et de l'Italie, tous vrais lions de mer, leur envoient simultanément une meurtrière décharge d'artillerie; douze mille Ottomans périssent dans les flots ; ceux de leurs navires échappés aux boulets des Francs gagnent, à toutes voiles, les côtes de l'Europe et de l'Asie. L'énorme chaîne qui ferme le pont s'abaisse, et l'intrépide Mauricio Cataneo, avec ses vaisseaux amis, entre triomphalement dans la *Corne d'Or*.

Des hauteurs de Péra, Muhammed a contemplé cette scène ; il en descend, écumant de rage. Au risque de se noyer, il lance son cheval dans la mer, comme pour arracher la victoire aux Grecs, s'approche de ses vaisseaux, éclate en injures contre les officiers, et veut faire empaler Balta-Oghlou, capitan-pacha (c'était un renégat issu des princes de Bulgarie, chez lequel une sordide avarice souillait de grandes qualités militaires). Cédant

néanmoins aux instances des Janissaires, il se montrera clément : on emmène Balta-Oghlou chargé de chaînes; quatre esclaves l'étendent aux pieds du Sulthan qui lui marche sur le corps, et le frappe cent fois de son topouz, sorte de massue en or, insigne du commandement suprême.

Après cet ignominieux châtiment, un azab lance au visage du patient une pierre qui le blesse grièvement, et le vieux amiral, à moitié brisé, dépouillé de tous ses biens, exilé, bénit l'ineffable bonté d'un maître qui daigne lui laisser la tête.

Un secours aussi opportun ranima l'espoir des Grecs; mais, en même temps, par son exiguïté même, il accusait l'indifférence des peuples de l'Occident, de ces froids alliés dont l'égoïsme égalait l'imprévoyance. Bien fortifiée par sa position même contre ses ennemis, Constantinople était d'un abord facile à des auxiliaires; un armement peu considérable des puissances maritimes aurait maintenu cette grande forteresse chrétienne au cœur même de l'Empire ottoman.

Cinq vaisseaux, voilà toute l'assistance obtenue !

Sur ces entrefaitse, un envoyé hongrois arriva au camp de Muhammed pour lui annoncer qu'Hunyade, remettant les affaires du royaume entre les mains de Wladislas, son souverain, la trêve, conclue depuis un an, devait, quoique non expirée, être considérée comme rompue[1].

[1] Malheureusement cet agent, dominé par le fatal préjugé (voir ci-dessus, page 180) s'efforça d'accélérer, autant que possible, la

Tant que les Grecs resteraient maîtres du port intérieur, Constantinople serait imprenable; leur récent avantage venait de le démontrer; car de ce côté les remparts étaient plus accessibles que partout ailleurs. Mais les deux chaînes de fer, gardiennes inexpugnables, défendaient toujours l'entrée de la *Corne d'Or*, et les cinq vaisseaux avaient pointé leurs canons en face de Kadi-Keni.

Quant à la partie septentrionale du port, elle n'avait pas assez d'eau pour les gros bâtiments grecs et génois; plus légers, les navires turks pouvaient seuls y mouiller.

Le Sulthan résolut de transporter par terre sa flotte sur ce point. Conception hardie, mais qui n'était pas nouvelle; car c'est ainsi que dans la guerre du Péloponèse, les Spartiates arrivèrent à Pylos[1] avec soixante de leurs navires, traînés à travers l'isthme de Leucadia; c'est encore ainsi qu'Annibal avait introduit de nombreux vaisseaux dans le golfe de Tarente, et qu'Octave Auguste[2] transporta les siens, à travers l'isthme de Nicopolis, dans le golfe d'Ambracie.

chute de Constantinople; c'est lui qui, un jour, indiqua au maladroit pointeur du grand canon le moyen d'ouvrir plus promptement une brèche: ainsi un Hongrois avait fondu le canon, et un Hongrois apprit aux Turks à s'en servir.

HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman*, tome II.

[1] Thucydide, IV, 8.

[2] Gibbon traite de fable cette tentative d'Auguste, sans fournir aucune preuve à l'appui de son incrédulité.

(*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain*, chap. LXVII.)

Au IX[e] siècle, quand les Normands vinrent deux fois assiéger Paris, eux aussi, ils traînèrent leurs barques, sur un espace de deux mille pas environ, pour regagner la Seine; au siècle suivant, les galères du patricien Nicétas passèrent, grâce au même procédé, dans le port de Corinthe; et les Vénitiens, en 1435, conduisirent leur flotte de l'Adige au lac de Garda. Au siége de Nicée, les croisés avaient traîné leurs vaisseaux, depuis Khios, sur le golfe Cianus (aujourd'hui golfe de *Mudiana*), jusqu'au lac Ascanius; ce fut à peu près un parcours sur terre de trois lieues.

En une nuit, quatre-vingts galères turkes ou brigantins de cinquante et de trente rames, partis de ce point du Bosphore où s'élève aujourd'hui le palais de *Beschiktasch* (*Diploncion*), glissèrent, à force de bras et de poulies, sur un chemin de forts madriers enduits de graisse, s'avancèrent derrière le champ des morts, les capitaines à l'avant, les lamaneurs à l'arrière, les trompettes sonnant, les tambours battant, toutes voiles déployées; elles gravirent la colline de Péra, et furent lancés dans le port par le vallon encaissé de Saint-Dimitri, à l'ouest de Galata.

Au point du jour, quand cette flotte, à l'ancre au milieu du port, apparut, la stupeur des Grecs fut inexprimable; « ils comprirent que leur ruine allait « s'accomplir; aussi la parole s'éteignit dans leurs bou- « ches, et le feu du désespoir s'alluma dans leurs « cœurs [1]. » Une prédiction, répandue parmi le peuple,

[1] Solak Zadeh.

n'annonçait-elle pas que la ville succomberait quand on verrait des flottes *voguer sur la terre?*

Pour compléter ce sinistre spectacle, un pont de bateaux allait s'élever à leurs yeux, ou plutôt un môle, large de cinquante coudées et long de cent.

Fixé, d'un côté, au rivage de Galata, et traversant le golfe dans sa largeur, il aboutissait à la plage opposée, au pied des murs de Constantinople, vis-à-vis de la porte du *Cygénion*. Afin d'éteindre le feu des Génois, et de foudroyer la ville, les Turks y placèrent des batteries protégées, ainsi que le môle, par une double rangée de bateaux bien armés, tandis que les quatre-vingts galères, les troupes et les échelles approchaient du point le plus accessible, celui par où les Latins avaient autrefois emporté la ville.

Nécessairement des deux côtés on devait se disputer la chaîne qui fermait encore l'entrée du port; aussi se livra-t-il de fréquents, d'acharnés combats. Mais le nombre l'emportait sur le courage et sur la discipline. Brûler la flotte ottomane devint donc la dernière ressource des assiégés : Giustiniani et une troupe d'élite résolurent ce glorieux incendie.

Depuis quarante jours, le feu des Turks ne s'était pas ralenti; une attaque générale devenait imminente. Déjà une partie de la seconde muraille était détruite; quatre tours et plusieurs bastions, broyés. Cependant le courage restait toujours debout. Sans finances, réduit, pour solder ses troupes, à dépouiller les églises, en pro-

mettant de restituer quatre fois la valeur des objets pris ; presque sans ressources au milieu des riches, qui, loin d'assister la patrie, enfouissaient honteusement leurs trésors ; souvent même insulté par une vile populace, qui, incapable de courage, inaccessible à tout patriotisme, lui reprochait, en pleines rues, les *témérités* de sa résistance ; obligé d'intervenir de nouveau entre ses deux principaux lieutenants , mais plus actif, plus résolu, plus digne du trône que jamais, Constantin faisait des prodiges, et son exemple électrisait la magnanime poignée de braves groupés autour de lui.

De tous les postes , le plus menacé, le plus périlleux, c'était la Porte *Saint-Romain*. Là , à côté de l'Empereur, combattaient l'intrépide Giustiniani, avec trois cents Génois, don Francesco de Tolède et une élite de soldats grecs. Deux frères, ses compatriotes, Paul et Antonin Troïlus Bochiardi , gardaient la Porte d'*Andrinople* ou *Myriandri*. Un habile archer et l'artilleur allemand Jean Grant se tenaient à la Porte *Caligaria* (ou *Charsias*), aujourd'hui *Egri-Kapou*.

Un autre guerrier, et des plus braves, défendait toute la ligne du *Cynégion* jusqu'à l'église de Saint-Démétrius : c'était le cardinal russe Isidore ; commandant une troupe d'Italiens et d'autres soldats amenés de Chios. Peu de mois auparavant, le Saint-Siége l'avait envoyé pour présider à la réunion des Églises grecque

et latine, d'après les bases posées au concile de Florence.

Jérôme Minotto, bayle de Venise, occupait le palais impérial des Blachernes; l'italien Jérôme et le génois Leonardo de Langosco, la partie basse de ce même palais, la Porte de *Bois*, donnant sur le port et voisine de la mer, ainsi que la tour d'*Anemas*.

Malheureusement les Génois de Galata, durant ce siége, pour se ménager l'appui du vainqueur, quel qu'il fût, trahirent à la fois Turks et chrétiens : la nuit, ils expédiaient secrètement des secours aux Grecs, et le jour, ils apportaient aux Turks l'immense quantité d'huile nécessaire pour laver, après chaque décharge, le grand canon [1].

L'ennemi fut averti par eux.

Lorsqu'à minuit Giustiniani s'approcha, les Turks, sur leurs gardes, firent feu; fracassé par un énorme boulet, son vaisseau coula avec cent cinquante jeunes gens, élite des Grecs et des Italiens; Giustiniani n'échappa qu'avec peine; presque tous ses compagnons furent noyés.

Loin d'abattre l'héroïsme, ce revers ne fit que le raviver. Un Vénitien, Jacques Kok voulut brûler le pont de tonneaux qui traversait le port, et toute la flotte turke à l'ancre sous les murs mêmes de la ville. Muni de feu grégeois, et d'autres matières combustibles, il s'avança, par une nuit obscure, avec quarante jeunes

[1] Ducas, XXXVIII.

marins déterminés, sur trois navires petits, légers, fins rameurs. Aussitôt que la flamme gagnerait les bâtiments, dix marins, postés par Kok auprès du pont, devaient, de leur côté, y mettre le feu.

Mais l'ennemi veillait : des masses de pierres écrasèrent les navires; une seule galère turque s'embrâsa; à peine allumé, l'incendie du pont fut éteint, et l'équipage des trois barques pris.

Le lendemain, les premiers rayons du jour éclairaient toutes ces têtes chrétiennes dressées au bout de longs pieux. Constantin fit aussitôt pendre, aux créneaux des murailles qui regardaient le port, deux cent soixante prisonniers. C'était une représaille, non un succès.

Pour que rien ne manquât à l'infortune, la discorde s'alluma entre les Génois de Giustiniani et les Vénitiens : les uns, éclatant en reproches, imputaient le désastre à l'inhabileté de Kok ; les autres s'indignaient. Naturellement rivaux, ils étaient près d'en venir aux mains. Déjà Notaras et Giustiniani, dont l'ambition n'était pas amortie par le danger commun, s'adressaient l'un à l'autre les plus provoquantes récriminations, quand les instances de l'Empereur parvinrent à les apaiser.

Cependant Muhammed se défiait, non sans motif, des Génois de Galata. Une fois bien convaincu de leur double jeu, il fit tirer sur un de leurs bâtiments richement chargé et à l'ancre devant Galata. Le vaisseau vola en éclats.

Des députés génois s'étant plaints de voir ainsi récom-

penser leurs services, sans lesquels jamais les Turks ne seraient entrés dans le port [1], le Sulthan, fort étonné en apparence de cette démarche, répondit qu'il n'avait jamais cru que ce bâtiment leur appartînt et qu'il l'avait pris pour un corsaire ravitaillant la ville; qu'au reste, afin d'éviter désormais de semblables méprises, ils feraient mieux de quitter la rade et de s'établir ailleurs. Comme les Génois se pressaient peu de suivre ce conseil, une nouvelle décharge de l'artillerie turke coula bas leur vaisseau amiral et les décida à s'éloigner.

Lucas Notaras, grand-amiral, commandait le port, dont Andrea Dinio, capitaine de galères, gardait l'entrée; mais son poste personnel était au quartier de *Pétrion*, vers la Porte *Agra* ou *Sainte*. Gabriel Trevisani, avec quatre cents nobles vénitiens, s'était placé entre la pointe de l'Acropolis et le Phare. Non loin de la grosse tour qui protégeait l'Hippodrome, le consul d'Espagne, Pedro Giulani, à la tête d'Espagnols et d'un détachement grec, avait à défendre les fortifications s'étendant le long de la mer, depuis le palais *Bucoléon* jusqu'à *Kontoscalion*, et le Vénitien Contareno, celles qui allaient de *Psamatia* à la Porte *Dorée*.

Entre la Porte *Dorée* et la Porte *Pégée*, ou de la *Fontaine* [2] était Mauricio Cataneo, noble Génois, avec deux cents archers de sa nation; le savant grec Théophile

1 Καὶγὰρ εἰ οὐχ εσε παρα ἡμων εκωτιθὲντες την ἔλευσιν αυτης.

2 Ainsi nommée parce qu'on y passait pour aller à l'église *Notre Dame* de la *Fontaine*, où se trouvait une source à laquelle on attribuait des propriétés miraculeuses.

Paléologue, sur cette partie des remparts située entre la Porte de *Selymbria* et la Porte *Saint-Romain*.

Quelques marins candiotes gardaient la Porte *Horea* ou la *Belle* Porte. Répartie en divers endroits, une réserve de Grecs envoyait des renforts sur les points affaiblis.

Afin de prévenir les émeutes populaires ou les surprises ennemies, Démétrius Cantacuzène, son gendre Nicéphore Paléologue et Nicolas Gudelli parcouraient, avec un détachement de sept cents hommes, les divers quartiers de la ville.

En tout, douze postes, dont deux seulement occupés par les Grecs; les dix autres, par des officiers génois, vénitiens, espagnols, russes, allemands.

Dans ces tristes circonstances, les moines de Saint-Basile et les autres ministres des autels déployèrent un admirable patriotisme : à la fois prêtres et soldats, ils couraient sans cesse du temple à la brèche.

Cependant Muhammed, tout en redoublant d'efforts, était en proie à de poignantes sollicitudes : fatigués des lenteurs du siége, ses soldats murmuraient. Une nuit pourtant ranima leurs espérances; un météore lumineux étant apparu au-dessus de la ville, ils saluèrent joyeusement ce favorable augure : Dieu, irrité contre les Grecs, n'allait-il pas livrer Constantinople aux flammes?

Mais cette confiance ne dura guère. Le bruit s'étant tout à coup répandu qu'à la tête d'une puissante armée le terrible Hunyade, surnommé *le Diable* par les Turks,

s'avançait à marches forcées, et qu'une grande flotte arrivait d'Italie, le découragement remplaça l'allégresse : l'heureux présage ne devint plus à leurs yeux qu'une effrayante menace. Telle fut même un moment cette panique, que de toutes parts dans le camp des cris tumultueux demandaient la levée du siége.

Sans se troubler, Muhammed sut exploiter cette même superstition. Bientôt, grâce à son habile interprétation, il eut démontré à ces esprits grossiers, mais avides de sécurité, que le météore promettait une infaillible victoire.

C'est durant ce siége, de 1453, qu'Eyoub (Job), le célèbre compagnon du Prophète et son Porte-Etendard, apparut en songe à un scheik, dit la légende, et lui révéla le lieu où reposaient ses restes. Le Sulthan, personnellement dépourvu de tout sentiment religieux, savait tirer un merveilleux parti du fanatisme de son peuple. La miraculeuse découverte lui devint donc d'un grand secours[1].

Au milieu de ces luttes ardentes, quelques velléités de négociations s'étaient manifestées. Cédant aux solli-

[1] Une fois maître de la ville, il éleva une mosquée et un mausolée (*turbek*) à la mémoire d'Eyoub. C'est dans cette mosquée, au faubourg de ce nom, que les Sulthans, à leur avénement, vont ceindre le sabre du Prophète. Des deux autres mosquées que Muhammed fit ensuite construire à Constantinople, l'une est un des plus beaux monuments de l'islamisme. Au-dessus de la porte on lit, en lettres d'or, cette prédiction attribuée au Prophète : *Les Musulmans s'empareront de Constantinople ; heureux le prince, heureuse l'armée qui en feront la conquête !*

citations d'Ismaël, prince de Sinope, en Paphlagonie, qui, bien que musulman, se souciait peu de voir Muhammed maître de Constantinople, Constantin fit au Sulthan des propositions d'accommodement[1].

Mais celui-ci, avant de rien entendre, exigeait l'immédiate reddition de la capitale. « Ou j'aurai Constantinople, » répondit-il, « ou Constantinople m'aura. »

Néanmoins, malgré la menaçante arrogance de cet ultimatum, il soumit la question à son Divan.

Favorable aux Grecs, le grand vézyr Khalil-Pacha opina pour la paix. Mais son avis ne put prévaloir contre le sentiment du second vézyr, Saganos-Pacha, favori et beau-frère du Sulthan, du mollah Muhammed-Kourani, ancien gouverneur, et du scheik Ak-Chems-Uddin, disciple du scheik Hadji. Ak-Chems-Uddin alla même jusqu'à prédire le jour et l'heure où Constantinople succomberait.

Une telle opinion était trop bien celle de Muhammed lui-même pour ne pas recevoir aussitôt la sanction souveraine.

Désespéré du triomphe de son adversaire, Khalil-Pacha[2] informa immédiatement Constantin du résultat de la délibération, en l'exhortant à une vigoureuse résistance. Ici se révèle la criminalité des relations de ce mi-

[1] Chalcondyle et Ducas ne sont pas d'accord sur l'époque de la négociation.

[2] Phranzès nomme Khalil-Pacha, Αλιμπασιας, et Saganos-Pacha Σαγαμπασιας.

nistre avec la cour de Byzance. S'il n'eût été, entre les deux monarques, qu'un intermédiaire de conciliation; s'il n'eût cherché qu'à inspirer à son maître des sentiments pacifiques, à adoucir cette fougueuse et impitoyable nature, son rôle était noble; mais révéler à l'ennemi les secrets de l'Etat, ce fut le crime d'un traître; dès lors sa vénalité n'est plus douteuse.

Depuis sept semaines, le siége marchait, sans relâche, du côté de la terre; quatre tours s'étaient écroulées; la Porte *Saint-Romain* présentait une large brèche; l'armée occupait le fossé à demi comblé par les débris des fortifications; déjà les galères mouillées sous les murs de la ville, dressaient balistes et béliers.

Néanmoins Muhammed, soit pour obéir à la loi qui ordonne d'offrir la paix à l'ennemi avant de l'exterminer, soit pour constater si la ville était ou non dans l'impossibilité de résister longtemps encore, adressa à l'Empereur un dernier message. Son gendre, Esfendiar-Oghlou, vint à Constantinople, non comme envoyé officiel, mais comme s'intéressant au sort des Grecs.

Prévenu, le monarque l'attendait, entouré de toute sa cour. Esfendiar-Oghlou l'exhorta à désarmer, par une prompte et entière soumission, la colère du Sulthan.

Mais dans le conseil immédiatement tenu, la voix de l'honneur au désespoir fut seule écoutée [1].

« Si le Sulthan veut accorder la paix, et, en la res-

[1] HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.

« pectant, imiter l'exemple de ses prédécesseurs, » répondit Constantin à l'envoyé, « je rends grâces à Dieu. « Au reste, nul de ceux qui ont assiégé Constantinople « n'a régné ni vécu longtemps. Muhammed peut me de- « mander un tribut ; mais lui rendre cette ville que j'ai « juré de défendre, jamais. »

Après cette réponse, l'assaut général fut fixé au 29 mai, jour prédestiné pour la conquête.

La veille, chacun dut jeûner et faire sept ablutions. A ceux qui périraient les armes à la main, les derviches promirent une jeunesse éternelle au milieu des fraîches rivières et des ravissants jardins du Paradis, entre les bras des houris aux yeux noirs; à ceux qui survivraient, Muhammed promit une double solde, les belles femmes grecques, les jeunes vierges et le pillage pendant trois jours, en ne se réservant pour lui-même que la ville et ses édifices; aux plus braves, il promit des *Timars*, même des *Sandjaks*, et au soldat qui le premier escaladerait les murailles, le gouvernement de sa plus riche province. A cheval, tenant dans la main droite son topouz d'or, le Sulthan jura, par le Prophète de la Mecque, par l'âme de son père, par ses enfants, par son cimeterre, que le Koran allait triompher.

Une immense acclamation accueillit la harangue de Muhammed; elle retentit dans la ville assiégée, comme un arrêt de mort.

Voici les dispositions du Sulthan : du côté de la terre, une colonne de cent mille hommes se mit en bataille sur

la droite du camp, en face de la Porte *Dorée*. Une autre, de cinquante mille, s'échelonna sur la gauche. Cent mille hommes formaient la réserve : au centre, se tenait Muhammed, avec quinze mille Janissaires.

Du côté de la mer, quatre-vingts galères occupaient, dans l'enceinte même du port, l'espace compris entre la Porte de *Bois* et celle de *Platea*[1] (Πλατεια, *Balat Kapousçi*); le reste de la flotte, mouillée jusqu'alors dans la rade de *Diploncion*, s'étendait en un dêmi-cercle immense, partant de la Porte *Oraia* (Porte du *Marché au Poisson*), touchant à la pointe de Saint-Démétrius ou du Séraï actuel, et aboutissant au port de *Blanca*, appelé aujourd'hui encore *Vlangabostan*.

Le 28 au soir, tout le camp turk fut soudainement illuminé; de Galata jusqu'aux Sept-Tours, la terre et la mer resplendissaient de feux; par des chants, par des jeux, les soldats célébraient d'avance leur victoire. Au bruit des armes, aux fanfares des clairons se mêlait le cri de *La Ilah Illalah!*

Quel autre spectacle présentait l'intérieur de Constantinople! Partout la stupeur, des cris, des sanglots.

Dans ce moment suprême, Constantin, prosterné au pied du grand autel de Sainte-Sophie, invoquait l'assistance d'en haut; il se confessa et reçut la communion. Son peuple l'entourait; s'étant relevé : « Si ce sont,» dit-il, « mes péchés qui ont attiré sur l'Empire la colère

[1] HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. II.

« céleste, je suis prêt à les expier par le sacrifice de ma « vie. »

Puis, empereur, pontifes, soldats, martyrs encore debout, tous demandèrent à Dieu, non ces honteuses voluptés promises par l'islamisme, non le pillage ni l'incendie, mais son appui pendant le combat, mais sa grâce après la mort; chant d'adieu solennel à la vie, sorte de *De profundis* prononcé d'avance pour eux-mêmes, par des héros qui, le lendemain, devaient être des morts.

Pieds nus, suivis du sénat, des grands de la cour et d'une immense multitude, le clergé parcourut la ville, en portant les reliques des saints et tous les objets de la vénération des fidèles. Répandus çà et là dans les rues, sur les places publiques, les vieillards, les femmes, les enfants criaient miséricorde, et suppliaient, en sanglotant, le Seigneur de ne pas abandonner son troupeau à la merci des barbares : «*Kyrie eleison! Kyrie eleison!*» disaient-ils en tombant à genoux; « Seigneur, détour« nez de nous votre juste colère, et délivrez-nous de vos « ennemis. »

Tout l'espoir du peuple était en la Sainte-Vierge qui, lors du dernier siége par Murad, miraculeusement apparue sur les remparts, avait dispersé les Turks. Aussi, depuis la semaine de Pâques, commencement du siége actuel, son image restait-elle exposée dans l'église de la Vierge *Hodegatria*, au milieu de l'Acropolis, sur l'emplacement de l'ancien autel de Minerve *Embasia*.

L'Empereur retourna ensuite dans ce palais qu'il ne

devait plus revoir, y appela les principaux Grecs, les plus braves d'entre les alliés, régla avec eux les dispositions de la défense, demanda, à haute voix, pardon à tous des fautes qu'il avait pu commettre pendant son règne, prit ses armes et monta à cheval. Le chrétien avait accompli sa tâche; le guerrier allait consommer la sienne.

Avant de se séparer, tous s'étaient embrassés; près de quitter familles, amis, patrie, tous prenaient héroïquement congé de la vie, les regards vers le ciel, la main au glaive.

C'est à une heure après minuit que commença l'attaque.

Dans la soirée, les troupes, le canon, les fascines s'étaient avancés au bord du fossé, qui, en plusieurs endroits, présentait jusqu'à la brèche un chemin uni; les proues des quatre-vingts galères, leurs échelles d'escalade touchaient presque les murs du port les plus vulnérables. Sous peine de mort, le silence était ordonné : mais le souffle de tant de poitrines haletantes, la marche et le travail de cette masse énorme envoyèrent des sons confus à l'oreille des sentinelles des tours.

Dès la pointe du jour, l'assaut était général.

En ce moment, outre les dix mille gardes, matelots et soldats de marine, deux cent cinquante mille Turks, cavaliers et fantassins, étaient en mouvement. On a comparé leur ligne d'attaque serrée et continue à un gigantesque cordage tressé ou tordu [1]. Un réseau de feu étrei-

[1] Ducas.

gnait l'immense cité. Ivres de fanatisme, embrasés de la soif du pillage, les Turks montaient avec rage à l'assaut, s'attachant des pieds, des mains, des dents à ces murailles ruisselantes du sang des leurs.

La résistance des Grecs n'était pas moins acharnée : déluge de feux grégeois, chaudières d'huile bouillante et de bitume fondu, meules de moulins, quartiers de roches, grêle de mousqueterie, nuée de flèches, la mort, sous mille formes hideuses, broyait les assiégeants. Telle fut l'énergie de la défense, que, pendant plusieurs heures, les Grecs, malgré leur très-petit nombre, tinrent la victoire en suspens; du côté du port, l'ennemi fut même repoussé avec de grandes pertes.

Mais ce succès devint un malheur : composés du rebut des troupes turkes, de volontaires indisciplinés, de vieillards, d'enfants, de paysans, de vagabonds affamés du butin, ou de fanatiques ardents au martyre, les premiers rangs avaient disparu sous le fer ou la mousqueterie; puis des centaines d'autres assaillants étaient tombés de même. Or, tant de cadavres, en comblant le fossé, servirent de pont à l'ennemi.

C'est alors qu'à cheval, le topouz à la main, entouré des scheiks Ahmed-Kourani et Ak-Chems-Uddin qui récitaient, tout haut, avec une ardente et sombre ferveur, les versets du Koran sur la prise de Constantinople, dirigeant lui-même de la voix et du geste ces flots d'hommes, frappant de mort tout ce qui hési-

tait, le Sulthan lança en avant ses ardents Janissaires.

A ce moment décisif, trompettes, clairons, tambours, timbales étouffèrent les cris de la douleur ou de l'effroi; comme un mur de feu, l'artillerie des lignes, des galères, du pont des assaillants, foudroya les Grecs sur tous les points; et le camp, la ville, les assiégeants, les assiégés, tout, au milieu d'effroyables détonations, disparut dans un nuage immense.

Quoique décimés, les Grecs, néanmoins, n'avaient pas fléchi, et l'intrépide empereur ne cessait d'exciter les siens à la délivrance de la patrie.

Mais il en est de la vie des empires comme de la vie de l'homme : quand sont venues les heures fatales, il suffit, pour en finir, du plus simple événement. Du côté de la terre ferme, vers la tour *Bactatinea,* non loin de la Porte *Saint-Romain,* c'est-à-dire au plus fort de l'action, Giustiniani est blessé; une balle a traversé sa cotte de maille; la douleur est telle qu'il tombe évanoui. Pour le panser, on l'emporte loin du combat [1].

1 L'ennemi déjà était maître de la place. Alors Giustiniani, s'étant retiré à Galata avec les débris de ses compagnons, descendit dans l'île de Chios et y mourut bientôt. Ainsi l'imputation d'une indigne pusillanimité, à la vue de son propre sang, pèse sur sa mémoire. Mais, au récit de Phranzès, on aime à opposer celui de Michel Ducas. Comment admettre qu'un aussi vaillant guerrier, qui tant de fois avait joué sa vie sur les champs de bataille, se soit ainsi troublé pour une blessure? L'héroïsme a sa logique, et de telles inconséquences ne sont pas admissibles. Dans le doute, l'histoire ne doit pas flétrir une noble vie.

Troublés par cette retraite, les auxiliaires latins reculent en désordre; la défense fléchit, alors que l'attaque a redoublé d'énergie.

En même temps, la ville est envahie d'un autre côté : ouverte, la veille de l'assaut, pour faire une sortie sur le camp turk, la Porte *Cercoporta*, par une inexplicable négligence, n'a pas été refermée: cinquante Turks en forcent le passage, et fondent par derrière sur les Grecs.

Du port, cette terrible nouvelle vole à la Porte *Saint-Romain*, et jette l'effroi dans les rangs déjà si éclaircis de ceux qui combattent autour de l'Empereur. Bientôt, malgré les incroyables efforts de Constantin, la Porte *Saint-Romain* s'écroule enfoncée; les Turks sont maîtres de la première muraille, et les Grecs se replient sur la seconde. Mais refoulés par l'ennemi, le désordre se met dans leurs rangs; chacun se précipite vers l'intérieur de la ville; l'encombrement devient tel, à ce passage, que beaucoup sont étouffés, un plus grand nombre massacrés. Les autres s'étant ralliés, vendent chèrement leur vie.

La Porte *Caligaria* résistait toujours : l'Empereur s'y précipite avec quelques-uns de ses fidèles compagnons. Mais bientôt cette barrière est renversée; des flots de Turks envahissent la ville. Alors ce n'est plus un combat, c'est un massacre. S'étreignant corps à corps, Grecs et Musulmans s'égorgent; les dents, les ongles achèvent l'œuvre du glaive.

C'est là que Constantin, entouré des cadavres de Théo-

phile Paléologue, de Comnène, de Jean de Dalmatie, de François de Tolède, et de tant d'autres illustres personnages, s'écrie : « Quoi! les voilà tous morts, mon Empire « est perdu, et moi je vis toujours? Me faudra-t-il donc « tomber vivant entre les mains des Turks? Ne se trou- « vera-t-il pas un chrétien pour me tuer [1] ? »

Au même instant, deux Janissaires le percent de part en part, et le magnanime monarque, ainsi qu'Hector devant les portes Scées, tombe à son tour, exhalant, avec sa propre vie, le dernier souffle de l'Empire.

Comme pour garder la mémoire du héros, un arbre magnifique couvre aujourd'hui la place où périt le dernier des Paléologues [2].

Cependant le peuple épouvanté court, en foule, au pied des autels de Sainte-Sophie; tous supplient Dieu de leur envoyer l'Ange Exterminateur qui doit sauver Constantinople.

[1] N'est-ce pas aussi, dans notre histoire, un noble spectacle que Philippe de Valois, après le carnage de Crécy, s'arrêtant, avec cinq chevaliers, derniers débris d'une armée de quatre-vingt mille hommes, à la porte d'un manoir, réveillant le maître et lui disant, avec le calme d'un héros qui ne désespère pas : « Ouvrez, c'est la fortune de la France? »

[2] Fait singulier : tandis que les monnaies des faibles empereurs de son nom abondent dans les collections numismatiques, rien ne reste de ce prince, ni statue, ni monnaie, ni médaille. Il existe bien une médaille d'or avec la légende : Κοσταντινος εν χῷ αυτοκρατος Παλαιολογος, *Constantin Paléologue, empereur en Jésus-Christ*; mais un juge compétent, Mionnet, la croit supposée.

Quatorze empereurs portèrent le nom de Constantin, deux seuls avec dignité, le premier et le dernier : l'un fondateur, l'autre martyr.

« Misérables Grecs ! » s'écrie Ducas avec une patriotique indignation, « c'est à des prophéties que vous re-
« courez! C'est d'un Ange que vous attendez votre salut!
« Ah ! si, au milieu des calamités qui vous écrasent, un
« Ange descendait du ciel, vous promettant d'exterminer
« vos ennemis, mais à la condition d'accepter la réunion
« des deux Eglises, vous repousseriez ce moyen de salut;
« ou, si vous l'acceptiez, ce ne serait que pour vous
« parjurer encore !

« Ils savent si je dis la vérité, ceux qui déclaraient,
« il y a peu de jours, préférer au secours des Latins, au
« salut venant d'eux, le joug des Turks. »

Dès huit heures du matin, Constantinople entière était au pouvoir des Ottomans.

Durant trois jours, selon la sinistre promesse du Sulthan, elle subit toutes les horreurs du plus épouvantable pillage. Egorgements, profanations, sacriléges, tout ce que l'infernale imagination de barbares sans frein peut concevoir, fut consommé.

Après ces exécutions, dignes préludes de sa présence, Muhammed, entouré de ses vézyrs, de ses pachas, de ses janissaires, vint triomphalement prendre possession de sa nouvelle conquête; il entra par la Porte *Saint-Romain*.

Presque tous les prisonniers de marque qu'on lui amena périrent dans les supplices.

Soixante mille habitants furent traînés en esclavage, quarante mille environ avaient succombé sous le fer du

vainqueur; beaucoup d'autres, en voulant se sauver, moururent au milieu des flots.

Isidore, cet intrépide légat du Saint-Siége, qui avait si vaillamment combattu au poste de Saint-Démétrius, tomba entre les mains des Musulmans, mais sans être reconnu, car se dépouillant de son habit de cardinal, il en avait revêtu un mort. Heureux d'être débarrassés d'un tel ennemi, les Turks coupèrent la tête du cadavre, et la portèrent en triomphe, couverte du chapeau rouge. Ainsi soustrait à leur fureur, le prélat fut vendu comme un prisonnier vulgaire, à Galata. Mais, s'étant échappé, il gagna le Péloponèse, puis l'Italie. C'est de là qu'il adressa à tous les princes de la chrétienté un touchant tableau des désastres dont il venait d'être le témoin; il les exhortait à réunir tous leurs efforts contre l'ennemi commun.

Pendant ce temps une flotte considérable, équipée par Nicolas V, de concert avec les Vénitiens, les Génois et les Catalans, était en mer : c'est le 30 mai, le lendemain de la prise de Constantinople, qu'elle atteignit l'île de Négrepont. Selon Monstrelet[1], elle consistait en vingt-neuf galères, commandées par Jacques, archevêque de Raguse, et légat de Nicolas V, en Grèce. Sans nul doute, si cette flotte fût arrivée plus tôt, si les Hongrois avaient envoyé le secours promis, les Turks au-

[1] Commençant où finit Froissard, ses chroniques vont de 1400 à 1453.

raient abandonné le siége, puisque sur la simple nouvelle de l'armement d'Europe, ils eurent un instant la pensée de s'éloigner.

Dans cet ancien Hippodrome, aujourd'hui l'At-Meïdani[1], où un peuple dégénéré épuisait les restes de son antique vaillance en combats du Cirque, en courses de chars, comme ailleurs s'éteignaient en subtilités théologiques les dernières étincelles de son intelligence, avaient brillé autrefois, dieux et héros, tout un Olympe de marbre et de bronze. Mais avec les statues d'Auguste et autres empereurs, avec les statues de Diane, de Junon, de Pallas, d'Hélène, celle d'Hercule[2], de Pâris; avec la Louve à laquelle Virgile fait allusion en décrivant le bouclier d'Enée; avec le sphynx au visage de femme, une multitude de chefs-d'œuvre avaient disparu lors de la conquête des Latins, en 1204. Entre ces mains grossières, les plus ravissantes conceptions de l'art, des bronzes inappréciables étaient devenus une vile monnaie.

Parmi les anciens monuments, vénérable décoration de l'Hippodrome, trois seulement survivaient en 1453 : l'Obélisque, renversé par un tremblement de terre, et relevé par Théodose; la Colonne de Constantin Porphyrogénète, qu'une inscription métallique comparait fas-

[1] Traduction littérale de l'expression grecque : Ιπποδρομος lieu destiné aux courses de chevaux.

[2] Attribuée à Lysippe.

tueusement au Colosse de Rhodes, et la Colonne Serpentine, qui soutenait, dans le temple de Delphes, le fameux Trépied d'or consacré à Apollon, après la victoire de Platée.

Une croyance populaire attachait à ce groupe de trois serpents enroulés et montant en spirale, les destinées de la ville; Muhammed, comme pour prouver que l'antique Byzance n'était plus, abattit, en traversant l'immense place, une[1] des trois têtes avec sa hache d'armes.

Trois jours après, le sang des plus illustres personnages, attirés par l'hypocrite annonce du pardon, devait inonder cette même place[2].

A la vue de Sainte-Sophie, de tant de grandeur et de magnificence, le Sulthan ne put retenir son admiration. Selon les historiens grecs, un ange en avait donné le plan, et, pour sa construction, l'or était venu du ciel. Les cent sept colonnes, précieux appuis de la splendide basilique, toutes revêtues des marbres les plus rares, marbre serpentin, marbre rose rayé de Synada, marbre vert de Laconie, marbre bleu de Lybie, marbre blanc du Bosphore, granit étoilé de Thessalie, d'Epire et d'E-

[1] En 1700, les deux autres disparurent sans que le gouvernement turk ait ordonné la moindre recherche pour les retrouver.

[2] En faisant de l'*Al-Meïdani* le théâtre du massacre des janissaires par Sulthan Mahmoud, presque tous les écrivains qui ont parlé de Constantinople commettent la même erreur : c'est sur l'*Et-Meïdani*, place où cette troupe recevait ses vivres et avait ses casernes, qu'eut lieu la sanglante exécution.

gypte; les huit belles colonnes de porphyre, tirées de ce temple du Soleil qu'Aurélien avait élevé à Balbek (Héliopolis), des temples d'Ephèse, de Cysique, d'Alexandria-Troas (Eski-Stamboul), d'Athènes et des Cyclades; ces riches tableaux des Evangélistes et des Apôtres, de la Vierge et du Crucifix, tous en mosaïque de verre colorié, ces merveilles de l'art le frappèrent d'abord d'un muet étonnement [1].

Ensuite il fit appeler, par un muezzin, les musulmans à la prière, donna lui-même l'exemple, monta à l'autel et pria [2].

Ainsi fut inauguré, dans la basilique chrétienne, le culte du Prophète; aux interminables controverses des Grecs et des Latins succéda le dogme musulman: *Il n'y a qu'un Dieu!* En sortant de la nouvelle mosquée, *Aya Sophia*, le Sulthan se rendit au palais impérial.

Là, en présence de toutes ces splendeurs ruinées, de ces vastes galeries dépouillées et solitaires, de ce trône brisé dans le sang, une impression mélancolique effleura un moment cette âme de fer : « L'araignée, » dit-il avec un poëte persan, « s'établit, comme gardienne, « dans le palais des empereurs, et tire un rideau sur la « porte; la chouette nocturne fait retentir les voûtes « royales d'Efrasiab de son chant lugubre. »

[1] Voir *Notes et Pièces justificatives* (XVII).

[2] *Principe filio iniquitatis suprà sanctam mensam locato.* (DUCAS, XL.)

C'est ainsi qu'au sac de Carthage, Scipion-Émilien, attendri et songeant à Rome, prononça ces vers d'Homère comme une prédiction des destinées de sa patrie : « Il « viendra le jour où la ville sacrée d'Ilion et le peuple « du belliqueux Hector seront anéantis ! »

Tandis que le conquérant prenait possession, le dernier maître de cette résidence désolée gîsait sur le champ de bataille, à sa vraie place d'empereur chrétien.

Muhammed s'étant informé de son sort, on retrouva Constantin sous un monceau de cadavres, tellement défiguré à force de blessures, qu'il ne fut reconnu qu'à ses brodequins de pourpre parsemés d'aigles d'or. Le Sulthan demanda sa tête, et en fit, autant que possible, constater l'identité par des Grecs notables. On déposa, en même temps, à ses pieds celle d'Ourkhan, petit-fils de Suleïman.

Sur une place publique, consacrée par Constantin le Grand à la mémoire de sa mère, et appelée *Augustéon*, Théodose avait élevé une colonne de plomb surmontée de sa statue d'argent pesant sept cents livres. A cette colonne, Justinien en substitua une de porphyre. La statue de Théodose fut fondue et remplacée aussi par une statue en bronze qui représentait Justinien à cheval, tenant dans la main gauche un globe surmonté d'une croix, et, de l'autre main, montrant l'Orient, comme son empire.

C'est au faîte de cette colonne, sous les pieds du cheval, que, remplie de paille, la tête impériale fut exposée, tout un jour. Cruelle dérision, si l'on songe aux souhaits de victoire chez les Orientaux : « Que les têtes de tes

« ennemis roulent sous les pieds de ton cheval[1]! » Puis les tristes restes du dernier successeur du grand Théodose furent promenés dans toutes les villes de l'Orient.

Quant au cadavre, on en permit l'inhumation avec le cérémonial usité aux funérailles des empereurs : c'était étendre la publicité de cette mort.

Deux jours entiers se passèrent en réjouissances : dans ce nouveau festin de Balthazar, les vases sacrés servirent de coupes au Sulthan et à ses convives; l'argenterie des églises, les ornements du culte décoraient la salle du banquet.

Encouragée par de tels exemples, la soldatesque s'abandonna à tous les excès d'une joie effrénée : s'enivrant avec les saints calices, elle couvrait ses chevaux des chappes, des parements d'autels, des vêtements sacerdotaux pillés dans les églises.

Pour n'être pas en reste de profanations, les janissaires promenèrent dans leur camp, au son du tambour, un crucifix coiffé d'un bonnet turk, en criant : *Giaours, voici le Dieu des chrétiens!* Et l'image sacrée subit les mêmes outrages qu'autrefois l'*Homme-Dieu*. Les saints autels eux-mêmes furent souillés des plus hideux attentats !

A la suite de cette abominable orgie, Muhammed, à moitié ivre, ordonna à l'un de ses eunuques de lui amener le plus jeune fils de Notaras, âgé de quatorze ans, et dont on lui avait vanté la beauté.

[1] Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. II.

La veille, le grand-duc avait faibli en face du vainqueur : comme il apportait ses trésors aux pieds du Sulthan. « Pourquoi, » lui dit Muhammed indigné, « pourquoi n'as-tu pas employé cet or à la défense de ton « prince et de ton pays ? — « La volonté de Dieu était, » répondit Notaras, « que ces richesses t'appartinssent. » — « Eh bien! » répliqua très-logiquement Muhammed, « c'est à Dieu que j'en suis redevable, non « à toi. »

Une imputation plus grave pèse sur sa mémoire :[1] on lui reproche d'avoir, par une infâme cupidité, remis à Muhammed la liste des principaux dignitaires de l'État ; et le Sulthan aurait promis mille aspres à chaque soldat rapportant une de ces têtes lâchement vendues. Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain, à la place du citoyen avili, le père reparut dans toute sa dignité ; le même homme qui avait fléchi devant le maître, se releva devant le bourreau : « Jamais, » dit-il à l'eunuque, « jamais mon enfant ne servira aux infâmes plaisirs de ton « maître : plutôt ma mort et celle de tous les miens « qu'une telle souillure dans ma famille. »

Muhammed arracha lui-même l'enfant des bras de son père, et enferma l'innocente victime dans son palais.

Notaras exhorta ses deux autres fils à mourir en chrétiens, et s'écria en les bénissant : « Vous êtes juste, ô mon

[1] Ducas, XL. Au reste, il faut n'accueillir qu'avec réserve toutes ces incriminations, car les passions, les haines du temps ne revivent que trop dans les histoires contemporaines.

« Dieu! » Après que ses enfants eurent été décapités sous ses yeux, il réclama du bourreau quelques instants pour faire sa prière dans une chapelle voisine, et périt à son tour. On jeta dans la rue les corps des suppliciés, puis le Sulthan fit placer, devant lui, leurs têtes sur sa table.

Muhammed n'avait pu s'emparer de l'historien Phranzès, le ministre, l'ami de Constantin Paléologue ; par ses ordres, on étrangla le fils, âgé de quatorze ans, non sans l'avoir flétri des plus indignes outrages.

Ici commence à se dérouler une monstrueuse série d'horreurs : spoliateur des Comnènes de Trébizonde, Muhammed imposera à cette nombreuse et infortunée famille le choix entre le Koran ou la mort; nul d'entre eux n'hésitera ; tous préféreront le supplice à l'apostasie. Le roi de Bosnie et trois princes bosniaques, qui s'étaient humblement soumis, seront égorgés ; trois cents insulaires de Lesbos et cinq cents Grecs formant la garnison de Modon, sciés vifs ; le consul de Venise, celui d'Espagne et leurs familles, massacrés au pied de la colonne d'Arcadius, sur la place du *Marché aux Femmes* (*Awret-Bazari*).

Une foule de seigneurs byzantins restaient cachés depuis le sac de leur patrie : Muhammed, redoutant leur influence, les invita, par une proclamation solennelle, à se rendre auprès de lui avec leurs titres de noblesse : il leur promettait sûreté entière, maintien des prérogatives et priviléges antérieurs à la conquête. Tous ceux

qui sè présentèrent furent immédiatement décapités sur les marches mêmes du palais.

Cantareno et les autres nobles vénitiens auraient subi le même sort, si, pour racheter leur vie, ils n'eussent donné soixante-dix mille ducats à Saganos-Pacha.

D'autres, et des plus illustres, étaient tombés au pouvoir des soldats turks : le Sulthan, sous prétexte d'une conspiration avec les princes d'Italie, les racheta pour les tuer.

Chaque janissaire reçut un gratification de mille aspres (vingt ducats environ). On peut juger par là de l'immensité du butin.

Le troisième jour après la prise de la ville, Muhammed ordonna le départ de la flotte. Elle se remit en mer, chargée de vases d'or et d'argent, de vêtements précieux, d'opulentes dépouilles et de prisonniers.

Entassés pêle-mêle dans des chariots, une innombrable quantité de livres fut transportée dans toutes les provinces. Dix volumes de Platon, d'Aristote, se donnaient pour une pièce de monnaie. Cent vingt mille manuscrits disparurent, brûlés ou mis en pièces. De splendides dorures avaient été arrachées des Evangiles somptueusement reliés, et les images jetées au feu.

Dans cet immense désastre, de glorieux fugitifs, Lascaris, Chrysoloras, Chalcondyles, Bessarion, Trapezunce, Argyropule, Marulle, d'autres encore purent du moins emporter avec eux, comme Enée, le feu sacré

de Vesta, comme Anchise, les dieux de la patrie. Splendide et noble prix de cette hospitalité demandée à l'Europe qui n'avait pas voulu les secourir!

Au souvenir de pareilles calamités, comment ne pas rappeler celles de 1203, plus déplorables encore? Car les incendiaires de Constantinople, ses bourreaux, ses dévastateurs, ce ne furent alors ni des Turks, ni des païens, mais les rudes guerriers de l'Occident, mais des chrétiens.

Sans énumérer ici les excès de tout genre dont l'infortunée ville devint alors le théâtre, que de sujets de deuil pour les arts et pour les lettres! Que de pertes à jamais regrettables! Combien de trésors, propriété de l'humanité entière, ont, dans ces déplorables journées, disparu sans retour! On appréciera une partie du désastre, si l'on porte ses regards sur la *Bibliothèque* que le patriarche *Photius* avait compilée, deux siècles environ avant la fatale arrivée des Latins. Les ouvrages composant sa collection y figurent, soit sous la forme d'extraits, soit par des notices critiques. Certes, durant ces deux siècles, âge d'or de la littérature à Constantinople, rien d'un peu considérable n'a pu se perdre. *Photius* avait donc alors sous les yeux, pour ne parler que des historiens et des orateurs, l'*Histoire de Macédoine*, par Théopompe, celle des *Parthes*, celle de *Bithynie*, et celle des *Successeurs d'Alexandre*, par Arrien; l'*Histoire de la Perse* et *la Description de l'Inde*, par Ctésias; la *Géographie* d'Agatarchides; li-

vres dont il reste à peine quelques fragments sans suite. Il avait encore le Diodore tout entier, Polybe dans son intégrité, tout Denys d'Halicarnasse. Au lieu de quarante-cinq discours de Démosthènes qui nous restent, il en lisait soixante-cinq; au lieu de trente-quatre de Lysias, deux cent trente-trois, sans compter les discours apocryphes ; au lieu de dix, soixante-quatre de son disciple Isée, qui fut le maître de Démosthènes; au lieu d'un seul d'Hypéride, cinquante-deux.

Tant de richesses littéraires périrent en peu de jours[1] !

C'est après une agonie de six siècles que, le mardi 29 mai 1453[2], surlendemain du dimanche de la Trinité, expirait dans des flots de sang, avec son dernier Constantin, cet empire que, onze cent vingt-cinq ans auparavant, un autre Constantin avait fondé. Chacun d'eux avait eu pour mère une Hélène; mais les deux monarques ne se ressemblèrent pas plus que les deux princesses.

Dans cette lutte suprême, l'immense cité qui jadis avait déployé tant d'énergie contre les barbares, tendit la gorge au fer ottoman : lâche égoïsme des grands

[1] A. H. L. Heeren, *Essai sur l'influence des Croisades.*

Circonstance singulière, c'est de Constantinople que deux siècles et demi plus tard, le bienfait de l'inoculation, originaire de la Géorgie, devait se répandre dans toute l'Europe. Au mois de mars 1718, dans un village de la Thrace, non loin des rives du Bosphore, à huit cents lieues de Londres, une ambassadrice d'Angleterre, lady Montague, osait tenter sur l'un de ses jeunes fils l'essai de ce procédé, afin d'en offrir avec sûreté l'hommage à sa patrie.

Comme Jenner, lady Montague a bien mérité du genre humain.

[2] De l'hégire 831.

fuyant avant le siége avec leurs richesses, inepte superstition d'un peuple dégénéré, tout conspira contre le salut commun.

Telle s'était montrée Rome, en 410, quand Alaric la saccagea. Romains et Constantinopolitains ne méritaient plus une telle patrie[1].

« Ainsi fut accomplie, » s'écrie encore Ducas, « cette « parole du prophète Amos :

« Je me vengerai des autels de Bétel, dit le Seigneur ; « les cornes de la table des sacrifices seront jetées à « terre, le palais à créneaux sera renversé, les habita- « tions d'ivoire seront anéanties, et beaucoup d'autres « avec elles[2]; vos fêtes me seront en horreur, et je ne « prendrai plus plaisir à vos holocaustes; que le « bruit de vos cantiques s'éloigne de moi, je ne veux « plus entendre les psaumes chantés sur vos instru- « ments ; la fin de mon peuple est arrivée, je ne diffé- « rerai plus son châtiment, et ce jour-là les voûtes du « Temple retentiront de hurlements[3]. »

Bursa [4], au pied de ce mont Olympe d'Asie dont Con-

[1] Poujoulat, *Histoire de Constantinople*, tom. I.

[2] Ducas, XXXIX, p. 165.—Amos, III, 14-15.

[3] Id. V, p. 21, 23, et VIII, p. 3.

Voir *Notes et Pièces justificatives* (XVIII).

[4] « Brousa a été la capitale asiatique du jeune empire turk, mais seulement pendant une partie du xiv[e] siècle, car il trouva promptement à s'établir dans Andrinople, sorte de poste avancé plus stratégique et tout aussi délicieux. Mais, comme consolation, les sulthans

stantinople aperçoit les cimes, était devenue, depuis l'établissement des Turks au centre de l'Asie Mineure, la seconde capitale de leur empire naissant; position favorable d'où les Sulthans se dirigèrent vers le détroit des Dardanelles pour passer en Europe, et ensuite vers le Bosphore de Thrace pour s'emparer de Constantinople[1].

Dès lors, cette cité et Andrinople, siége de leur domination, ne furent plus que des villes secondaires.

Muhammed prit immédiatement pour sa résidence, pour celle de ses successeurs, la haute colline choisie par Constantin; sur la pointe du triangle, huit stades furent consacrés à son palais.

L'œuvre de dévastation était consommée; une fois maître absolu de Constantinople, il songea à consolider sa conquête par des institutions appropriées aux mœurs et aux besoins de ses nouveaux sujets.

donnèrent dans la suite à Brousa divers embellissements et des mosquées superbes, entre autres le Yeschil-Imaret, ou fondation verte, dont l'intérieur est en porcelaine verte de Perse. De tant de grandeurs, il ne reste guère aujourd'hui que des édifices dégradés; les mosquées et les chapelles funéraires des anciens sulthans s'en vont; celle du fondateur de la monarchie, Osman, n'est qu'une masure, et l'on pourra bientôt dire :

Etiam periere ruinæ.

Mais après la description aussi savante que minutieuse de Brousse, par M. de Hammer, tout n'aura pas péri. »

(WILLIAM REY, *Autriche, Hongrie et Turquie*, 1839-1848.)

[1] ANDRÉOSSY, *Voyage à l'embouchure de la mer Noire.*

En cette circonstance, se révéla le véritable génie politique de Muhammed : les efforts de l'homme d'État pour réconcilier ses nouveaux sujets avec le conquérant sont remarquables.

Ainsi, respectant le culte et les usages des chrétiens, il voulut qu'en remplacement du patriarche qui venait de mourir, un nouveau chef spirituel fût élu suivant l'antique cérémonial. Dès que Scholarius [1] eut été revêtu de cette dignité, le Sulthan le convia à un repas splendide, le combla d'égards, et s'entretint familièrement avec lui. Ensuite après avoir offert à Scholarius un sceptre précieux, emblème de l'autorité religieuse et civile qu'il lui conférait : « Sois patriarche, » lui dit « Muhammed, et que le ciel te protége! Compte tou-« jours sur mon amitié; jouis paisiblement de tous les « priviléges que possédaient tes prédécesseurs. »

L'ayant ensuite reconduit lui-même jusque dans la cour du palais, il ordonna aux vézyrs et aux pachas qui l'entouraient d'escorter le pontife.

Alors aussi, Muhammed songea à repeupler la ville. Pour remplir l'immense vide, plusieurs cités d'Asie, de Crimée, de Grèce, durent, sous peine d'encourir les plus terribles châtiments, envoyer, avant le mois de septembre, une partie de leurs habitants. Tous les chrétiens échappés au fer des Turks furent déclarés

1 Connu aussi sous le nom de Gennadius, et dans les disputes philosophiques contemporaines, ardent adversaire de Platon.

libres. On promit pleine et entière liberté de conscience à ceux qui voudraient rentrer.

Une foule de chefs-d'œuvre gisaient mutilés, et tout le génie de la Grèce antique eût été impuissant lui-même à les ranimer; mais on restaura, autant que possible, les monuments publics, ainsi que les maisons particulières; de nouvelles s'élevèrent en grand nombre.

Cependant de telles préoccupations ne désarmaient pas les ressentiments du monarque; dans ce cœur il y avait toujours place pour la vengeance. Revenu à Andrinople, vingt jours après la prise de Constantinople, il y fit trancher la tête au grand vézyr Khalil-Pacha, coupable d'une partialité non douteuse et vénale, en faveur des Grecs, coupable surtout d'avoir deux fois fait descendre du trône le fils de Murad. Ensuite, il annonça au sulthan d'Egypte, au schah de Perse, au chérif de la Mecque, la conquête de Constantinople. Des tributs furent imposés aux Etats chrétiens voisins; son lieutenant Tourakan alla dans le Péloponèse protéger Démétrius et Thomas Paléologue, frères du dernier empereur grec, contre leurs auxiliaires Albanais qui voulaient leur enlever un reste d'autorité : un impôt annuel de douze mille ducats devint la condition de ce protectorat. Renonçant à toute résistance, Silivri [1] et Bivados [2], malgré

[1] L'ancienne *Selymbria*.
[2] L'Ἐπιβατὸς des Byzantins.

de solides fortifications, se hâtèrent d'envoyer leurs clefs.

C'est alors que, tranquille possesseur de Constantinople, et maître incontesté dans ses vastes domaines, Muhammed songea sérieusement à s'emparer de la Servie.

Avant la prise de Constantinople, tout le territoire impérial appartenait déjà au Sulthan : aussi Muhammed s'agrandit-il peu par la conquête de la capitale; le fait vraiment considérable fut l'implantation en Europe d'un camp barbare.

Les Turks étaient arrivés au déclin de la première période de leur histoire, période d'un siècle et demi, belliqueuse et conquérante; la guerre, docile instrument des volontés d'Othman, avait étendu et consolidé leur domination. Des ruines de l'Empire grec allait sortir, pour l'Europe, une longue série de luttes et de calamités [1].

L'Occident, qui avait laissé briser le rempart de la chrétienté, ne fut pas longtemps sans reconnaître son irréparable faute; pendant plus d'un siècle, l'Italie, la Hongrie, l'Allemagne même, frémirent à l'idée de devenir bientôt peut-être des pachaliks.

Une fois Constantinople au pouvoir des Turks, les sciences, les lettres, les arts, fuyant cette terre désolée, se réfugièrent en Italie, dans le Péloponèse et dans les îles; les montagnes, les monastères, les îles au pouvoir des Vénitiens devenaient des retraites. C'était, disent les

[1] HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman,* tom. II.

chroniqueurs, une dispersion comme celle des Hébreux après la ruine de Jérusalem.

Quelques-unes des grandes familles impériales et princières, les Paléologues, les Cantacuzènes, les Rosetti, les Chrysoscoles, les Petralyphes, les Sévastos, les Chrystoverges vinrent s'abriter en Romanie[1].

Tout prit dès lors une face nouvelle. L'Orient changea de rôle avec l'Occident; l'un fut plongé dans les ténèbres; l'autre rayonna d'une merveilleuse splendeur[2].

Déjà affaiblie par ses propres institutions, Venise, quand s'écroula l'Empire grec, avait ressenti une funeste atteinte : la découverte pour le commerce européen d'une nouvelle route vers l'Inde fut son coup de grâce. Vainement, en se mêlant aux affaires de l'Italie, la République cherchera à regagner sur le continent ce qu'elle perdait sur mer : malgré de brillants débuts, la reine de l'Adriatique descendra, de siècle en siècle, à une complète déchéance[3].

Charles-Martel, en 732, avait glorieusement arrêté à Poitiers l'islamisme débordant sur l'Europe. Mais depuis l'avénement du kalife Omar (Abou-Hafsa-Ibn-Al-Knattab), en 634, la puissance musulmane s'était étendue

1 Naturalisés par près de quatre siècles, ils ont noblement reconnu cette fraternelle hospitalité par un inaltérable dévouement à leur nouvelle patrie.

2 M. Villemain, *Lascaris*, etc. —A. Vaillant, *La Romanie, ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des Romans*, tom. I.

3 F. T. Perrens, *Jérôme Savonarole*, etc., tom. I.

en Afrique, en Palestine, en Syrie, en Mésopotamie, dans l'Asie Mineure, en Perse. C'est sa violence même sur les bords du Jourdain qui souleva l'Occident et enfanta les croisades. A Nicée, à Dorylée, à Edesse, à Antioche, à Jérusalem, à Saint-Jean-d'Acre, la Croix triompha; comme jadis à la mer, une voix divine dit au torrent turk : « Tu n'iras pas plus loin. »

Ces guerres civilisatrices préparèrent un meilleur ordre de toutes les choses humaines; elles éveillèrent et répandirent une foule d'idées et de sentiments désormais indestructibles; elles ont modifié le gouvernement des sociétés européennes, affaibli le régime féodal, facilité la naissance d'un tiers état, développé le commerce et l'industrie, popularisé la géographie, ouvert l'Orient à l'Occident, inauguré les bienfaisantes missions d'Asie, donné à la poésie une vie nouvelle.

Oui, la poésie dut aux croisades un ardent foyer de fictions, d'activité, d'inspirations.

Est-il besoin de rappeler qu'en Allemagne un des principaux athlètes de la guerre sainte, *Frédéric II*, fut aussi l'un des principaux poëtes de son temps? L'histoire poétique de l'Angleterre, à la même époque, nous offre encore des preuves de cette vérité. Quel était le but principal des fameux chevaliers de la Table Ronde, sinon d'arracher aux infidèles le *Saint-Graal* ou *Gréal*, dit aussi *Grajal* ou *Grajalet* (ainsi le nomment les vieux romanciers)[1]. C'était la coupe dans laquelle on croyait

[1] Disc. de LA RAVALIÈRE, p. 34.

que le Sauveur avait célébré la Sainte-Cène. Le normand *Raoul* ou *Rollon*, qui écrivit en vers l'histoire de sa nation, y comprit nécessairement les croisades, puisque sa relation s'étend jusques après la conquête de Jérusalem [1]. Enfin cette poésie, fille d'un siècle enthousiaste, et si convenable au génie de ce siècle, dut, en présence de grands événements et d'objets romanesques, au spectacle de héros et d'exploits nouveaux, continuer longtemps encore son puissant règne sur les esprits.

Loin donc de s'éteindre, le flambeau des arts se ralluma plus vivement, et répandit sur l'Europe un éclat inconnu depuis plus de mille ans.

Quant à l'heureuse influence des croisades sur l'industrie et sur le commerce européens, elle consista moins dans l'introduction de nouveaux articles naturels et artificiels, que dans un usage généralisé de ceux déjà connus. Dès le siècle des Carlovingiens, les étoffes de soie, les épices, les parfums, les autres trésors de l'Orient, arrivaient en Europe; mais on ne les voyait qu'à la cour des princes, ou dans les palais de quelques grands. Dès que, grâce aux croisades, les villes furent devenues des centres d'activité, de commerce et de richesses, ce luxe, jusque alors privilége des

[1] On trouve dans le *Glossaire de la langue romane*, de M. J. B. B. Roquefort, Paris, 1808 (tom. I, p. 703 et suiv.), un article intéressant sur le *San-Graal*, ou *Sainct-Graal*, et l'auteur y prouve fort bien que le *Santo-Catino*, de Gênes, n'est autre chose que le *Saint Graal*.

cours, s'étendit de toutes parts; dans tous les rangs de la société, la vie éprouva un notable changement, et, depuis, le cercle des jouissances alla toujours en s'élargissant.

La branche des connaissances humaines qui gagna le plus aux croisades, ce fut la géographie; non cette science qui marche appuyée sur des procédés critiques et sûrs, qui mesure le globe en le parcourant, et fixe les rapports des divers points terrestres entre eux et ceux du ciel; car alors l'ignorant Européen n'était point encore capable de telles vues. Ce qu'il faut entendre ici par géographie, ce n'est qu'une connaissance générale de régions et de peuples lointains, connaissance répandue en Europe par les récits de témoins oculaires[1].

Sans ces mêmes guerres, qu'un ingrat dédain a voulu flétrir du nom de *sanglantes folies*, Constantinople aurait subi, deux cents ans plus tôt, le joug du Koran.

Peut-être même l'Occident n'eût-il pas échappé au sort de la Grèce et des rives du Bosphore.

Mais au XVe siècle, nulle digue n'arrêtait ou ne détournait l'impétueux courant qui poussait les Ottomans vers Byzance. L'esprit des croisades n'existait plus. Livrées entre elles à d'ambitieuses dissensions, à des guerres incessantes, les monarchies occidentales ne songeaient qu'à leur propre conservation, à leur agrandis-

[1] A. H. L. HEEREN, *Essai sur l'influence des croisades.*

sement; elles ne tournaient vers l'Asie que des regards distraits ou indifférents.

Cet état général de l'Europe et le marasme de l'Empire grec devinrent, à cette époque, la force du principe mahométan.

Certes les papes ne firent pas les croisades, car les croisades ne furent pas des œuvres d'homme; mais ces prodigieuses évolutions, fruit de trois siècles d'enfantement moral, entraînèrent papes et peuples. Seulement les souverains pontifes, par la nature même de leur puissance spirituelle, en devinrent les chefs, les directeurs suprêmes.

Mais la guerre sainte? Oui, les souverains pontifes l'ont faite pour sauver la civilisation menacée. Telle sera à jamais la gloire des papes des XIVe, XVe et XVIe siècles; Baïezid, Timur, Murad II, Muhammed II, pouvaient opprimer l'Europe comme l'Asie : Urbain V, Eugène IV, ce Nicolas V, qui autorisa la révision de l'inique procès de notre grande Jeanne d'Arc, Pie II surtout, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, Léon X, Clément V, sauvegardèrent la chrétienté[1].

[1] Poujoulat, *Histoire de Jérusalem*.

LIVRE V

1453-1454

Terreur générale.—Inaltérable fermeté de Scanderbeg. — Il rejette la paix offerte de nouveau par Muhammed.—Mosès à la tête d'une armée turke.—Sa défaite, ses remords, son retour auprès de Scanderbeg. — Autre défection, celle d'Hamza. Arrivée d'Isa-Pacha.—Hamza proclamé pacha d'Albanie.—Nouvelle victoire de Scanderbeg.—Siége de Belgrade (Servie), par Muhammed. — Fin d'Hunyade.—Mort d'Alphonse, roi de Naples. – Douleur de Scanderbeg. — Deux pachas, Oumour et Sinan, en observation sur les frontières albanaises. — Suspension momentanée des hostilités.— Scanderbeg en Italie.

L'écroulement de l'Empire grec semblait avoir ébranlé l'Europe et l'Asie. Tandis qu'une terreur universelle glaçait les âmes, Scanderbeg, au récit de la catastrophe, sentit croître son courage avec le danger. Pour la troisième fois, le fier vainqueur de Constantinople lui offrit alors la paix; une troisième fois aussi un petit prince d'Albanie la refusait avec hauteur.

Cependant Mosès [1] approchait de l'Epire. Scanderbeg marcha droit à lui, sans feintes, sans embûches, car de

[1] Barletius, f. 148, *Commentario delle cose de Turchi e del S. Georgio Scanderbeg*, Vinegia, 145.

telles précautions eussent été inutiles contre un adversaire aussi vigilant et si bien initié à ses habitudes de guerre. Il avait quatre mille fantassins et six mille cavaliers, tous hommes d'élite.

Entré sans obstacle dans la Basse-Dibre, l'ennemi arriva jusqu'à la plaine d'Orocher, théâtre de tant de combats, et notamment de la défaite de Mustapha. C'est là que les deux armées se rencontrèrent.

A peine étaient-elles en présence, que Mosès se détachant des rangs turks, s'avança vers ses anciens frères d'armes :

« Albanais ! » s'écria-t-il, « ce n'est point à vous que « j'en veux, mais à votre chef. Qu'il vienne donc, et « vidons seul à seul, corps à corps, notre différend. »

Scanderbeg dédaigna d'abord ce défi d'un traître; mais bientôt, poussé à bout par d'incessantes provocations, il s'élance, le cimeterre en main. A son aspect, soit frayeur, soit plutôt remords, Mosès, toujours si calme en face du danger, si intrépide contre des milliers de glaives, se trouble, tourne bride, et court précipitamment rejoindre son armée.

L'augure n'était pas propice : le combat s'en ressentit.

Ébranlés sur toute la ligne, les Turks commencèrent bientôt à plier; pour racheter sa récente faiblesse, Mosès faisait des prodiges de valeur. « Vraiment, » dit alors Scanderbeg, en admirant ce courage égaré, « la tra« hison le rend plus brave encore que la fidélité ! »

Un moment même, le transfuge crut avoir ressaisi l'avantage ; son arrière-garde, ralliée, combattait vigoureusement autour de lui, et Scanderbeg, renversé d'un coup de lance sur la croupe de son cheval, semblait mort. Mais le héros, ayant recouvré les sens, se redresse, suit de l'œil le Turk gigantesque qui l'a frappé, perce jusqu'à lui, en sabrant tout sur son passage, et, d'un coup de cimeterre, le partage presque en deux.

De là, il vole à Mosès, résolu de l'avoir mort ou vif. Mais celui-ci, abandonné de tous les siens, stupéfait de sa défaite, honte si nouvelle pour lui, suit le mouvement général.

Une nuit sombre favorise cette fuite ; bientôt, grâce à sa connaissance du pays, il trouve une retraite sûre où se rallient, non sans peine, quatre mille hommes, tristes débris de son armée.

Du côté des Albanais, il n'y eut que cent blessés et quatre-vingts tués.

Après avoir ainsi effacé l'échec de Belgrade, le vainqueur retourna à Croïa.

Quant à Mosès, vaincu, humilié, suspect à son nouveau maître, sa position était devenue intolérable : il résolut de s'en affranchir.

A la faveur d'épaisses ténèbres, s'échappant d'Andrinople avec quelques serviteurs fidèles, il traverse la Thrace, arrive d'un trait aux frontières de la Macédoine, ralentit alors sa course, et entre dans la Basse-Dibre, non plus cette fois en transfuge, en ennemi,

mais le cœur attendri, mais en fils repentant. Aussi la joie de le revoir éclate-t-elle de toutes parts.

Scanderbeg n'était qu'à quelques lieues de là. Renonçant alors à gagner Croïa, Mosès marche droit au camp albanais. La nuit commençait à tomber. Arrivé au quartier du prince, de l'ami qu'il a si cruellement offensé, Mosès descend de cheval, délie sa ceinture, se la met autour du cou, selon l'usage pratiqué en Albanie lorsqu'on demandait grâce, s'avance et se jette aux pieds de Scanderbeg. Celui-ci se promenait devant les tentes; profondément ému, il le relève, lui serre la main, et, sans lui permettre même d'exprimer son repentir, il l'embrasse à diverses reprises. Puis, le prenant à part, le prince l'interroge sur les desseins de la Porte, lui restitue, peu de jours après, tous ses biens; et, générosité plus précieuse encore, un édit prohibe toute allusion en public au passé. Cette touchante clémence, un jour Mosès la payera noblement de tout son sang.

Mais, au moment où le grand cœur de Scanderbeg semblait avoir affermi à jamais la fidélité autour de lui, tout à coup son neveu, un autre lui-même, Hamza, disparaît, et va s'offrir à Muhammed. Pour donner de plus sûrs gages de sa félonie, il a emmené avec lui sa femme et ses enfants.

Quel motif entraîna au déshonneur ce guerrier jusque-là si pur, si loyal, et qui n'avait rien à envier du côté de la fortune? On s'épuisait en conjectures : selon les unes, il céda aux captations du Sulthan qui, le sa-

chant de sang princier et en grande estime parmi les Albanais, vit là un moyen de remplacer l'oncle par le neveu, de désarmer son invincible ennemi et de conclure ainsi la paix ; selon les autres, la réconciliation de Mosès avec Scanderbeg aurait causé à Hamza une violente jalousie; enfin, à en croire une troisième opinion, se voyant enlever par le mariage de Scanderbeg et la naissance d'un fils tout droit à sa succession, Hamza aurait voulu à tout prix s'assurer une autre chance. D'une brillante valeur, doué, dans un petit corps et sous une chétive apparence, d'un remarquable esprit; ambitieux, impénétrablement dissimulé, habile à se créer des partisans par d'abondantes largesses, plusieurs fois on avait engagé Scanderbeg à se méfier d'un tel homme : mais jamais soupçon n'aurait pu entrer dans cette âme loyale et sincère. Aussi, pour être inattendu, le coup n'en fut-il que plus cruel.

Très-favorablement accueilli par Muhammed, Hamza ne tarda pas à lui inspirer une vive sympathie : son apparente modestie, l'humble repentir qu'il affectait en s'accusant, avec amertume, d'avoir si longtemps combattu des maîtres légitimes, ses connaissances étendues, les détails politiques, militaires, géographiques dans lesquel il entra, et, par-dessus tout, les chers otages qu'il livrait, tout fortifia de plus en plus la sympathique confiance du Sulthan. Bientôt même ce prince lui promit la principauté d'Albanie, en lui demandant si cinquante mille hommes suffiraient pour la conquérir. Hamza s'é-

tant récrié sur l'exagération du chiffre : « Souviens-toi « que je le veux, » répondit Muhammed; « au prin- « temps, cinquante mille hommes entreront en cam- « pagne. Sache t'en servir. »

Dès la fin de l'hiver, les troupes étaient rassemblées. Isa-Pacha de Roumélie en reçut le commandement, avec l'injonction formelle de consulter Hamza sur toutes ses opérations. Créé lui-même sangiak, l'Albanais eut sous ses ordres personnels cinq mille cavaliers.

Ces menaçants préparatifs, Scanderbeg, parfaitement informé, les observait d'un œil attentif. Aussi, pendant l'hiver de 1455 à 1456, il organisa une armée capable de tenir tête aux forces turkes. Jamais, en Epire, levée n'avait été plus facile, plus abondante : de toutes parts, attirés par la multitude même des ennemis, affluaient les volontaires; car, sûrs de vaincre sous un tel chef, ils évaluaient d'avance le butin d'après le nombre des ennemis.

Après avoir concerté son plan de campagne avec ses deux fidèles lieutenants Tanusios et Uranoconte, Scanderbeg alla attendre l'armée turke dans la Haute-Dibre; il n'emmenait que cinq mille fantassins et six mille chevaux.

En présence de son nouvel ennemi, les ruses ordinaires, si bien connues d'Hamza, n'étaient plus praticables; un nouveau stratagème devenait donc nécessaire.

Le succès dépassa toutes les espérances.

A l'approche des Turks, faisant filer, par une route

connue, son infanterie et ses bagages vers Alessio [1], Scanderbeg, comme disposé à combattre, resta en bataille avec sa cavalerie.

Mais, dès que les têtes de colonnes ennemies furent à portée, tournant bride, il s'éloigna si vivement, que cette retraite ressemblait fort à une fuite.

Hamza lui-même s'y trompa : en effet, on pouvait naturellement croire que, déconcerté par l'aspect imprévu de forces si considérables, son oncle, dans lequel l'Albanie tout entière semblait se personnifier, avait dû

1 C'est en 1401 que Scutari et Alessio passèrent au pouvoir des Vénitiens, ainsi que le Zadrima et une partie de la Prévalitane* (*Prævalitana*). Deux ans après, Venise eut à réprimer une révolte des habitants de la Zenta. Ceux-ci regrettaient leurs anciens seigneurs, qui n'étaient véritablement que des chefs de bande, comme tous les châtelains de cette époque, et qui, par leurs mœurs, ressemblaient beaucoup moins aux nobles du Livre d'Or qu'aux rudes habitants de ces contrées.

Vers 1409, la seigneurie fut moins heureuse contre les Schypetars Guègues, qu'appuyaient les troupes de Sigismond, roi de Hongrie, disputant alors sa couronne à Wladislas, roi de Naples et allié des Vénitiens. Les Hongrois s'emparèrent de Scodra; mais les Vénitiens, qui venaient d'acheter les Évangiles écrits en latin de la main de Saint-Marc, ayant déployé la bannière de ce puissant protecteur, parvinrent, avec l'assistance des Turks, ennemis de Sigismond, à reconquérir l'antique capitale de Gentius et à s'y maintenir.

Après un *Te Deum* chanté à Venise, on conclut, en 1454, un traité en vertu duquel la République s'engageait à payer un tribut annuel au Sulthan, pour la garantie de ses possessions en Albanie. Ce fut le principe éventuel d'une guerre qui, en effet, éclata dix ans après. (POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, tom. III.)

* Le Monténégro, presque toute l'Herzegovine et l'Albanie septentrionale étaient compris dans cette province de l'Empire Romain (Διοίκησις de Dacie).

d'abord pourvoir à sa sûreté. La marche des Albanais vers Alessio le confirma dans cette idée. En choisissant ainsi une ville maritime sur la côte d'Illyrie, évidemment à ses yeux, Scanderbeg voulait se rapprocher des Vénitiens, et en obtenir assistance.

Sans s'obstiner à sa poursuite, on ordonna seulement à quelques cavaliers d'épier, autant que possible, ses traces; puis l'armée descendit dans la plaine d'Orocher, où elle se reposa quelques instants.

Là, avant de se remettre en route pour serrer d'aussi près que possible le fugitif, Isa-Pacha proclama Hamza pacha d'Albanie, et Scanderbeg déchu de tous ses titres, dignités, possessions; une riche récompense était promise à qui l'amènerait mort ou vif. Mais si grande était encore la terreur de ceux qui mettaient une telle tête à prix, que, sous peine de la vie, nul ne devait, durant la marche, s'écarter des rangs.

L'armée turke continua ensuite son mouvement sur Alessio, sans commettre les dégâts accoutumés; le séjour, en Epire, pouvait se prolonger : il importait donc de se ménager des ressources.

Elle allait entrer dans cette partie de la Macédoine qui confine à la Thrace et au golfe de Salonique, en Emathie, quand un transfuge vint signaler à Scanderbeg son campement et l'ordre de sa marche.

Mais la prétendue retraite de l'Albanais vers Alessio n'avait été qu'une feinte. Au lieu de se diriger sur cette ville, c'est tout près de l'ennemi, dans des fourrés épais,

qu'il s'était jeté. Non loin de là s'élevait une haute montagne, le Téménios, dominant l'Emathie : après avoir reconnu les divers aspects de cet observatoire, Scanderbeg y posta un homme intelligent et sûr, Pic Manuel. Pour être plus promptement informé par lui des mouvements de l'ennemi, des banderoles, élevées en l'air, devaient s'abattre du côté de son apparition.

Bientôt les signaux parlèrent.

Le prince alors s'étant glissé, avec ses troupes, par de sombres vallées et d'étroits défilés, s'arrête au pied d'une autre montagne, la gravit et voit distinctement tout le camp turk : les uns dormaient couchés sur l'herbe, les autres mangeaient gaîment à l'ombre, beaucoup même jouaient, sans la moindre préoccupation ; dessellés, en pleine liberté, les chevaux erraient çà et là par les pâturages ; pas de gardes avancées, nulles précautions, toute l'apparence enfin d'une entière sécurité.

A cet aspect, le cœur bondissant d'une joie terrible, Scanderbeg redescend, en toute hâte, vers son armée, donne ses instructions, fait prendre autant de tambours et de trompettes qu'il en faudrait pour des troupes dix fois plus nombreuses, donne arquebuses et mousquets à nombre de fantassins jusqu'alors sans armes à feu, et, quand tout est prêt, il ordonne le départ.

Une vallée conduit du camp à la plaine où s'étendent les quartiers turks : on la suit en silence. A son extrémité se trouve un corps de garde ; comme il importe de s'en défaire, Scanderbeg lui-même, avec quelques

soldats agiles et robustes, auxquels il a recommandé de choisir chacun leur homme, s'approche doucement; tout tombe égorgé, sauf un seul Turk, qui court annoncer au camp l'arrivée de l'ennemi et que l'on croit fou de peur. Aussi nulle foi n'est-elle accordée à son récit.

Hamza, néanmoins, qui connaît mieux l'inépuisable dextérité, l'audace merveilleuse de son oncle, fait prendre les armes. De son quartier, le mouvement, se communique à l'armée entière.

Pour Scanderbeg, c'est l'instant d'agir, car le moindre retard compromettrait tout : aussitôt donc, du fond des bois et des vallées, au sommet des montagnes, éclate un effroyable bruit de clairons, de tambours, d'arquebusades, de cris furieux, de hurlements sauvages; on dirait une tempête d'hommes et l'Albanie entière fondant sur les Turks. Atterrés, ceux-ci restent immobiles. Vainement Hamza s'efforce de leur démontrer que ce n'est là qu'un stratagème; vainement les officiers veulent rétablir l'ordre et organiser la défense; sourde, à force de frayeur, cette multitude ne reconnaît plus la voix de ses chefs. Non moins épouvantés que leurs maîtres, les chevaux brisent toute entrave, bondissent çà et là, renversent hommes et tentes.

C'est alors qu'avec son infanterie arrivée au pas de course, Scanderbeg tombe d'abord sur le quartier d'Hamza. Témoin de ce mouvement, Isa-Pacha accourt et lance de nouveaux escadrons pour envelopper le prince albanais. Mais tout à coup Mosès, impatient de réparer une faute déjà tant pleurée, apparaît et l'arrête court.

Appuyé bientôt par Tanusios et Manuel Pic, qui l'ont rejoint avec les archers et arbalétriers, tous attaquent impétueusement le pacha, tous le refoulent dans son quartier.

Renforcé, à chaque instant, par des troupes fraîches, celui-ci tient ferme; mais cette opiniâtre résistance, loin de ralentir l'ardeur des assaillants, ne fait que l'irriter : rejetant leurs arcs derrière le dos, et déposant les arquebuses, ils s'enfoncent, le sabre en main, au milieu de ces épais escadrons; tout tombe massacré ou fuit devant eux.

Du côté de Scanderbeg, le carnage est plus grand encore, car avec le gros de son armée il a surpris la division turke déjà en désordre. Hamza, qu'il avait en tête, luttait, ivre de courage et de désespoir; certes, sans l'oncle, le neveu eût vaincu. Mais à la fin, abandonné de tous, comme tous il prend la fuite.

Aussitôt Scanderbeg détache des cavaliers à sa poursuite, avec ordre de lui sauver la vie; et lui-même, à la tête d'une poignée d'hommes, (tout le reste s'acharnait après les fuyards), il se porte vers le général turk, pour briser une résistance qu'il croit possible encore. Mais l'intrépide Mosès y avait mis bon ordre : ne pouvant en finir avec le sabre, il avait fait reprendre à son monde les armes à feu; sous cette grêle de balles les rangs s'étaient rompus : là, comme partout, déroute complète. Déjà le pacha fuyait, quand arriva Scanderbeg : poursuivi par lui et serré de près, il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Tel était l'acharnement du soldat, que tant que dura le jour et qu'un ennemi fut debout, il oublia le butin. Mais, à la nuit, pour se reposer de semblables fatigues, il dépouilla les morts, ramassa les armes, fouilla les tentes et s'empara des chevaux. La proie fut immense. Vingt mille Turks gisaient sur le champ de bataille; dix mille autres furent tués en fuyant. Au dire des historiens[1], le Drin roula des flots de sang.

Les chrétiens n'avaient perdu que fort peu de monde. Scanderbeg passa la nuit sous les riches tentes du pacha.

Le lendemain, tous les prisonniers défilèrent entre les rangs de l'armée, deux à deux, les mains liées derrière le dos. A leur suite, figuraient un sandjakbeg et ce triste Hamza, naguère pompeusement proclamé maître du pays. Par respect pour Scanderbeg, auquel il tenait de si près, on ne lui adressa aucune insulte ; mais les regards ne furent pas muets, et le silence eut son éloquence.

Il importait d'étouffer immédiatement tout foyer d'infection : avant de quitter le lieu du combat, on creusa d'immenses fosses où furent enfouis hommes et chevaux.

Le retour à Croïa fut une vraie marche triomphale; de toutes parts affluaient les populations, bénissant leur sauveur; c'étaient des hymnes pieux, des chants d'allé-

1 Barletius, f. 166

gresse, des danses joyeuses. La ville entière se porta au devant de son prince.

Jamais pareil spectacle n'avait encore frappé ses regards : l'armée s'avançait en colonnes étincelantes ; chaque soldat tenait en main un cheval conquis sur les Turks ; beaucoup même en faisaient marcher plusieurs devant eux, et tous chargés d'un splendide butin. Plus de quinze cents prisonniers, attachés deux à deux, précédaient Scanderbeg ; les principaux officiers turks portaient les étendards conquis ; puis, soutenues par les Albanais, au bout de longues lances et comme dressées, paraissaient les magnifiques tentes du pacha de Roumélie.

Hamza avait obtenu la faveur de ne point entrer dans Croïa enchaîné ; il marchait à cheval, à côté du sandjakbeg.

Mais, tandis que le prince, l'ami, le parent si douloureusement offensé, lui épargnait la honte, un affront imprévu lui arriva d'ailleurs. Muhammed venait d'accorder sans difficulté la rançon demandée pour le sandjakbeg : quant à Hamza, il ne voulut pas même en entendre parler. Un traître peut se vendre plusieurs fois : même acquéreur ne le rachète jamais.

Mezidbeg, en apportant les quinze mille ducats stipulés, était autorisé à négocier une trêve. Certes une telle démarche dut coûter à l'altier conquérant. Mais de graves complications dans ses affaires, les mouvements

insurrectionnels de la Mysie, et surtout son récent échec en Hongrie, la lui imposèrent.

Quelques mots sur cette campagne si triste pour le Sulthan.

Dès le commencement du mois d'avril, le bruit s'était répandu, dans toute la Hongrie, que Muhammed destinait une nombreuse armée au siége de Belgrade[1] (*Ville-Blanche*). Cette place, alors considérée comme imprenable, est située dans une presqu'île formée au nord par le Danube, à l'ouest par la Save.

On apprit en même temps que le Sulthan faisait fondre des pièces d'artillerie à Kruchovatz[2], sur la Morava (Margus). Le 13 juin, en effet, l'armée ottomane, forte de cent cinquante mille hommes environ[3], parut devant Belgrade. Elle avait, à sa suite, un parc d'artillerie de plus de trois cents bouches à feu, au nombre desquelles étaient sept mortiers destinés à

[1] *Singidunum* chez les Latins. Dans l'histoire militaire des Turks, Belgrade joue un grand rôle : après bien des vicissitudes, après deux siéges par Murad II et Muhammed II, elle fut plusieurs fois prise et reprise, en 1522, par Suleïman II; en 1688, par le duc de Bavière, pour l'Autriche; en 1690, par les Turks; en 1717, par le prince Eugène; perdue par l'Autriche, en 1739; reconquise, en 1789, par Laudon; puis rendue, en 1791, à la Turkie; prise, en 1806, par Czerni George, chef de l'insurrection servienne; en 1812, elle rentra sous la domination ottomane. (Voir *Notes et pièces justificatives* (XIX).

[2] Thurocz, c. lv. —Bonfinius, déc. III, c. viii.

[3] *Idibus Junii.* Bonfinius, III, c. xviii, p. 188. Suivant Tagliacotius, cent soixante mille; suivant Brankovich, cent cinquante mille. (Engel, *Histoire de Servie*, p. 408.)

lancer des boulets de pierre, et vingt-deux canons d'une longueur de vingt-sept pieds [1].

Jour et nuit, l'artillerie foudroya la ville : de Szegedin (Seged), c'est-à-dire à une distance de plus de vingt-quatre milles hongrois [2], on entendait la canonnade. Muhammed regardait la conquête de Belgrade comme un jeu auprès de celle de Constantinople ; cette place, vainement assiégée par son père pendant six mois, il s'était même vanté, si l'on doit en croire quelques historiens, de la prendre en quinze jours. Sous deux mois il espérait être à Ofen [3].

Réunie à Widdin [4], une flottille de deux cents brigantins [5] remonta le Danube pour intercepter les secours qu'on préparait à Szegedin.

Mais Hunyade allait troubler cette orgueilleuse sécurité.

Alors lieutenant général du royaume, il rassembla d'abord à Ofen, puis à Szegedin, l'armée des croisés.

Appelés par une bulle du pape Calixte III, encouragés d'ailleurs par les promesses d'indulgences plénières du légat (cardinal Jean Angelo), soixante mille hommes en-

[1] Tagliacotius dans Catona, III, p. 1068. — Engel, l. c., p. 408 dit seulement vingt-deux pieds.

[2] Thurocz, LV.

[3] Alt-Ofen, ou *Œ-Buda*, *Vieux-Bude* ; Tagliacotius, dans Catona, XIII, p. 1070, et Thurocz, p. 1092.

[4] C'est là qu'en 1798, Pass-Wan-Oglon proclama et maintint son indépendance.

[5] Chalcond. : *Naves autem erant numero ducenta.*

viron avaient pris la croix et les armes contre les Turks ; vaillante réponse à l'appel du Saint-Père, aux ardentes prédications du franciscain Joannes Capistrano.

Cependant, parmi toute cette multitude armée, on ne comptait que trois magnats, Jean de Korogh, haut-palatin et ban de Machov, d'Orban et de Posega, dans le banat duquel était située Belgrade[1], le capitaine Michel Zelaghy, haut-palatin de Bistrai, et le jeune Ladislas de Kanischa[2]. Beaucoup d'autres nobles prirent la croix, mais non les armes.

Les troupes d'Hunyade étaient un pêle-mêle de bourgeois, de paysans, d'étudiants, de moines mendiants, armés de pieux, de bâtons, de frondes, de sabres[3]. Six de ses collègues, comme lui franciscains, accompagnaient Capistrano. Les écrits de deux d'entre eux, Jean Taglicozzo et Nicolas de Fara, sur cette mémorable époque, ont transmis à la postérité leurs noms et celui de Capistrano[4].

Le 14 juillet, Hunyade, avec une flottille de deux cents brigantins, en partie rassemblés à Sztary-Slankament, en partie construits, à Belgrade, sous la direction de Zelaghi, vint à la rencontre de la flottille ennemie. Le combat ne fut presque qu'un abordage ; car les bâtiments turks, d'une manœuvre lourde et inexpérimentée, ne tardèrent

[1] Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1078.
[2] Thurocz, LV.
[3] Tagliacotius, l. c., p. 1079.
[4] Pray, *Annales*, III[e] part., et Catona, XIII, p. 1072 et 1096.

pas à être dispersés[1]. Pour que les navires démâtés et dont l'équipage avait péri, ne tombassent point au pouvoir des Hongrois[2], Muhammed les fit brûler. Les Turks avaient perdu sept galères, dont trois coulées bas et quatre prises; plus de cinq cents des leurs périrent dans le combat[3].

A genoux sur le rivage, pendant toute l'action, Capistrano invoquait le nom de Jésus, et agitait l'étendard des croisés.

Sept jours après l'échec reçu sur le Danube, Muhammed, ayant ordonné un assaut général, se mit lui-même à la tête des janissaires[4]. La veille, Karadja, beglerbeg de Roumélie, qui jusqu'alors avait dirigé le siége avec talent et bonheur, était noblement mort, frappé par un boulet.

Dès le matin du 21 juillet 1456, le camp ottoman retentissait du bruit des tambours et des trompettes. Les janissaires, dans une attaque impétueuse, pénétrèrent par les brèches et se rendirent maîtres du faubourg : de là ils se portèrent sur le pont qui conduit dans l'intérieur de la ville. Telle fut leur énergie, qu'Hunyade lui-même crut, un moment, à sa défaite.

1 Chalcondyl.; Thurocz, LV; Tagliacotius.

2 Chalcondyl., *Has quidem naves illico rex incendi curavit, ne in Pannonum potestatem redigerentur.*

3 Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1075. Catona donne aussi, p. 1065, le rapport de l'historien polonais Dlugoss, ainsi que ceux d'Hunyade et de Capistrano.

4 Chalcondyle.

Mais l'apôtre et le guerrier allaient rivaliser d'héroïsme.

En ce moment suprême, le courage inspiré de Capistrano ne faillit pas : sa confiance en Dieu resta inébranlable. D'après ses ordres, de nouveaux renforts entrèrent dans la citadelle, par la porte de derrière; comme des flots de feu, des sarments, imbibés de soufre, enflammés, roulèrent sur les Turks montant à l'assaut. Bientôt l'ennemi fut repoussé dans les fossés[1]. Vers midi les assiégeants étaient forcés d'abandonner leurs positions.

En cet instant décisif, Capistrano, prenant avec lui le porte-étendard Pierre et deux de ses confrères et compagnons d'armes, dont l'un était Tagliacozzo, fit, à la tête de mille croisés, pour s'emparer de l'artillerie de siége de l'ennemi[2], une sortie vigoureuse. Alors les Turks, au cri d'*Allah*, s'enfuirent dans toutes les directions, et les chrétiens, en invoquant le nom de Jésus, pénétrèrent jusque dans le camp ennemi.

Au spectacle de ses azabs en pleine fuite, de son artillerie sur le point d'être prise, Muhammed combat lui-même en lion ; d'un coup de sabre, il fend la tête d'un chrétien [3]. Mais, blessé à la cuisse[4], force lui est de se retirer. Tansporté de fureur, le Sulthan lance

1 Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1082.

2 Chalcondyle, p. 132, et Tagliacotius, l. c., p. 1086.

3 Idris, et, d'après lui, Seadeddin ; Chalcondyl. : *Eo loco peremit virum Pannonum rex.*

4 *Verum vulneratur femur. Id.*

d'épouvantables menaces à Hasan, général des janissaires.

« Presque tous mes soldats sont blessés, » répond l'intrépide guerrier, « et les autres ne m'obéissent plus. » Puis, sous les yeux du Sulthan, il court chercher, au plus épais des rangs hongrois[1], un glorieux trépas.

Six mille cavaliers turks arrivèrent à temps pour forcer enfin les croisés à la retraite. Muhammed leva le siége en désordre, et se retira, avec cent chariots de blessés, à Sophia, où il arrêta la fuite de son armée en faisant trancher la tête aux fuyards[2].

Trois cents canons tombèrent au pouvoir du vainqueur; vingt-quatre mille Turks avaient péri sous les murs de la forteresse.

Mais le grand Hunyade ne survécut pas longtemps à son triomphe. Les fatigues de cette dernière campagne, une blessure reçue pendant le siége, l'air de ces contrées, corrompu par les miasmes pestilentiels émanés des cadavres turks sans sépulture, allumèrent dans son sein une fièvre ardente : le 11 août 1456, vingt jours après la fuite de Muhammed, il expira.

En mourant après une telle victoire, digne récompense de toute sa vie, Hunyade emportait au tombeau la plus éclatante des couronnes.

Capistrano ne tarda pas à le suivre : son œuvre était accomplie, et lui aussi il pouvait dire :

Nunc dimittis servum tuum, Domine.

[1] CHALCONDYLE, p. 133.

[2] ENGEL, *Histoire de Hongrie*, p. 409.

Le 23 octobre suivant, cet admirable citoyen mourut à Belgrade dans son lit, après avoir cherché tant de fois une autre fin sur le champ de bataille.

L'Eglise a placé Capistrano au nombre des saints; Plutarque l'eût admis dans le bataillon sacré de ses grands hommes.

Son monument, sous le dôme de Saint-Etienne, à Vienne, où il prêcha si souvent la croisade, est encore là pour rappeler tous les titres de Capistrano à la reconnaissance des chrétiens, au respect des Ottomans [1].

En mémoire de cette victoire, et pour consacrer le souvenir du secours porté à Belgrade par les croisés, le pape Calixte III fixa la fête de la Transfiguration au 6 août, jour où Capistrano avait combattu avec tant d'héroïsme. C'était ce même Calixte III, alors âgé de quatre-vingts ans, qui avait fait prêcher la cinquième croisade contre les Turks. A cette croisade se rattache la victoire de Capistrano, comme la prise de Smyrne (Ismir) [2] à la première, sous Clément VI; la bataille des

[1] Voir la biographie de Capistrano : *Vità, virtù, grandezze, e portenti dell' invitto e gloriosissimo B. Giovanni di Capistrano vera ed apostolica nodrice dell' Europa, difensore del santissimo, nome di Giesù, flagello degli Ebrei, distruttor dell' eresie, e conduttore dell' armi cattoliche contro gl' Infideli*, etc., par Giovanni Battista Barberio. Romano, Româ, 1690, in-4o. Dans cet ouvrage, les hauts-faits de Capistrano, pendant le siége de Belgrade, ne jouent qu'un rôle secondaire en comparaison des cent quatre-vingt-six miracles qui remplissent le chap. xxxv. (Voir *Notes et Pièces justificatives.*) (XX.)

[2] Le 28 octobre 1344.

Serviens[1] à la seconde, sous Urbain VI; la défaite de Nicopolis[2], à la troisième, sous Grégoire XI; le désastre de Warna, à la quatrième, sous Eugène IV[3].

Toujours plein de zèle pour la croisade, Calixte équipa, à ses frais, l'année suivante (1457), une flotte de dix-huit galères et l'envoya dans les eaux de l'Archipel, sous les ordres du cardinal Louis Scarampa, patriarche de Venise. Cet armement devait protéger contre les Ottomans[4] les sept îles principales de l'Archipel, savoir : Rhodes, Chios, Lesbos, Lemnos, Imbros, Thassos et Samothraki.

Quand Muhammed apprit la mort d'Hunyade, il garda quelque temps le silence, puis tout à coup : « C'en est fait! » s'écria-t-il, avec emportement, « je ne me vengerai donc pas du seul chrétien qui m'ait vaincu en « personne! »

C'est à la suite de ce revers que le monarque ottoman tenta, auprès de Scanderbeg, la négociation si dure à son orgueil. Médzibeg avait ordre de ménager, autant que possible, la majesté suprême, de suggérer d'abord au prince épirote l'idée de la trêve, en lui permettant d'espérer que la Sublime Porte daignerait peut-être y consentir, et de ne la proposer directement, au nom de son maître, qu'après avoir épuisé tous les modes d'insinuations.

[1] En l'année 1363.
[2] Le 29 septembre 1396.
[3] Le 10 novembre 1444.
[4] Ducas, XLV, pag. 190.—Bernini, pag. 86. Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, tom. III.

Bien pénétré de son rôle, l'envoyé, dans une première conférence, acquitta d'abord les rançons convenues ; puis, d'un air indifférent, il glissa un mot de la trêve, mais sans succès. Ne trouvant chez le prince épirote aucune disposition à la demander, il s'arrêta.

Quelques jours après, s'avançant davantage : « Mais si « mon glorieux maître, dans sa bonté infinie, » dit-il, « te l'offrait de lui-même, la refuserais-tu ? — Oui, as- « surément, » répondit Scanderbeg ; « car ce n'est pas « une trêve qu'il me faut, mais une paix honorable, une « paix avec garantie. Je veux être aussi maître chez moi « que le Sulthan chez lui. »

La réponse était nette. Néanmoins le négociateur insista encore. Certain alors qu'il avait ordre de proposer la trêve : « Hé bien, » lui dit Scanderbeg, « j'accepte, « mais à une condition, c'est que le Sulthan retirera « immédiatement ses troupes de Sfétigrad et de Belgrade « (d'Albanie), et, qu'avant la signature du traité ces « deux places me seront rendues ; sinon, non. »

Sur la demande de Mézidbeg, il accorda, jusqu'à la réponse de la Porte, une suspension d'armes.

Bientôt l'agent turk, comblé de présents, partit avec tous les prisonniers rachetés. Il emmenait en outre, avec lui, quarante autres captifs, à son choix et sans rançon, procédé délicat auquel Muhammed se montra fort sensible.

Parmi ceux qui restèrent à Croïa, plusieurs ayant reçu le baptême, s'établirent en Epire. A l'abjuration, d'au-

tres préférèrent l'esclavage : ils furent donnés, avec de magnifiques chevaux et de riches trophées, à divers princes chrétiens, au Souverain Pontife, au roi de France, au roi de Hongrie, surtout au roi Alphonse, dont l'amitié avait toujours été aussi généreuse que fidèle. Hamza était au nombre de ces derniers.

Mais Scanderbeg ne s'en tenait pas à ces actes de magnifique courtoisie : confidents de sa pensée prévoyante, des envoyés allèrent en même temps exhorter ces divers princes à se liguer énergiquement contre le redoutable ennemi de la chrétienté, à proclamer une Guerre Sainte, à relever l'Empire grec, à affranchir l'Europe d'un joug de plus en plus menaçant.

Muhammed, évidemment, ne voulait ni trêve ni paix ; il ne voulait que gagner du temps. Mais, indigné des conditions que Scanderbeg osait prescrire, il ne lui fit pas même de réponse. Seulement, vers la fin de l'automne, deux armées de dix mille chevaux et de quatre mille fantassins chacune se mirent en marche pour camper, l'une dans la Basse-Dibre, l'autre dans la Haute. Grâce à cette garnison en Epire, il comptait garantir la Macédoine et assurer son repos de ce côté, dans un moment où mille soucis l'assiégeaient, où, plus que jamais, fermentait la Hongrie, où le Pape excitait ardemment l'Europe à s'armer contre le Croissant. Les deux généraux turks Oumour et Sinan avaient l'ordre formel de ne tenter aucune irruption en Albanie, d'occuper seulement certains postes sur les frontières de la Macédoine,

et de fermer aux chrétiens leurs passages habituels.

Cependant Scanderbeg attendait toujours la réponse promise.... Mais près de trente mille hommes ne s'étaient pas ébranlés sans qu'un retentissement de leur marche n'arrivât jusqu'à lui.

Rassemblant aussitôt ses forces, il quitte Croïa, vole au devant des Turks, s'arrête dans les Dibres et y attend l'ennemi, qui dresse paisiblement ses tentes à dix milles au moins de lui, sans entamer ses frontières.

Établi dans son camp, il préparait sa résistance, car nul doute à ses yeux qu'une force aussi considérable ne vînt, après quelques instants d'un repos nécessaire, l'attaquer. Bientôt, à la faveur des ténèbres, pour envelopper et surprendre les assaillants, il remplit d'embuscades tous les bois et vallons d'alentour.

Deux jours, deux nuits se passèrent dans l'attente : mais, du côté des Turks, nul mouvement, nul bruit. Impatient de ce retard, voulant les contraindre au combat, Scanderbeg songeait à leur rendre visite le lendemain, quand il apprit que l'armée turke s'était séparée : Oumour restait là, à Alchrie; Sinan, avec sa division, se dirigeait vers Mocrée, opération conforme à leur plan de s'emparer des deux Dibres, et de tenir ainsi l'Albanie en alarme perpétuelle.

Entre ces deux points, il y avait trente milles au moins.

Pour faire face à un tel développement, Scanderbeg dut dès lors augmenter ses forces et les étendre. Il char-

gea Tanusios et Pic Manuel de tenir tête, dans la Basse-Dibre, aux entreprises de Sinan. Quant à lui, ayant gardé la meilleure partie de ses troupes, principalement en cavalerie, il veillait, avec Mosès, sur la Haute-Dibre.

Comme, de ce côté, l'accès de l'Albanie était facile à l'ennemi, et que l'hiver approchait, il résolut de se débarrasser d'aussi incommodes voisins, en les attirant, bon gré mal gré, dans une action.

Pour lui, concevoir c'était exécuter.

Suivi de mille chevaux, il part avant le jour, et marche droit à Alcrhie, non sans avoir fait fouiller d'abord les bois et ravins, pour n'être pas pris entre Sfétigrad et le corps turk. Bien renseigné par lui-même sur la position de l'ennemi, il embusque çà et là son monde assez près de la ville, regagne le camp, ordonne le départ, prend des vivres pour un jour seulement, laisse, sous une garde suffisante, son bagage et ses tentes toutes dressées, et arrive à mille pas environ de son embuscade.

S'arrêtant là, il détache Mosès avec six cents cavaliers; nul, certes, n'était plus propre à amorcer l'ennemi. Tous ses efforts, néanmoins, furent inutiles; Oumour avait pris son parti de ne pas remuer. Mosès revint donc trouver Scanderbeg, qui ne savait trop que résoudre, car attaquer les Turks dans leurs retranchements et sous la protection de la ville, c'eût été une folle tentative. Il alla attendre la nuit sur une colline voisine, rappela ses embuscades, et, dès la pointe du

jour, ravagea toute la campagne environnante : l'ennemi ne s'en émut pas davantage.

Bien convaincu que, pour le moment, il n'y avait rien à tenter, Scanderbeg venait d'ordonner le départ, lorsque se présenta un héraut turk. Oumour rappelait au prince épirote la récente proposition du Sulthan, et l'engageait à ne plus se fatiguer en provocations superflues, car la résolution de n'y pas répondre était inébranlable : « Soit, » répondit Scanderbeg; « tu peux différer le « combat, mais tu ne l'éviteras point. »

Puis, confiant à Mosès la garde de la province, il congédia ses troupes, alla visiter la Basse-Dibre où commandait Tanusios, ne réussit pas mieux à provoquer Sinan, et revint à Croïa.

L'hiver, le printemps, l'été suivants se passèrent donc paisiblement. C'est dans le cours de cette dernière saison que Sinan et Oumour, en personne, vinrent tenter, l'un après l'autre, une démarche pacifique. Accueillis avec une courtoisie parfaite, gratifiés même de riches présents, tous deux reçurent une semblable réponse : « La paix, « oui, la paix, très-volontiers, mais honorable, et sous « les deux conditions déjà stipulées. »

Vers cette époque, une bien triste nouvelle affligea Scanderbeg : le 27 juin 1458, Alphonse, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, était mort, au moment où ses troupes tenaient Gênes étroitement assiégée. L'Albanie perdait en lui un généreux appui, et Scanderbeg un ami fidèle. Héros tous deux, l'un de son siècle, l'autre

de la chrétienté, leur affection reposait sur une admiration mutuelle. Alphonse est le plus grand prince qui soit monté sur le trône d'Aragon. Doué d'une merveilleuse éloquence, mais sincère ; très-habile politique, mais loyal ; guerrier redoutable, mais humain, il aima les lettres, protégea les sciences, et, après le désastre de Constantinople, recueillit dans ses Etats les doctes, les glorieux débris du naufrage.

Malheureusement de graves défauts déparaient de si grandes qualités : s'engageant dans des guerres continuelles, pour y subvenir il écrasait ses sujets d'impôts ; plus d'une fois son amour effréné des plaisirs l'entraîna à de graves abus d'autorité, à de regrettables scandales ; sa conduite enfin envers l'Eglise, et l'acharnement avec lequel, pour spolier plus librement le clergé de ses Etats, il opposa longtemps un anti-pape au pape légitime, permettent de n'attribuer que bien peu d'empire aux sentiments religieux sur sa conscience d'homme et de monarque.

La grande préoccupation d'Alphonse, c'était la postérité ; aussi fut-il sur le trône le courtisan des poëtes et des historiens, ces dispensateurs de la gloire ; sa munificence allait les chercher au loin : pensions, titres, largesses, il n'épargnait rien. En retour, le *Pogge* (Poggio Bracciolini), François Philelphe, Antoine de Palerme, Ænéas Sylvius, pape depuis sous le nom de Pie II, Georges de Trébizonde, Laurent Valla, Barthélemi Fario, peintre de sa vie, et Barcellius, narrateur de ses cam-

pagnes, rivalisaient d'éloges, d'enthousiasme; tous l'ont proclamé Alphonse *le Magnanime.*

Studieux, avide de connaissances, son réveil était toujours consacré à la lecture; ses soldats, sûrs d'une ample récompense, lui apportaient tous les livres et manuscrits qu'ils pouvaient se procurer. Les *Commentaires de César* ne le quittaient pas; chaque jour il en lisait quelques pages.

Sa devise était un livre ouvert. Son précepteur et historiographe, Antoine de Palerme, étant venu visiter le Roi malade à Capoue, lui remit un volume de Quinte-Curce, et cette lecture guérit Alphonse.

Son intrépidité n'éclatait pas seulement sur les champs de bataille; elle fut toujours au service de sa bonté. Voyant un jour une galère chargée de soldats prête à périr dans les flots, il ordonna aussitôt qu'on la secourût; mais comme tous les spectateurs hésitaient, le Roi s'élança dans une barque en s'écriant : « J'aime mieux être « le compagnon que le témoin de leur mort, » et tous furent sauvés.

Un tel cœur rachète bien des fautes.

Par testament, Alphonse déclara héritier de la couronne d'Aragon son frère Jean, roi de Navarre; quant au royaume de Naples, sa conquête, il en disposait à son gré, et le laissait à Ferdinand, son fils naturel légitimé.

On conçoit tout le prix qu'attachait Scanderberg à l'amitié d'un pareil homme et les larmes données à sa perte.

Après les premiers jours de douleur, passés dans une

retraite absolue, une ambassade solennelle porta à Ferdinand des compliments de condoléance, avec des félicitations sur son avénement.

En même temps, Scanderbeg redemandait Hamza, encore captif, quoique le nouveau roi eût ouvert toutes les prisons, que plus tard il ne devait que trop remplir. Au reste, c'était Hamza lui-même qui sollicitait son retour, espérant, à force de prières et de repentir, désarmer le trop juste ressentiment de son oncle. Une telle confiance prouvait combien l'inépuisable bonté de ce grand cœur lui était connue.

En effet, ramené à Croïa, le captif fit chaque jour un nouveau pas vers la liberté; une fois arrivé jusqu'à Scanderbeg, sa cause fut gagnée : pardon complet, avec restitution de ses biens, il obtint tout.

Mais sa femme, mais ses enfants, en otages aux mains des Turks, comment vivre en les sachant là, et comment les soustraire à cet affreux péril?

Après avoir exprimé à son oncle toutes ses angoisses, il sollicita la permission de retourner à Constantinople, pour tenter l'enlèvement de ces êtres chéris. Mais ce voyage ne deviendrait qu'un danger perpétuel : dès son arrivée, Hamza serait infailliblement arrêté, si l'on soupçonnait le moins du monde sa réconciliation; et, sans nul doute, l'un de ces supplices dont Muhammed était si prodigue, lui serait infligé. Pour protéger à la fois et la sûreté de sa personne et le succès de son entreprise, Scanderbeg devait donc feindre encore un vif ressentiment

contre lui, le tenir en prison, et, quand il aurait disparu, faire grand bruit, s'en prendre hautement à la négligence des gardiens. Or, dans la bouche d'un traître, une telle demande pouvait paraître suspecte : sous prétexte, en effet, d'aller chercher sa famille, peut-être Hamza ne voulait-il que se rattacher au service du monarque qui lui avait promis une principauté.

« J'en crois ta parole, » lui répondit Scanderbeg, en le traversant, pour ainsi dire, du regard; « si tu me « trompes, ton châtiment sera dans la servitude même « que t'infligeront les Turks. »

L'évasion eut lieu, et quand elle fut divulguée, le prisonnier était déjà loin.

Muhammed le reçut froidement; pension, emplois, rien ne lui fut rendu. Au reste, quelle était la pensée secrète de l'Albanais? Voulait-il réellement revenir à Croïa? Persévérait-il au contraire dans l'ambitieuse convoitise qui déjà une fois l'avait conduit au crime? Nul ne le sut, tant cette nature était impénétrable. Au reste, il mourut bientôt à Constantinople, empoisonné, dit-on, par Muhammed.

Depuis quelque temps déjà les Turks semblaient fatigués d'une guerre où ils ne trouvaient que des échecs. Pleins d'admiration pour Scanderbeg, les deux pachas, chargés de garder, en ne les franchissant pas, les frontières de l'Epire, avaient recherché et obtenu son amitié. Sans traité de paix, mais par une sorte de convention tacite, les deux nations avaient suspendu les hostilités,

et les Epirotes se livraient avec sécurité à l'agriculture, au soin de leurs troupeaux. Habile à profiter de cette heureuse circonstance, Scanderbeg parcourait les campagnes, réparait, autant que possible, les maux de la guerre, élevait d'utiles constructions, assainissait les villes, et partout fortifiait les points vulnérables. Sur le sol de l'Emathie[1] gisaient d'antiques et précieux débris : il les recueillait avec un soin pieux. Ce même homme, si terrible à la guerre, savait, par une soudaine et merveilleuse transformation, concentrer tout entière dans le gouvernement intérieur de son pays cette infatigable activité que ne put jamais ni surprendre ni affaiblir son formidable ennemi.

. Jusqu'au dernier instant de sa vie, Scanderbeg espéra que le Pape, le roi de Naples et la République de Venise réuniraient leurs efforts pour défendre un peuple libre et chrétien, intrépide gardien des côtes de la mer

[1] « Parmi les nations que le sort a jetées dans la Macédoine, et dont un grand nombre d'individus se sont faits Mahométans, on remarque une peuplade, entièrement bulgare, qui habite l'Émathie supérieure, située au couchant de l'Axius, aux environs des ruines de Stobi (capitale de la quatrième division de la Macédoine, d'après le règlement de Paul Émile, et qui prenait le titre de municipe).

« Cette contrée est peuplée de Mahométans qui parlent tous entre eux la langue bulgare. On ne peut douter que cette peuplade ne soit d'origine scythe : son isolement dans cette partie de la Macédoine, ci-devant Bulgarie, fait assez connaître qu'elle est de la race des autres Bulgares, dont elle est environnée. Quelque cause extraordinaire aura déterminé les habitants à se jeter dans l'islamisme. »

(Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, tom. I.)

Adriatique et de l'étroit passage qui sépare la Grèce de l'Italie.

Mais loin que les Latins formassent une croisade pour défendre Scanderbeg, ce fut le héros épirote qui alla lui-même défendre Ferdinand en Italie; c'était une occasion de payer au fils tout ce qu'il devait d'amitié, de reconnaissance au père.

Voici à quelle occasion : vers 1420, tandis qu'Alphonse V, d'Aragon, maître aussi de la Catalogne, du royaume de Valence, des îles Baléares, de la Sicile, de la Sardaigne, cherchait à s'emparer de la Corse, pour mieux dominer la Méditerranée, Jeanne II, de Naples, attaquée par Louis III, d'Anjou, offrit à Alphonse de l'adopter et de l'instituer son héritier, s'il lui engageait son appui. Heureux d'accepter une proposition si conforme à ses vues, ce prince envoya une flotte à Naples, força son compétiteur à lever le siége, et plusieurs forteresses lui furent immédiatement remises.

Mais le bon accord ne subsista pas longtemps : indigné de l'arrogance de Caràccioli [1], amant de la Reine, Alphonse le fit arrêter. Jeanne n'était pas d'humeur à supporter une usurpation de cette nature : pour venger

[1] Durant les dix-huit années de sa honteuse faveur, il s'était fait nommer grand sénéchal, duc de Venuze et comte d'Avellino. Tant de honteuses faveurs n'avaient pas assouvi sa cupide ambition : il en exigeait d'autres, quand Jeanne, révoltée d'une telle audace, finit par ordonner son arrestation. Caraccioli résista-t-il ? Une instruction secrète était-elle donnée? Toujours est-il que les agents de la volonté royale le tuèrent.

son amant, à qui s'adressa-t-elle? A ce même René d'Anjou qu'elle combattait la veille. On en vint aux mains dans les rues de Naples. D'abord repoussé, Alphonse expulsa ensuite la reine; en 1423, il était maître de la capitale. Puis rappelé en Aragon, au secours du roi de Navarre, son frère, contre le roi de Castille, il évacua le royaume de Naples. Ce fut après la mort de Jeanne, après bien des vicissitudes de guerre qui tiennent du roman, qu'il rentra à Naples par le même aqueduc qu'autrefois Bélisaire.

A la suite de sa réconciliation avec le pape Eugène IV, Alphonse fut reconnu par lui comme légitime souverain de Naples. Malgré les embarras d'une longue et ardente guerre contre François Sforza, duc de Milan, puis contre les Florentins, les Génois[1] et les Vénitiens, il y régna sans opposition jusqu'à sa mort.

Quoique son caractère cruel et dissimulé lui eût déjà fait beaucoup d'ennemis, Ferdinand, alors âgé de trente-quatre ans, ne rencontra néanmoins aucune difficulté : les Napolitains aimaient mieux encore subir un mauvais roi que de perdre leur nationalité, et de passer sous le sceptre de Jean, roi de Navarre, frère et héritier d'Alphonse, pour n'être plus qu'une province aragonaise.

Mais cette résignation ne pouvait pas durer longtemps : dès l'année suivante, en 1459, se repentant

[1] Ils avaient conservé un vif ressentiment de son expédition en Corse.

d'un semblable choix, ils invitèrent le fils de René, Jean d'Anjou, à venir disputer cette couronne, prétention de ses ancêtres, persévérante et toujours stérile.

Sans hésiter, Ferdinand marcha à la rencontre de l'ennemi, et fut battu, le 7 juillet 1460, à Sarno [1], près du lieu où Narsès, en 553, avait, du même coup, tué Téia et la monarchie des Ostrogoths. Vingt jours plus tard, une autre armée qui soutenait sa cause dans la Pouille éprouva le même sort; et telle devint la pénurie de ce prince, que la reine Isabelle, sa femme, pour lui procurer quelques ressources, dut faire elle-même, avec ses enfants, dans les rues de Naples, une quête.

Presque tous les souverains d'Italie se mêlèrent à cette querelle : François Sforza, duc de Milan, et le pape Pie II, en faveur de Ferdinand, qui venait, en cédant à l'Eglise le duché de Spolète [2], de lui restituer les villes de Bénévent [3] et de Terracine [4], usurpées par son père; la haute noblesse napolitaine, comme la plupart des princes, en faveur de Jean d'Anjou.

En cette extrémité, Ferdinand songea à invoquer

[1] Bâtie par les Pélasges.

[2] Jadis une des plus importantes villes de l'Ombrie, elle avait opposé à Annibal une énergique résistance.

[3] Plus ancienne, dit-on, que Rome elle-même : *Beneventum*, d'abord ville samnite, s'appelait *Maloeis*, ou *Maleventum*, nom de sinistre augure, que remplaça celui de *Beneventum*.

[4] Sur la mer Tyrrhénienne, ville de la domination volsque; elle appartint aux Romains depuis l'an 330 av. J. C.

l'assistance de Scanderbeg. Toutefois, avant de tenter aucune démarche, il communiqua son projet au Saint-Père. Non-seulement Pie II l'approuva, mais son intervention personnelle appela le prince épirote en Italie.

« Si mon cœur ne m'y portait déjà, » répondit celui-ci, « le désir du Souverain Pontife suffirait pour me dé- « cider. »

Mais à ses yeux, préserver l'indépendance de la patrie, garantir le salut de tous, était le premier des devoirs, le plus cher intérêt : il accepta donc la trêve itérativement proposée par Muhammed, sans lui laisser toutefois le moins du monde deviner sa prochaine campagne en Italie. Un profond mystère enveloppa tous ses préparatifs.

Ayant ensuite réglé les affaires urgentes, il confia l'administration du pays à Woïsava ; un conseil de régence, choisi parmi les hommes les plus expérimentés et les plus probes, devait assister la princesse.

Tout entier ensuite au succès de sa nouvelle campagne, il expédia d'abord à Naples, comme avant-garde, son neveu Goïa avec cinq cents cavaliers d'élite, ordonna des prières publiques, accomplit pieusement, au pied des autels, tous ses devoirs religieux, et assigna Raguse pour rendez-vous et lieu de rassemblement, dans le plus bref délai, à toutes les galères envoyées d'Italie, à tous les bâtiments épirotes.

Bientôt il y arriva lui-même à la tête de cinq mille fantassins et de deux mille cinq cents cavaliers.

Cette entrée fut ún véritable triomphe. Après avoir consacré quelques jours aux préparatifs du départ, Scanderbeg, suivi d'un nombreux cortége d'officiers et de seigneurs albanais, se rendit au Sénat. Là, David, chancelier, dans une harangue solennelle, salua en lui le glorieux, l'inexpugnable rempart de la chrétienté. L'archevêque de Durazzo, Paul l'Ange, ami intime, fidèle conseiller, qui ne quittait jamais Scanderbeg, répondit au chancelier avec le gracieux à-propos et la brillante éloquence dont il possédait l'heureux privilége.

Les adieux faits, tous les besoins de la traversée prévus, la flotte fut divisée en deux escadrilles : celle de droite se composait de cinq galéasses, dont une portait Scanderbeg et Gine Musakhi ; celle de gauche était égale en nombre ; Mosès, ayant avec lui Leccha Zaccharias, la commandait ; au centre, se trouvaient tous les bâtiments de charge, ainsi couverts et protégés.

Aussitôt que tout le monde fut à bord, Scanderbeg ayant ordonné le silence, fit, à haute voix, la tête nue, au milieu des équipages, des officiers et des soldats à genoux, la prière suivante :

« Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui siéges « à la droite du Père Très-Haut et Tout-Puissant, en ta « gloire éternelle ; qui, dès le commencement, créas de « rien toutes choses, lesquelles ta volonté régit et mo- « dère ; qui, de toute éternité, as préélu ta très-sainte « foi chrétienne, et par l'effusion de ton très-précieux « sang et celui de tes saints martyrs et apôtres, l'as ci-

« mentée admirablement et répandue dans le monde en-
« tier ; qui as constitué ton vicaire, le très-heureux et
« très-saint Pierre, prince des apôtres, ainsi que ses succes-
« seurs, leur conférant toute autorité de lier et de délier,
« sur la terre comme au ciel ; qui nous ordonnes à tous,
« chrétiens, tes élus, de vénérer, de soutenir, de défen-
« dre, jusqu'à la mort, ta foi catholique et ton Église
« romaine, daigne, Seigneur tout clément, me diriger
« et me conduire, moi, simple et humble brebis indigne
« d'un tel troupeau, daigne me rendre légère la tâche
« que, de grand cœur, j'entreprends aujourd'hui, et que,
« grâce à toi, il me devienne ainsi possible d'affranchir
« Rome et l'Italie ! [1] »

« O Père Tout-Puissant, toi que j'invoque et supplie,
« daigne me prêter un moment ton bras, daigne m'en-
« voyer le bienheureux archange Michel ; qu'il m'ap-
« porte force et courage, qu'il veille sur les flots ; qu'ar-
« rivé sain et sauf dans la Pouille avec mon armée, je
« chasse l'ennemi, et revienne triomphant dans ma pa-
« trie ! [2] »

[1] MARINUS BARLETIUS, *De vita et gestis*, etc.

Né à Scutari, vers le milieu du XVe siècle, Marino Barlezio, plus connu sous le nom de *Barletius*, fut contemporain et compatriote de Scanderbeg.

C'est en latin qu'il écrivit : 1° *De vitâ et laudibus Scanderbergii, sive Gœrgii Castriotæ, Epirotarum principis*, libri XIII (Strasbourg, 1537, in-folio) ; 2° *De expugnatione Scodrensi à Turcis*, libri III, le siége de Scutari (Venise, 1504) ; 3° *Chronicon Turcicum* ; (Francfort, 1518, 3 vol. in-4°).

[2] On trouve dans ces divers travaux historiques une foule de docu-

Cette prière terminée, l'archevêque célébra la Messe et bénit la flotte, puis les trompettes donnèrent le signal, les voiles s'offrirent au vent, et bientôt, à l'horizon, les côtes d'Epire eurent disparu.

Depuis quelques heures, on naviguait par un temps magnifique, quand, peu à peu, d'épais nuages s'amoncelèrent; bientôt même l'obscurité devint telle, qu'à peine pouvait-on se voir et empêcher les vaisseaux de s'entre-choquer. La marche néanmoins continua jusque au soir.

Alors, une petite île étant proche, le pilote, qui reconnaissait tous les présages d'un gros temps (c'était en automne), proposa à Scanderbeg d'y relâcher. On venait, avec son assentiment, d'aborder et de jeter l'ancre, quand s'éleva une violente tempête; durant huit jours la mer fut en fureur.

Au premier retour de calme, la flotte reprit sa marche vers l'Italie; un bon vent d'est enflait toutes les voiles. Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, apparurent les côtes de la Pouille, et une montagne fort élevée : c'était la portion italique de cette contrée, qui s'étend le long de l'Adriatique. La Pouille (ou Apulie), se divise en deux parties : l'une, grecque ou Japygie,

ments d'un vif intérêt, et Barletius est un guide aussi sûr que sincère. Mais trop souvent il prête à son héros et à d'autres personnages du drame d'interminables discours, qui, certes, n'ont jamais été prononcés. Aussi ne faut-il les admettre qu'avec réserve, et, pour ainsi dire, sous bénéfice d'inventaire.

comprenant les Salentins (*Hydronte* et *Brundusium* étaient leurs principales places), la Messapie avec les Calabres et la Pencétie; l'autre, italique, comprenant l'Apulie propre, la Daunie, la péninsule du mont Gargane.

Scanderbeg ayant appris que c'était le *Monte Gargano* (Mont *Santo Angelo*), célèbre par l'apparition de saint-Michel: « Dieu soit loué » s'écria-t-il, « et hâtons-nous de « ce côté. » Il avait, en effet, pour cet archange guerrier, une dévotion particulière, et le chef des célestes milices était pour lui un ange à part. Aussi, à l'aspect d'un lieu où son invocation était en si grand honneur, le prince se mit à genoux, et implora son intercession auprès de Dieu, pour le succès de l'entreprise.

Bientôt l'armée ayant pris terre, Scanderbeg, débarqué avec l'archevêque, envoya reconnaître le pays. Informé par ses coureurs que l'ennemi n'était pas loin, il remonta sur son vaisseau et fit voile vers Bari, anciennement *Barium*[1].

Il était temps, car Ferdinand, serré de près dans cette place par le duc d'Anjou et par le célèbre comte Jacques Piccinino[2], n'avait plus guère d'autre alternative que de se rendre ou d'être pris l'épée à la main. Mais, à la seule

[1] Cette ville, soumise aux Romains jusqu'à la chute de l'Empire, avait conservé son régime municipal. Tombée au pouvoir des Sarrasins, puis des empereurs grecs, elle fut, plus tard, prise par des Normands, qui en firent la capitale de leur principauté; elle passa ensuite aux rois de Naples.

[2] Second fils de Nicolas Piccinino, l'un des plus grands généraux

apparition des vaisseaux auxiliaires, les assiégeants se retirèrent précipitamment à dix lieues de là.

Libre alors, Ferdinand courut au-devant de Scanderbeg ; l'entrevue fut des plus affectueuses. Après les premières effusions de mutuelle reconnaissance, les deux princes s'acheminèrent ensemble vers Bari ; partout, sur leur passage, accouraient les populations, impatientes de contempler de près le héros dont le nom occupait tant la renommée ; l'air retentissait d'acclamations ; à cette grande voix de la multitude, l'artillerie mêlait son tonnerre.

Il importait d'arrêter immédiatement un plan d'opérations. Se concentrerait-on aux environs de Bari, ou marcherait-on vers les Abruzzes, afin d'en ouvrir les passages aux confédérés qu'attendait Ferdinand, et de s'avancer ensuite, à la tête de toutes ces forces réunies, contre l'ennemi? Cette dernière opinion ayant prévalu, une garnison suffisante fut laissée dans la ville, et l'armée partit avec des vivres pour cinq jours.

A la faveur d'épaisses ténèbres, elle passa près de l'ennemi, qui ne se doutait même pas du mouvement, gagna les Abruzzes, fondit à l'improviste sur les postes qui en gardaient les passages, tua les uns, prit ou dispersa les autres, et se mit en communication avec les généraux alliés, Frédéric d'Urbin et Alexandre Sforza.

Tous les moyens d'action se trouvant ainsi réunis,

de l'Italie au xve siècle : il fut le quatrième et dernier chef de la célèbre milice de Braccio di Montone.

on alla prendre position près d'Ursara, petite ville de la Pouille, fidèle à Ferdinand.

Mais, sur l'avis que le comte Piccinino se rapprochait de Bari, place dont la conservation était de la plus haute importance, Scanderbeg se chargea de cette expédition avec ses Albanais. A peine arrivait-il, que l'ennemi se présenta, mais sans engager d'action générale.

Toute la journée se passa en escarmouches; bien qu'inférieurs en nombre, les Albanais y eurent toujours l'avantage.

Comme une bataille devenait inévitable, et qu'il en redoutait l'issue, Piccinino eut recours à la ruse : s'avançant à la tête d'une escorte, il demanda Scanderbeg.

Celui-ci ne se fit pas attendre.

Isolés ainsi de leurs troupes, les deux chefs choisirent un lieu à distance égale des armées respectives, découvert de tout côté, et à l'abri d'une surprise.

C'est là qu'eut lieu la conférence.

Quand Piccinino, de mine chétive et de taille exiguë, vit en face de lui ce redoutable adversaire, à la haute et athlétique stature, à l'air martial, au regard d'aigle, au teint basané, à l'énorme moustache relevée, au costume oriental, aux armes turkes, il sembla un peu déconcerté et garda quelques instants le silence. Mais sa surprise augmenta bien autrement encore lorsque Scanderbeg l'ayant pris par le milieu du corps, l'éleva en l'air, le baisa sur le front et le remit doucement à terre comme un objet fragile.

Revenu de son émotion, l'astucieux comte entra en matière : à l'entendre, grâce à ses habiles, à ses mystérieuses mesures, le royaume de Naples était assuré à Ferdinand; bientôt aussi, toujours grâce à elles, duc d'Anjou et Français seraient obligés de se retirer. Mais comme cette importante question exigeait un long entretien, que d'ailleurs la nuit arrivait, il offrit de remettre l'entrevue au lendemain, après être convenu du lieu, de l'heure, du nombre d'hommes que chacun d'eux amènerait. En attendant, Piccinino proposait une suspension d'armes, heureux présage d'une prochaine et durable paix entre deux partis qui bientôt n'en formeraient plus qu'un seul.

Le lendemain matin, à l'heure dite, le loyal Albanais, avec sept cavaliers seulement, marchait droit, sans défiance, au rendez-vous. Mais, en chemin, il rencontra un soldat du camp ennemi. Fasciné par l'admiration que Scanderbeg inspirait à tous les braves, cet homme venait, en toute hâte, l'exhorter à ne pas aller plus loin, car le lieu de l'entrevue était semé d'embûches; passer outre, c'était tomber, mort ou vif, au pouvoir du comte. Scanderbeg ayant aussitôt tourné bride, envoya quelques pelotons de cavalerie reconnaître les lieux; or, tout n'était que trop conforme au récit du soldat.

Indigné d'une si noire perfidie, il la divulgua hautement, et résolut de châtier, dès le lendemain, le traître. Officiers, soldats, tous partageaient son juste ressentiment.

Moins que jamais Piccinino n'aurait voulu risquer une bataille contre des troupes ainsi exaltées : aux premières ombres de la nuit, il décampa dans la direction de Nocera. Le lendemain matin, toutes les dispositions de Scanderbeg étaient prises, car il prévoyait un combat. Mais, calculant l'avance que l'ennemi avait sur lui, il renonça à le poursuivre, et ramena son armée à Ursara, où Ferdinand l'attendait avec la division italienne.

Là allait se vider, le 18 août, la grande querelle entre les deux prétendants.

Trois lieues seulement séparaient Ursara de Nocera ; et quoique le mont Segiano et la ville de Troja [1] fussent entre elles, les armées se trouvaient à proximité l'une de l'autre. En de telles circonstances, la montagne devenait un point stratégique important : Piccinino voulut s'en emparer ; mais Scanderbeg l'avait déjà prévenu : il en était maître. Ce fut là un vif désappointement pour le comte, qui vit tout de suite quel avantage lui échappait. Le mal étant sans remède, il chercha, par ses dispositions, à en atténuer, autant que possible, les effets. En tête du corps de bataille qui s'étendait sur trois lignes, Piccinino plaça toute son artillerie ; entremêlés

[1] C'est dans cette ville, fondée, dit-on, sous les empereurs grecs Michel et Basile, qu'Urbain II (désigné par Grégoire VII mourant, comme l'un des trois hommes dignes de lui succéder), vainqueur de l'anti-pape Guibert, et, au concile de Clermont, en 1095, éloquent promoteur de la première croisade, assembla un concile devenu célèbre. Urbain II était né, en France, à Lagny, près de Châtillon-sur-Marne.

de nombreux piquiers, les arquebusiers et arbalétriers formaient la première; l'infanterie napolitaine et apulienne, la seconde; les Génois et Calabrais, la troisième, comme une sorte d'arrière-garde. Sur les ailes, se déployait toute la cavalerie : les Angevins, à droite; les Italiens, à gauche.

Scanderbeg et Ferdinand avaient donné moins de profondeur à leur corps de bataille; il n'avait que deux lignes, toutes d'infanterie, tant italienne qu'albanaise. La cavalerie italienne formait l'aile gauche : Ferdinand la commandait; l'albanaise se composait de Dibriens et de Macédoniens : les premiers, sous Mosès; les seconds, sous Giurize : c'était l'aile droite.

Surprendre l'ennemi par la soudaineté de ses attaques, sans lui laisser le temps de se rétablir, telle était l'habitude de Scanderbeg : il appliqua ici le même principe.

S'ébranlant tout à coup, avec un épouvantable bruit de clameurs humaines, de clairons, de tambours, d'armes à feu, l'armée albano-italienne se précipite sur l'ennemi; telle est son impétuosité, que l'artillerie de Piccinino ne peut pas même tirer. Effrayés de ce tumulte, les chevaux d'attelage se cabrent sur la gauche, qu'ils mettent en désordre. Au moment où, remise de ce premier tumulte, elle cherche à se raccorder, une rude charge de Mosès et de Giurize achève de la rompre et la disperse.

De son côté, Ferdinand donne sur la droite avec la même vigueur; bientôt il l'a renversée.

Tout le fort de l'action s'est concentré aux deux corps de bataille. Scanderbeg, le duc d'Anjou, Piccinino s'y disputent, avec acharnement, la victoire.

Deux circonstances capitales en décident : l'une, c'est que, ses flancs ayant été découverts par la fuite de sa cavalerie, l'ennemi se trouve enveloppé de toutes parts; l'autre, c'est qu'après avoir poursuivi quelque temps les fuyards, Ferdinand et Mosès viennent tomber sur les Génois et les Calabrais, qui forment, ainsi qu'on l'a vu, l'arrière-garde; or, ceux-ci, en voulant s'appuyer sur le corps de bataille, s'y précipitent avec tant de brusquerie, qu'ils en brisent les rangs. Pour se maintenir, il faut les repousser comme des ennemis. Bientôt la déroute devient générale.

Quatre mille morts, mille prisonniers, vingt-cinq drapeaux, telle fut la perte des vaincus : les vainqueurs n'eurent à regretter que mille hommes.

Quant au duc d'Anjou, poursuivi à outrance, il risquait fort d'être pris, si, parvenu au pied des murs de Troja, les habitants ne l'eussent hissé à l'aide d'une corde, et recueilli; de là, ayant gagné Gênes, il s'embarqua pour la France.

Après sa victoire, Ferdinand avait marché droit sur Naples avec Scanderbeg; il y fut proclamé roi sans difficulté; toutes les autres villes suivirent l'exemple de la capitale. Une seule, dans la Pouille, Trani[1], résistait en-

[1] *Turenum* (Terre de Bari). Détruite, en 1134, par Roger II,

core. Ferdinand lui avait autrefois donné pour gouverneur un Sicilien nommé Fusiani : celui-ci, voyant la lutte des deux compétiteurs et le royaume en feu, résolut de garder la place pour son compte personnel, et de s'y créer une petite souveraineté indépendante. Comment prévoir, en effet, que Ferdinand, dépouillé de tous ses États, pourrait jamais le troubler dans sa jouissance?

Fusiani ne savait pas qu'en politique, pour deviner juste, il faut souvent prévoir l'invraisemblable.

Comme il avait fortifié la place, et qu'une foule de hardis aventuriers, d'affamés pillards, fléau des pays d'alentour, en formaient la redoutable garnison, un siége en règle eût été nécessaire : « Soyez tranquille, » dit, en riant, Scanderbeg au Roi, « j'en viendrai à bout « à moins de frais. » Et aussitôt il part avec une troupe choisie.

Arrivé près de Trani, il embusque presque tous ses Albanais, leur ordonne de ne paraître qu'à son appel, s'avance jusqu'aux portes de la ville, et demande à parler au gouverneur. Fusiani étant aussitôt sorti avec une escorte à peu près égale à l'escorte apparente de Scanderbeg, celui-ci le prend à part, insiste sur tous les périls auxquels son imprévoyante obstination l'expose, et lui parle, en détail, des récompenses, des honneurs

d'abord grand-comte, puis roi de Sicile, elle retrouva bientôt sa prospérité.

que Ferdinand accorderait à une reddition spontanée.

Tout en causant ainsi, il le conduit, peu à peu, vers l'embuscade. Mais Fusiani, nullement disposé à accueillir ces sages exhortations, affecte des prétentions exorbitantes; il va même jusqu'à se répandre en injures contre le Roi et la Reine.

Indigné alors, Scanderbeg le saisit par les deux bras, en criant: « A moi! » les Albanais accourent, garrottent le gouverneur et l'enlèvent.

En cet état, les prétentions de Fusiani fléchissent immédiatement : remise de la place, réception d'une garnison royale, il consent à tout, sous l'unique condition de sa liberté; et l'ex-gouverneur s'embarque pour la Sicile, en toute hâte, avec ses bagages; heureux encore de ne pas payer plus cher sa félonie.

L'armée albanaise était, depuis près d'une année, en Italie ; la guerre avait cessé ; Ferdinand, rétabli sur son trône, n'avait plus d'autre ennemi que lui-même. Scanderbeg songea sérieusement à son départ : les rapides triomphes de Muhammed devenaient pour lui un sérieux avertissement. Cette grande proie de Constantinople, loin d'étancher la soif de l'insatiable conquérant, n'avait fait que l'irriter : déjà maître de la Morée, il s'est emparé de tout le continent grec, de plusieurs îles de l'Archipel, puis de la Servie; comme un vil bétail, une immense multitude de captifs est traînée à sa suite.

L'asservissement du Péloponèse avait comme éteint le

dernier souffle de la Grèce en Europe; Muhammed résolut d'en finir avec elle en Orient[1]. Bientôt d'immenses mouvements militaires révélèrent quelque expédition mystérieuse et redoutable. Le monde s'épuisait en conjectures : une vague épouvante planait sur toutes les têtes.

D'avance, Trébisonde, où, depuis 1204, règnent les Comnènes, est condamnée; bientôt elle ne sera plus qu'un pachalik. Malheur à Lesbos! Malheur à la Valachie! Malheur à la Bosnie!

Et toutes ces victoires, tous ces envahissements ne seront que le prélude d'autres plus menaçants encore.

Au milieu de ses sanglantes luttes, de ses perpétuels sacrifices, de son incessante résistance, heureuse encore l'Albanie! car, tant que vivra son héros, le sol restera pur du joug étranger, la foi des ancêtres vivifiera les cœurs, la patrie sera libre.

Après avoir annoncé sa résolution au roi Ferdinand, Scanderbeg voulut la communiquer aussi au Souverain Pontife et au duc de Milan. Tous deux lui envoyèrent aussitôt une ambassade, avec des félicitations et de riches présents. Les dons du Pape consistaient en subsides, en titres honorifiques, en prérogatives pour quelques églises d'Albanie, en reliques sacrées, en indulgences. De plus, le Saint-Père lui annonçait sa volonté de passer lui-même en Epire, à la tête de la croi-

[1] Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, tom. III.

sade qui s'organisait; dès son arrivée, il le couronnerait roi d'Albanie, de Macédoine, de Thrace, de Roumélie, et le proclamerait généralissime des armées chrétiennes contre les Turks.

De son côté, Ferdinand voulut donner aux témoignages de sa reconnaissance un éclat mémorable. C'est en présence de toute sa cour, de tous ses généraux, qu'il adressa à Scanderbeg ses remercîments, et lui prodigua, avec effusion, le titre de père. Puis, dans toutes les églises, on rendit à Dieu de solennelles actions de grâce. Vinrent ensuite des joutes, des tournois, des fêtes de toute espèce. Chaque soldat albanais reçut une récompense. Quant à Scanderbeg, subsides considérables, riches armures, trophées précieux, chevaux splendidement équipés, Ferdinand multiplia ses libéralités. Sans s'arrêter là, il lui donna, en toute propriété, Trani, Monte-Gargano et San-Giovanni-Rotondo; ces trois villes d'Apulie pouvaient devenir un précieux asile, si, dans cet implacable duel avec les Turks, Scanderbeg succombait enfin.

Prévoyance trop bien fondée, car avant longtemps la noble race de Castriota devait n'avoir plus d'autre retraite!

Malheureusement, le même prince qui se montrait si généreux, n'imita en rien la piété, la clémence, la loyauté du modèle qu'il avait sous les yeux. Une fois débarrassé de Jean, duc d'Anjou, Ferdinand redevint tout à fait lui-même, et commença le cours de ses vengeances contre

le parti angevin. Malgré la foi jurée, le duc de Sessa [1] et ses fils, jetés en prison, n'en sortirent plus vivants; nul des ennemis que Ferdinand put atteindre, ne trouva grâce devant l'impitoyable tyran.

Si le comte Piccinino s'était rendu coupable d'une insigne déloyauté envers Scanderbeg, il allait bientôt l'expier, victime de la plus atroce perfidie. De tout temps, on ne déserta que trop les causes perdues : c'est là une des plaies honteuses de l'humanité; loin de faire exception à cette triste faiblesse , Piccinino traita, en août 1463, avec le vainqueur, moyennant la cession, à son profit, de Sulmone, où naquit Ovide[2], et d'autres terres

[1] *Suessa Aurunca*, antique capitale des *Aurunci*, et patrie du plus ancien des poëtes satiriques latins, de Lucilius , ami de Scipion l'*Africain*.

Au moyen âge, Sessa fut érigé en duché.

[2] Le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars, l'an 711 de la fondation de Rome, quarante-trois ans avant J. C. A en croire Abraham Ortell (*Synonymes géographiques*), qui lui-même s'appuie sur l'autorité de Gaspard Bruschius , on aurait découvert, en 1518, le tombeau d'Ovide à Sabarie, en Autriche, sur le bord de la Save, avec son épitaphe gravée sur la paroi extérieure d'une voûte magnifique. Dans ses *Monumenta illustrium virorum et Elogia* (Amsterdam, 1638, in-fol.). Bachorn la rapporte; la voici:

FATUM NECESSITATIS LEX
HIC SITUS EST VATES, QUEM DIVI CÆSARIS IRA
AUGUSTI, PATRIO CEDERE JUSSIT HUMO.
SÆPÈ MISER VOLUIT PATRIIS OCCUMBERE TERRIS;
SED FRUSTRA : HUNC ILLI FATA DEDERE LOCUM.

Selon d'autres érudits, c'est dans la Basse-Hongrie, sur le Raab, à Sarwar, que la découverte aurait eu lieu. Mais toutes ces assertions rentrent dans le domaine des conjectures. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est la pauvreté littéraire de l'inscription elle-même.

qu'il avait conquises; en outre, une pension de quatre-vingt-dix mille florins, garantie par Ferdinand, par le Pape et le duc de Milan, lui était accordée.

L'année suivante, il vint à Milan, y fut comblé d'honneurs par ce François Sforza qui, à l'aide de son habile médiation, sut devenir l'arbitre de l'Italie [1], et marié à Drusiana, fille du duc. Cédant ensuite aux instances de son beau-père, il rentra à Naples, au mois de mai 1465, pour régler définitivement ses conditions avec le Roi.

Accueilli comme le héros de l'Italie, fêté pendant vingt-sept jours, le vingt-huitième, Ferdinand, vil assassin, au lieu d'hôte royal, le fit arrêter, ainsi que son fils, dans son propre château et bientôt étrangler. — Tous ses compagnons d'armes furent dépouillés, ses fiefs repris à main armée, et Drusiana, dont Sforza, sans doute, s'était indignement servi pour attirer son mari dans le piége, retourna désolée à Milan.

Telle fut la fin du dernier des *Braceschi* ou milices de *Braccio*. Avec lui, sa troupe cessa d'exister.

La politique extérieure de Ferdinand ne valait pas mieux : témoin sa participation à la conjuration des Pazzi[2]

[1] Rôle important qu'il enlevait au roi de Naples.

[2] Originaire du Val-d'Arno Supérieur, cette puissante maison florentine possédait des fiefs considérables, et, pendant plusieurs siècles, elle avait, de concert avec les autres nobles Gibelins, fait la guerre à Florence. Se vouant au commerce, vers la fin du XIVe siècle, elle y acquit de grandes richesses. A la même époque, s'élevaient par-dessus toutes les autres familles les Médicis; et le peuple

contre les Médicis. Formé à une telle école, son fils Alphonse, duc de Calabre, joignait à tous les vices paternels des mœurs honteuses et un intolérable orgueil. — Aussi, lorsqu'un jour, le 10 septembre 1480, l'héritier présomptif de la couronne reprendra Otrante sur les Turks, cette victoire, qui sauvera Naples et l'Italie de l'invasion musulmane, disparaîtra dans la haine pour le vainqueur. Peu d'années après, effrayés du moment où un tel homme monterait sur le trône, les barons du royaume prendront à la fois les armes contre le père et contre le fils, mouvement que seconderont le pape Innocent VIII, les Vénitiens, les Génois.

A force de concessions, Ferdinand obtiendra la paix; mais, dès que les armées ennemies se seront retirées, il se jettera avec furie, malgré la garantie des traités, sur tous ses adversaires, confisquera leurs biens et fera décapiter plusieurs d'entre eux.

Trompé comme les autres, le Pape, après d'inutiles réclamations, l'excommuniera, et proclamera sa dé-

avec leurs bienfaits, acceptait la dépendance. Amis de la liberté, et jaloux d'une telle prépondérance, les Pazzi tentèrent, en 1478, de rendre à la République son antique constitution. Les conjurés convinrent de frapper les deux Médicis dans la cathédrale, pendant le service divin, au moment même de l'élévation de l'hostie. Mais Dieu ne permit pas le triomphe du sacrilége : soixante-dix conspirateurs périrent sous les coups furieux du peuple, ou de la main du bourreau.

La même année, Ange Politien, témoin oculaire de la catastrophe et dévoué aux Médicis, publia : *Pactianæ conjurationis commentariolum* (Florence, 1478, in-4o).

chéance au profit du roi de France, du fils humain et compatissant de l'impitoyable Louis XI.

Alors une nouvelle crise menace le monarque meurtrier et parjure : Charles VIII, auquel René d'Anjou a cédé tous ses droits, s'apprête à conquérir le royaume de Naples : devant un tel péril, Ferdinand se réconciliera avec Alexandre VI, successeur d'Innocent VIII ; mais, avant d'être attaqué, il mourra, le 25 janvier 1494, emportant l'exécration de ses sujets, et, phénomène presque incroyable, laissant un successeur plus détesté encore.

LIVRE VI

1462-1464.

Prise de Trébizonde. — Campagne de Muhammed en Valachie. —Son nouveau plan d'attaque contre Scanderbeg.—Envoi incessant de généraux sur généraux. — Défaite de Sinan-Pacha et d'Hasseinbeg, de Jussembeg, de Karazabeg. — Lettre du Sulthan au prince albanais. — Réponse. — Trêve de deux années. — Conquêtes de Muhammed en Europe et en Asie. — Le pape Pie II appelle les chrétiens à la guerre sacrée. — Apathie de l'Europe. — Scanderbeg reprend les armes. — Arrivée d'un négociateur turk au camp albanais. Insuccès de sa démarche. — Le Souverain Pontife annonce à Scanderbeg sa prochaine venue en Albanie. — Entrée, en Macédoine, de Scheremetbeg-Pacha avec quatorze mille chevaux. Scanderbeg anéantit cette armée. — Le même jour, mort de Pie II. Affliction de Scanderbeg. — Invasion de l'Épire par Balaban-Badera. — Grave échec des Albanais. Blessure de Scanderbeg.—Captivité et supplice, à Constantinople, de ses huit principaux lieutenants. — Glorieuse revanche dans la Haute-Dibre.—Entrée de Iacoub Arnauth en Épire, du côté de Belgrade.—Victoire de Scanderbeg.

Quelques années après la prise de Constantinople, l'antique Trébizonde, contemporaine du siége de Troie, illustre capitale d'un petit Etat, tomba au pouvoir de Muhammed (1462). Trapezus, c'est-à-dire *Table* ou *Carré*, tel fut, dans les temps les plus reculés, le nom de cette ville, nom probablement dû au mur quadran-

gulaire qui entoure encore aujourd'hui la forteresse, située sur la pente d'une montagne. Colonie grecque de Sinope et dépendance de la métropole, Trébizonde fit un accueil hospitalier aux dix mille Grecs que Xénophon ramenait de Perse.

Devenue vassale des rois de Pont, on ne sait si elle attira l'attention particulière de Mithridate ; mais elle conserva ses lois, avec ses franchises, sous la domination romaine et pendant toute la durée du Bas-Empire. Elle fut importante sous Trajan, et plus encore sous Justinien. Riche de son climat et de sa position, élevée par Trajan au rang de capitale du Pont de Cappadoce, Trébizonde devint le but des aventureuses excursions des Goths dans la mer Noire. Malgré son double rempart, malgré une garnison de dix mille hommes, les Goths la surprirent, saccagèrent la ville, massacrèrent les habitants, et rentrèrent dans leurs barques chargés d'un immense butin.

Lorsque Constantinople fut tombée au pouvoir des croisés, quand les Angeli, les Lascaris, les Comnènes se partagèrent les débris de l'Empire Byzantin, les premiers établirent le siége de leur domination dans l'Epire, les seconds régnèrent à Nicée, les troisièmes à Trébizonde. Ces derniers recueillirent la Cappadoce, la Paphlagonie et quelques terres voisines. Les faibles souverains de ce petit Etat, si fastueusement décoré du vain titre d'Empire, comme perdus au milieu de puissants monarques, cherchèrent à s'assurer, par des alliances, la protec-

tion de leurs redoutables voisins : non-seulement ils allaient solliciter des époux pour leurs filles jusqu'à Constantinople, mais encore ils les mariaient aux princes musulmans des dynasties du *Mouton-Blanc* et du *Mouton-Noir*, aux petits-fils de Timur et à d'autres chefs de peuples barbares, tels que les Lazes et les Abazes [1].

Après la prise de Trébizonde, David, son dernier empereur, fut tué par ordre de Muhammed, avec six de ses fils. Le septième, échappé au bourreau de sa famille, devint la tige des Comnènes de Morée, et l'Empire de Trébizonde [2] ne fut plus qu'un pachalik.

Mais ces malheureux princes, le Sulthan se complut à les poursuivre encore au delà de la vie : ainsi l'arrêt prononcé contre les Comnènes portait que leurs cadavres resteraient sans sépulture pour servir de pâture aux chiens et aux corbeaux. Une femme (eh! n'est-ce pas la compagne de l'homme qui en fait de tendre dévouement, d'héroïque abnégation, offre toujours les plus touchants modèles), une femme osa seule braver la colère du tyran : c'était une mère, une épouse. L'impératrice Hélène, n'écoutant que l'inspiration du cœur, voulut rendre les derniers devoirs à son mari, à ses enfants. Revêtue d'une robe de toile grossière, elle alla, une houe à la main, sur le lieu de l'exécution, creusa une fosse, défendit, pendant le jour, contre les chiens et les oiseaux

[1] Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.
[2] Voir *Notes et pièces justificatives* (XXI).

de proie, ces restes chéris, puis les ensevelit pendant la nuit. Consumée par la douleur, elle mourut peu de temps après.

C'est ainsi que la race impériale de Byzance disparut de l'Asie et de l'Europe, broyée par le *dominateur des deux mers et des deux parties du monde*, comme signait Muhammed II, depuis la prise de Constantinople.

Sinope et Trébizonde à peine conquises, le Sulthan marcha contre Wlad, woyvode de Valachie.

Ce tyran était encore plus astucieux et plus sanguinaire que Muhammed ; c'est tout dire.

Les annales de Hongrie, de Valachie et de Turquie lui ont infligé trois noms caractéristiques : le premier, sous lequel il était plus généralement connu, est celui de *Drakul* (diable); les Valaques l'appelèrent *Tschepelpusch* (bourreau); les Turks, *Kaziklii-Woda* (le woyvode empaleur).

Quelques traits, pris au hasard, donneront une idée de sa férocité.

Pour lui, les horribles souffrances de l'empalement étaient un spectacle de prédilection. Ainsi, un de ses plus vifs plaisirs était de dîner, avec sa cour, au milieu d'un cercle de Turks empalés et expirant dans ces affreux supplices[1]. Souvent il ordonnait d'écorcher les

[1] Bonfinius, dec. III, l. X, p. 532; — Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 178, et dans l'introduction, p. LXXII.

pieds des prisonniers Turks, de frotter les chairs vives avec du sel, et de les faire lécher par des chèvres, afin d'irriter encore la douleur. Des envoyés du Sulthan ayant refusé de se présenter devant lui la tête découverte, il leur dit que, puisque ce cérémonial paraissait blesser leur susceptibilité, il voulait les en dispenser pour toujours, et il leur fit clouer le turban sur le crâne. Un jour, Wlad rassembla tous les mendiants du pays, et, après les avoir gorgés de viandes et de vin, il ordonna de mettre le feu à la salle du festin, où les flammes consumèrent ces tristes victimes d'une infernale cruauté. Une autre fois, il fit couper les seins des mères et mettre à leur place les têtes de leurs enfants. A l'aide de machines inventées par lui, on hachait et faisait bouillir des hommes comme des choux. Un moine, qu'il rencontra monté sur un âne, fut sur-le-champ empalé avec sa monture. Un prêtre avait prêché qu'il ne faut point toucher au bien d'autrui; à table, ayant mangé du pain que Wlad s'était coupé, il subit, pour ce fait, toutes les tortures de l'empalement. Le monstre ouvrit lui-même le ventre à une de ses concubines qui s'était crue enceinte et qui ne l'était pas. Des enfants furent forcés de manger de la chair rôtie de leurs mères[1]. Ses grands jours de fête étaient ceux où il assistait à des exécutions en masse. Quatre cents jeunes gens de la Hongrie et de

[1] ENGEL, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 178. — HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.

Transylvanie, envoyés en Valachie pour apprendre la langue, furent brûlés tous ensemble; six cents négociants de Bohême, empalés sur la place du Marché. Sous prétexte qu'ils n'avaient pu donner une statistique exacte des habitants de leurs districts, cinq cents prévôts et nobles de la Valachie, qui lui étaient suspects, subirent le même sort.

Mais toutes ces atrocités n'étaient rien auprès des exécutions générales que, dans la guerre contre les Turks, il organisa en Bulgarie.

Wlad ayant disparu comme par enchantement, Muhammed s'avança dans la Valachie en se dirigeant sur la capitale du woivode, auprès de laquelle cependant il passa sans en faire le siége.

A quelque distance de cette ville, à l'entrée d'une vallée arrosée par une rivière, il ne put se défendre d'un mouvement d'horreur en voyant se dresser devant lui une forêt de pals; sur une étendue d'une demi-lieue de longueur[1], se trouvaient plus de vingt mille Turks et Bulgares, les uns empalés, les autres crucifiés. Au milieu d'eux, sur un pieu plus élevé, apparaissait encore Hamza-Pacha[2], revêtu de ses magnifiques habits de soie et de pourpre. On voyait, à côté de leurs mères, des enfants, dans les en-

[1] Quatorze stades de longueur et sept de largeur. (CHALCONDYLE.

[2] ENGEL, *Histoire de Valachie*, p. 179, et dans l'introduction, p. LXXIX.—HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.

trailles desquels les oiseaux avaient fait leurs nids[1].

A l'aspect de ce théâtre d'atrocités, le farouche Sulthan s'écria : « Il est impossible de chasser de son « pays un homme qui a pu y faire de si grandes choses, « et qui a su si bien employer ses sujets et sa puissance.

« Cependant, » ajouta-t-il, regrettant sans doute d'avoir ainsi révélé ses secrètes pensées, « un homme « qui a commis tant de crimes n'est guère estimable[2]. »

Ce tigre à face humaine, cette variété de monstre, est un des plus hideux phénomènes de l'histoire.

Au reste, un tel fléau, la Valachie en était redevable à Muhammed ; et si le Sulthan voulut le renverser d'un trône sur lequel il avait concouru à le placer, ce ne fut pas par horreur de ses cruautés : entre tyrans, on se doit de l'indulgence; mais, pour avoir envoyé des ambassadeurs à Mathias Corvin; pour avoir refusé, avec le tribut annuel, les cinq cents jeunes gens qu'il s'était engagé à fournir ; enfin, pour n'être pas venu lui-même déposer ses hommages aux pieds du Sulthan[3].

Tandis que les Turks poursuivaient ainsi leur marche victorieuse, marquant chaque étape par la prise d'une ville ou le renversement d'un trône, que se passait-il en Albanie?

Après avoir pris congé d'un allié qui lui ressemblait si peu, Scanderbeg avait conduit son armée à Trani, où

[1] *Volucres nidos fecerant in inferioribus eorum* (Ducas).
[2] *Virum qui tanta patraverit non multi faciendum esse.*
[3] Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.

l'attendait une flottille. Heureusement débarqué à Durazzo et impatient de voir, par lui-même, l'état de ses affaires, il se rendit, en toute hâte, à Croïa.

Un enthousiasme universel salua son retour. Tous les seigneurs, tous les chefs militaires accoururent; les campagnes arrivaient en foule; les églises retentissaient d'hymnes reconnaissantes; la patrie avait retrouvé son glaive et son bouclier.

Cette lutte d'un petit prince d'Albanie contre toute la puissance turke durait déjà depuis dix-neuf années; Muhammed s'indigna. L'homme sous le bras duquel s'écroulaient les empires et qui broyait les peuples comme une vile poussière, jura d'anéantir enfin tant d'audace.

Adoptant un nouveau plan, il résolut d'attaquer incessamment, sans relâche, l'indomptable Scanderbeg, et de lui opposer généraux sur généraux.

Sinan[1] ouvrit le premier cette nouvelle campagne, avec vingt mille hommes seulement; car, à Constantinople, on croyait, d'après de faux rapports, frapper l'ennemi au dépourvu. Mais comment surprendre un pays dont l'âme s'identifiait avec l'âme d'un chef aussi vigilant?

Tandis donc que le général turk arrivait à marches forcées, plein d'espérance, Scanderbeg, avec huit mille hommes, s'avançait de nuit, en silence, et gagnait la

[1] Dont il a été parlé plus haut.

montagne de Mocrée, passage ordinaire des Turks pour entrer en Albanie.

Une fois l'ennemi engagé dans ces défilés, les Albanais, prompts comme la foudre, fondent sur lui; la déroute est complète et le carnage énorme; plus des deux tiers tombent morts; tout le bagage, les étendards restent au pouvoir du vainqueur. Sinan lui-même fuit à toute vitesse : nombre de Turks, moins bien montés, sont pris, et ne se rachètent qu'à force d'argent. Chevaux, butin, Scanderbeg distribua tout à ses troupes; du triomphe, selon son usage, il ne se réservait que la gloire.

Envoyé pour venger son malheureux devancier, un autre général turk, Hassein-Beg ne rencontre pas une meilleure chance. A peine entré en Albanie, il est, malgré ses trente mille hommes, battu comme Sinan. Sa résistance, toutefois, fut autrement énergique, car plutôt que de permettre la retraite ou d'en donner le honteux exemple, le pacha aima mieux voir tout périr à ses côtés. Mais à la fin, son cheval ayant été blessé, atteint lui-même d'une flèche au bras droit, il erra quelques instants, à travers les ténèbres, avec une poignée d'hommes, et se réfugia sur une colline boisée, non loin du camp chrétien. Il respirait à peine dans cet asile, quand des cavaliers albanais, à la poursuite des fuyards, le découvrirent. Croyant alors le bois rempli d'ennemis, ils coururent avertir Scanderbeg, qui arriva aussitôt avec tous ses escadrons. Interdits à son approche, les Turks

ne savaient quel parti prendre : ou se faire tuer jusqu'au dernier, ou implorer la merci du vainqueur.

Hassein-Beg se résigne à la prière. A pied, sans armes, la petite troupe marche au-devant de Scanderbeg; arrivé près de lui, le général turk s'incline et porte, avec respect, la main sur les rênes de son cheval : « Où vas-tu, Scanderbeg ? » lui dit-il, « et à qui en « veux-tu? Ce n'est pas un honneur que de triompher « toujours; laisse-toi donc vaincre en ce moment; ce « triomphe de la clémence te sera plus glorieux encore « que le triomphe de tes armes. »

A ces paroles, Scanderbeg se tourne, en souriant, vers les siens : « Mes amis, » dit-il, « rien vraiment « n'est plus subtil que la mauvaise fortune, ni plus « accort que la nécessité; et comme on parle plus sage- « ment vaincu que vainqueur ! »

Prenant ensuite le général turk par la main : « Sois « tranquille, Hassein-Beg, » ajoute-t-il avec bonté, « tu n'auras mal ni déplaisir. »

Conduit aussitôt, avec les siens, dans un lieu sûr, Hassein-Beg y trouva tout ce qui pouvait adoucir les ennuis de la captivité.

Après avoir exploré toute la contrée, Scanderbeg, sûr qu'il n'y restait pas un ennemi, revint à Croïa. Son premier soin, en arrivant, fut de rendre solennellement grâce au Maître qui tient entre ses mains les couronnes royales et la vie des nations.

Cependant le Sulthan suivait inflexiblement son idée ;

à peine de retour dans sa capitale, Scanderbeg apprend l'arrivée en Macédoine d'une troisième armée turke. Étonné de l'audace de ce Jussum-Beg, qui, avec dix-huit mille hommes seulement, ose venir provoquer ses Albanais tout bouillants encore du feu de deux récentes victoires, il ne lui laissera pas même l'honneur de mettre, comme ses devanciers, le pied dans l'Épire.

C'est à Scopia [1], où l'armée turke se repose, qu'il court la chercher : résolution hardie ; car, vaincu, comment sortir d'un pays ennemi? Aussi Jussum-Beg était-il loin de s'attendre à une semblable apparition. Grande fut sa surprise ; elle se communiqua aux troupes ; bientôt général et soldats fuyaient de tous côtés. Il n'y en eut que trois cents qui, préférant l'honneur à la vie, périrent les armes à la main. Si à ce nombre on ajoute les fuyards tués dans la poursuite, le nombre des morts peut être évalué à deux mille. Les prisonniers eussent été un embarras : on n'en fit pas. Craignant que les paysans ne se jetassent sur ses hommes isolés, Scanderbeg rappela promptement tout son monde au camp.

Un peu remis de cette panique, Jussum-Beg essaya de rallier ses troupes, mais en vain.

Parmi les plus expérimentés capitaines du Sulthan se

[1] Le livah d'Ouscoub, formé de l'angle N. O. de l'ancienne Macédoine, se trouve entre ceux d'Aladia-Hissar, Scutari, Ochrida, Monastir, Ghiustendil. De tous côtés, la riche vallée de Scopia offre aux regards des champs cultivés et de nombreuses habitations. Scopia est à six heures S. O. de Travnik.

trouvait un vieil asiatique, nommé Karaza-Beg, homme aussi estimé de Muhammed qu'autrefois de Murad pour ses longs et distingués services. Mais, jaloux de la gloire du prince albanais, il ne s'en consolait un peu qu'en affectant de l'attribuer à la seule impéritie des généraux qu'on lui opposait. Oubliant son âge, emporté par la folle envie de détruire en un jour une grande renommée, Karaza-Beg vint supplier son maître de l'envoyer contre l'Albanais; pour abattre le *brigand*, trente mille hommes au plus suffiraient.

Aussi pressé que lui d'en finir, Muhammed accorda tout; aux trente mille combattants, il en ajouta même dix mille. Sans perdre un jour, Karaza-Beg marcha vers l'Albanie.

Scanderbeg le connaissait depuis longtemps. Pendant ses premières campagnes d'Asie, tous deux avaient campé sous la même tente, et les brillants exploits dont le jeune épirote avait été témoin, ne s'étaientpas effacés de sa mémoire. Avec sa noble franchise, il ne craignait pas d'avouer que, sans l'âge avancé de Karaza-Beg, il l'aurait plus redouté que ses quarante mille hommes. Aussi, comme il ne s'agissait plus d'un Hassein-Beg, Scanderbeg ne se borna pas aux mêmes moyens de défense.

C'est renforcé de nouvelles troupes qu'il alla, dans les Dibres, attendre l'ennemi.

Après y avoir bien établi ses troupes, et mis à profit tous les accidents d'un pays montueux et boisé, il déta-

cha deux mille hommes, avec ordre d'avancer jusqu'aux frontières des Triballes [1]; par là, en effet, Karaza-Beg devait entrer en Epire. Puis cette avant-garde, pour ne pas se trahir elle-même par sa masse, se répandit çà et là dans les montagnes, mais à portée de ralliement.

De son côté, le général turk, laissant le gros de son armée à Chieri, en Macédoine, détacha, en avant, quatre mille hommes dans les montagnes pour s'en assurer les passages, et tomber à l'improviste sur l'ennemi. Mais informé à temps, Scanderbeg les laisse passer; puis soudain les Turks sont rudement chargés; la plupart périssent; ceux qui parviennent à se sauver, portent au pacha la nouvelle du désastre.

Un tel coup troubla ce vieillard, auquel l'âge n'avait laissé d'entier que la présomption. Grandes donc furent ses anxiétés. Continuera-t-il à marcher vers l'Albanie? ou bien, vu la saison avancée, car l'hiver était proche, retournera-t-il à Constantinople, pour revenir au printemps? Mais reculer ainsi devant l'homme qu'il s'était si hautement engagé à vaincre, ne pas même le combattre, quelle honte! Et comment affronter les regards du Sulthan, dont il a lui-même provoqué la

1 Janina, Ἰωάννινα, ville du moyen âge et résidence du fameux Ali-de-Tèbelen, après avoir été saccagée, au XIIe siècle, par les Normands, unis aux Napolitains, était très-florissante quand les Triballes s'en emparèrent.

Sous ce nom de Triballes, ainsi qu'on l'a dit plus haut, les Byzantins désignent souvent les Serviens.

(POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, tom. Ier.)

confiance? Sans hésiter davantage, Karaza-Beg ira chercher l'ennemi.

Après deux jours de marche, arrivé, le soir dans une grande plaine appelée Livad, il fait ses dispositions, et le lendemain matin, par ses ordres, un héraut va offrir la bataille à Scanderbeg, « mais une bataille au grand « jour, sans surprise, ainsi qu'il convient, non à des « brigands, mais à de braves guerriers. »

« Va dire à *la vieille*, » lui répond le prince, « qu'elle aura bientôt de mes nouvelles. »

Et telle est la rapidité de ses mouvements, qu'il arrive en vue de l'ennemi presque aussitôt que le héraut.

Certes le temps n'avait pas manqué à Karaza-Beg, mais la décision, mais l'activité. Lourd d'esprit comme de corps, il hésitait; déjà même le pacha inclinait à éviter ce combat, naguère si arrogamment recherché.

Mais Scanderbeg, lui, n'hésitait pas.

A peine les armées furent-elles en présence, que les Albanais s'élancèrent avec leur impétuosité accoutumée. Déjà ébranlé par ce premier choc, l'ennemi sans doute n'aurait pas résisté aux autres charges, quand une pluie torrentielle vint suspendre l'action. Trois jours entiers dura ce déluge, utile allié des Turks. Leur camp était inondé; déjà beaucoup de chevaux avaient péri noyés; on eût dit un naufrage en plaine. Force fut donc de s'abriter, en toute hâte, sur les hauteurs voisines.

Séparé de l'ennemi par des masses d'eau, Scander-

beg ne pouvait l'atteindre; mais il espérait, dès que le sol serait praticable, ou que les Turks reviendraient à lui, ou du moins qu'il lui serait possible de les rejoindre.

Vaine attente. Actif cette fois comme en ses plus belles années, et rajeuni par la prudence, Karaza-Beg plia bagage sans bruit, partit de nuit aussi lestement que possible, et marcha, à grandes journées, vers Constantinople.

Une telle campagne, après de si présomptueuses promesses, ne lui préparait pas une entrée triomphale. Muhammed le reçut d'abord assez mal; puis s'adoucissant peu à peu, il finit même par le remercier d'avoir si bien ménagé ses troupes. De telles félicitations n'étaient sans doute pas exemptes d'ironie. Mais le châtiment du moins ne fut pas exagéré.

Revenu à Croïa, Scanderbeg congédia les milices, renvoya dans leurs cantonnements ses troupes réglées, et put, durant cet hiver, se livrer paisiblement à l'administration intérieure.

Mais, dans sa pensée, ce n'était encore là qu'une trêve; il comptait revoir, au printemps, Karaza-Beg, avec des forces plus imposantes, peut-être même le Sulthan, si, las des revers de ses généraux, il voulait, en personne, tenter la fortune.

Cependant, commençant à comprendre qu'un tel adversaire n'était pas domptable par les armes, Muhammed essaya de la ruse. Un ambassadeur partit avec de riches présents et la lettre suivante :

« Moi, le Grand-Seigneur, le Grand-Emir, Sulthan « Muhammed-Beg, fils du Grand-Seigneur et Grand-Emir « Sulthan Murad-Beg, à Scanderbeg, prince des Alba- « nais et Epirotes, salut.

« Je ne connais, très-cher Scanderbeg, d'amitié plus « cordiale que celle provenant d'une longue intimité; « surtout quand ce lien s'est formé dès la jeunesse, « comme entre nous, alors que tu étais en otage chez « mon père, et que tous deux nous vivions fraternelle- « ment ensemble.

« Aussi, quand je songe à ces douces joies de notre « enfance, quand je me rappelle tes éclatants ser- « vices, tout ce que tu as fait pour la gloire de la Mai- « son d'Othman, pour la grandeur de notre Empire, te « chérir et te le prouver me semble un impérieux devoir.

« Rien ne me serait plus agréable, j'en prends Dieu « à témoin, que de te revoir enfin, que de jouir quel- « que temps de ta présence.

« Si des troupes à moi se sont récemment permis « d'envahir tes Etats et d'y commettre des hostilités, je « les désavoue; elles ont agi sans mon ordre, et tes vic- « toires, juste châtiment de leur témérité, ne m'ont pas « déplu.

« Mais laissons cela, pour revenir à nos anciennes « relations; qu'une sainte et pacifique union nous ré- « concilie à jamais.

« Or, voici quelles pourraient être les bases de notre « alliance; je te les soumets, sachant bien que ce n'est

« point à celui qui sollicite la paix à en prescrire les con-
« ditions.

« Je demande liberté de passage sur tes terres pour « mes troupes, allant guerroyer contre les Vénitiens ; « ensuite que tu me donnes, en otage, Jean ton fils, qui « sera traité comme mon enfant ; enfin que nos sujets « puissent librement commercer entre eux.

« Si tu acceptes, viens, en toute sécurité, me trouver : « la réception sera digne de ton rang. Oui, sur ma foi et « parole de souverain, j'entretiendrai fidèlement avec « toi une paix inviolable ; désormais ton pays ne sera « inquiété ni par mes armes ni par personne autre.

« Au reste, si tu as des questions à faire, des doutes « à éclaircir, adresse-toi, en toute confiance, à Musta- « pha, mon envoyé.

« Donné en notre ville impériale de Constantinople, « le 6 mai, et de la naissance de Jésus l'an mil quatre « cent soixante et un. »

Cette lettre, si amicale dans la forme, mais au fond si insidieuse, ayant été lue en Conseil, tous, princes, seigneurs et capitaines, convinrent qu'une telle démarche, de la part d'un si puissant monarque, était pour Scanderbeg glorieuse au plus haut point.

Quant aux conditions du traité, les deux premières furent rejetées à l'unanimité ; on n'admit que la troisième, celle relative à la liberté commerciale.

Voici la réponse adoptée en ce sens : « Georges Cas- « triota, surnommé Scanderbeg, prince des Epirotes et

« des Albanais, soldat de Jésus-Christ, à Muhammed, « souverain des Turks, salut.

« Nous avons reçu, prince très-illustre, ta lettre tout « empreinte des témoignages de ton amitié. Depuis « longtemps séparés l'un de l'autre, cette affection mu- « tuelle, dis-tu, s'était comme assoupie, et tu veux la « réveiller par une intime alliance.

« J'en accepte l'offre avec plaisir, mais non pas toutes « les conditions.

« Ainsi, allié et ami des Vénitiens, je ne puis, sans « violer la foi jurée, sans manquer à ma propre dignité, « te donner passage pour les attaquer.

« Quant à te livrer mon fils en otage, pour en faire « comme le nœud d'un nouveau lien entre nous, le cœur « d'un père et d'une mère ne pourrait s'imposer un tel « sacrifice ; c'est l'unique enfant que Dieu nous ait donné, « et il est encore en si bas âge ! D'ailleurs, ce serait lui « causer un mal irréparable que de ne pas l'élever selon « les mœurs et dans la religion de son pays.

« Reste maintenant la clause relative au libre trafic « entre les deux pays : celle-là, tout mon Conseil et moi « nous l'approuvons pleinement, car les deux nations y « trouveraient un égal avantage.

« Tu m'invites aussi à te venir visiter, en toute con- « fiance, pour cimenter de part et d'autre une amitié si « longtemps en souffrance : grâces soient rendues, prince « excellent, à ta bonté. Malheureusement pour moi, ce « voyage à Constantinople, ce séjour qui me rappelle

« tant de souvenirs, les soins de mon gouvernement ne « me le permettent pas ; car je ne saurais assez m'occu- « per de cette fière nation albanaise, si ardente, si in- « domptable, si impatiente du repos.

« Mais ce n'est là qu'un plaisir différé, et je me le don- « rai aussitôt que possible.

« De notre camp, le 1er juin 1461. »

Quarante jours ne s'étaient pas écoulés depuis sa première démarche, quand Mustapha revint à Croïa, porteur d'un traité conforme en tout à l'*ultimatum* albanais.

Dans la lettre d'envoi, Muhammed jurait « de garder religieusement, durant toute sa vie, la paix, à moins que Scanderbeg ne la violât le premier. En outre, il renonçait, sans retour, à toutes ses prétentions sur l'Albanie, et l'en reconnaissait, à perpétuité, prince légitime. »

Quoique sûr d'avance de l'approbation de son Conseil, Scanderbeg ne ratifia point le traité sans le lui avoir soumis : une fois approuvé, la paix fut proclamée dans tout l'Empire Ottoman, comme en Albanie. Les deux peuples en ressentirent une égale joie.

Pour descendre à de telles concessions, Muhammed devait avoir obéi à un bien impérieux besoin de toutes ses forces ailleurs : c'est qu'alors, en effet, il méditait ses nouvelles conquêtes de Grèce et d'Asie. Or, méditer, pour lui, c'était accomplir. Aussi, dans un cercle immense, tout bientôt fléchit sous cette formidable pres-

sion. Non que plusieurs des princes vaincus ne lui fussent supérieurs en habileté militaire, et que le courage des peuples domptés n'égalât souvent le courage des Turks; mais, d'un mot, d'un geste, l'altier potentat mettait en mouvement d'innombrables multitudes, et écrasait tout par ses masses. Ce n'était plus des batailles, mais des déluges d'hommes.

Le repos dont commençait à jouir l'Albanie ne dura pas plus de deux ans : une fatale nécessité de guerre planait sur ce vaillant pays.

La conquête de la Servie, en 1453, ayant rendu la Bosnie limitrophe des Turks, Muhammed avait demandé un tribut à son roi, et fortifié le château de Cziftin, au confluent de la Save et de la Bosna : il s'assurait ainsi l'entrée du pays.

Dans une circonstance aussi critique, Etienne, fils et successeur d'Etienne Thomas, écrivit, en 1462, au pape Pie II; en signalant l'imminence du danger, il invoquait l'assistance des peuples latins :

« Avec ses âpres montagnes et ses forteresses, » disait-il, « la Bosnie est encore le bastion de l'Occi-
« dent : mais, au pouvoir des Turks, elle deviendrait
« un repaire d'où ils fondraient à leur gré sur l'Italie
« et sur l'Allemagne. »

Etienne terminait en rappelant au Souverain Pontife que son père avait de même annoncé à Nicolas V la prise de Constantinople, quand il était temps encore d'empêcher ce désastre. Il suppliait Pie II de ne pas laisser les

Latins tomber une seconde fois dans la même faute[1].

Malheureusement ces secours, si nécessaires aux Bosniaques et si urgents, Pie II n'était pas encore prêt à les procurer. Affaiblis par des combats antérieurs, désunis peut-être par la haine entre les deux sectes chrétiennes, ces peuples n'opposèrent qu'une faible résistance à Muhammed. Pris bientôt dans le château d'Eluth, et traîné aux pieds du Sulthan, le faible roi lui livra les clefs des soixante-dix forteresses de la Bosnie. En échange, Muhammed lui avait promis son rétablissement sur le trône, comme prince feudataire de la Porte : il tint parole en lui tranchant la tête, ou, selon d'autres, en le faisant écorcher vif. Toute la noblesse subit d'affreux supplices dans les plaines de Blagaï ; le peuple fut réduit en captivité. Une population musulmane remplaça la population indigène.

A peine établis dans leur nouvelle conquête, les Turks s'avancèrent plus loin. Arraché de ses Etats par eux, la même année, le ban d'Esclavonie fut massacré avec cinq cents de ses gentilshommes.

Déjà l'Italie voyait le fléau se rapprocher, de plus en plus, de ses frontières ; une journée de marche séparait des avant-postes musulmans les possessions vénitiennes.

En Grèce, la guerre se rallumait aussi entre le lion de Saint-Marc et le Croissant.

Profondément ému de tant de désastres, et délivré des soucis nés de la succession au trône de Naples, Pie II,

1 Sismondi, *Hist. des Républiques Italiennes du moyen âge*, t. VII.

dans un Consistoire spécial, avait rappelé aux cardinaux combien il devenait urgent d'entreprendre cette guerre sacrée, à laquelle il s'était engagé dès son avénement au pontificat.

« Chaque année, » dit-il, les yeux pleins de larmes, « les Turks ravagent quelque nouvelle province « de la chrétienté; dans celle-ci, nous leur avons vu « conquérir la Bosnie et massacrer son roi. Les Hongrois « s'effrayent, tous les peuples voisins tremblent; et nous, « que ferons-nous? Exhorterons-nous les rois à les « secourir, à repousser l'ennemi loin de nos frontières? « Mais déjà nous l'avons tenté, et en vain!

« Dire aux autres : *Allez*, donne peu de crédit; mais « dire : *Suivez-moi*, aura peut être plus d'effet sur eux; « je veux en essayer à mon tour. Oui, j'ai résolu de mar- « cher moi-même contre les Turks, invitant ainsi, par « des actes, non moins que par des paroles, les princes « chrétiens à me suivre.

« Peut-être, à la vue de leur chef et de leur père, du « pontife romain, du vicaire de Jésus-Christ, partant, « vieux et malade, pour la guerre sacrée, peut-être alors « rougiront-ils de rester chez eux, prendront-ils les « armes, et voueront-ils tout leur courage à la défense « de notre sainte religion.

« Si cette voie, hélas! est impuissante, nous n'en « connaissons plus d'autre. Sans doute, notre vieillesse « est une chance fâcheuse, et nous allons à une mort « presque certaine; mais cette chance, nous ne la refu-

« sons pas. Ne faut-il pas mourir une fois? Qu'importe « à la chrétienté le lieu de cette mort?

« Vous aussi, qui nous avez si souvent exhorté à la « guerre contre les Turks; vous, cardinaux, membres « de l'Église, vous devez suivre votre chef.... Nous « l'avons promis au duc de Bourgogne, promis aux « Vénitiens. Maîtresse de la mer, une redoutable flotte « nous accompagnera; les autres puissances d'Italie nous « suivront. Avec lui, le duc de Bourgogne entraînera « l'Occident; vers le Nord, le Turk se trouvera serré « entre le Hongrois et le Sarmate; du haut de ses mon- « tagnes, du fond de ses vallées, la Grèce chrétienne « soulevée accourra dans nos camps. Albanais, Epi- « rotes, Serviens, tous saluant, avec enthousiasme, le « jour de la liberté, nous prêteront assistance. En Asie « même, nous aurons pour auxiliaires les ennemis des « Turks, le Karaman et le roi de Perse. Enfin, grâce à « la faveur divine, nous triompherons.

« Quant à moi, ce n'est pas au combat que je marche : « la faiblesse de mon corps, le sacerdoce me le défen- « dent. J'imiterai donc Moïse priant sur la montagne, « tandis qu'Israël combattait les Amalécites. A genoux, « sur une poupe élevée, ou sur la cime d'un mont, j'au- « rai, devant les yeux, la Sainte-Eucharistie; vous m'en- « tourerez, et, d'un cœur humble et contrit, nous de- « manderons au Seigneur la victoire pour ses soldats [1]. »

[1] PIE II, *Comment.*, lib. XII ;—RAYNALDUS, *Annales eccles.*

Le 22 octobre 1463, une bulle, éloquemment touchante, proclama l'appel aux armes; elle indiquait Ancône comme lieu de rassemblement; les foudres de l'Eglise menaçaient tous auteurs et fauteurs d'hostilités entre chrétiens.

Malheureusement les exhortations de Pie II n'obtinrent pas tout le succès espéré. La France, engagée dans un dédale d'intrigues par son habile et méchant roi Louis XI; l'Allemagne, se débattant dans l'anarchie entre les mains du faible Fréderic III, s'abstinrent. Malgré de solennels engagements, contractés au milieu de toutes les pompes de l'ancienne chevalerie, dès 1453, aussitôt après la nouvelle de la prise de Constantinople, le duc de Bourgogne, qui, dans un banquet, avait fait apparaître l'image de l'Eglise désolée, et *juré Dieu, la Vierge, les dames et le Faisan,* qu'il irait combattre les infidèles, ne remua point.

La nouvelle tentative de Jean de Calabre sur Naples absorbait toute l'attention de l'Italie [1].

Héroïque écho de la voix sacrée, le digne fils du grand woywode Jean Huniades, Mathias Corvin, répondit à l'appel : par un traité conclu, le 12 septembre 1463, avec la république de Venise, les deux Etats s'engagèrent, unissant toutes leurs forces contre les infidèles, à ne déposer les armes que d'un commun accord.

[1] Michelet, *Précis de l'Histoire Moderne.*

Voici le bref [1] par lequel Pie II annonçait au Doge les mesures prises pour le succès de l'expédition.

« Le projet que, depuis longtemps, nous avions conçu « et tenu caché dans notre cœur, est maintenant révélé. « Au printemps prochain nous partirons pour l'expédi- « tion contre les Turks, et notre sénat apostolique nous « accompagnera. Les bonnes troupes ne nous manque- « ront pas : elles combattront avec le fer, et nous les « seconderons par nos prières.

« Notre décret, à ce sujet, a été lu, en plein Consistoire, « le XI des kalendes de novembre. Nos paroles ne seront « point vaines; ce que nous avons promis au Très-Haut, « nous l'accomplirons. Tous les moyens que nous pour- « rons avoir, nous les consacrerons à cette guerre. Notre « bien-aimé Philippe, duc de Bourgogne, de l'illustre « sang de France, marchera, s'il plaît à Dieu, avec nous, « accompagné, nous n'en doutons pas, de vaillants « hommes et de troupes expérimentées.

« Nous avons fondé de grandes espérances sur cette « armée, mais nous n'en mettons pas moins dans la « flotte que vous avez depuis peu envoyée dans le Pélo- « ponèse, et dont on nous a rapporté les exploits, qui « égalent tout ce qu'on raconte de merveilleux de l'anti- « quité. Nous avons la confiance qu'elle partagera con- « stamment les travaux de cette guerre avec nous et ledit « duc, ainsi que cela a été convenu entre nous et votre

[1] Ce bref est rapporté par Marino Sanuto, historiographe de la République de Venise.

« ambassadeur, et nous ne doutons pas que vous ne « concouriez de tous vos efforts à une entreprise qui « intéresse la foi catholique.

« Quoique ces moyens soient considérables et pro- « mettent de grands succès, dont il n'est pas permis de « douter, cependant ces moyens seraient plus grands « encore, et cette victoire serait plus certaine, si vous- « même, prince de la république de Venise et chef de « ses armées, vous marchiez à cette guerre avec nous. « Rien n'influe sur les succès comme la présence des « princes, à cause du pouvoir et de la majesté dont ils « sont environnés. Les grands noms et la renommée in- « spirent souvent plus de terreur que les armes. N'en « doutez pas, la présence du duc de Bourgogne en jet- « tera beaucoup parmi nos ennemis. Nous-même, nous « augmenterons l'épouvante par l'appareil de la dignité « du Siége Apostolique; et vous, si vous paraissez sur le « Bucentaure, revêtu des ornements ducaux, vous rem- « plirez de terreur non-seulement la Grèce et les côtes « d'Asie qui lui sont opposées, mais encore tout l'Orient. « Unis ensemble pour le Saint Evangile et la gloire de « Dieu, nous avons la certitude, avec son secours, de « faire des choses mémorables.

« C'est pourquoi nous exhortons votre noblesse à ne pas « différer de se rendre à nos désirs. Préparez-vous à cette « guerre, et faites vos dispositions pour vous trouver à « Ancône, lorsque nous monterons sur la mer. Votre « concours, dans notre entreprise, sera glorieux pour

« la République de Venise, utile à la République Chré-« tienne, et vous méritera les récompenses de l'autre vie.

« Nous savons que chez les Vénitiens il n'est point « nouveau de voir les princes monter sur les flottes, et « conduire les opérations de la guerre. Ce qui a été jugé « convenable autrefois le devient bien plus aujourd'hui, « qu'il s'agit de combattre pour la religion et pour la « cause de Jésus-Christ, notre Sauveur.

« Venez donc, notre cher fils, et ne vous refusez pas « à partager des travaux que nous-même nous avons « résolu d'entreprendre. Ne nous objectez point votre « vieillesse, comme si l'âge était une excuse. Le duc « Philippe, qui est vieux comme vous et qui vient de « plus loin, doit entreprendre ce voyage; et nous aussi, « quoique déjà parvenu à notre soixante-deuxième « année, atteint par la vieillesse, nous n'hésitons cepen-« dant point, malgré les infirmités qui nous tourmentent « jour et nuit, à partir pour cette expédition. Gardez-« vous, sous prétexte de votre âge ou de votre faiblesse, « de vous dispenser d'une guerre si nécessaire, si sainte. « C'est de vos conseils, c'est de votre autorité que nous « avons besoin, et non de la vigueur de votre bras. « Philippe nous apportera assez de forces. Voilà ce que « nous requérons de vous : préparez-vous à venir.

« Nous serons trois vieillards dans cette guerre. La « trinité est agréable à Dieu. La Trinité divine proté-« gera la nôtre et mettra nos ennemis en fuite devant « nous. Cette expédition sera appelée la guerre des

« vieillards. Les vieillards ordonneront et les jeunes « gens exécuteront : ils combattront et sauront dis- « perser les ennemis.

« C'est une illustre entreprise que celle à laquelle « nous vous invitons. Gardez-vous d'y manquer, et ne « craignez pas une mort qui conduit à une meilleure « vie. Nous sommes tous réservés à mourir dans ce siè- « cle. Or il n'y a rien de plus désirable que de bien « mourir, et il n'y a pas de plus belle mort que celle « qu'on reçoit pour la cause de Dieu.

« Venez donc, et que votre présence nous console. « Ou nous reviendrons victorieux avec l'aide du Sei- « gneur ; ou bien, s'il en a décrété autrement, nous « subirons le sort qu'il nous a préparé dans sa sainte « miséricorde.

« Rien ne peut nous arriver qui ne nous soit favo- « rable, en soumettant humblement notre volonté à la « divine Providence.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'incarna- « tion du Seigneur 1463, le VIII des kalendes de novem- « bre, et le 6e de notre pontificat.[1] »

Mais dans cet appel au courage, à la foi, pouvait-il être oublié, le puissant athlète dont le nom seul glaçait les Turks d'effroi, et dont les ports et forteresses, situés en face de l'Italie, protégeraient le débarquement des Latins?

[1] Daru, *Histoire de la République de Venise*, tom. II.

Pie II rencontra d'abord un obstacle : c'était la paix entre Scanderbeg et le Sulthan, paix jusqu'alors fidèlement observée par les Turks. Muhammed avait même châtié quelques brigandages commis par des troupes irrégulières en Albanie.

Bientôt des dégâts semblables ayant eu lieu sur le territoire vénitien, la République envoya Gabriel Trévisani auprès de Scanderbeg pour le presser de rompre son alliance avec Muhammed. Après avoir entendu cette proposition, le prince la communiqua à son Conseil ; d'une voix unanime on la repoussa : l'empressement en effet du Sulthan à réprimer les excès de ses soldats, à restituer le butin pris par eux, n'attestait-il pas suffisamment son respect du traité, son éloignement pour une nouvelle guerre ?

Fort contrarié de ce résultat, mais ne se tenant pas pour battu, l'adroit Trévisani se tourna d'un autre côté. Il savait tout le crédit de l'archevêque de Durazzo sur l'esprit de Scanderbeg. Albanais d'origine, d'une illustre naissance, d'un rare esprit, Paul Angelo alliait à une merveilleuse éloquence un vaste savoir, la connaissance approfondie des lettres sacrées et profanes ; sa piété était exemplaire, sa vie irréprochable. C'est lui qui avait initié Scanderbeg à la foi chrétienne ; il lui avait également enseigné le grec et le latin. Habile politique, docte et vertueux prélat, il n'était pas moins consulté par son prince, par son ami, sur les affaires d'Etat que sur les matières religieuses. Auprès de tous ses

compatriotes, Angelo jouissait de la même autorité morale. C'est à lui que s'adressa Trévisani : il ne pouvait mieux choisir, car Pie II venait d'agir dans le même sens auprès de ce personnage.

Touché des instances de l'ambassadeur vénitien, ému des maux qui affligeaient déjà la chrétienté, prévoyant l'effroyable tempête que Muhammed amoncelait contre elle, et pressé de répondre à la confiance du Souverain Pontife, l'archevêque pria Scanderbeg de convoquer ses principaux capitaines ; il lui demanda aussi l'autorisation de les haranguer en sa présence.

Au jour marqué, Paul Angelo prit la parole : invoquant, tour à tour, des considérations religieuses et politiques, insistant sur l'insigne et habituelle mauvaise foi de Muhammed, il démontra, dans une ample et véhémente argumentation, tous les périls dont un tel homme armé d'une telle puissance, menaçait l'Europe. A ses yeux, il ne s'agissait plus seulement de l'insatiable ambition d'un conquérant : pour le monde, la question était entre le christianisme et l'islamisme. Or, pour détourner le fléau, pour empêcher le triomphe de la barbarie sur la civilisation, l'unique ressource, c'était une prise d'armes immédiate.

L'effet de ce discours fut puissant sur l'assemblée. Peu s'en fallut que Scanderbeg, profondément ébranlé, ne proclamât, à l'instant même, la rupture de la paix.

Mais ce premier entraînement calmé, il apprécia toute la gravité d'une semblable détermination, et résolut de

soumettre la question à son Conseil. Les avis y furent partagés : les uns, touchés des immenses avantages de la paix, voulaient son maintien ; les autres réclamaient instamment la guerre. Selon eux, Muhammed, dans sa situation actuelle, ne pourrait envoyer contre l'Albanie que peu de forces ; on les battrait sans peine, et cette généreuse initiative imprimerait aux autres princes une salutaire, une décisive impulsion.

Ainsi appuyé, Scanderbeg, sans hésiter davantage, se déclara pour la guerre.

Aussitôt des ordres furent expédiés à tous les chefs de corps, les levées prescrites, les lieux de rassemblement assignés ; et les garnisons des places frontières, se jetant soudain sur les provinces voisines, y enlevèrent soixante mille bœufs, quatre-vingt mille moutons, trois mille cavales avec leurs poulains, provenant des haras du Sulthan. Les blés, les arbres fruitiers furent détruits, les maisons incendiées ; partout le fer, la flamme, la dévastation.

Agir ainsi, c'était perdre à l'avenir tout droit de récrimination.

A cette nouvelle, Muhammed ne put retenir un premier emportement, et il faut reconnaître que ce n'était pas sans motif. S'apaisant soudain : « Hé ! que peux-tu « donc, Scanderbeg, » dit-il avec un dédaigneux sourire, « que peux-tu contre moi, maître de l'Orient et de « l'Occident? »

Mais sous ce calme extérieur couvait la vengeance.

Ce qui l'empêcha d'éclater, c'est le bruit du grand armement chrétien. Le Pape, disait-on de toutes parts, apparaîtrait bientôt, en Epire, avec des forces considérables; à peine arrivé à Durazzo, il décorerait Angelo de la pourpre, proclamerait Scanderbeg roi d'Albanie et généralissime de toutes les armées chrétiennes.

De telles rumeurs agitaient fort les Turks : Muhammed lui-même s'inquiétait des conséquences possibles d'une semblable coalition.

Déjà, une première fois, son orgueil avait fléchi : la nécessité lui imposa un nouveau sacrifice; et le même agent, déjà chargé d'une négociation antérieure, Mustapha, porta à Scanderbeg de pressantes exhortations au maintien de la paix.

C'est le 25 mai 1463, que celui-ci reçut la lettre dans son camp. A peine lue, sans vouloir entendre Mustapha, il répondit, article par article. Le Sulthan s'était plaint des irruptions faites sur ses domaines : mais depuis quand les représailles n'étaient-elles plus permises? depuis quand un prince et un peuple, injustement attaqués, ne pouvaient-ils plus tirer raison de l'agresseur? Quant à attribuer ces hostilités aux suggestions des Vénitiens, l'injustice était grande [1], car cette sage et puissante république n'avait certes besoin d'aucun soutien étranger; ne possédait-elle pas assez de forces pour se défendre contre le Sulthan, assez pour l'aller

[1] Ici Scanderbeg se faisait une étrange illusion : l'insistance des Vénitiens avait exercé sur sa détermination une très-grande influence.

vaincre jusque chez lui, si elle jugeait convenable d'y porter la guerre?

Muhammed avait proposé le renouvellement du traité : « Impossible d'y consentir, » déclarait Scanderbeg ; l'expérience ne lui ayant que trop appris qu'il n'y avait nulle sûreté dans la parole du Sulthan, et que sa loi même lui ordonnait le parjure. Aussi, comme les deux plus grands intérêts de Muhammed étaient le salut de son âme et la conservation de son Empire, l'exhortait-il à embrasser la foi chrétienne. Or, le premier de ces intérêts le sauvegarderait dans l'Eglise de Jésus-Christ; et quant au second, son trône ne s'affermirait qu'en s'appuyant sur ces mêmes princes chrétiens, si résolus maintenant à le renverser.

Abordant ensuite tous ces titres fastueux dont Muhammed se décorait, Scanderbeg lui faisait observer que, dans l'Orient comme dans l'Occident, nombre de peuples et de rois, loin d'être soumis à sa domination, n'avaient même jamais entendu parler de lui. Qu'au reste, fût-il maître de l'univers, l'histoire lui enseignerait encore que plus haut monte une puissance, et plus profonde peut devenir sa chute; son célèbre prédecesseur, Baïezid, n'en était-il pas une éclatante preuve?

Muhammed devait donc apprendre à ne plus s'enivrer de sa fragile grandeur, mais à redouter le bras de Dieu, déjà levé pour le punir.

Mustapha venait de s'éloigner avec cette réponse, quand le Pape annonça à Scanderbeg son prochain dé-

part de Rome avec une nombreuse croisade; le Saint-Père devait ensuite s'embarquer, à Ancone, pour l'Epire. En attendant, l'armée albanaise pouvait déclarer ouvertement la guerre et entrer sur le territoire turk.

Cette dépêche, si conforme à tous les sentiments de Scanderbeg et de son armée, les remplit de joie. Aussitôt, plusieurs corps, le fer et la flamme à la main, envahirent, par divers côtés, le territoire ennemi. On fit une multitude de prisonniers; mais quiconque résistait était passé au fil de l'épée.

La nouvelle de ces terribles expéditions arriva à Constantinople presque en même temps que la réponse; c'était à la fois deux blessures.

Mais, avant tout, il fallait arrêter, autant que possible, ces courses de plus en plus menaçantes : un pacha, Scheremetbeg, partit immédiatement avec quatorze mille chevaux. Le Sulthan convoqua ensuite tous ses généraux, et, dans un long discours, prédisant avec sa vive et pittoresque éloquence le magnifique avenir de cet Empire Ottoman déjà si glorieux, il s'efforça de ranimer leur confiance ébranlée.

Cependant Scanderbeg ramenait au camp ses troupes chargées de butin : à peine arrivé, il apprend que Scheremetbeg est déjà en Macédoine. Dès trois heures du matin il repart, et, résolu à le combattre, marche au-devant de lui.

Le Pacha, dont l'unique mission était de couvrir la frontière, s'était arrêté à Okhri (l'*Okhrida* des Byzan-

tins). Une partie de son armée occupait la ville; le reste s'était retranché dans les faubourgs et aux environs. Près d'Okhri, s'étendait le vaste[1] lac Lychnidus (*Lychnis*[2]), où le Drin noir prend sa source.

C'est l'excellence même de cette position militaire qui, lors des guerres entre les Romains et Gentius, a fait d'Okhri le théâtre de faits importants.

Arrivant dans cette direction, Scanderbeg ne se trouvait plus qu'à une petite lieue des Turks, lorsqu'il reconnut l'impossibilité de les forcer dans une situation aussi favorable. Un stratagème pouvait seul les en déloger : il feint donc de renoncer à son entreprise, dérobe une marche à l'ennemi, se jette, avec dix mille hommes, dans d'épais massifs, à trois mille d'Okhri, et comme pour protéger sa retraite, détache cinq cents chevaux. Deux chefs aussi habiles que braves, Pic Emmanuel et André

[1] « Lychnidus lacus, unde Drinus fluvius versus septentrionem affluit; deinde versus occidentem deflectens, in Ionium mare se exonerat, ad Illyssum castellum. »

(CODREN et CUROPALAT, *de Offic. Constantinopolitanis.*)

Qualifié de *vaste* par Scymnus Chius, le lac Lychnidus (*transparent, translucide*), est un de ces réservoirs d'où l'éternelle prévoyance fait sortir les fleuves permanents.

[2] Telle est en effet la limpidité de ses eaux, qu'à dix et quatorze brasses on aperçoit le lit sablonneux. Un bourrelet montueux, formé par un contre-fort du mont Boral, l'enveloppe, et d'une autre part, les dépendances des *Pyrénées scandaviennes* l'encadrent.

En rapportant la défection du despote Michel, Georges Acropolite dit qu'il fut repoussé avec les siens dans les *Pyrénées* qui séparent la nouvelle Épire de l'ancienne.

(POUQUEVILLE, *Voyage en Grèce*, tom. III.)

Angelo, frère de l'archevêque, commandent cette arrière-garde ; ils ont ordre d'exciter l'ennemi, de le tenter par la faiblesse de leur nombre, de l'amener peu à peu à les attaquer.

Ainsi il fut fait.

A mesure que les Turks approchaient, la troupe albanaise reculait vers le lieu de l'embuscade ; tout à coup, au signal convenu, l'armée chrétienne apparaît, les enveloppe, les taille en pièces.

Vainement Sheremetbeg, pour soutenir les siens, envoie renforts sur renforts ; la déroute devient générale. Bientôt dix mille morts gisent sur le champ de bataille.

Parmi les nombreux prisonniers se trouvaient le fils du pacha, le Defterdar[1] et douze officiers supérieurs. Ils se rachetèrent moyennant quatre mille écus d'or. Quant au Defterdar, Scanderbeg lui imposa la condition de fournir à ses troupes, en quantité suffisante, du poisson du lac ; très-sage prévoyance, car, ce jour même, veille de l'Assomption, c'était abstinence de chair, et jamais l'armée albanaise, même en campagne, ne contrevenait aux prescriptions de l'Église.

Joyeux de cette ressource inattendue, les soldats disaient gaiement entre eux, au repas du soir : « Oui, oui, « notre prince est bien l'apôtre de Celui qui a nourri « de cinq pains et de deux poissons la multitude juive. »

Cette heureuse expédition terminée, Scanderbeg revint, avec ses troupes, à Croïa. Tous ses vœux appelaient l'ar-

[1] Trésorier de l'armée.

rivée du Saint-Père; il se disposa à le recevoir dignement.

Mais tant de joie ne devait pas lui être accordée.

Pie II, après avoir invoqué la céleste assistance dans la basilique des Saints-Apôtres, avait quitté Rome, le 18 juin 1464. Déjà il ressentait les premières atteintes d'une petite fièvre; mais, comme il ne voulait pas s'arrêter pour la soigner, ses médecins avaient dû promettre de ne révéler son mal à personne.

Dès le troisième jour du voyage, on lui vint annoncer que les masses de croisés réunis à Ancône commençaient à se plaindre que rien ne fût prêt pour la traversée. Sous peine de compromettre le succès de l'entreprise, il importait d'appaiser ce mécontentement à son début même, d'exhorter cette multitude à la patience, de pourvoir à ses besoins.

On vit alors, touchant spectacle, le pontife malade appeler, en aide, un vieux cardinal, son ami fidèle. Courbé sous le fardeau de l'âge, Jean Carvajal, espagnol et cardinal de Saint-Ange, avait épuisé ses forces au service de l'Église; mais Pie II savait, par expérience, qu'une âme chrétienne, comme une âme guerrière, est toujours maîtresse du corps qu'elle anime[1]. Son attente ne fut pas déçue : loin d'hésiter devant une telle tâche, l'humble et intrépide vieillard se dévoua.

« Saint-Pontife, » lui dit-il, « si, comme tu le crois, « je suis propre à d'aussi grandes choses, je suivrai tes

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé.*

« ordres sans retard, et plus encore ton exemple. Avec « ta frêle santé, n'exposes-tu pas ta vie pour moi et pour « le reste de tes brebis? Tu m'as écrit : *Viens*, et me « voici; tu m'ordonnes d'aller, et je vais. Ce n'est point « cette dernière partie de mes jours que je refuserai au « Christ. [1] »

Mais Pie II n'avait pas comblé la mesure de ses épreuves.

Chaque jour, en approchant de la mer Adriatique, il rencontrait des bandes de croisés qui revenaient sur leurs pas. Parmi ceux assemblés à Ancône, nombre de gens de guerre ne demandaient qu'à prendre du service, mais du service avec une solde : or, la cour pontificale ne leur offrait que des indulgences. Irrités, se moquant même, tous s'en retournèrent.

Pie II pourtant n'avait trompé personne : en publiant la croisade, n'avait-il pas hautement annoncé à toute la chrétienté que nul n'aurait droit aux grandes indulgences qu'après avoir servi, six mois au moins, à ses frais? Mais les soldats, qui se savaient nécessaires, n'en avaient tenu compte; quant au peuple des villes et des campagnes, accouru sans armes ni argent, les possibilités du voyage étaient son moindre souci.

Bientôt, non moins prompte au découragement qu'ardente à l'espérance, cette foule commença à se retirer, comme une mer qui gronde; et la litière du pontife, qui s'avançait en sens inverse, eut à traverser ses flots tu-

[1] Jacobi Papiensis *Commentarior.* lib. I.

multueux; tristes auspices pour l'auguste voyageur!

Arrivé à Ancône, il y trouva encore une multitude de gens dépourvus de tout, et attendant tout du Saint-Père. Mais sa situation ne lui permettait pas de les contenter. Il dut donc, à son grand regret, renvoyer ceux qui ne pouvaient s'entretenir eux-mêmes pendant six mois. Néanmoins, toujours paternel, et ne considérant que le bon vouloir, il leur accorda les indulgences de la croisade. Aux autres, il promit leur passage sur deux galères vénitiennes; mais, comme ces galères tardaient à paraître, la patience leur manqua, et presque tous se séparèrent.

Tandis que, de jour en jour, la solitude se faisait autour de lui, Pie II reçut des ambassadeurs de Raguse, lui annonçant que si les vaisseaux promis à la flotte pontificale partaient, une armée turke, campée à trente milles de leur ville, les menaçait d'une entière destruction. Ferme en face de cette nouvelle affliction, le Pape les exhorta à la persévérance, et leur promit de prochains, de puissants secours; dernière espérance qu'il avait grand'peine à conserver lui-même.

Un moment, il fut tenté d'aller s'enfermer dans Raguse, car peut-être le péril personnel du chef suprême, du père commun, toucherait les cœurs de la chrétienté. Mais bientôt de meilleures nouvelles lui arrivèrent : les Turks s'étaient dirigés d'un autre côté.

Enfin, devant Ancône, une flotte vénitienne parut: c'étaient douze galères sous les ordres du doge Christophe

Moro. Elever vers Dieu son cœur reconnaissant, fut le premier sentiment de Pie II. Puis, s'étant fait aussitôt porter sur le rivage, il contempla longtemps ces vaisseaux tant désirés, et rompant le silence : « Jusqu'à ce « jour, » s'écria-t-il douloureusement, « il m'avait « manqué une flotte pour accomplir un grand devoir ; « aujourd'hui, c'est moi qui vais manquer à la flotte ! »

Et il ne se trompait pas, car tous ses autres maux s'aggravaient d'une dyssenterie aiguë.

Peu d'heures lui restaient à vivre.

A ce moment suprême, ce n'était pas la mort qui attristait Pie II, mais l'idée de son œuvre interrompue.

Aussi, près d'expirer, supplia-t-il le cardinal de Pavie de poursuivre l'entreprise, et de s'embarquer. Appelant ensuite tous les cardinaux au baiser de paix, il leur demanda le pardon de ses fautes, des prières pour le repos de son âme, et mourut entre leurs bras, le 14 août 1464, âgé de cinquante-neuf ans [1], le jour même où Scanderbeg battait Sheremetbeg.

Ainsi disparut de la scène du monde cet Ænéas-Sylvius Piccolomini, l'un des souverains les plus éminents de la grande famille pontificale, l'un des hommes les plus savants, les plus éclairés de son siècle.

Avant de quitter Rome, qu'il ne devait plus revoir, Pie II avait, par une bulle expresse, rétracté tous ses

[1] JACOBI PAPIENSIS *Commentarior.* lib. I ; — JOANN. SIMONETÆ lib. XXX, *In vitâ Francisci Sfortiæ*; — SISMONDI, *Histoire des Républiques Italiennes du moyen âge.*

anciens écrits en faveur des actes du concile de Bâle. S'excusant sur sa jeunesse et sur son inexpérience, il se reproche d'avoir persécuté l'Église de Dieu, et veut imiter saint Paul et saint Augustin dans leur repentir.

« Croyez-moi, » dit-il en terminant, « croyez-moi « plutôt, maintenant que je suis un vieillard, que quand « je vous parlais en jeune homme; faites plus de cas « d'un souverain pontife que d'un particulier; repoussez « Ænéas-Sylvius, mais accueillez Pie II. »

On trouva, dans sa cassette, près de cinquante mille écus en or, destinés à l'expédition contre les Turks. Ils furent, selon son désir, envoyés à Mathias Corvin pour soutenir la guerre patriotique à la fois et religieuse où Rome l'avait engagé [1].

Cette mort inattendue détruisait toutes les espérances des chrétiens du Levant. Elle consterna l'armée albanaise. Le même coup qui enlevait à Scanderbeg un pontife vénéré et tendrement chéri, l'isolait soudain : c'est avec ses seules forces que désormais il devra lutter contre l'immense effort des Turks.

Mais loin de l'abattre, cette catastrophe ne fait que retremper son courage. Nobles et grandes natures, qui, regardant en face le péril, comme pour le défier, puisent dans cette mâle contemplation de nouvelles forces, et se font de l'héroïsme une indomptable nécessité.

A peine la sinistre nouvelle était-elle répandue, que

[1] *Annal. Eccles.* RAYNALDI, 1464, § 50; — *Comment.* JACOBI CARDIN PAPIENS. lib. I.

déjà Balaban-Badera envahissait l'Épire avec quinze mille cavaliers. C'était un des meilleurs généraux de Muhammed : au siége de Constantinople, s'élançant hardiment sur la brèche, il était entré le premier dans la ville, et le Sulthan, témoin de cet exploit, l'avait aussitôt élevé, d'une position subalterne, à un grade éminent. Né de parents albanais et vassaux de Castriota, mai pris, dès son bas âge, par les Turks, pendant qu'il gardait les bœufs dans la campagne, il avait été emmené en esclavage avec d'autres enfants d'une aussi humble condition. Quoique élevé dans la religion musulmane Balaban conservait, pour le héros de sa patrie, un profond respect.

Aussi, dès son arrivée, pressé de lui en donner un témoignage, lui adressa-t-il secrètement de riches présents. Scanderbeg eut le tort de ne répondre à cett avance que par une blessante raillerie, par l'envoi d'un pioche, d'une faux, d'un soc de charrue, avec l'invitation de retourner au métier de ses pères, et de laisse les armes à des mains plus dignes de les porter.

Furieux de cet affront, Balaban jure de se venger Sans perdre de temps, il part de nuit, pour fondre à l'improviste sur Scanderbeg.

Mais, informé de sa marche, celui-ci vient au-devan des Turks avec quatre mille chevaux et deux mille cinq cents fantassins seulement; il les force ainsi à s'arrêter

Les deux camps étaient placés à une demi-lieue l'un d l'autre, aux deux extrémités de la riante vallée de Val

khalia. Malheureusement, Scanderbeg avait négligé de s'assurer des hauteurs. Le côté occupé par les Musulmans s'appuyait à une montagne; son entrée était fort étroite; et comme Balaban se trouvait maître de la montagne et du défilé, il y posta une embuscade, afin que si les Albanais, vainqueurs et acharnés à la poursuite, poussaient jusqu'au camp turk derrière la montagne, on pût les couper et les charger avec tout l'avantage d'une semblable position; calcul trop juste pour échapper à la prévoyante sagacité de Scanderbeg.

Aussi stratagème fut-il opposé à stratagème. Se retirer vers une autre montagne que les Albanais avaient à dos; simuler ainsi l'intention d'éviter le combat à cause de leur infériorité numérique; par suite engager l'ennemi à tomber sur eux; continuer toujours le même mouvement jusqu'à ce qu'ils eussent attiré les Turks dans l'endroit le plus large de la vallée, et alors se retourner brusquement, en les chargeant avec leur impétuosité habituelle; mais, par-dessus tout, ne pas poursuivre la victoire plus loin que la plaine, et ne pas s'engager dans les fourches de Valkhalia, car là se trouvait l'embuscade ennemie, telles furent les instructions données par Scanderbeg.

Au même moment, Balaban s'avançait en ordre de bataille.

Détachant aussitôt quelques escadrons pour aller, à toute bride, occuper la montagne indiquée, Scanderbeg les suivit avec le reste de ses troupes, comme s'il eût

voulu se retirer. Dupes des apparences, et de peur qu'une telle proie ne leur échappe, les Turks se précipitent en désordre sur lui pour le charger en queue.

Soudain les Albanais font volte-face, serrent leurs rangs, et alors commence pour l'ennemi une terrible surprise. Des deux côtés égal est l'acharnement : céder devant une poignée d'hommes, les Turks ne peuvent s'y résigner; et Scanderbeg, en dépit du nombre, s'est promis d'arracher la victoire. Aussi son cimeterre fauche-t-il les Turks comme des épis. Electrisés par cette merveilleuse vaillance, les Albanais reviennent, si souvent et avec tant de furie, à la charge, qu'enfin, après une résistance désespérée, l'ennemi fléchit, recule; la fuite devient générale.

Les vainqueurs le poursuivent l'épée dans les reins jusqu'au défilé. Mais là, se rappelant l'ordre du prince, ils s'arrêtent.

Malheureusement, huit des plus éminents officiers albanais ne suivent pas ce sage exemple : emportés par l'ardeur du combat, sourds aux prières comme aux ordres de leur chef, ils s'engagent dans le fatal défilé. Aussitôt, devant et derrière eux, un mur d'ennemis se dresse. Que faire alors? Se rouvrir un passage, le fer en main : vains efforts !... Une seule ressource leur reste, c'est de pénétrer plus avant dans le défilé pour gagner ensuite la plaine. Mais comme cette gorge aboutit au camp ennemi, à peine arrivés, une nuée de Turks les enveloppe. Leur admirable courage les tire encore de ce

péril. Parvenus à la montagne voisine, ils s'y croient enfin en sûreté.

Mais ce que de loin ils ont pris pour des Albanais, c'est l'infanterie turke : une troisième lutte recommence donc plus acharnée que les autres. Cette fois, criblés de blessures, affaiblis par la perte de leur sang, se soutenant à peine sur leurs chevaux, épuisés et mutilés comme eux, ils tombent en lambeaux, mais vivants, au pouvoir de l'ennemi.

Ces huit braves étaient ce Mosès Golemi, coupable d'une défection, depuis si fidèlement, si vaillamment rachetée ; Giurisa Wladenius et Musakhi d'Angelina, tous deux parents de Scanderbeg ; Gine Musakhi, Jean Perlati, Nicolas Berise, Georges Chuchio et Gine Manèsa.

Une aussi importante capture consola Balaban de sa défaite. En l'apprenant, Muhammed fut transporté de joie. « Oui, oui, » s'écria-t-il, « c'en est fait de Scan-« derbeg, puisque Balaban, mon fils, mon enfant « bien-aimé, seul entre tous mes généraux, a su, « pour son début, remporter un tel avantage! » Et aussitôt, avec de magnifiques présents, il lui envoya des renforts.

Cependant les huit prisonniers cheminaient tristement vers Constantinople.

Désolé de leur malheur, Scanderbeg avait immédiatement expédié un courrier au Sulthan : il offrait, avec les plus vives instances, de les racheter à tout prix, ou de

les échanger contre un très-grand nombre de prisonniers turks. Muhammed ne répondit à cette démarche que par d'injurieux sarcasmes, et en faisant écorcher vifs les huit guerriers. Mais une agonie de quelques heures n'aurait pas assouvi sa rage : il voulut que la torture durât quinze jours ! Pendant ces atroces souffrances, pas un seul d'entre eux ne renia ni son Dieu ni sa patrie; pas un seul ne demanda grâce : ils avaient combattu en héros, ils moururent en martyrs.

A cette nouvelle, l'Épire fut en deuil : les églises retentirent de chants funèbres; les villes, les bourgs, les montagnes, les vallées semblèrent éclater en gémissements ; l'armée laissa croître ses cheveux et sa barbe ; tous, officiers et soldats, s'engagèrent, par serment, à de terribles représailles.

Scanderbeg ne les fit pas attendre : se précipitant aussitôt sur le territoire turk, il mit tout à feu et à sang ; plus de pillage cette fois, plus de butin, mais destruction, anéantissement.

Bientôt Balaban, qui avait ordre de pousser à outrance la guerre d'Albanie, vint camper à Alchrie, sur la frontière de Macédoine. Ses pertes étaient réparées, ses cadres au complet; comme à l'ouverture de la campagne, il avait quinze mille cavaliers et trois mille fantassins.

Scanderbeg prit position, près d'Orocher, dans la Haute-Dibre, avec deux mille cinq cents fantassins et quatre mille chevaux. Pour éviter une surprise, des postes furent placés de distance en distance, sur toutes

les avenues de son camp. Mais l'or de Balaban corrompit quelques-uns d'entre eux ; ayant reçu l'assurance qu'on le laisserait passer, le général turk marcha de nuit, avec toutes ses troupes, vers Orocher.

Tout sembla d'abord le favoriser : arrivé, une heure avant le jour, près du camp chrétien, il allait le surprendre, lorsque Scanderbeg, dans une de ses fréquentes rondes de nuit, reconnaît l'ennemi au bruit des pas, au hennissement des chevaux. Il rentre, à toute bride, au camp, fait prendre les armes, dispose ses troupes. Malgré quelque confusion dans l'exécution d'ordres si brusquement donnés au milieu des ténèbres, les Albanais s'avancent résolûment.

Balaban, qui ne s'attendait pas à les trouver en aussi bon ordre, s'arrête, quelques instants, pour régler ses dispositions.

Pendant ce temps, Scanderbeg, avec une élite de cavalerie et d'arquebusiers italiens, se glisse le long d'un vallon, gagne les derrières de l'ennemi, qu'il charge rudement en queue, tandis que le gros de son armée le prend en tête. Ainsi mené, le général turk se voit forcé d'engager tout son monde, avant de l'avoir complétement formé. L'action fut des plus chaudes. Le champ de bataille était jonché de morts. Quoique les Turks y fussent en très-grande majorité, du côté des Albanais néanmoins, vu leur infériorité numérique des deux tiers, la perte fut grande aussi.

Mais enfin la valeur triompha du nombre. Fatigués

d'assauts si persévérants, si meurtriers, les musulmans mollirent d'abord, puis se débandèrent et prirent la fuite. L'ardent Albanais, qui les serrait de près, entra avec eux dans leur camp, et tua tant qu'il y eut à tuer. Le butin, en armes, en chevaux, en riches dépouilles, fut immense.

Quant à Balaban, de toute cette brillante armée il ne ramena à Constantinople que quelques faibles débris, sans drapeaux, presque sans armes.

Muhammed le reçut fort mal ; il hésita même à lui laisser la direction de cette guerre. Néanmoins, malgré son juste mécontentement, plusieurs motifs l'engageaient à ne l'en pas dépouiller : d'abord l'implacable ressentiment de Balaban contre Scanderbeg ; ensuite sa qualité d'Albanais, et sa parfaite connaissance des lieux ; enfin, parmi tous ses généraux, nul n'offrait au Sulthan les mêmes garanties d'expérience et d'habileté. Une dernière considération fut décisive : l'ambition même de Balaban. Lui promettre le pachalik d'Albanie, s'il venait à bout de Scanderbeg, c'était l'entraîner à des efforts surhumains.

Balaban se remit donc en campagne, avec cette espérance, dix-sept mille chevaux, trois mille fantassins. Sans s'arrêter cette fois à la frontière, il entra droit en Albanie et vint camper aux environs de Sfétigrad.

Tout prêt à le recevoir, Scanderbeg annonça à ses troupes, comme une heureuse nouvelle, qu'il allait les mener à l'ennemi. Après avoir d'abord fait célébrer,

dans toutes les églises, des prières publiques pour demander à Dieu la victoire et le salut de la patrie, il harangua l'armée, lui distribua de riches présents, comme une sorte de récompense anticipée de ses futurs exploits, et se mit en marche.

Arrivé dans une vaste plaine, devant Sfétigrad, tout près des Turks, il partagea, en quatre corps, ses huit mille chevaux et ses deux mille cinq cents fantassins : le premier eut pour chef Goïa de Strèse, son neveu ; le second, Tanusios Dukagini ; le troisième, un Musakhi ; du quatrième, il fit une réserve d'élite pour se porter avec elle partout où l'ennemi semblerait obtenir quelque avantage. Partagée de même, l'infanterie s'encadra entre chaque groupe de cavalerie ; quatre officiers distingués la commandaient : Paul Manesio, Pic Manuel, Démétrius Berissa, Rajani, Chucchio.

L'ordre de bataille des Turks était à peu près le même.

Impatient d'en finir, Scanderbeg fit sonner la charge, et aussitôt tous les corps s'engagèrent à la fois. Jamais encore furie pareille n'avait éclaté. « Qui eust veu [1] les « chrestiens aspres et acharnés à la tuerie, les eust « prins, non pour hommes, ains pour autant de lyons « eschauffez. »

Suivi d'une troupe nombreuse, Balaban volait sans cesse d'un corps à un autre ; il excitait les siens, comblait les

[1] JACQUES DELAVARDIN, *Histoire de Georges Castriot, surnommé Scander-beg, roy d'Albanie.*

vides, et s'exposait aux coups comme le dernier soldat.

Scanderbeg, de son côté, faisait des prodiges : passionné pour le péril, et se plongeant, avec sa troupe, au plus épais des escadrons ennemis, il semait partout la terreur et la mort. Sous l'ébranlement de si rudes attaques, déjà les Musulmans commençaient à faiblir, quand, frappé d'un coup mortel, le cheval de Scanderbeg roule à terre avec son cavalier, qu'il lance sur un tronc d'arbre. Étourdi par la douleur, celui-ci reste étendu sans connaissance.

A cette vue, les Turks poussent de grands cris et accourent pour lui couper la tête. Mais les gardes du héros l'entourent, le couvrent de leurs boucliers, sabrent tout ce qui s'approche. Bientôt Scanderbeg r'ouvre les yeux; la douleur s'est un peu calmée; rassemblant toute son énergie, il s'élance sur un nouveau cheval, se jette dans la mêlée, et l'ennemi paye cher sa joie d'un moment. Suleïman, l'un des plus remarquables officiers turks, géant par le courage comme par la stature, tombe des premiers sous l'inexorable cimeterre.

Plus que mille autres, cette mort trouble les Turks; démoralisés, ils s'ébranlent, et bientôt prennent la fuite dans toutes les directions. Les vainqueurs ne font pas de prisonniers, tout est immolé, car on a juré vengeance à la mémoire des huit nobles victimes du Sulthan. De cette armée, si florissante il y a quelques heures, un quart à peine survit.

Les chrétiens ne perdirent que trois cents hommes,

mais jamais encore ils n'avaient eu autant de blessés. Scanderbeg se ressentit longtemps de sa chute. Pendant plus de trois mois, l'épaule et le bras furent comme perclus : c'est que, pour combattre de nouveau et pour vaincre, il avait dû faire un effort prodigieux.

Après sa défaite, le général turk s'était réfugié d'abord en Macédoine ; il fallut pourtant bien reparaître ensuite devant Muhammed. Balaban prévoyait un accueil peu favorable; cette fois son attente ne fut pas déçue, comme sur les champs de bataille : reproches d'impéritie, de lâcheté, de trahison, il dut tout entendre, et sut tout écouter ; sa résignation fut stoïque. Puis, ce premier feu essuyé, le général adjura les officiers qui l'accompagnaient, de déclarer comment il avait rempli son devoir. Tous lui ayant rendu un éclatant hommage, le Sulthan s'adoucit un peu.

Enhardi par ce premier succès, Balaban entretint son maître d'un plan dont, selon lui, le succès était infaillible. Mais, pour l'exposer en détails, une conférence particulière devenait nécessaire. Muhammed ayant congédié tous les témoins, entendit le projet, et l'approuva de tout point.

Or, voici en quoi il consistait : deux armées, à peu près de même force, reçurent l'ordre de pénétrer, en même temps, en Épire, par deux points différents. acoub Arnauth[1], à la tête de l'une, devait prendre la

[1] C'est-à-dire Jacques l'Albanais. Cet homme, en effet, était d'origine albanaise.

mer, traverser la Grèce, la Thessalie et envahir l'Epire, tandis que Balaban, commandant l'autre, partirait de la Thrace et de la Macédoine, pour entrer par les défilés des montagnes au couchant.

Scanderbeg avait le très-grand avantage d'être toujours merveilleusement servi par ses espions, et de connaître, à peine adoptés, les desseins de la Porte. Jamais sa situation n'avait été aussi critique : en présence d'un tel péril, il comprit que sa promptitude pouvait seule empêcher la jonction des deux armées. Tandis donc que Balaban envahissait l'Epire avec vingt mille chevaux et quatre mille fantassins, par la vallée de Valkbalia, Scanderbeg vint prendre position à quinze milles de distance, devant le château de Pétralba. Il n'avait avec lui que huit mille chevaux et quatre mille fantassins; mais c'était la fleur de l'Albanie.

Peu s'en fallut que là une infâme trahison ne mît un terme à cette noble vie. Scanderbeg avait chargé trois officiers d'aller reconnaître le camp ennemi; l'un d'eux, parent du pacha, embaucha les autres à prix d'argent, et tous trois firent sur la marche, sur l'arrivée, sur les dispositions de l'armée albanaise, les révélations les plus circonstanciées. Ils ajoutèrent que son chef épiait une occasion de surprendre les Turks.

Comme ces officiers ne revenaient pas, Scanderbeg craignit qu'ils ne fussent tombés au pouvoir des Turks, et, avec cinq hommes seulement, il alla lui-même à la découverte.

Balaban qui, mieux que personne, connaissait l'ardente activité du prince albanais, avait prévu qu'il en adviendrait ainsi : par ses ordres, quelques cavaliers de choix occupèrent donc un certain passage, seul point accessible vers son camp.

L'embuscade était à peine établie, que Scanderbeg parut avec ses cinq hommes. Cette gorge étroite, boisée, si voisine de l'ennemi, lui sembla suspecte. Résolu néanmoins à passer outre, il fit avancer un de ses soldats qui, ayant aperçu les Turks, cria à son général de s'éloigner promptement. Ainsi découverts, ceux-ci se précipitèrent, avec furie, vers Scanderbeg, et le contraignirent à reculer. Poursuivi à outrance, l'Albanais, de s'échapper, ventre-à-terre, vers une forêt. Mais un énorme tronc d'arbre renversé lui barre l'unique chemin : il le franchit; un de ses compagnons fait de même. Moins heureux, les autres, après s'être vaillamment défendus, sont tués. Cependant un Turk, plus acharné que ses camarades, serrait de près les fugitifs : au bruit du cheval, Scanderbeg se retourne, fond sur le cavalier, et, d'un coup de cimeterre, lui tranche la tête.

De retour au camp près de Pétralba, à cinq lieues des Turks, grande était son impatience de prévenir la jonction des deux généraux; sans nul retard, il harangua ses troupes et les conduisit contre Balaban. Arrivé tout près de la vallée derrière laquelle campait l'ennemi, il gagna toutes les hauteurs environnantes, s'y éten-

dit, intercepta les issues, et ne cessa de harceler les infidèles.

Mais ce n'était pas pour les fatiguer seulement qu'il était venu : c'était pour les combattre. Le jour suivant, un conseil de guerre fut donc assemblé; ses trois principaux lieutenants, Tanusios Thopias, Zaccharias Groppi, Pic Manuel, ainsi que d'autres officiers, y assistaient. Plusieurs voulaient qu'on différât la bataille : selon eux, les troupes avaient besoin de repos; tandis qu'elles se referaient, quelque occasion favorable se présenterait assurément, et en l'attendant, Tanusios pourrait occuper l'ennemi.

Mais bien autre était le sentiment de Scanderbeg : il leur démontra, sans peine, que tout le succès de l'entreprise dépendait d'une prompte exécution; que tenant l'un des deux ennemis séparé de l'autre, il fallait s'en défaire; que si on laissait à Jacoub le temps d'arriver, la grande supériorité des forces ennemies rendrait l'action impraticable, ou du moins très-chanceuse; qu'enfin, se retirer, pour éviter le combat, c'était abandonner aux Turks une portion de l'Albanie.

De si puissantes considérations l'emportèrent.

Sans perdre un instant, Scanderbeg disposa son ordre de bataille. Comme dans la dernière affaire, entremêlant l'infanterie et la cavalerie, il partagea sa petite armée en quatre corps. Tanusios Thopias commandait le premier; Zaccharias Groppi, le second; Pic Manuel, le troisième; il se réservait le quatrième. Quelques escadrons furent

détachés pour escarmoucher et engager le combat.

Les clairons ayant sonné la marche, l'armée albanaise se présenta fièrement devant l'ennemi. Celui-ci, en bon ordre, enseignes déployées, semblait prêt à faire aux assaillants un vigoureux accueil.

Mais bientôt tout change d'aspect : au signal de la retraite, les Turks rentrèrent dans leurs lignes. C'est que Balaban n'avait pas prévu une attaque aussi imposante. Après avoir donné rendez-vous, dans cette même vallée, à Jacoub Arnauth, il ne voulait pas engager une action décisive avant de voir sur les hauteurs, derrière l'armée albanaise, les drapeaux amis apparaître.

De son côté, Scanderbeg mettait tout en œuvre pour irriter le pacha : en même temps que ses archers et fusiliers le harcelaient, il descendait dans la plaine avec toute l'armée. Là, à la façon des guerriers de l'Iliade, les Albanais, provoquant, du geste, de la voix, les Turks, leur reprochaient cette lâche immobilité. Impassible, le pacha entendait tout, voyait tout, mais ne remuait pas. Blessés, à la fin, de ce triste rôle, ses soldats commencèrent à murmurer; puis au mécontentement, succéda l'indignation; bientôt les menaces éclatèrent : officiers et soldats, tous frémissant d'impatience, voulaient marcher à l'ennemi, avec ou sans leur général; une révolte devenait imminente.

Balaban vit alors qu'en persistant il serait forcé dans ses lignes, et perdrait tous les avantages de la colère même de ses soldats. Fort à regret, il sortit donc de ses

retranchements et régla son ordre de bataille, sans êt troublé par Scanderbeg, qui se gardait bien d'attaque en effet, une charge vigoureuse aurait pu ramener da le camp les premières troupes commençant à en sort et toutes ses combinaisons eussent ainsi échoué.

Après avoir établi, en avant-garde, devant les ens gnes, l'infanterie des Azabs, Balaban partagea aussi forces en quatre divisions; il opposa la première, Ouloufedjis (cavaliers soldés), à Tanusios; la second les Akindjis, à Zaccharias; la troisième, les Janissair à Pic Manuel; la quatrième, composée d'une forte cav lerie et de l'élite de ses fantassins, vieilles bandes épro vées, il en garda le commandement, pour tenir tête lu même à la division de Scanderbeg, car c'était là qu'all se porter tout l'effort du combat.

Depuis longtemps déjà, avec un acharnement égal, luttait sous un soleil ardent, quand Scanderbeg, par mouvement rapide, réussit à tourner Balaban : se me tant à la tête de son aile droite, il fond en arrière sur gauche turke, l'enfonce et perce jusqu'aux Azabs, qu malgré une énergique résistance, il démolit homme homme.

La droite de l'ennemi devait bientôt subir le mê sort; déjà les rudes charges de tous les corps alban l'avaient fortement entamée : tout à coup Scanderb l'entreprend avec les troupes qui viennent de battre gauche. Prise alors en tête, en flanc, en queue, ce vaillante troupe hésite, fléchit. A force de prières,

menaces, de courage, Balaban la soutient encore. Mais enfin tout plie devant un ennemi qui broie tout. Près d'être pris, le pacha lui-même enfonce ses éperons dans les flancs de son cheval et fuit comme un trait. Plusieurs des siens veulent le suivre : arrivés aux montagnes, ils y tombent sous le fer albanais. Plus heureux ceux qui se sont répandus dans les champs et dans les bois. Le reste est pris ou tué.

Mais l'armée victorieuse n'était pas encore sortie de la vallée de Valkhalia; l'immense butin n'était pas réparti lorsqu'un messager de Mamiza, sœur de Scanderbeg, arriva de Pétrella où elle s'était arrêtée avec ses gardes. Elle l'informait que Jacoub Arnauth, entré en Epire par la route de Belgrade, avec seize mille chevaux, campait dans la Basse-Tyranne, sur les rives de l'Argilata [1] et ravageait tout.

Aussitôt Scanderbeg rassemble ses principaux officiers, leur communique sa résolution de marcher sur-le-champ à l'ennemi, encore ébranlé par la défaite de Balaban. Néanmoins il leur recommande de sonder les dispositions des troupes.

A peine ces hommes trempés de fer, ces merveilleux soldats ont-ils entrevu ce dont il s'agit, que toutes les fatigues, les blessures même sont oubliées; l'allégresse éclate dans le camp : « La victoire, » disaient-ils gaiement, « est un trop bon repas pour s'en dégoû-

[1] Barletius, p. 215 à 218.

« ter sitôt; Balaban a fourni le dîner, bientôt Jacoub « donnera le dessert. » Admirable influence sur un vaillant peuple d'un chef en qui se résument l'indépendance, la vie nationales!

Instruit de l'approche de Scanderbeg, mais sans connaître encore le désastre du pacha, Jacoub décampa sur l'heure, pour se retirer dans les montagnes de Tyranna [1], près de Cassar. Ce lieu lui semblait plus sûr.

A l'instant même, l'inévitable Scanderbeg s'établit dans la position que Jacoub venait de quitter. En vue l'une de l'autre, les deux armées restèrent, un jour entier, à s'observer. La nuit suivante, craignant que Jacoub ne décampât s'il apprenait la défaite de Balaban, Scanderbeg garnit de troupes toutes les issues; dès lors la retraite devenait impossible. Puis, au jour, après avoir fait jeter, devant les tentes ennemies, les têtes d'officiers de l'armée récemment battue, et exposer, avec des captifs enchaînés, tous les étendards et drapeaux conquis, il s'avança en ordre de bataille.

C'est ainsi que Scanderbeg annonçait lui-même sa victoire.

A ce spectacle si imprévu, «Ah! maintenant, » dit dou-« loureusement Jacoub, à voix basse, « je reconnais la « mauvaise fortune d'Othman et le bonheur de l'Al-« banie! »

Mais, général et soldats, nul ne se laissa abattre;

[1] Après la conquête, Tyranna fut érigée, par un hatchérif de 1501, en Sandjiak de la *Guegaria*.

tous les courages tinrent ferme. Affrontant le soleil, dont les ardents rayons les frappaient en face, général et soldats se disposèrent résolûment au combat.

Bientôt, pour attirer l'ennemi dans la plaine, cinq cents cavaliers albanais s'avancèrent vers les lignes turkes : ils avaient ordre, dès qu'on les poursuivrait, de regagner le gros de l'armée.

Ainsi provoqué, Jacoub leur fit donner la chasse par une force à peu près égale, et descendit dans la plaine avec le reste : il avait disposé ses troupes sur trois lignes. Alors Scanderbeg court à ses cavaliers en retour vers lui, leur fait faire volte-face, et charge, à leur tête, les premiers escadrons turks qui les poursuivaient. Ce mouvement entraîne les deux armées ; elles s'ébranlent, se choquent, et la mêlée devient générale. Jamais encore, entre les deux peuples, n'avait éclaté une telle haine : la fureur n'a plus de cris ; la douleur, plus de gémissements : on s'égorge en silence, sans autre bruit que le travail du glaive. Entre de semblables combattants la victoire reste incertaine : soudain Scanderbeg la décide. L'œil incessamment fixé vers Jacoub, toujours prêt à s'élancer sur lui, il épiait l'instant propice : mais le général turk, entouré des siens, ne sortait pas de cette enceinte vivante : à bout de patience, Scanderbeg se précipite contre ces épais escadrons, les ouvre, les brise, pousse à Jacoub la lance en arrêt, lui perce la gorge et l'étend mort.

L'armée turke semble frappée du même coup.

Terrifiée, elle ne se défend plus; tout fuit. Ceux qui échappent au fer des soldats tombent entre les mains des paysans, maîtres de tous les passages, et sont immolés sans pitié.

Dans ces deux combats, plus de vingt-quatre mille Turks périrent; six mille au moins furent faits prisonniers; quatre mille chrétiens, paysans ou autres, retrouvèrent leur liberté. Les Albanais n'avaient perdu que mille à onze cents hommes : leurs blessés, il est vrai, étaient fort nombreux; mais, grâce aux bons soins, presque tous guérirent. D'opulentes dépouilles dédommagèrent le soldat de ses fatigues; une partie de l'immense butin fut ensuite déposée à Croïa.

Le lendemain, comme on annonçait à Scanderbeg que Balaban avait été vu se retirant fort en désordre avec une poignée de cavaliers, et qu'il serait très-facile de le prendre mort ou vif: « Non, non, » répondit-il gaiement, « qu'il s'en aille; ne faut-il pas que quelqu'un porte à « Constantinople la nouvelle de nos triomphes? »

Pressé d'associer la population à sa joie et de rassurer les familles, le vainqueur expédie, du champ de bataille même, Tanusios à Croïa. La ville était dans l'anxiété; les églises ne désemplissaient point; déjà de vagues rumeurs avaient circulé; deux cavaliers dibriens, disait-on, revenus du combat, et rentrés au camp établi sur la frontière, auraient annoncé la déroute de l'ennemi. Toutefois ce bruit, on n'osait pas l'accueillir, tant était grande la crainte d'être bientôt détrompé! Aussi les magistrats ne

permettaient-ils pas encore de réjouissances publiques.

Mais bientôt arriva un courrier de Tanusios, avec des lettres pour le Conseil de Régence, et enfin Tanusios lui-même. Alors éclatèrent d'inexprimables transports de joie. Un édit du Conseil, confirmé par la Régente, ordonna de solennelles actions de grâces et des prières publiques pour la conservation du prince et de sa vaillante armée; touchantes prescriptions, qu'observa religieusement la nation entière.

Avant de rentrer dans sa capitale, Scanderbeg voulut rendre aux ennemis, chez eux, une de ces terribles visites dont ils gardèrent si longtemps le souvenir.

Ayant ensuite muni ses frontières de troupes suffisantes, le père, le libérateur rentra au milieu des siens.

Après quelques jours passés en fêtes, il annonça à divers princes chrétiens l'heureux succès de ses armes. De riches présents, glorieux trophées, accompagnaient ces lettres : c'était attester et répandre au loin la gloire du nom albanais ; c'était aussi raffermir les cœurs, provoquer le zèle, relever la confiance.

Comme il n'y avait plus d'armée ennemie en campagne, Scanderbeg congédia une grande partie de ses troupes, sûr, au premier appel, de les retrouver plus ardentes, plus dévouées que jamais.

LIVRE VII

1464-1481

Invasion de l'Épire par Muhammed. — Tentative d'assassinat sur Scanderbeg. — Balaban, avec quatre-vingt mille cavaliers, le Sulthan, avec cent vingt mille fantassins, investissent Croïa. — Belle résistance. — Retraite de Muhammed. — Blocus de la place par Balaban. — Épuisement de l'Albanie. — Arrivée de Scanderbeg à Rome. — Son retour devant Croïa. — Mort de Balaban. — Retraite d'une partie de l'armée turke. — Sédition dans le camp albanais. — Scanderbeg l'apaise. — Dès le printemps de 1466, Muhammed revient et s'éloigne une seconde fois, en laissant à deux pachas vingt-huit mille hommes pour protéger les frontières turkes. — Maladie de Scanderbeg, ses adieux à son armée, sa mort. — Deuil de l'Albanie. — Triomphe des Turks. — Mort de Muhammed.

Cependant les deux tristes nouvelles étaient arrivées à Constantinople.

Heureux dans ses plus vastes entreprises, Muhammed ne pouvait se résigner à de tels revers. Cet angle de l'Epire, si opiniâtre dans la résistance, et où tant de champs de bataille racontaient ses défaites, lui semblait menacer la domination musulmane tout entière[1]. En

[1] Sismondi, *Histoire des Républiques Italiennes du moyen âge*, tom. VII, édit. de Bruxelles, MDCCCXXVI.

effet, quel avait été jusqu'alors le secret de ses trio phes? L'absolue confiance de ses soldats dans la voloı du ciel. Mais si cette confiance s'ébranlait : s'ils coı mençaient à croire que la protection divine passai leurs ennemis, c'en était fait; car, plus vite encore qu n'est monté à l'espérance, le fatalisme tombe au déco ragement.

Pour en finir, le Sulthan résolut de ne plus s' remettre à ses lieutenants, mais d'envahir lui-mê l'Albanie avec des armées formidables, et d'assiég d'abord Croïa, cœur du pays. Aussitôt de grandes levé d'hommes furent ordonnées, l'artillerie, les machin de guerre, les équipages préparés.

Le bruit de semblables armements eut bientôt rete en Albanie.

Scanderbeg rassembla ses conseillers les plus intime l'archevêque Paul Angelo, entre autres, et Josaphat Ba baro, ambassadeur de Venise, homme d'un grand ser d'une expérience consommée. Tous tombèrent d'acco qu'avant tout il fallait pourvoir de bonnes garnison de munitions, d'approvisionnements considérable toutes les places et forteresses, Croïa, plus que tou autre, car là se trouvait le pivot de la défense.

La place était beaucoup plus forte qu'à l'époq du siége tenté par Murad. On y établit d'excellent troupes, tant albanaises qu'italiennes, avec un gouve neur, italien aussi, dont le courage et l'habileté fure à la hauteur des circonstanees, Balthazar Perducci.

Mais la guerre a ses mauvaises chances ; mieux que personne, Muhammed le savait; le meurtre lui parut une voie plus sûre. Deux Turks, gagnés par lui, vinrent se présenter à Scanderbeg; ils demandaient à recevoir le baptême et à combattre ensuite sous les drapeaux chrétiens. Cette démarche toucha Scanderbeg, trop brave pour craindre un péril, trop loyal pour soupçonner la trahison. Les deux sicaires furent donc bien accueillis, baptisés et admis dans la garde du prince. Là, sous les dehors d'ardents néophytes, ils épiaient l'occasion.

Mais la Providence veillait sur cette noble vie, dont le crime ne devait pas disposer.

S'étant pris de querelle un jour, et des paroles en étant arrivés aux menaces, les deux misérables s'accusèrent réciproquement de n'être venus que pour assassiner le prince. Arrêtés et mis à la torture, l'un et l'autre avouèrent la vérité, et furent pendus[1].

A peine Scanderbeg avait-il pourvu à la sûreté de ses places, et, autant que possible, à la défense du pays, que Balaban rentrait en Albanie, mais cette fois avec quatre-vingt mille cavaliers; sur son passage, tout était mis à feu et à sang.

Arrivé devant Croïa, il intercepta toutes les communications, l'investit complétement et se retrancha dans un camp fortifié.

Muhammed, à la tête de cent vingt mille hommes, ne

[1] Selon l'expression pittoresque de J. Lavardin : « On leur fit rendre les ames en l'ayr. » (*Histoire de Georges Castriot*, etc.)

tarda pas à l'y rejoindre. La ville fut aussitôt sommée de se rendre, sous certaines conditions favorables.

Sa réponse témoigna de son indomptable résolution : « Plutôt mourir mille fois que d'être infidèle à son « Dieu, à son prince, à la patrie. » Comme les parlementaires turks insistaient, une vive arquebusade leur imposa silence. Puis, sortant en grand nombre, les Croïens tombèrent sur un corps d'ennemis qui s'était un peu trop approchés de la ville, en tuèrent beaucoup, et rapportèrent, en triomphe, bien des têtes coupées.

Surpris autant que furieux de tant d'audace, le Sulthan fit mettre en batterie ses pièces de campagne. Nuit et jour, avec le métal apporté, on lui fondait de gros canons : il avait juré de foudroyer, d'anéantir la ville.

Mais tous ses efforts restaient impuissants : à peine pratiquée, chaque brèche se réparait ; toute entreprise des Turks était vivement repoussée. Sans cesse, de vigoureuses sorties inquiétaient les assiégeants, interrompaient leurs travaux, les attiraient dans des embuscades, les pourchassaient jusque dans leurs avant-postes.

Après avoir confié la défense intérieure à l'habile Balthazar Perducci, Scanderbeg, pour harceler une armée qu'il ne pouvait combattre, s'était retiré au cœur des montagnes. A cheval jour et nuit, tombant sur les partis détachés, interceptant les vivres, multipliant les attaques, il ne laissait pas aux Turks un moment de repos.

Aussi cette immense armée commençait-elle à fondre.

Evidemment une ville ainsi défendue était imprenable; Muhammed ne tarda pas à s'en convaincre. A cette persuasion venaient aussi se joindre des sollicitudes pour lui-même ; car, d'un moment à l'autre, l'audacieux Albanais pouvait pénétrer jusqu'à ses tentes. En de telles circonstances, le Sulthan se résigna à la retraite. Toutefois, pour sauvegarder son honneur et ne pas disparaître en fugitif, pour qu'il restât trace de son passage, Muhammed laissa, devant la place, Balaban, avec dix-huit mille chevaux et cinq mille fantassins. Ce général gardait de plus, sous ses ordres, huit sandjiaks commandant chacun sept mille soldats. C'était donc toujours un effectif de soixante-dix-neuf mille hommes. Avec le reste des troupes, par une nuit obscure, le Sulthan décampa, mais non sans faire à l'Albanie de sanglants adieux.

Cette fois encore la trahison lui tint lieu de victoire : Scanderbeg avait jeté quelques troupes dans Chidna, ville de Chaonie [1], devenue un refuge pour tous les habitants des campagnes environnantes ; la place était forte, la population aguerrie ; tout annonçait, comme à Croïa, une énergique résistance. Muhammed suborna deux soldats albanais. Gorgés d'or, éblouis de fallacieuses promesses, ces misérables se présentent aux

[1] Cette contrée (sandjiakat de Delvino), au nord de la Thesprotie, s'étendait, le long de la mer, des monts Acrocéroniens à Panormus.
Pouqueville (*Voyage de la Grèce*, tom. I) donne d'intéressants détails sur la campagne de Quintus Flaminius contre Philippe dans ces mêmes contrées.

portes de Chidna, demandent à parler aux principaux habitants, leur déclarent que Croïa, aux abois, va capituler : « Scanderbeg lui-même, » ajoutent-ils, « cédant « devant le nombre, a déjà quitté l'Albanie ; toutes les « villes et forteresses se sont rendues. En de telles extré- « mités, prolonger une impuissante résistance, serait « s'exposer à toutes les vengeances d'un vainqueur irrité. « Ne vaut-il pas mieux traiter, puisqu'il en est temps « encore, et obtenir de tolérables conditions? »

Tel fut le succès de l'odieux artifice, qu'à la première sommation, avec promesse, il est vrai, de respecter les personnes, les biens et les croyances, la ville ouvrit une de ses portes.

Mais, à peine entré, Muhammed fit tout égorger : outre les femmes et les enfants, huit mille hommes furent ainsi massacrés. Un hideux trophée de têtes chrétiennes précéda à Constantinople l'arrivée du Sulthan : le bourreau se donnait des airs de vainqueur.

En quittant l'Epire, il ordonna expressément à son lieutenant de ne s'éloigner de Croïa qu'après l'avoir réduite à merci.

La présence de tant et de si cruels ennemis au sein même de sa patrie, c'était déjà pour Scanderbeg une poignante douleur ; mais se voir opposer un Balaban, un ancien pâtre au service de sa maison, que cent fois il avait châtié lui-même, quelle intolérable humiliation ! Aussi résolut-il de le dégoûter à jamais de ses visites en Albanie.

Malheureusement, pour une telle entreprise, ses res-

sources militaires étaient insuffisantes, et la perte de Chidna le privait de vaillants, de nombreux guerriers. Cependant il devenait urgent d'agir, et tout retard eût été funeste. Convoquant les princes et capitaines, ses confédérés, il leur ouvrit son âme, retraça énergiquement les périls de l'Albanie, de la chrétienté elle-même, et, au nom de la patrie, réclama d'eux une prompte assistance.

Cette mâle douleur d'un héros électrisa l'assemblée : tous le proclamèrent de nouveau leur chef suprême, tous jurèrent de combattre, de vaincre ou mourir à ses côtés. Levées d'hommes, subsides, rien ne fut épargné.

Mais que pouvaient ces généreux efforts contre l'immense avalanche turke?

Scanderbeg se décida à venir lui-même à Rome implorer l'appui du Souverain Pontife.

Alors on put voir, triste et solennel spectacle, ce magnanime défenseur de la vaste république chrétienne, ce grand chef d'un petit pays, cet indomptable guerrier qui remplissait le monde de sa gloire, qui, naguère, sollicité par le Saint-Père et par des rois, traversait la mer avec une florissante armée pour servir la cause italienne, aujourd'hui sous le fardeau des années, contraint d'abandonner sa patrie inondée d'infidèles, de solliciter des secours que l'Europe, plus prévoyante et moins ingrate, n'eût pas dû lui laisser attendre. Et encore comment répondra-t-on à cet appel du glorieux suppliant ?

Scanderbeg n'avait confié sa résolution qu'à l'arche-

vêque de Durazzo, à l'ambassadeur de Venise, à Ta
sios, qui, tous trois, l'approuvèrent. Laissant à ce der
le commandement général de son armée, il partit se
tement, vêtu en simple cavalier, avec peu de suit
traversa l'Adriatique. C'était en 1465; Paul II [1], n
d'Eugène IV, occupait alors le siége pontifical.

Accueilli dans la ville éternelle comme le sauveu
la chrétienté, salué partout, sur son passage, avec
thousiasme, tout en lui, auréole de gloire, impos
stature, port de héros, frappait l'ardente imagina
des Romains. A leurs yeux semblait renaître un
géants de leur antique histoire.

Introduit dans le Consistoire, Scanderbeg exposa
termes simples, mais d'autant plus énergiques, le tab
des menaçants progrès des Turks, et de l'imminent
qui, chaque jour, se rapprochait davantage de l'Ita

« Après l'asservissement de l'Asie et de la Grèce, »
il aux cardinaux, « après le massacre des prince
« Constantinople, de Trébisonde, de Servie, de Bosni
« Valachie, d'Esclavonie; après la soumission du P
« ponèse, et la dévastation de la plus grande partie d
« Macédoine et de l'Epire; en face du farouche conq
« rant qui veut faire de Rome une seconde Constant
« ple, briser la Croix, arborer le Croissant au Capitol
« peupler le monde entier d'esclaves, après vingt-trois
« nées d'une lutte incessante, me voici seul, avec les dé

[1] Pierre Barbo, Vénitien. C'est lui qui commença la restaur
des anciens monuments de Rome, et acheva le beau palais de S
Marc.

« de mes guerriers, avec mon faible Etat épuisé par tant
« de batailles, que l'Epire n'a plus dans tout son corps
« une seule place sans blessure ; à peine lui reste-t-il
« encore quelques gouttes de sang à verser pour la ré-
« publique chrétienne. Dans cette Macédoine, si fertile
« en soldats, de tant de princes, de tant de capitaines, de
« tant de guerriers, il ne subsiste plus que ma petite ar-
« mée ; de notre antique fortune, que notre courage et
« des cœurs indomptés.

« Ah ! tandis qu'il en est temps encore, venez donc à
« notre aide ; bientôt peut-être, de l'autre côté de la
« mer Adriatique, le dernier athlète de Jésus-Christ aura
« disparu.

« Que la détresse de tant de chrétiens vous touche !
« N'oubliez pas que ce sont des ouailles du Sauveur ; la
« garde vous en est confiée ; et si l'Evangile vous impose
« le devoir de les assister dans les besoins ordinaires, ce
« devoir ne devient-il pas plus sacré encore quand il
« s'agit de leur liberté, de leur existence même ? »

Au lieu de secours réels, Scanderbeg reçut des distinctions honorifiques : Paul II lui fit présent d'un chapeau et d'une épée bénits de sa main. Il y joignit quelque argent, mais point de soldats ; ainsi trois mille écus seulement furent versés entre les mains de Démétrius le Franc, cousin de l'archevêque de Durazzo et trésorier de Scanderbeg.

Voilà tous les fruits de ce voyage.

Paul II, il est vrai, écrivit aux princes de la chrétienté,

pour leur demander des subsides; mais nul ne s'empressa de faire des sacrifices dont le chef suprême ne donnait pas lui-même l'exemple.

En quittant Rome, Scanderbeg eut quelque velléité d'aller jusqu'à Venise. Comme une étroite amitié le liait à la République, peut-être sa prière y trouverait-elle plus d'écho. Mais on l'en détourna, tant la situation de l'Albanie s'aggravait, tant sa présence devenait indispensable. Il se borna donc à envoyer un de ses secrétaires.

De retour en Epire, après être venu à Scutari s'entendre avec Josaphat Barbaro, il rejoignit, à la tête d'une nombreuse levée de sujets vénitiens, ses propres troupes. La Macédoine, l'Esclavonie, la Dalmatie avaient envoyé leurs contingents; ces divers corps dépassaient le chiffre de treize mille hommes. Avec cette armée et la sienne, commandée par Tanusios, Scanderbeg se sentit en état d'attaquer Balaban, et de tenter la délivrance de Croïa.

Partageant l'armée des alliés en deux divisions, il confia l'une à un seigneur albanais, Leccha Dukhagin; l'autre, à Nicolas Monetti, woyvode de Scutari, son pays natal. Ces troupes, en s'éloignant d'Alessio, devaient traverser les plaines de Pharsale, puis une grande forêt entre ces plaines et le territoire de Croïa, et se rapprocher de la place sans être vues.

Quant à Scanderbeg, franchir le mont Cruinus, et de là fondre sur l'armée assiégeante, tel était son projet. Pour bien comprendre cette manœuvre, il importe de se rappeler que Croïa, bâtie au sommet d'une haute

montagne, domine les champs émathiens. A l'une de ses extrémités, le terrain présente, de toutes parts, des escarpements inaccessibles; sur leurs rochers à pic se dressent les murs de la ville. Mais, du côté opposé, la crête même de la montagne s'abaisse insensiblement vers la plaine, et se termine par plusieurs monticules. Au sommet de cette croupe, et en suivant ses anfractuosités, un étroit sentier ouvrait les seules communications possibles entre Croïa et la campagne. Balaban campait sur le flanc même du Cruinus.

Son plan de campagne étant réglé, Scanderbeg arriva le premier à l'ennemi.

Il atteignait déjà la montagne, lorsqu'on l'avertit que Jonyma , qui amenait à Balaban, son frère, un renfort considérable, n'était plus qu'à une faible distance.

Prendre aussitôt l'élite de ses troupes, ordonner au reste de l'attendre, surprendre, après une marche de nuit, Jonyma au milieu des montagnes, tailler en pièces une partie de sa division, mettre le reste en fuite, s'emparer du général et de son fils Aydar, rejoindre, la même nuit , son armée, tout cela est aussitôt exécuté que conçu.

Au point du jour, les deux prisonniers, liés et garrottés ensemble, sont exposés aux regards de Balaban. Avec la même rapidité, Scanderbeg attaque le sommet du Cruinus, en déloge un gros poste Turk, y établit les siens, et, par des exprès, annonce aux confédérés ce premier avantage.

A la vue de l'ennemi si près de lui, et planant, comme par enchantement, au-dessus de sa tête, Balaban ne peut revenir de sa surprise. Maître néanmoins de lui-même, il harangue ses troupes et cherche à leur persuader qu'ayant des intelligences dans la place, une vigoureuse attaque en ouvrira les portes. Aussitôt Croïa est sommée de se rendre : en cas de résistance, tout sera mis à feu et à sang. Puis le général turk attend l'effet de cette injonction.

Pour toute réponse, les Croïens font, contre ses avant-postes, une sortie qui les culbute. Furieux alors, le pacha se jette en avant pour repousser les assaillants. Comme ceux-ci se retiraient en bon ordre et sans avoir perdu un seul homme, Georges Alexis, excellent arquebusier albanais, lui perce la gorge d'une balle. Resté ferme à cheval, Balaban court au galop, vers son quartier; mais au moment de mettre pied à terre, il chancelle et tombe mort, arrosant ainsi de son sang ce sol natal qu'il avait tant de fois ravagé.

Cette mort jeta l'épouvante parmi les Turks : dans la nuit même, ils se retirèrent, en silence, jusqu'à la plaine de Tyranna, à huit milles de Croïa. Lorsqu'au jour Scanderbeg voulut reconnaître leur camp, il n'y trouva plus un seul homme, mais des munitions, des vivres en très-grande abondance. Sa rentrée, au bruit de l'artillerie et des acclamations publiques, fut un nouveau triomphe national.

Peu de jours après, deux officiers turks se présen-

tèrent devant lui. Leur mission était singulière : ils venaient, au nom des généraux et des troupes, solliciter la permission de retourner, sains et saufs, dans leur pays, en livrant armes, chevaux, bagages. Scanderbeg ne voulut pas répondre à une semblable proposition sans avoir consulté ses conseillers habituels et ses capitaines. Invité le premier à donner son avis, Josaphat Barbaro s'en excusa : « La Seigneurie de Venise, » dit-il, « ne m'a envoyé en Albanie que pour résider auprès du « prince, et combiner avec lui les secours qui lui peu- « vent être nécessaires. »

Moins diplomate, l'impétueux Lecchas Dukhagin s'exprima plus énergiquement par un seul mot : *En avant !* voulant dire ainsi qu'il fallait exterminer l'ennemi. Presque tous partagèrent cet avis, l'archevêque de Durazzo surtout; il invoquait l'exemple de Jules César, qui, vainqueur des Pompéiens dans les mêmes plaines, les avait poursuivis sans quartier.

Scanderbeg fut d'une tout autre opinion : « Votre cou- « rage, braves et chers compagnons, » leur dit-il, « m'est « connu depuis longtemps; et ces ennemis, tant de fois « terrassés par vous, vous êtes prêts, j'en suis sûr, à « leur donner aujourd'hui le coup de grâce. Mais ne « convient-il pas de se rappeler quelquefois cette sen- « tence du sage : *Durant le calme, souhaiter la tempête,* « *c'est folie?*

« Dans sa bonté, Dieu nous a envoyé du ciel la vic- « toire, sans combat, sans carnage; la ville est délivrée

« du siége; notre implacable ennemi, Balaban a péri; « son armée est en fuite; nous sommes en repos, tout « nous sourit : pourquoi donc chercher la tourmente? « Pourquoi tenter l'aveugle et inconstante fortune?

« Comme moi, vous savez combien une faute à la « guerre devient irrémédiable. Dans les négociations, « dans les autres affaires, une faute se répare; mais, « en campagne, il n'en va pas de même.

« Voilà pourquoi ces illustres capitaines de l'anti- « quité préféraient tant la discipline au nombre. Car le « succès des batailles est douteux; l'issue des guerres « incertaine; ce n'est pas notre main qui en décide, « c'est la fortune. L'ennemi se doit toujours craindre, « jmai mépriser; la victoire remportée, la campagne « finie, il faut user d'autant de diligence qu'avant « l'épreuve, et ne pas courir témérairement aux armes.

« Quant à l'ennemi qui est là, sous nos yeux, si nous « voulons courir la chance, nous livrons au hasard (ce « dont Dieu nous garde!) notre salut, maintenant « assuré.

« Comprimez donc cette impétuosité. N'avons-nous « pas assez de victoires? Contentez-vous de tant de « triomphes, de tant de carnage, et que ces constants « sourires de la fortune vous suffisent. D'ailleurs, « songez-y bien, ces armées inépuisables sont-elles « une plèbe ignoble? C'est la fleur, la force même « de l'Empire Turk, tous hommes de choix, hommes » d'une vaillance éprouvée, toujours prêts au combat,

« forts de la plus redoutable des forces, la nécessité,
« ne respirant que batailles, pour venger leur général
« et rapporter à Muhammed la gloire d'un éclatant
« exploit.

« Croyez-m'en : ils feignent de vouloir se rendre, ils
« simulent le découragement; mais leur plus ardent
« désir, c'est d'en venir aux mains, de se venger de
« nous. Gardons-nous, si c'est possible, de cette extré-
« mité.

« Mais admettons que, de leur part, il n'y ait ni ruse,
« ni fraude : réduits à tout craindre, ils ne craignent
« plus rien : or, quoi de plus dangereux que d'attaquer
« des hommes n'ayant d'autres ressources que leur dé-
« sespoir même ?

« Écoutez-moi donc, chers compagnons, et nous en
« viendrons promptement à bout, car ils manquent de
« tout; or, une armée sans pain est d'avance une armée
« vaincue sans combat.

« Fermons toutes communications; que ni secours,
« ni vivres ne leur arrivent; hérissons notre bien-aimée
« Croïa de vaillants défenseurs, et bientôt l'ennemi,
« muré de toutes parts, réduit à la honte de se rendre
« ou dévoré par la famine, disparaîtra, jusqu'au der-
« nier, sans l'honneur d'une bataille. »

Ces sages paroles plurent à quelques membres de l'assemblée, mais elles ne calmèrent nullement l'esprit des soldats, plus ardents, plus exaltés que jamais contre les Turks. Pour la première fois, un violent tumulte

s'éleva dans le camp : « A l'ennemi, à l'ennemi, » criait-on de toutes parts; « n'écoutons pas Scanderbeg, que « l'âge, de hardi guerrier qu'il était, a rendu timide.

« A nous autres, nés pour les armes, ne veut-il pas « ôter les armes? Aujourd'hui, ce n'est pas le général « qui manque de soldats, mais les soldats qui manquent « de général! Qu'on nous laisse seulement faire, car, « pour vaincre, nous n'avons pas besoin d'officiers. Aux « armes! aux armes! »

Les chefs n'apaisèrent qu'à grand'peine ce commencement de sédition; encore fallut-il promettre qu'aussitôt après l'approvisionnement de Croïa, l'ennemi serait attaqué.

Sans perdre de temps, Scanderbeg mande les deux envoyés turks, et les renvoie à leurs généraux, avec cette réponse :

« Vous êtes entrés en Albanie sans ma permission; « vous n'en sortirez pas de même. »

Déjà, par ses ordres, divers détachements s'étaient emparés de tous les passages.

D'autres troupes, envoyées vers l'Ismos (l'*Isanus*), protégèrent le débarquement de nombreux approvisionnements; et telle fut la diligence dans l'exécution, qu'en trois jours Croïa fut ravitaillée pour six années.

Au plus fort de cette opération, Scanderbeg apprit qu'à l'entrée de la nuit, les Turks, chassés de la plaine de Tyranna par la famine, avaient, non sans perdre beaucoup de monde et tous leurs bagages, forcé les pas-

sages, l'épée à la main. A cette nouvelle, les soldats éclatèrent en nouvelles plaintes; ils s'en prenaient à lui seul de cette évasion. D'affectueuses paroles, avec d'abondantes largesses, les eurent bientôt adoucis, mais plus efficacement encore, une immédiate rentrée en campagne : à leur tête, Scanderbeg se jeta en Chaonie, et dans les provinces voisines, où se trouvaient des garnisons turkes. En peu de temps, toutes ces troupes furent prises ou tuées.

Après avoir ainsi délivré le territoire, Scanderbeg congédia ses milices; chacun rentra chez soi, riche de gloire et de butin, le cœur joyeux, la tête haute.

Des impressions toutes différentes obsédaient Muhammed. La mort de Balaban, la levée du siége de Croïa, la triste retraite de l'armée turke, étaient pour son orgueil d'irritantes blessures. Durant le jour, nul repos d'esprit; durant la nuit, pas de sommeil ; une seule idée, une idée fixe le dominait : effacer ces taches sanglantes, se venger enfin de l'audacieux chrétien.

Pour calmer les transports qui l'agitent, il tentera, en personne [1], une seconde campagne d'Epire, mais avec des forces plus imposantes encore.

Informé de cette résolution, Scanderbeg déploya plus

1 M. de Sismondi ne voit dans cette nouvelle campagne de Muhammed qu'une redite de Barlétius.

Malgré l'autorité d'un aussi éminent historien, j'ose adopter une tout autre opinion : est-il vraisemblable en effet que Barletius, compatriote, ami de Scanderbeg et toujours si exact, ait commis une semblable inadvertance? Un contemporain, un témoin peut se tromper de date : il ne se trompe pas sur un fait de cette importance.

d'activité, plus de prévoyance que jamais, car il sentait que cette campagne allait être décisive. Forteresses, villes, défilés, passages, tout fut mis en un état respectable de défense. A son exemple, les princes, seigneurs et peuples de la confédération, redoublant d'efforts, se tinrent prêts à répondre au premier appel.

Des deux côtés, l'hiver s'acheva en préparatifs.

Dès le printemps de 1466, tandis que les campagnes s'embellissaient de leurs riantes parures, et que la Providence conviait l'homme à jouir de ses bienfaits, Muhammed rentrait en Albanie, avec tout le formidable appareil de la destruction.

Arrivé dans la vaste plaine de Saura, il y établit son camp près du Tobi[1], fleuve qui prend sa source dans le mont Bora, en Macédoine, et, après avoir traversé les lacs de Prespa, de Duenovo et de Malich (canton de Ghéortcha), grossi par la Donavesti, débouche dans la vallée d'Elbassan, de là, franchit le territoire de Pékini, et va se jeter dans l'Adriatique[2].

Ce pays appartenait à Arrianite, beau-père de Scanderberg.

[1] L'ancien Genussus, appelé Scampus par les Byzantins, Scombi par les Grecs, et Tobi par les Schypétars.

C'est en passant le Genussus à son embouchure, que César avait cru pouvoir surprendre Dyrrachium.

[2] Lucain le qualifie, avec raison, de *rapide* :

« Tellus, quam volucer Genusus, quam mollior Apsus
« Prima duces vidit junctis consistere castris
« Circumeunt rispis..... »

(Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, tom. I, lib. V.)

Employant aussitôt ses nombreux ouvriers et une partie même de ses troupes, le Sulthan rebâtit et fortifia l'antique ville des Valliniens, anéantie autrefois par les Gallo-Grecs, siége aujourd'hui, depuis 1482, d'un sandjiak, non loin des Sopotamiens [1].

Puis, laissant dans la nouvelle ville une forte garnison, ce qui lui assurait à la fois une place d'armes et un centre d'opérations, il se dirigea vers Durazzo, célèbre asile du sénat, quand César poursuivait Pompée. Située sur l'Adriatique, vis-à-vis de *Brundusium*, où naquit Pacuvius et où mourut Virgile, c'était l'habituel passage de Grèce en Italie : sauf le côté où des rochers l'attachent au continent, les flots l'entourent. Son port était vaste et sûr; tout près s'étendaient de fertiles plaines et de riches salines. Aussi les vaisseaux y venaient-ils en foule, les uns chargeant des grains, les autres apportant des denrées étrangères. Grâce à ce commerce d'importation et d'exportation, Durazzo possédait des capitaux considérables. De nombreuses, de belles églises la décoraient. Plusieurs monuments y avaient survécu à la domination romaine; et, entre autres statues d'empereur, celle d'Adrien, élevé sur une hauteur, tout près de

[1] Le château de Sopoto, dans le vallon de Pfari, est remarquable par les constructions superposées de ses remparts : on y trouve depuis la maçonnerie cyclopéenne, qui en forme la base, jusqu'aux restaurations successives des Vénitiens et des Turks.

Pouqueville n'ose pas affirmer, comme Niger, que ce château ait remplacé l'ancienne ville d'Olpé (*Ambrakia*). (*Voyage de la Grèce*, tom. Ier.)

la porte Caballina. Ce colosse de bronze regardait le septentrion. Le même prince y avait construit un splendide amphythéâtre. Une épaisse muraille, flanquée de grosses tours, ajoutait aux avantages naturels de la situation les ressources de l'art; aussi considérait-on cette place comme très-forte.

Muhammed, qui n'admettait pas d'obstacle à sa volonté, s'était flatté de l'emporter au premier assaut : d'ailleurs, il croyait la garnison faible et composée, en grande partie, de citadins. Mais Scanderbeg et les Vénitiens avaient pourvu à tout : forces de terre et de mer, rien n'y manquait.

Après un grand carnage des siens, le monarque turk fut honteusement repoussé. Surpris d'une telle résistance, il crut Scanderbeg lui-même renfermé dans la ville, opinion d'autant plus vraisemblable à ses yeux qu'on avait reconnu plusieurs compagnons d'armes du redoutable Epirote.

Forcé par un tel adversaire de subir l'habitude des retraites, le Sulthan, à la suite d'un mouvement rétrograde, marcha vers Croïa et l'enveloppa comme d'un immense réseau de fer.

Après les infructueux efforts de ses prédécesseurs et ses propres tentatives, un blocus lui semblait l'unique chance de succès.

Peut-être, au reste, une sommation, parée de ces brillantes promesses dont l'exécution ne le gêna jamais, réussirait-elle. Il en essaya; mais le canon et une vive

mousqueterie furent l'unique réponse. Pour ne lui laisser même aucun doute, les Croïens firent une vigoureuse sortie, d'où, selon leur usage, ils rapportèrent encore nombre de têtes coupées.

Quant à Scanderbeg, harcelant, jour et nuit, l'armée turke, il ne lui laissait ni trêve ni repos; le sang ennemi coulait sans cesse.

Bientôt rebuté, Muhammed renonça à son entreprise, et l'on vit, de nouveau, celui qui se proclamait fastueusement le vainqueur des peuples, le maître du monde, reculer devant une poignée de braves.

Mais comment rentrer à Constantinople sans l'apparence au moins de quelque exploit? Sur un certain point de la côte Adriatique, non loin de Durazzo, Scanderbeg faisait bâtir alors une petite place, nommée Tschorli, construction encore très-peu avancée et sans habitants: c'est vers une telle conquête que se dirigea le Sulthan. Une fois maître de cette position non défendue, il la rasa de fond en comble, et de là courut saccager quelques portions du territoire albanais. Mais, acharné comme un aigle à ses flancs, Scanderbeg, du haut des montagnes, du fond des vallées, le poursuivait à outrance; à chaque pas, une nuée de paysans lui disputait les passages, pillait les convois, massacrait les traînards.

Désespérant enfin de cette terre, indomptable tant que vivrait un tel homme, Muhammed, après une campagne de six mois, la quitta.

Son retour à Constantinople ne fut pas un triomphe;

cette fois il ne traînait à sa suite ni captifs enchaînés, ni héros voués aux supplices, ni vierges destinées aux harems.

Deux pachas, investis de commandements limitrophes, Ali et Haïa, furent chargés de protéger, avec vingt-huit mille hommes, les frontières turkes ; il leur était interdit de prendre l'offensive. A peine établis, ils envoyèrent à Scanderbeg de riches présents ; courtoisie militaire à laquelle celui-ci répondit, sans faste, mais dignement.

Cependant ces gracieux procédés, pas plus que l'âge, n'endormaient son ardeur, et le vieil athlète préparait une lutte non moins vive que les précédentes. Avlone, récemment reconstruite par les Turks dans ses Etats mêmes, et munie d'une forte garnison, offusquait ses regards. Résolu de l'enlever, il ordonna des levées considérables. Mais la maladie ne lui en laissa pas le temps.

Déjà Scanderbeg avait parcouru, à cheval, tout le territoire albanais, inspectant lui-même, selon son habitude, les hommes en état de concourir à la défense du pays. Arrivé à Alessio, ville vénitienne qu'il affectionnait particulièrement, et où il avait convoqué tous ses confédérés, une forte fièvre le saisit.

Le mal empirant de jour en jour, Scanderbeg sentit que l'heure suprême était prochaine. La mort, cette vieille connaissance tant de fois bravée face à face, ne pouvait l'effrayer : c'était sa dernière bataille.

Indifférent r , tout entier à de patrioti-

ques préoccupations, il demanda qu'on fit entrer, près de lui, les seigneurs ses alliés, l'ambassadeur de Venise, ses capitaines.

Quand tous furent réunis, se soulevant avec effort, il leur parla ainsi : « Le premier devoir de l'homme, fidèles « alliés et bien-aimés compagnons, c'est d'adorer et de « servir Dieu, puis non-seulement d'aimer sa patrie, de « ne respirer que pour elle, mais de la défendre et de lui « donner jusqu'à la dernière goutte de son sang; car à « tous ceux qui se gouvernent ainsi les sages ont indiqué « une place particulière dans le ciel.

« Combien ces saintes vérités m'ont-elles de tout temps « été présentes au cœur? Comment leur ai-je consacré « toutes mes pensées, toutes mes forces? C'est Dieu d'a- « bord que j'en prends à témoin et vous tous ensuite.

« Depuis mon évasion des mains de Murad, depuis « mon retour aux domaines paternels, vingt-trois ans se « sont déjà écoulés; depuis lors aussi, pour notre défense « commune, pour l'indépendance de la république chré- « tienne, j'ai incessamment combattu un peuple non « moins redoutable par son courage que par son fana- « tisme. Cette lutte, grâce à la divine assistance et à « votre intrépide concours, à toujours été heureuse.

« Maintenant, âgé de soixante-trois ans, déclinant « vers la vieillesse, saisi d'une grave maladie et dé- « pourvu de mes forces, je m'en vais peu à peu. Oui, « chers compagnons, c'est la volonté de la divine Provi- « dence, qui règle tout pour le mieux, que je dépose au-

« jourd'hui ce fragile fardeau. Puissé-je échanger ail-
« leurs la brièveté et les misères de la vie humaine
« contre les félicités éternelles!

« Cette idée de la mort, ou plutôt cette loi, Dieu m'en
« est témoin, ne me trouble nullement, et je subis, sans
« murmure, cette nécessité, condition même de notre
« naissance. La terre doit enfin retourner à la terre, et
« notre âme immortelle vers celui qui nous l'a seule-
« ment prêtée.

« Mais, si j'accepte la mort avec résignation, ce n'est
« pas pour me soustraire aux dangers, aux labeurs à
« travers lesquels toute ma vie, jusqu'à ce jour, s'est
« consumée : serviteur de Dieu et de la foi chrétienne,
« j'en voudrais affronter de plus rudes encore, mais le
« cercle tracé est parcouru.... »

Ici Scanderbeg s'arrêta un moment; le regard, l'expression du visage étaient toujours les mêmes; mais la voix faiblissait.

Après un court et solennel silence, il reprit ainsi :
« Avant que son esprit, prêt à s'échapper, ne l'aban-
« donne, votre ami doit vous adresser une recomman-
« dation dernière : c'est qu'après avoir, moi vivant,
« si glorieusement lutté contre nos tyrans, moi mort,
« vous luttiez de même, et que notre sainte cause soit
« toujours présente à vos cœurs.

« Croyez-m'en, si vous restez unis; si vous maintenez
« entre vous cette heureuse concorde qui, avec de
« petites ressources, accomplit de grandes choses; si le

« bien public est toujours votre unique pensée, patrie,
« famille, indépendance, tout sera sauvé.

« Il me reste à vous parler de mon fils : ce précieux
« dépôt, je le confie à votre courage. Sa tendre, sa
« frêle jeunesse ne lui permet ni de repousser le péril,
« ni même de le prévoir.

« Tigre altéré de sang, Muhammed va convoiter cette
« proie facile; il l'aurait bientôt déchirée, si vous ne
« protégiez le pauvre enfant.

« Défendez-le donc , ainsi que nuit et jour j'ai dé-
« fendu votre bien-être, votre gloire, ne vivant pas pour
« moi, mais vivant pourvous, pour vos enfants , vous
« donnant mes jours, vous donnant mes nuits.

« Tous, vous le savez, jamais je ne vous ai regardés
« comme des satellites, comme des sujets, mais comme
« des amis et des frères.....

« Maintenant, voici que je meurs et que, pour la pre-
« mière fois, je vous abandonne.

« Cette fidélité, cette tendre affection que vous avez
« trouvées en moi , oui, je vous les demande aujour-
« d'hui pour mon fils Jean; qu'il soit mon représentant
« parmi vous.

« Adieu..... Adieu ! »

Alors les assistants s'approchèrent et reçurent l'embrassement suprême. Des larmes coulaient de tous les yeux; des sanglots s'échappaient de toutes ces mâles poitrines.

Seul, le mourant était calme.

Scanderbeg demanda ensuite son fils.

En le voyant paraître, une joie mélancolique éclaira un moment son pâle visage.

Le jeune prince était tombé à genoux devant le lit de son père : Scanderbeg le contempla quelque temps en silence, leva les yeux au ciel, et le rapprochant le plus possible de son cœur, « Mon fils, » lui dit-il, « mon cher « Jean, je te laisse bien faible, hélas!

« Si tu es bon, tes Etats seront forts et stables ; débiles, « si tu es autre. Applique-toi donc, cher enfant, à pré- « férer l'honneur et le devoir à tous les autres biens. Là « seulement tu trouveras salut, gloire, grandeur.

« Maintenant ton âge ne te permet encore ni de gou- « verner, ni de combattre. De farouches ennemis, et, à « leur tête, notre implacable persécuteur, Muhammed, « t'assiégent de toutes parts. Bientôt, mon pauvre petit « enfant, si ta main impuissante essayait du pouvoir, « tu serais perdu. Aussitôt donc, mon cher cœur, que « tu auras fermé les yeux de ton père, et que tu auras « livré mon corps au tombeau, passe, avec ta mère, dans « la Pouille, établis-toi dans tes villes [1], attends-y des « forces suffisantes.

« Parvenu à l'adolescence, vas trouver l'illustre Sénat « de Venise : il te replacera au siége de tes ancêtres. « En attendant, c'est à sa garde que je te confie, « pour qu'il l'administre, le défende et te le conserve; « car telles sont mes conventions avec la République.

[1] Celles que le roi Ferdinand avait données à Scanderbeg.

Le Sénat a toujours été pour moi un fidèle allié, inébranlable ami. Voilà ceux que je te laisse pour rents, pour tuteurs. Ne t'écarte jamais de leurs iseils. Telle est mon amitié pour eux, que leurs érêts ont toujours été miens; telle leur confiance moi, qu'ils ont toujours laissé leurs villes et places na disposition, dépôt que, grâces à Dieu, j'ai convé intact.

Rassure-toi donc, mon enfant, et, à l'ombre d'une e protection, vis sans crainte. »

, Scanderbeg s'interrompit de nouveau; puis, repreavec effort :

Une fois paisible possesseur de tes domaines, » ajouil, « cultive par-dessus tout la justice, sans acceptn de riche ou de pauvre, de puissant ou de faible. vironne tes Etats d'un rempart d'amis; car la vie maine a besoin d'amitié, comme la terre a besoin soleil. Attache-toi donc tous les cœurs par tes bients : Dieu te bénira, et tu seras agréable aux mmes.

Dans les circonstances difficiles, en face de l'adverté, sois fort; mais sache tempérer et gouverner la ospérité. Pas de molle paresse, pas d'oisiveté : de là issent tous les maux.

Patient dans les fatigues, intrépide au danger, gle, à force de prudence et de courage, l'inconstante cissitude des choses humaines. Porte tellement ton fortune, cache si bien tes blessures, que l'ennemi ne

« puisse se glorifier à tes dépens, ni triompher de ton « malheur.

« Les barbares sont experts en fait de ruses : ne les « perds jamais de vue. Méprise les avances du tyran, « repousse, avec horreur, ses dons, ses promesses, car, « de ce côté, ne peuvent venir que honte et servitude.

« Aussi, pour éclairer ta route, entoure-toi toujours « de conseillers sages et dévoués. Le peu que je vaux, « je le dois aux enseignements de mon père, guide « expérimenté de ma jeunesse... Profites-en à ton tour, « cher enfant, que ton âme s'en imprégne; ton père « mourant te le demande, t'en supplie du plus profond « de son cœur.... il t'embrasse encore une fois.... il te « bénit! »

Tandis que Scanderbeg serrait son fils entre ses bras, un grand tumulte éclata dans toute la ville : on venait d'apprendre que les Turks étaient déjà tout près, saccageant bourgs et campagne.

A cette nouvelle, le héros ne peut contenir un dernier élan de ce courage encore entier dans la mort ; se soulevant à grand'peine : « mes armes, mon cheval! » s'écrie-t-il.

Mais aussitôt ses membres affaiblis le trahissent; il se laisse retomber sur son lit, et, la face tournée vers ses capitaines : « Allez, allez, amis » dit-il; bientôt je vous « aurai rejoints. »

Un escadron épirote s'élança aussitôt hors de la ville, se dirigeant vers le torrent de Clirus, où Ahamat-Pacha,

…s avoir ravagé le territoire scutarien, s'était arrêté. …s, dès l'apparition des Albanais, l'ennemi, croyant … Scanderberg en personne, s'enfuit épouvanté à tra… montagnes et vallées. C'était une nuit de janvier; …outes et sentiers avaient disparu sous la neige. Tra…s de toutes parts, nombre de Turks furent pris, …coup tués, tout leur butin perdu.

…ette même nuit, où son nom seul avait encore triom…, Scanderbeg, après s'être confessé, après avoir reçu …Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, rendit douce…nt son âme à Dieu, le 17 janvier 1467, âgé de soixante-…s ans : depuis vingt-quatre, il gouvernait et sauvait …pire.

A peine eut-il expiré, que Lecchas Dukhagin, en en…ndant le palais retentir de cris, de lamentations, courut …r la place publique; là, comme effaré par la douleur, …arrachant la barbe et les cheveux : « Accourez, » s'écria-…-il, « accourez, vous tous, princes, seigneurs albanais « et macédoniens! Aujourd'hui sont tombés les remparts « de l'Epire; nos citadelles se sont écroulées; toutes nos « forces ont disparu; nos villes, notre puissance gisent « à terre ; oui, toute espérance s'est éteinte avec un « seul homme! »

A dater de ce jour, le cheval de bataille du grand guerrier devint farouche, indomptable; nul ne put le monter, et il mourut peu de temps après son maître.

Scanderbeg fut inhumé dans l'église cathédrale de Saint-Nicolas d'Alessio. Tous les princes, ses confédérés,

tous ses capitaines, tous ses soldats voulurent le suivre encore une fois.

Quand la terre bénie reçut la noble dépouille, un cri immense s'éleva : on eût dit que tous les cœurs de l'Albanie éclataient brisés.

L'Europe chrétienne, qui n'avait pas assez secouru une telle vie, versa des larmes amères.

Nul événement ne pouvait causer à Muhammed autant de joie : aussi, en l'apprenant, s'abandonna-t-il à des transports, à des manifestations peu compatibles avec la majesté impériale, avec cette gravité dont il affectait de se revêtir : « A moi, » s'écria-t-il ensuite, « à moi main-« tenant l'Europe et l'Asie! Malheur au christianisme! « Il a perdu son épée et son bouclier! »

C'est par l'Italie que le Sulthan voulait commencer.

Mais, avant d'attaquer la péninsule, il lui fallait l'Épire, pour mettre ainsi la Macédoine et la Thessalie à l'abri d'un coup de main, et aussi pour assurer les approvisionnements de son armée.

Débarrassé de l'invincible obstacle, Muhammed crut n'avoir plus qu'à se présenter.

De nouvelles troupes arrivèrent donc, moins pour combattre, que pour prendre possession.

Mais Scanderbeg, en plaçant son fils sous la tutelle des Vénitiens, avait tout prévu; car les dispositions de la République étaient si bien prises; les principales places, Croïa, Alessio, Scutari, se trouvaient en un tel état de

que toutes les tentatives de l'ennemi échouèrent. uelques ravages dans la plaine il se retira.

ste, ce haut témoignage de confiance donné par e albanais, devint, pour les Vénitiens, une source mités : fiers de quelques succès maritimes, de la 'Athènes, d'autres conquêtes sur les côtes de et dans l'Archipel, ils portent leurs ravages en ne et viennent braver le Sulthan jusque dans e. Assiégeant la ville d'Eno [1], ils l'emportent , la saccagent, égorgent tous les habitants, chrétiens, l'incendient, et, avec un immense e retirent à Négrepont.

ux à cette nouvelle, Muhammed passe au fil de s garnisons d'Imbro [2] (antique siége de ce culte eux des Cabires, transporté en Grèce par les Phé-, et de Mételin (Lesbos, patrie des deux Barbe-, livrée par un traître qu'il fait bientôt étrangler. nçant plus loin, sur la mer Egée, le Sulthan la capitale de Négrepont [3].

ovéditeur, Paul Erizzo (alors gouverneur de l'île, nandant d'Egribo), Luigi Calvo, capitaine des , qui venait de remplacer dans ce poste Giovanni et ce dernier lui-même, étaient tous hommes leur éprouvée. Quant aux habitants, leur cou-

s, à 58 kil. N. O. de Gallipoli, sur le golfe d'Œnos.

la mer Égée, au sud de la Samothrace.

cis des anciens, *Egribo* des Turks. C'est là que mourut



rage s'augmentait de l'énergie de leurs femmes, qui, sans cesse aux remparts, soignaient les blessés, et souvent même combattaient sur la brèche.

En dix-sept jours, les Turks livrèrent cinq assauts terribles[1] : dans les trois premiers, le feu de la place leur tua plus de vingt mille hommes, et anéantit trente galères.

Désespérant alors de prendre la ville de force, Muhammed a recours au plus vil des expédients, à la trahison: il corrompt Tomaso Schiavo de Lebano [2], commandant l'artillerie des assiégés. Mais Erizzo ayant découvert la perfidie, fait étrangler et pendre Tomaso aux barreaux de sa fenêtre. Ainsi déçu, Muhammed débarque tout ce qui restait à bord de ses vaisseaux, et lève de nouveaux soldats et matelots dans les provinces voisines. C'était là, pour la flotte vénitienne, une belle occasion de secourir la ville, de rompre le pont de galères jeté entre le détroit de l'île et le continent, et d'affamer les assiégeants enfermés dans Négrepont, et sans communications extérieures.

Mais, sourd aux représentations de ses officiers, insensible aux signaux de détresse d'Erizzo, Nicolas Canale ne fait aucun mouvement [3].

Profitant de cette déplorable inaction qui, pour eux,

[1] Les cinq assauts eurent lieu les 25 et 30 juin, les 5, 8 et 12 juillet. (LAUGIER, *Histoire de Venise*, liv. XXVI.)

[2] *Relazione del segretario di Malatesta*. Voyez encore *la Presa di Negroponte da un autore incerto*, dans Sansovino, p. 322.

[3] DARU, *Histoire de Venise*, II, p. 466 ;—LAUGIER, VII, p. 235.

vaut une complicité, les Turks livrent un quatrième assaut, et y perdent quinze mille hommes. Enfin, dans un cinquième et dernier, le plus sanglant de tous, Muhammed emporte la ville.

Retiré dans la citadelle, Erizzo s'y défend encore. Mais, voyant sa garnison, déjà décimée par tant de combats, se réduire de jour en jour, l'intrépide provéditeur capitule, sous l'expresse condition de vie sauve pour sa troupe et pour lui.

Muhammed avait solennellement répondu de leurs têtes sur la sienne : à peine maître de la place, il fait scier, par le milieu du corps, Erizzo et ses principaux officiers, en disant : « Je n'ai garanti que leurs têtes et « non leurs flancs. »

Puis on traîna, dans la tente du Sulthan, Anna d'Erizzo, fille de cet illustre Vénitien, fiancée à un prince italien. « Lâche bourreau de mon père, » lui dit l'héroïque vierge, en résistant à ses violences, « ne vois-tu donc pas « que tu me fais horreur? » Aussitôt, par l'ordre et en présence même de Muhammed, la tête d'Anna roule à terre[1].

Vainement les Vénitiens tentent de reprendre Négrepont : bientôt ils sont chassés de toutes leurs conquêtes.

Cinq cents prisonniers de Modon[2] ayant été envoyés au Sulthan, il les fit tous scier ou couper en deux.

[1] Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III; — Daru, *Histoire de la République de Venise*, tom. II.

[2] A ses différentes époques historiques, cette ville fut appelée *Pedase* et *Metone*. Ce dernier nom, elle le reçut, dit-on, d'une fille d'Æneus; mais, selon Pausanias, il faut plutôt en attribuer l'origine

leur tête, toujours vaincus depuis qu'ils l'avaient en face, témoins de tant d'actes d'une intrépidité vraiment prodigieuse, les Turks étaient arrivés, peu à peu, à voir en lui un être surnaturel et en dehors des conditions ordinaires de l'humanité.

Sa force de corps égalait son agilité : ainsi, d'un coup de sabre, il avait abattu la tête d'un taureau sauvage qui dévastait les campagnes de sa sœur Mamisa. Dans la Pouille, à une partie de chasse, en présence du roi Ferdinand, un sanglier furieux, la terreur du pays, eut le même sort. Après la retraite de Balaban de devant Croïa, Jonyma son frère, et Hédera son neveu, ayant été conduits devant Scanderbeg, liés ensemble, d'un seul coup de cimeterre il les coupa en deux ; terrible représaille des cruautés exercées sur Mosès et les autres chefs albanais.

Souvent, à la guerre, on l'avait vu fendre ainsi un homme armé de pied en cap. Comme on attribuait à la pureté de la trempe les merveilleuses prouesses de cette nouvelle *Joyeuse*, Muhammed, durant une de ses rares et courtes trèves, lui fit demander en présent le redoutable cimeterre. L'ayant reçu, il voulut l'éprouver lui-même ; ses plus robustes lieutenants l'essayèrent aussi ; mais aucun des prodiges si vantés ne s'opéra. Muhammed renvoya le glaive : « J'en ai, » dit-il, « d'aussi bons, et même de meilleurs. »

Dès que Scanderbeg l'eut repris, il fit, en présence du Turk qui l'avait rapporté, des choses merveilleuses :

Engagé dans une alliance avec les chevaliers de Rhodes et les Vénitiens, Ouzoun-Haçan fait envahir l'Anatolie. Bientôt maître de Tokat, non loin d'Amasée[1], patrie de Mithridate, de Strabon et de Sélim Ier, son général bat une armée turke. Mais Mustafa, fils du Sulthan et gouverneur d'Iconium, met les Persans en fuite.

L'année suivante, le 26 juillet 1473 (1er rebioul-ewwel, an de l'hégire 878), dans la plaine d'Erzendjan, en Cappadoce, les deux monarques combattent l'un contre l'autre. La victoire reste longtemps incertaine ; enfin l'artillerie de Muhammed l'emporte.

Pendant trois jours, le Sulthan resta sur le champ de bataille, occupé du massacre des prisonniers. Les savants seuls, dont Ouzoun-Haçan aimait à s'entourer, trouvèrent grâce.

L'énergie de la résistance engagea Muhammed à ne pas pousser plus loin son avantage. Sans donc poursuivre Ouzoun-Haçan, il se contenta de favoriser la révolte du fils aîné de ce prince.

Reprenant ensuite le cours de ses conquêtes, il enlève sur la mer Noire, aux Génois, Caffa, qu'en 1775 les Turks abandonneront aux Russes, leurs jeunes et redoutables adversaires, impose un Khan à la Crimée, soumet la Géorgie et la Circassie, subjugue la Moldavie et les les de l'Adriatique, envahit le Frioul, la Dalmatie, et

[1] Aujourd'hui Amasieh, au confluent de l'Iris et du Scylax.

contraint la superbe Venise aux humiliations d'une paix onéreuse.

A son retour dans sa nouvelle capitale, après l'heureuse campagne contre Ouzoun-Haçan, Muhammed avait ordonné la mort du grand vézyr Mahmoud-Pacha, personnage non moins éminent par sa valeur personnelle que par son rang. Arrivé à la *Porte*, ainsi qu'il le dit lui-même dans son testament, *avec un cheval, un sabre et cinq cents aspres*, c'est à force de mérite qu'il était parvenu au premier poste de l'Etat. L'Empire lui devait la conquête de la Bosnie, de la Servie, de Négrepont. Protecteur éclairé des sciences, il avait fondé plusieurs institutions utiles. Mais la glorieuse auréole qui entourait son nom ne protégea pas ses jours. Quelques paroles empreintes d'une indiscrète franchise, voilà tout son crime.

Le supplice d'un tel homme souleva l'indignation publique : dans la victime, le peuple révéra un martyr[1].

Sur un autre théâtre, la mort d'Etienne Cossarich, prince de l'Herzegovine, suivit de près celle de Scanderbeg[2].

En querelle avec ses fils, il avait envoyé, comme otage, au Sulthan, le plus jeune. Peu de temps après, celui-ci abjura, devint le favori de Muhammed, et dans la suite gendre et grand vézyr de Bajezid II. A la mort de leur

[1] Jouannin et Jules Van Gaver, *Univers pittoresque, Turquie.*
[2] Voir *Notes et pièces justificatives* (XXII).

père, les deux autres fils d'Etienne obtinrent, Wladislas, l'Herzegovine Supérieure, Vlatko, l'Herzegovine Inférieure. Mais Wladislas ne tarda pas à s'enfuir en Hongrie, et Vlatko ne conserva que peu de temps la possession de quelques châteaux forts. Bientôt tout le pays tomba sous la domination ottomane, et devint le sandjiakat de *Hersek.*

De mémorables événements signalèrent l'année 1477 : alors, pour la première fois, les Turks parurent sur les rives du Tagliamento; Mathias Corvin assiégea Vienne; Charles le téméraire, battu à Morat, par les Suisses [1], périssait bientôt sous les murs de Nancy; et un autre monarque, non moins *téméraire* que le fameux duc de Bourgogne, Ouzoun-Haçan, mourait du chagrin de n'avoir pu réconcilier ses cinq fils, et du remords d'avoir fait périr le sixième à coups de flèches. Alors aussi deux lettrés éminents, l'historien persan Abdourrizak, auteur de l'histoire de Timur et de Scharokh, et l'historien arabe Ibu-Schohné, cessèrent de vivre [2].

Veuve de son héros, l'Albanie ne lui survécut pas.

Avancé en âge, à bout de ressources, Scanderbeg, pour sauver sa capitale, l'avait, par une convention secrète, cédée aux Vénitiens. Bientôt cette intrépide cité, qui, sous les regards du grand homme, avait soutenu deux terribles siéges contre Murad et contre Muhammed lui-

[1] C'est avec les ossements des Bourguignons que fut élevé le fameux ossuaire de Morat; en 1798, les Français le détruisirent.

[2] Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tome III.

même, Croïa, après un blocus de treize mois, réduite, non par la mitraille de l'ennemi, mais par la famine, envoya, le 15 juin 1478, une députation au Sulthan : les habitants offraient de se rendre, à condition qu'on leur laisserait la vie sauve, et qu'ils pourraient se retirer librement avec leurs bagages.

Muhammed accorda tout par écrit; il promit même solennellement sa protection, si les Croïens aimaient mieux rester dans la ville. Tous déclarèrent renoncer à leur patrie pour aller s'établir dans tel lieu que leur assignerait la république de Venise. Ayant livré la forteresse, ils partirent avec une inexplicable sécurité, sous la conduite de Haroun-Pacha. Mais, à peine hors des murs, Haroun, digne satellite d'un tel maître, les fit enchaîner, et les traîna ainsi devant Muhammed. Sauf quelques prisonniers qu'on épargna, dans l'espoir d'une riche rançon, tous les autres furent décapités.

Ainsi disparurent les derniers frères d'armes de Scanderbeg; toute une glorieuse nationalité allait le suivre de près au tombeau [1].

[1] Pour contenir ces belliqueuses populations, les conquérants de l'Acarnanie, de l'Épire et de l'Albanie durent leur accorder des priviléges. Le mont Agrafa * obtint le premier un capitaine et des soldats, chargés de maintenir l'ordre et la tranquillité; Muhammed II permit même que, dans l'administration des affaires civiles, le premier vote appartînt au cadi, le second à l'archevêque, le troisième au capitaine. Cette constitution, étendue ensuite à toute la Grèce de terre ferme, a puissamment facilité de nos jours l'insurrec-

* Jacov Ady Rizo Neroulos, *Histoire Moderne de la Grèce.*

Jusqu'à cette époque, les dépouilles mortelles du grand homme avaient reposé en paix dans leur saint asile. Mais, en 1478, après l'entière conquête de l'Albanie, quand les Turks eurent pris Scutari et Alessio, ils accoururent en foule à son tombeau, impatients de toucher les ossements vénérés. Se les partageant avec une sorte d'adoration, ils les enchâssèrent dans l'or ou l'argent, et les portaient suspendus au cou, comme de précieux talismans de gloire, d'héroïsme, d'invulnérabilité [1].

Scanderbeg avait combattu dans vingt-deux batailles, toujours le premier à l'attaque, toujours le dernier à la retraite : une seule fois la Providence avait permis qu'une blessure l'atteignît, et encore très-légèrement.

Toujours vainqueurs tant qu'un tel chef avait été à

tion des Hellènes et la glorieuse résurrection de ce noble peuple. Les chefs des milices nationales étaient nommés *Armatoles*, et leurs soldats *Palicares*, sans parler des *Klephtes*, ou chefs de bandes non reconnus par le gouvernement, devant lequel ils restaient hostiles.

Quant aux troupes laissées pour la garde de l'Épire et de l'Albanie, le Grand-Seigneur leur distribua des fiefs, sur le territoire desquels elles se mêlèrent avec les habitants. Mais si les mœurs et le langage se confondirent dans les villes et dans les plaines, il n'en fut pas de même dans les montagnes, dont les rudes habitants surent se faire respecter du gouvernement. La Porte se défiait, non sans motif, de ces montagnards, dont peu à peu les chefs grandirent en puissance. Aussi était-il rare qu'on y envoyât un pacha étranger.

(César Cantu, *Histoire Universelle*, tom. XIV.)

[1] On conserve, dans la collection du Belvédère, à Vienne, sa grande cuirasse dorée, couverte de figures asiatiques, et semblable aux cuirasses portées encore par quelques chefs tscherkesses. C'est probablement un trophée de ses faits d'armes en Asie. Les Albanais lui ont voué une espèce de culte.

leur tête, toujours vaincus depuis qu'ils l'avaient en face, témoins de tant d'actes d'une intrépidité vraiment prodigieuse, les Turks étaient arrivés, peu à peu, à voir en lui un être surnaturel et en dehors des conditions ordinaires de l'humanité.

Sa force de corps égalait son agilité : ainsi, d'un coup de sabre, il avait abattu la tête d'un taureau sauvage qui dévastait les campagnes de sa sœur Mamisa. Dans la Pouille, à une partie de chasse, en présence du roi Ferdinand, un sanglier furieux, la terreur du pays, eut le même sort. Après la retraite de Balaban de devant Croïa, Jonyma son frère, et Hédera son neveu, ayant été conduits devant Scanderbeg, liés ensemble, d'un seul coup de cimeterre il les coupa en deux ; terrible représaille des cruautés exercées sur Mosès et les autres chefs albanais.

Souvent, à la guerre, on l'avait vu fendre ainsi un homme armé de pied en cap. Comme on attribuait à la pureté de la trempe les merveilleuses prouesses de cette nouvelle *Joyeuse*, Muhammed, durant une de ses rares et courtes trêves, lui fit demander en présent le redoutable cimeterre. L'ayant reçu, il voulut l'éprouver lui-même ; ses plus robustes lieutenants l'essayèrent aussi ; mais aucun des prodiges si vantés ne s'opéra. Muhammed renvoya le glaive : « J'en ai, » dit-il, « d'aussi bons, et même de meilleurs. »

Dès que Scanderbeg l'eut repris, il fit, en présence du Turk qui l'avait rapporté, des choses merveilleuses :

l'arme docile semblait s'animer de toute l'énergie de son maître. La surprise du Turk était au comble. Souriant alors, Scanderbeg le congédia avec ces paroles : « Dis au « Sulthan qu'en lui envoyant le cimeterre, j'avais gardé « le bras. »

Dans ses nombreux combats, plus de deux mille Turks périrent de sa main.

Mais son énergie morale, son courage étaient plus étonnants encore; c'est à ce titre que Scanderbeg a pris place dans l'immortelle famille des héros. Ainsi, au moment où la puissance ottomane est en pleine période ascendante, il entreprend, avec trois cents hommes seulement, la délivrance de sa patrie et l'expulsion des Turks. Durant vingt-quatre années d'une guerre à mort, qu'opposa-t-il à de formidables armées qu'enivrait le double fanatisme du Koran et de la conquête? Des poignées de braves, mais il les embrâsa de son héroïsme. Plus le péril grandissait, et plus aussi son front s'illuminait d'une mâle allégresse; dans ses regards rayonnait la victoire.

Souvent cette puissance, terreur de l'Europe et dominatrice de l'Orient, lui offrit des traités : Scanderbeg repoussa fièrement, constamment, toutes propositions contraires à la dignité, à l'indépendance de l'Albanie; et cela, dans des extrémités où sa perte semblait imminente. Ne demandant jamais la paix, il la rompit sans hésiter, quand le bien de la religion et la sûreté de l'Etat l'exigèrent, sans craindre le fardeau d'une telle responsabilité.

Alimentée par ces deux forces réunies de l'âme et du corps, son activité était infatigable. Toujours en mouvement, toujours occupé de ses affaires civiles ou militaires; ne se renfermant pas dans Croïa, sa capitale, mais se transportant sans cesse d'un point sur un autre, selon la nécessité du moment; ne sacrifiant au sommeil, aux repas, que le moins de temps possible; d'une sobriété, d'une pureté de mœurs exemplaires; rigide observateur de ses devoirs religieux, Scanderbeg ne donna jamais, dans sa vie publique et privée, que de salutaires exemples.

A ses hautes facultés s'unissait une affectueuse mansuétude. Généreux, compâtissant, accessible à tous, toujours disposé à accueillir une demande, pourvu que la justice et l'intérêt public n'en souffrissent pas; indulgent, il aimait mieux reprendre que punir; clément, il aimait à découvrir quelque circonstance qui pût motiver la grâce des coupables.

Aussi sa bonté n'était-elle pas moins en honneur chez les Turks que sa vaillance. Beaucoup d'entre eux venaient, en Albanie, solliciter la faveur de le servir; d'autres, sans intérêt personnel, sans céder à l'appât d'une récompense, lui révélaient toutes les trames de la Porte contre lui. Plus d'une fois, des hommes arrivés avec des intentions perfides, avec de criminelles missions, y renonçaient tout à coup : sa confiante loyauté, magique ascendant, les subjuguait : ainsi désarmés, ils lui vouaient attachement, fidélité sans bornes.

A la guerre, un jour de bataille, ce n'était plus le

même homme : la transformation devenait complète. Fougueux alors, violent, parfois même impitoyable, tant l'exaltaient sa haine contre les Turks et son amour de l'indépendance nationale, il épouvantait les plus braves. Malheur à qui s'offrait à ses coups!

Les hideuses voluptés de la cour ottomane lui avaient de bonne heure inspiré une chaste horreur. Comme Scipion, il estimait la continence une des premières vertus de l'homme de guerre. Le mariage même ne fut pour lui que l'accomplissement d'un devoir politique; il s'y résigna par condescendance pour ses concitoyens, et dans un intérêt national. Ses plaisirs ordinaires étaient la chasse, les courses, les tournois, tous ces rudes exercices qui développent la souplesse et la vigueur. Les femmes étaient bannies de ses armées. Cette austérité, il ne la voulait pas seulement dans la conduite; elle s'étendait aux paroles; convaincu que des discours on passe vite aux actions, il réprimait tout propos licencieux.

A tant de qualités se joignait la sanction d'une piété profonde. Matin et soir, Scanderbeg s'inclinait devant son Créateur, remerciant avec amour, se résignant avec humilité, invoquant avec ferveur. Jamais il n'entreprit d'expédition sans avoir ordonné des prières publiques; jamais il ne combattit sans avoir d'abord imploré l'assistance de Dieu; après la victoire, son premier soin était de bénir la main qui l'avait soutenu, et d'ordonner de solennelles actions de grâces dans tous les lieux de son obéissance.

Son intelligence, riche de dons naturels et de culture, était remarquablement développée. Possédant le grec, le turk, l'italien, le latin, il parlait ces diverses langues avec une égale facilité.

C'était, sous tous les rapports, une organisation d'élite.

Dans un coin de l'Europe, avec de faibles ressources, en face d'un péril immense et permanent, Scanderbeg[1], à la tête d'un petit Etat, fut un grand prince, un grand guerrier.

Rien dans l'univers n'existe par hasard; nul être, en naissant, n'échappe à la prévision suprême : individus, nations, tous arrivent au siècle, au jour, à l'heure marqués; chaîne vivante que Dieu tient dans sa main, et qui se déroule au gré de l'immuable sagesse. Un déluge de barbares menaçait la chrétienté : une digue s'éleva tout à coup; cette digue, c'était Scanderbeg.

Dès qu'il eut disparu, le torrent reprit son cours, car il fallait à l'Europe l'enseignement d'une grande épouvante.

1 Il existe, à la bibliothèque grand-ducale de Weimar, sous le titre de *Livre de Scanderbeg*, un manuscrit très-curieux sur parchemin, de trois cent vingt-cinq feuillets, ornés, des deux côtés, de figures à l'encre de Chine. La première partie, se rapportant au xve siècle, représente des machines et inventions de guerre, des ponts, des moulins, des marches, des mêlées. La seconde partie, évidemment postérieure, offre des scènes de la vie privée et publique, des métiers, des jeux, des maladies, des fêtes. Ce manuscrit passe pour avoir été donné à Jean Castriota par Ferdinand d'Aragon. Quoi qu'il en soit, il est important pour la connaissance des usages de l'époque. (César Cantu, *Histoire universelle*, tom. XII.)

Maître de l'Epire, Muhammed réalisa la plus ardente de ses pensées, l'entrée du Croissant en Italie. Le jour même de la Toussaint 1476, une grande bataille eut lieu, non loin de Gradiska et de Fogliana, à l'extrémité du golfe de Venise, entre les Turks et les Vénitiens, que commandait Geronimo Novello. Vainqueur, le sandjiak de Bosnie, Omar-Bey, exerça dans le Frioul d'atroces cruautés; de l'Isonzo au Tagliamento, tout fut réduit en cendres; un immense incendie dévorait les villes et les campagnes. N'ayant pu forcer les portes d'Udine, Omar-Bey se consola en saccageant tout le pays. Du haut des tours, les Vénitiens virent leurs villas et leurs palais livrés aux flammes. A la suite de tant de désastres, la peste éclata avec fureur.

Le Sulthan voulait aussi un passage maritime en Italie. Scutari (Scodra), située à l'extrémité orientale du grand lac que Tite Live[1] appelle *Labeatis*, et qu'on nomme indifféremment aujourd'hui lac de Zenta, de Scutari ou de Boyana[2], Scutari facilitait l'arrivée, par ce fleuve, dans le golfe Adriatique, et, par Ancône, au cœur de la Péninsule.

Les trois forteresses de Gœlbaschi, Drivasto ou Dergoz et Xabiaco (Schabibak) commandaient, non loin de la ville, les trois routes qui y conduisent. Deux guerres en

[1] Tite Live, liv. XI.

[2] La Boyana, anciennement Barbana, sort du lac, au S O. de la ville; au N. O. descend la petite rivière de Drinas, qui se jette, près du lac, dans la Boyana.

Illyrie avaient révélé aux Romains l'importance de Sc
tari. Depuis la lâche fuite du fratricide Gentius, l'Illy
était comme restée dans l'ombre jusqu'à l'appariti
des Ottomans, jusqu'au jour où Scanderbeg effa
par ses victoires, la honte de ce Gentius[1].

Muhammed assiégea en personne Scutari.

A l'aspect des fortifications hérissant le sommet d'u
montagne : « Quel excellent nid, » dit-il, « l'aigle s'
« choisi pour y soigner ses petits ! »

Malgré le feu incessant d'une formidable artillerie q
en un mois, lança deux mille cinq cent trente-qua
boulets du poids de trois à onze quintaux, la ville n
seulement résistait, mais, grâce à l'habileté d'un ing
nieur nommé Donatus, elle causait à l'ennemi de gr
des pertes. Déjà deux assauts avaient enlevé à Muhamm
la fleur de son armée, et le drapeau de Saint-Marc fl
tait toujours sur ces murailles, encore debout malg
leurs énormes blessures[2].

Quel était pourtant le nombre des assiégés? Se
cents citoyens, deux cent cinquante femmes, et u
garnison de seize cents soldats! Tout ce qui n'était p
en état de porter les armes avait été envoyé ailleurs.

Furieux, confus, mais non découragé, le Sulthan res
deux jours entiers, renfermé dans sa tente, invisible p

[1] HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.

[2] Lors du premier siége, en 1474, « Mangez ma chair » répon
le commandant Lorédano aux restes des habitants qui lui dem
daient à capituler, faute de vivres ; — « un soldat de Venise ne re
« que mort, le poste confié par la République. »

tous. C'est là, durant cette menaçante solitude, qu'il résolut de convertir le siége en blocus ; Muhammed attendait de la famine une victoire impossible à ses batteries. Puis il donna le signal de la retraite, en s'écriant : « Pourquoi faut-il que j'aie jamais entendu prononcer le « nom de Scutari? »

Ahmed-Ewrenos, chargé de continuer le blocus, resta, devant la place, avec quarante mille cavaliers.

Réduite bientôt à dévorer les chiens, les rats, les animaux les plus immondes, les vieux cuirs, Scutari sentait, en frémissant, les armes fléchir entre ses mains affaiblies. Venise ne tarda pas à voir qu'il lui serait impossible de sauver cette place. C'est alors que Jean Dario, secrétaire de la République, vint proposer la paix au Sulthan.

Malgré sa frauduleuse dextérité, malgré la secrète envie de Muhammed de se réconcilier avec les Vénitiens, pour qu'ils n'entravassent pas ses projets sur Naples, sur Rhodes et sur l'Egypte, la négociation traîna en longueur. Encore le Sulthan ne signa-t-il le traité (26 janvier 1479) qu'aux conditions suivantes : « Scutari « lui serait livrée ; la seigneurie renoncerait pour jamais « à toutes prétentions sur l'île de Négrepont ; elle lui « abandonnerait aussi Lemnos, avec les forteresses de « Bithylo et de Calamata , vers le Promontoire de « Ténare, aujourd'hui *Cap Matapan*, en Morée.

« De plus, la République enverrait annuellement à la « Porte huit mille ducats d'or, comme prix du droit de

« trafiquer dans la mer Noire; et quatre-vingt mi
« écus, payables en huit ans, indemniseraient le tré
« impérial de pareille somme, qu'avait soustraite
« agent infidèle, réfugié depuis à Venise. »

De son côté, Muhammed restituait à la Républiq
tout ce qu'avant la guerre elle possédait en Morée,
Dalmatie, en Albanie, à l'exception des villes de Scuta
de Croïa et de leurs territoires.

Aux termes du traité, les assiégés pourraient vivre
paix, sous la domination turke, ou se retirer libreme
C'est ce dernier parti, qu'à l'unanimité, habitants
garnison, adoptèrent.

Après avoir sagement réclamé la garantie d'otag
quatre cent cinquante hommes et cent cinquante femn
sortirent, emportant avec eux les reliques, les vases
cres, l'artillerie et les débris de leurs richesses.

C'étaient là tous les survivants de ce siége meurtri
s'ils traversèrent sains et saufs les rangs de l'armée ot
mane, ils le durent moins au respect inspiré par le
valeur qu'aux otages dont ils s'étaient assurés.

Après le départ de cette glorieuse phalange, les Tur
entrèrent, en triomphe, dans Scutari.

A en croire l'auteur du *Diarium Parmense*, le Sén
se serait engagé à fournir une flotte de cent galè
pour défendre, en cas d'attaque, les Etats du Sultha
et, de son côté, l'ambassadeur turk aurait promis, au no
de son maître, une armée de cent mille chevaux, si
République les réclamait. Mais, sans ajouter foi entiè

au témoignage d'un seul historien, on peut remarquer, dès cette époque, une direction nouvelle dans la politique vénitienne : à l'exemple de Ferdinand le Catholique, le Sénat commença à prendre, contre ses ennemis, un point d'appui dans l'amitié des Turks [1]. L'alliance avec la Porte fut dirigée d'abord contre Ferdinand lui-même, et ensuite contre les Hongrois.

Près d'un demi-siècle avant le traité entre le roi Très-Chrétien et les ennemis de la chrétienté, déjà Naples et Venise s'appuyaient de l'intervention ottomane dans leurs démêlés, et le Sulthan, habile à exploiter cette situation, assistait, suivant les circonstances, les infidèles contre les infidèles, ou, selon le langage des historiens turks, « les « chiens contre les porcs, et les porcs contre les chiens. »

Maître, par la flotte de Kedük-Ahmed, des deux îles Ioniennes, avant-postes de l'Italie, Muhammed avait conçu le projet d'une descente sur les côtes de Naples. Mais, avant même le débarquement de ses troupes dans la Pouille, une autre flotte turke paraissait devant Rhodes : l'audacieux Sulthan méditait à la fois la con-

1 « Nous aurons, dit M. de Hammer, occasion de constater de nouveau les efforts multipliés des Vénitiens pour attirer les Turks en Italie et s'allier avec eux. Si l'on s'en rapporte à un passage des Chroniques d'Ének, les Vénitiens auraient, dès 1475, c'est-à-dire pendant un armistice conclu avec Muhammed, fourni au Sulthan des munitions pour l'expédition entreprise contre les Hongrois; et, après la prise de Sabacz, Mathias Corvin aurait trouvé deux tonneaux remplis de flèches marquées du sceau de la République. Mais, en admettant la vérité du fait, il ne faut l'attribuer qu'à une ignoble spéculation particulière. » (*Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.)

quête des deux principaux points stratégiques de la chrétienté en Italie et dans l'Archipel [1].

Ce monarque venait de faire un grand pas. En 1480, tandis que le vézyr Messih, renégat du sang des Paléologues, s'avançait contre Rhodes avec cent soixante voiles et une armée de cent mille hommes, Achmet-Pacha, parti d'Avlone, ville maritime de l'Epire, et n'ayant à franchir qu'une traversée de vingt lieues, arrivait devant Otrante [2], en Calabre. Après dix-sept jours de siége, le 11 août 1480, malgré la belle défense de la garnison et la bravoure du commandant, Jean-François Zurlo, il emporta d'assaut la ville. Sur les vingt-deux mille habitants, plus de douze mille furent massacrés ou faits esclaves, les jeunes filles enlevées, les femmes, les vierges du Seigneur odieusement flétries, les vieillards broyés sous les pieds des chevaux, les prêtres égorgés dans les églises, l'archevêque, vieillard vénérable, écorché vif, le commandant de la place scié en deux. Huit cents habitants, traînés nus hors de la ville refusaient d'abjurer ; on les égorgea tous dans une étroite vallée, nommée encore aujourd'hui le *Val des Martyrs*.

A la nouvelle de tant d'horreurs, telle fut l'épouvante en Italie, qu'on ne songeait plus qu'à fuir devant l'impitoyable conquérant. Un moment même, le pape Sixte IV médita de se réfugier en Provence, et de transférer une seconde fois le Saint-Siége à Avignon.

[1] HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.

[2] *L'Hydruntum* des anciens.

Mais l'île de Rhodes n'envoya pas au Sulthan d'aussi douces joies qu'Otrante. Là, point de femmes à livrer aux plus hideux outrages, pas de prêtres à déchirer au pied des autels, pas d'enfants à égorger [1], pas d'abjurations à tenter par le fer des bourreaux; mais de rudes armures, impénétrables au cimeterre, mais de gigantesques catapultes écrasant l'ennemi sous leurs boulets de roche, mais d'indomptables chevaliers dont la vaillance s'entretenait au feu sacré de la Foi, mais un Grand-Maître, Pierre d'Aubusson, se rappelant que *France oblige* [2], digne, à force d'héroïsme, de sa mission, de sa patrie, et conquérant sur la brèche, au prix de son sang, le glorieux droit d'élever, en actions de grâces, dans Rhodes

[1] Outre les préparatifs ordinaires, les Turks, au moment de l'assaut général, s'étaient munis de sacs pour le butin, de cordes pour lier les jeunes garçons et les jeunes filles , et de huit mille pieux pour empaler le Grand-Maître et les chevaliers.

[2] « Rhodes m'offrait à chaque pas des traces de nos mœurs et des souvenirs de ma patrie. Je retrouvais une petite France au milieu de la Grèce.

« Procedo, et parvam Trojam simulataque magnis
« Pergama. . . .
« Agnosco.

« Je parcourais une longue rue , appelée encore *la rue des Chevaliers*. Elle est bordée de maisons gothiques; les murs de ces maisons sont parsemés de devises gauloises et des armoiries de nos familles historiques. Je remarquai les lis de France couronnés, et aussi frais que s'ils sortaient de la main du sculpteur. Les Turks, qui ont mutilé partout les monuments de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie : l'honneur chrétien a étonné la bravoure infidèle, et les Saladin ont respecté les Couci. »

(Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

delivrée, la magnifique église de Sainte-Marie de la *Victoire*.

Les Rhodiens attribuèrent pieusement leur triomphe à l'apparition d'une croix d'or, d'une vierge toute rayonnante, armée d'une lance et d'un bouclier, et d'un chevalier céleste qu'entourait un splendide cortége. La miraculeuse vision s'était manifestée au-dessus de la place où flottaient les étendards de Jésus, de la Sainte-Vierge et de Saint-Jean.

En 1489, Innocent VIII couvrit de la pourpre romaine la cuirasse du guerrier.

Cependant les terreurs du monde allaient se calmer.

Rêvant déjà la destruction du Soudan d'Egypte et la conquête de ses Etats; menaçant à la fois Rome, la Perse et le vieil empire des Pharaons, Muhammed avait assigné pour rendez-vous à ses troupes d'Orient, Korfa[1], ville de Bithynie, sur la Propontide.

Mais un hôte venu à l'improviste, un hôte inévitable et vengeur l'y attendait.

A peine âgé de cinquante-deux ans, Muhammed avait immensément reculé les bornes de la domination musulmane; d'un côté, ses conquêtes s'étaient étendues du Danube à l'Euphrate, et de l'autre, des extrémités de la Crimée (Chersonèse Taurique) aux confins de la Syrie; en Europe, il avait dompté les Valaques, les deux Bos-

[1] *Astacus*, à l'ouest d'Isnikmid et sur la côte septentrionale du golfe de ce nom (*Astacenus Sinus*).

nies[1], la Servie, presque toute la Bulgarie; l'Albanie, l'Epire, diverses autres portions de l'ancienne Illyrie, le long du golfe Adriatique ; l'Acarnanie, l'Etolie, étaient tombées en son pouvoir; vainqueur de Constantinople, il avait anéanti l'Empire d'Orient, mais, grâce à Dieu, sans anéantir la Grèce.

Maître d'Athènes[2], de Thèbes, où jadis Alexandre vainqueur n'avait épargné que la maison de Pindare, de Corinthe, il envahit le Péloponèse, prit Argos[3] en passant, dépouilla de toutes leurs possessions, dans cette péninsule, les deux frères du dernier empereur, Démétrius et Thomas; sur la mer d'Ionie, Corfou[4] (Corcyre), Céphalonie et Zante; dans l'Archipel, entre autres îles, Négrepont (l'ancienne Eubée), Lesbos, Chio, Lemnos (aujourd'hui Stalimène), devinrent sa proie.

Asservie, la Grèce se trouva partagée en quatre gouvernements principaux : la Macédoine, la Thessalie, Négrepont (comprenant l'Aulide, la Béotie, l'Attique, la

[1] Voir *Notes et pièces justificatives* (XXIII).

[2] Vers 1456, son artillerie avait porté d'affreux ravages dans l'Acropole. Déjà, l'an 479 avant notre ère, Xercès, après avoir dévasté le Péloponèse, était venu incendier tous les édifices qui couvraient l'Acropole; Mardonius, maître à son tour d'Athènes, anéantit les précieux débris des chefs-d'œuvre mutilés.

(M. Beulé, *l'Acropole d'Athènes*.)

[3] Bâtie par le phénicien Inachus, et, après Sicyone, la plus ancienne ville de la Grèce.

[4] C'est là, dans ses magnifiques jardins célébrés par Homère, qu'Alcinoüs accueillit Ulysse revenant de Troie.

Phocide, avec les côtes de l'Etolie) et la Morée, moins les possessions vénitiennes.

En Crimée, ses généraux arrachèrent aux Génois l'importante ville de Caffa, centre de leur commerce dans ces contrées[1]. Broyées sous ses pas, disparurent les principautés de Sinope[2] et de Castamon (livah de Kastamouni); Cérasonte[3], avec presque tous les pays situés sur la rive méridionale du Pont-Euxin, et nombre de places en Bithynie, en Phrygie, en Cappadoce, en Pamphylie, furent subjuguées; les princes de Karamanie, dépouillés.

En 1463, Ibrahim étant mort, Muhammed, habile à exploiter la mésintelligence des deux fils, aida l'un d'eux, Pir-Hamed, à renverser du trône son frère Ishac, que le roi de Perse y avait placé ; bientôt il le déposséda lui-même.

Après avoir reconquis sur les Persans Tokat (*Berisa*), Sébaste (*Sivas*) et plusieurs autres grandes villes en Arménie, Muhammed, fulminant dans son orgueil, l'arrêt suprême du monde, menaçait à la fois Rome, l'Egypte, la Perse.... Tout à coup, au milieu de tant de triomphes, parmi tant de rêves superbes, au moment où cet irrésistible conquérant, cet insatiable domina-

1 Déjà les Musulmans leur avaient porté un coup funeste, en enlevant Galata, Amastria et Amasie.

2 Voir *Notes et pièces justificatives* (XXIV).

3 Aujourd'hui Keresoun. C'est de là, selon Ammien Marcellin, que Lucullus, après la guerre de Mithridate, rapporta le premier cerisier.

teur disait : « Mes troupes ne sont invincibles que quand « je suis à leur tête, » la mort le saisit à l'improviste, et, en quelques heures, son souffle glacé a éteint tant d'ardentes passions, tant d'impitoyables convoitises.

Ce fut le 3 mai 1481[1], le jour même où l'Eglise célèbre la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, que Muhammed expira. Date merveilleusement assignée à la fin du plus implacable ennemi de la chrétienté !

Ce monarque eut la bravoure d'un soldat, peut-être même quelques-unes des qualités d'un général ; mais de basses flatteries ont pu seules le comparer à Alexandre[2] ou à Timur. Quoique ses armées fussent toujours

[1] An de l'hégire 886.

[2] « Alexandre commit des crimes : sa tête n'avait pu résister à l'enivrement de ses succès ; mais par quelle magnanimité ne racheta-t-il pas les erreurs de sa vie ! Ses crimes furent toujours expiés par ses pleurs : tout, chez Alexandre, sortait des entrailles. Il finit et commença sa carrière par deux mots sublimes.

« Partant pour combattre Darius, il distribue ses États à ses capitaines : « Que vous réservez-vous donc ? » s'écrient ceux-ci étonnés. — « *L'espérance !* — » A qui laissez-vous l'Empire ? » lui disent les mêmes capitaines, comme il expirait. — « *Au plus digne !* »

« Plaçons entre ces deux mots la conquête du monde, achevée avec trente-cinq mille hommes en moins de dix ans, et convenons que si quelque homme a ressemblé à un dieu, parmi les hommes, c'est Alexandre. Sa mort prématurée ajoute même quelque chose de divin à sa mémoire ; car nous le voyons toujours jeune, beau, triomphant, sans aucune de ces infirmités de corps, sans aucun de ces revers de fortune que l'âge et le temps amènent. Cette divinité s'évanouit, et les mortels ne peuvent soutenir le poids de son ouvrage. « *Son empire*, dit le prophète, *est donné aux quatre vents du ciel.* »

(CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

incomparablement plus nombreuses que les forces ennemies, jamais ses conquêtes ne dépassèrent l'Euphrate ni la mer Adriatique; le roi de Perse arrêta sa marche.

Son bras avait conquis la nouvelle Rome : sa pensée rêvait l'asservissement de l'ancienne.

Tant de triomphes, Muhammed les dut moins à son habileté guerrière qu'aux surprises d'une politique artificieuse, aux attentats d'une ambition sans scrupules, à la supériorité numérique de ses troupes, à cette intrépidité dont les Turks ont donné de si mémorables exemples, à la terreur de son nom. Sur les champs de bataille, une volonté de fer, ne reculant devant aucun sacrifice d'hommes, remplaçait en lui les combinaisons du grand capitaine.

Certes, il mérita son surnom de conquérant, mais presque toutes ses conquêtes furent faciles; en face d'un ennemi énergique, ce prince échoua toujours, et ne triompha d'ennemis faibles qu'avec des forces immenses, en les attaquant les uns après les autres. Devant Constantinople, huit mille guerriers le tinrent, cinquante-cinq jours, en échec ; pendant vingt-trois années, Scanderbeg, avec une poignée d'hommes, le repoussa; Hunyades et les chevaliers de Rhodes brisèrent ses innombrables phalanges ; pardessus tout, Muhammed fut fort de la faiblesse de l'Empire Grec, des troubles religieux et politiques de la Perse, de la fragilité de la puissance des Mameluks, de l'indifférence et des discordes de l'Occident.

La marine turke, créée par lui, et devenue formi-

dable sous Sélim Ier, languit sous les premiers règnes du XVIIIe siècle. Elle avait repris des forces, lors qu'en 1770, les Russes la détruisirent presque entièrement. Sélim III la réorganisa sur le pied anglais ; mais, en 1827, à Navarin, elle reçut un coup terrible.

Othman, fondateur de l'Empire, en perçant son oncle d'une flèche, avait donné le premier exemple du meurtre de famille ; Baïezid enseigna le fratricide. Il était réservé à Muhammed II d'aller plus loin : non seulement, pour mieux s'assurer la possession du trône, il assassina son frère encore à la mamelle, mais il érigea le fratricide en principe.

Ce crime devint une loi de l'Etat[1].

Le Koran dit quelque part : « Le désordre est plus « pernicieux que le meurtre. » S'emparant de cette maxime, aussi conforme à sa nature personnelle qu'à sa politique, « La plupart des légistes, » dit Muhammed, « ont formellement déclaré que ceux de mes illustres « fils ou petits-fils qui monteront au trône pourront, « dans l'intérêt du repos du Monde, immoler leurs « frères[2]. »

[1] Il existe, à ce sujet, un traité peu connu, mais curieux : *Dissertationem politicam de parricidio Osmannidarum, præside viro præclarissimo Dno. M. Michæle Liebentatz, Siles. Ampliss. Facult. Philos. Adjuncto dignissimo, fautore suo honoratissimo, in illustri Academia Wittenbergensi publici examinundam sistit Gottlob Becker, Stolpensis Misn. A. D. 31. Aug. anni christiani 1664.* (Typis MICH. WENDT.)

[2] POUJOULAT, *Histoire de Constantinople*, tom. Ier.

L'Europe antique et moderne n'offre que trop d'exemples de ces forfaits politiques; mais, dans cette voie sanglante, elle a suivi de très-loin les souverains d'Asie. Parmi les plus terribles cruautés de l'histoire de Perse, sont le parricide commis par Darius et cinquante de ses frères sur Artaxercès, âgé de quatre-vingt-dix ans, et la vengeance qu'en tira leur frère Ochus en immolant les cinquante assassins, avec toutes leurs familles. Phraates IV (Ferhad) envoya au supplice son père, son fils aîné, ses trente frères.

Selon Justin (XLII, c. V), il y avait, en Perse, quelque gloire à monter au trône par une telle voie; mais du moins le fratricide n'y était pas décrété. Muhammed voulut combler cette lacune dans la législation[1].

Certes, à bien des titres, le fils de Murad II mérite toutes les sévérités de l'histoire : sa froide cruauté, son mépris de la foi jurée, ses vices hideux, l'infâme impôt prélevé sur la jeunesse mâle de la Grèce, du Pont, de Gênes, de Venise, de la Servie et de la Valachie, cette immolation d'un frère, qui ouvrit son règne, ce sont là d'ineffaçables taches.

Mais comme justice entière est due, il faut reconnaître également les grandes qualités de ce monarque et son génie organisateur. Ainsi, on le voit sans cesse appliqué à réformer l'administration militaire et civile, à consolider, par de sages et prévoyantes institutions, l'empire agrandi par ses conquêtes.

[1] Voir *Notes et Pièces justificatives* (XXV).

Muhammed avait étudié la géographie et les mathémathiques. Quant à sa prétendue connaissance du grec, de l'arabe, du persan, du chaldéen, de l'hébreu, du latin, c'est une fable : en fait de langues, il ne savait que le turk[1].

Mais son esprit était cultivé. Il protégea les sciences, multiplia les écoles, accorda des pensions aux poëtes nationaux et étrangers, politique habile qui place la renommée des rois sous la sauvegarde du génie, et voile, d'un nuage d'encens, des taches honteuses ou sanglantes.

Par cette munificence, Muhammed justifiait aussi le nom d'*Awni* (le *Secourable*) dont il signait ses propres poésies. En général, les poëtes arabes, persans et turks adoptent un pseudonyme, un surnom plus ou moins expressif, qu'ils ramènent ordinairement dans les deux derniers hémistiches de leur Ghazel, Kaçadè, etc.

Sous son règne, la charge de précepteur du Sulthan (Khodja ou *Mnalémi Sultani*) devint une sorte de dignité permanente ; depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, douze savants distingués la remplirent successivement.

Au premier rang des nombreux légistes attachés à sa cour, brillait ce Molla-Kourani qui, un jour, avait osé frapper le jeune prince, refusant de lire le Koran. C'est lui encore qui, après l'avénement de son élève, au lieu de se prosterner devant lui, le saluait, comme son égal, en lui donnant la main.

[1] HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.

Plusieurs chéikhs célèbres accompagnèrent Muhammed dans ses campagnes. Les plus connus sont : Ak-Chems-Uddin, littérateur, médecin, musicien, qui découvrit le tombeau d'Eïoub, et le poëte, le musicien Aboul-Wefa, d'une fierté, d'une indépendance telles qu'il avait défendu au Sulthan lui-même de venir le troubler dans sa retraite. Loin de s'offenser de cette liberté, ce prince lui fit construire une mosquée.

Trente poëtes nationaux et étrangers jouissaient d'une pension viagère; chaque année, Khodjaïdjihan, le premier écrivain de cette époque dans l'Inde, recevait mille ducats; mille autres étaient envoyés au mollah Djami, le dernier grand poëte de la Perse.

Ainsi encouragée, la poésie ottomane prit un rapide essor; à Brousa, comme à Kastamouni, s'éleva une pléiade de poëtes lyriques; parmi eux brillait une femme, Seïneb.

C'est Muhammed II qui, dans son *Kanounamé* (Code), constitua l'organisation hiérarchique des Ulémas, théologiens et jurisconsultes à la fois. Destiné à rendre la justice, à répandre l'instruction, ce corps savant tenait par certains côtés, au clergé : le même prince l'en sépara. Nulle part, peut-être, les ministres du culte, c'est, à-dire les desservants des mosquées, les prêtres, les crieurs de la prière, les imans et prédicateurs n'ont moins d'autorité[1] qu'en Turquie; mais sur nul point du

[1] Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.

globe, la Chine exceptée, les Ulémas, c'est-à-dire les magistrats et les professeurs, ne jouissent d'une plus grande considération, n'exercent plus d'influence dans les affaires politiques [1]. Le respect public les entoure, et leur chef, le grand mufti, est l'objet de la vénération universelle. Comme tous les monarques ottomans, Muhammed combla de faveurs les Ulémas.

En mourant, il laissa deux fils, Baïezid, gouverneur d'Amasieh, et le vaillant, le spirituel, le beau Djem [2], gouverneur de Karamanie. Deux fois vaincu par son frère, Djem allait commencer cette vie aventureuse et romanesque qui épuisa toutes les rigueurs de la fortune, que l'amour et la poésie consolèrent, et que le poison d'un Borgia devait scélératement[3] tarir, en 1495.

Ainsi périt, à trente-six ans, le second fils de Muhammed, victime des politiques turke et chrétienne conjurées pour sa perte, de la perfidie de d'Aubusson, des projets de conquête de Charles VIII, et de la cupide cruauté d'Alexandre VI. Si, au lieu de tomber en de telles mains, l'infortuné prince eût été au pouvoir des deux Ferdinand de Naples et d'Espagne, de Mathias Corvin et de Venise, il aurait trouvé, dans leur intérêt même, une puissante assistance et de tout autres destinées.

Enchanté du beau ciel de Nice, Djem immortalisa,

[1] MICHAUD, *Correspondance d'Orient.*

[2] Si célèbre, en Europe, sous le nom de Zizim.

[3] Le mot n'existe pas encore : mais les Borgia méritent bien qu'on l'invente.

dans les annales ottomanes, cette délicieuse contrée; c'est la seule ville chrétienne chantée par un poëte turk, et surtout par un prince poëte [1].

La fin prématurée du terrible Sulthan avait rendu quelque espérance aux peuples abattus par ses armes. Mais l'Empire Turk était, selon une belle expression [2], dans le progrès de sa force, et il s'agrandit encore sous Baïezid II, fils de Muhammed.

Plus heureux que son père contre les Mameluks, Sélim II brisera, en 1517, leur sulthanat, et subjuguera la Syrie comme l'Egypte ; Rhodes sera arrachée à ses vaillants chevaliers; déchirée par des guerres civiles, la Hongrie, en 1529, ouvrira à Suleïman II le chemin de Vienne. Mais là, au pied de la cité impériale, se dressera un rempart infranchissable.

« Jean (Sobieski) était né, il grandit, il vécut pour « abattre la puissance ottomane. Tel a été le but, telle a « été aussi l'œuvre de sa vie. Ce fut lui dont le bras re- « doutable posa la borne que la domination des Osmanlis « ne devait plus franchir. Ce fut devant ses victoires que « cette dernière invasion de barbares, jusque-là toujours « indomptable et menaçante, vint briser sa furie : elle « n'a fait depuis que retirer ses flots. L'Europe a pu « reprendre et conserver l'offensive. Du Pont-Euxin à « l'Adriatique, sur le Danube comme sur l'Illissus, ce « camp sauvage a replié ses tentes. Les Grecs, enfin,

[1] Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.
[2] M. Villemain, *Lascaris*, ou *les Grecs du* XVe *siècle*.

« se relevant du milieu des ruines, ont redit leur grand « nom oublié aux échos des Thermopyles; et ainsi s'est « trouvée, de jour en jour, mieux justifiée par la for- « tune, l'éloquente inspiration de ce prêtre qui s'écria, « dans Vienne délivrée : *Il fut un homme envoyé de « Dieu, qu'on nommait Jean*[1] ! »

Le commencement du XVIe siècle offre un des plus intéressants spectacles que le Monde ait jamais contemplés. Les princes qui régnaient alors en Europe ont laissé d'ineffaçables traces de leur passage : à Constantinople, c'est un Sélim, soumettant à la domination ottomane la Syrie et l'Egypte, que possédaient, depuis le XIIIe siècle, les mahométans mamelucks; aprèslui, c'est son fils, le grand Suleïman, qui, le premier des Sulthans, marche jusqu'à Vienne, et se fait couronner roi de Perse dans Bagdad, prise par ses armes; devant lui tremblent à la fois l'Europe et l'Asie.

Dans le même temps, vers le nord, Gustave Wasa, brisant, en Suède, le despotisme étranger devient, par l'élection, roi du pays dont il est le libérateur.

En Russie, Ivan III et Ivan IV brisent le joug tartare. Ce n'était, il est vrai, que des barbares, chefs d'une nation non moins barbare alors. Mais comment refuser les titres de grands princes aux soutiens, aux vengeurs de leur pays?

En Espagne, en Allemagne, en Italie, Charles-Quint,

[1] M. DE SALVANDY, *Histoire de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski*, tom. I.

maître de tous ces Etats sous des titres différents, soutient le fardeau de l'Europe ; toujours en action et en négociation, heureux longtemps en politique comme à la guerre, il est le seul empereur puissant depuis Charlemagne, et le premier roi de toute l'Espagne depuis la conquête des Maures; opposant des barrières à l'Empire Ottoman, créant des rois et une multitude de princes, à la fin il dépose toutes ses couronnes, mais garde son génie; et, après avoir troublé l'Europe, le grand homme va mourir, en solitaire, dans le cloître de Yuste [1].

C'est le seul étonnement que Charles-Quint puisse causer encore sur la terre.

Moins habile, mais plus brillant, plus loyal, plus chevalier, François Ier lui dispute les vœux et l'admiration des peuples. Vaincu, prisonnier, suivi de sa gloire jusque dans ses revers, il ne cesse de porter haut, même après Pavie, le nom de la France; et quand tout semble perdu, l'honneur reste intact.

Malgré les plus rudes épreuves, François imprime à la civilisation de son royaume une féconde impulsion; il y transplante d'Italie les beaux-arts, et, par son fervent patronage des lettres, se fait pardonner bien des fautes.

En Angleterre, le cruel, le fantasque Henri VIII, devenu *Chef suprême et Protecteur de l'Eglise d'Angleterre*, parce que le Pape hésite à prononcer son divorce avec Catherine d'Aragon, sait tenir, d'une main ferme,

[1] Voir *Notes et pièces justificatives* (XXVI).

la balance entre les monarques européens ; malheureusement cette main ruisselle de sang.

La devise de Henri VIII était un guerrier tendant son arc, avec ces mots : « Qui je défends est maître, » devise altière dont sa nation a souvent fait une vérité.

Quoique les mœurs aux bords de la Tamise fussent rudes encore, Londres néanmoins commençait déjà à s'enrichir par le commerce.

Sur le trône pontifical, Léon X donne son nom à ce siècle, magnifique rendez-vous de l'Arioste, de Berni, des Accolti, d'Alamanni, de Frascator, de Sannazar, de Vida, de Bembo, de Machiavel, de Guichardin, de Sadolet, de Michel-Ange, de Raphaël, d'André del Sarto, du Caravage, de Jules Romain, etc.

En Pologne, Sigismond I[er] reçoit, sans flatterie, le surnom de *Grand.* Vers l'Orient, règnent et brillent le fondateur de la dynastie des Sophis (Séfis), Châh-Ismaïl et le plus illustre des grands Mogols, Châh-Ekber; enfin, ce célèbre sulthan Suleïman, le *Grand*, le *Magnifique*, dont le règne sera l'apogée de la puissance musulmane.

Au commencement du même siècle, des réformes religieuses produisent les mêmes effets en Afrique qu'en Allemagne, et chez les mahométans que chez les chrétiens. Dans ce vaste empire de Maroc et de Fez, qui s'étend jusqu'aux déserts de la Nigritie, s'établit, avec un gouvernement nouveau, une nouvelle race de rois. Ainsi, l'Asie, l'Afrique, l'Europe, comme par un choc électrique, ressentent à la fois une révolution religieuse, car

les Persans se séparent pour jamais des Turks; reconnaissant le même dieu et le même prophète, ils consomment le schisme d'Omar et d'Ali.

Immédiatement après, la chrétienté aussi se divise: Luther arrache au Saint-Siége la moitié de l'Europe. Tout l'ancien monde est ébranlé; le nouveau, à peine entrevu, couve déjà dans ses flancs un avenir merveilleux.

D'un côté, Cortez, avec une poignée de soldats, dompte le puissant empire du Mexique, et Pizarre, le Pérou; de l'autre, avec presque aussi peu de forces, malgré la résistance des rois indiens, malgré les efforts des Musulmans, en possession du commerce oriental, le sage, le juste, le grand Albuquerque, fonde dans les Indes, la domination et le commerce du Portugal.

A cette époque, pour accomplir son œuvre, la Providence envoie des hommes extraordinaires presque dans tous les genres, surtout en Italie.

Un des traits caractéristiques de ce siècle illustre, c'est que, malgré les guerres d'ambition, malgré les guerres religieuses qui commençaient à troubler les Etats, le même souffle bienfaisant fécondait les beaux-arts à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Ferrare. Une vivifiante lumière éclaira l'Europe; partout les mœurs des sociétés chrétiennes s'adoucirent. La galanterie même de la cour de François Ier contribua, en grande partie, à cette heureuse transformation. Entre Charles-Quint et lui, il y eut, au milieu même de leurs plus violents démê-

lés, une brillante émulation d'urbanité et de courtoisie,

Un tel exemple, les courtisans le suivirent avec ardeur; de là cet air de grandeur et de politesse inconnu jusqu'alors; politesse qui brillait même au milieu des crimes : c'était comme un manteau d'or et de soie ensanglanté [1].

Les richesses exercèrent aussi sur cette révolution une active influence.

Depuis la chute de Constantinople, elles se répandaient de plus en plus ; bientôt, tout le commerce des Ottomans passa entre les mains des chrétiens, dont les vaisseaux allaient chercher à Alexandrie les épiceries de l'Inde, pour les répandre ensuite dans les mers du Levant. Ce commerce, les Vénitiens surtout le firent, non-seulement jusqu'à la conquête de l'Egypte par le Sulthan Sélim, mais jusqu'au temps où le négoce des Indes devint tout portugais.

Partout l'industrie reçut de puissantes impulsions : Marseille inaugura une nouvelle ère commerciale; avec la soie, Lyon créa des chefs-d'œuvre. Les villes des Pays-Bas prospérèrent plus encore que sous la Maison de Bourgogne.

Grâces aux grandes dames qui l'embellissaient, grâces aux inspirations des arts, la cour de François Ier devint le centre de la magnificence comme du bon goût.

[1] *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations,* tom. III.

En Allemagne, Augsbourg et Nuremberg répandaient les splendides produits de l'Asie, qu'elles tiraient de Venise; déjà ces intelligentes cités ressentaient les avantages de leurs relations avec l'Italie. A Augsbourg, s'élevaient de somptueux édifices, décorés de peintures à fresques.

En un mot, l'Europe voyait naître de beaux jours. Malheureusement le long duel de Charles-Quint et de François Ier souleva des tempêtes, et les querelles de religion affligèrent la fin du siècle.

Voilà l'immense mouvement civilisateur que l'inondation turke eût arrêté.

Dans l'hypothèse de son succès que serait-il advenu des destinées de l'Europe? C'est là une question que l'imagination peut se proposer, mais que l'histoire n'est pas appelée à résoudre.

Quant à nous, bénissons la Providence d'avoir laissé à la loi du progrès son cours régulier; d'avoir permis ces grands avénements de l'homme à la dignité morale, à la liberté politique, à la tolérance religieuse; enfin, d'avoir accordé à la terre ces mémorables époques, où, après une longue nuit et d'épaisses ténèbres, le Genre Humain, guidé par de bienfaisantes lumières, a glorieusement retrouvé ses titres.

« ciel et remplissant l'air de lamentations, dans une « langue qui n'est pas entendue. »

Un fils, peut-être un petit-fils d'une sœur de Scanderbeg et de cet Hamza, traître et depuis captif, se trouvait entre les mains de Muhammed : élevé dans la religion musulmane, c'était à lui que le Sulthan destinait l'héritage ; et en effet, on le mit en possession d'une partie de l'Epire.

Le dernier descendant de Scanderbeg fut le marquis de Saint-Ange, qui périt, le 24 février 1525, à la bataille de Pavie, où il commandait un corps séparé.

Paul Jove prétend qu'il y fut tué de la main de François Ier.

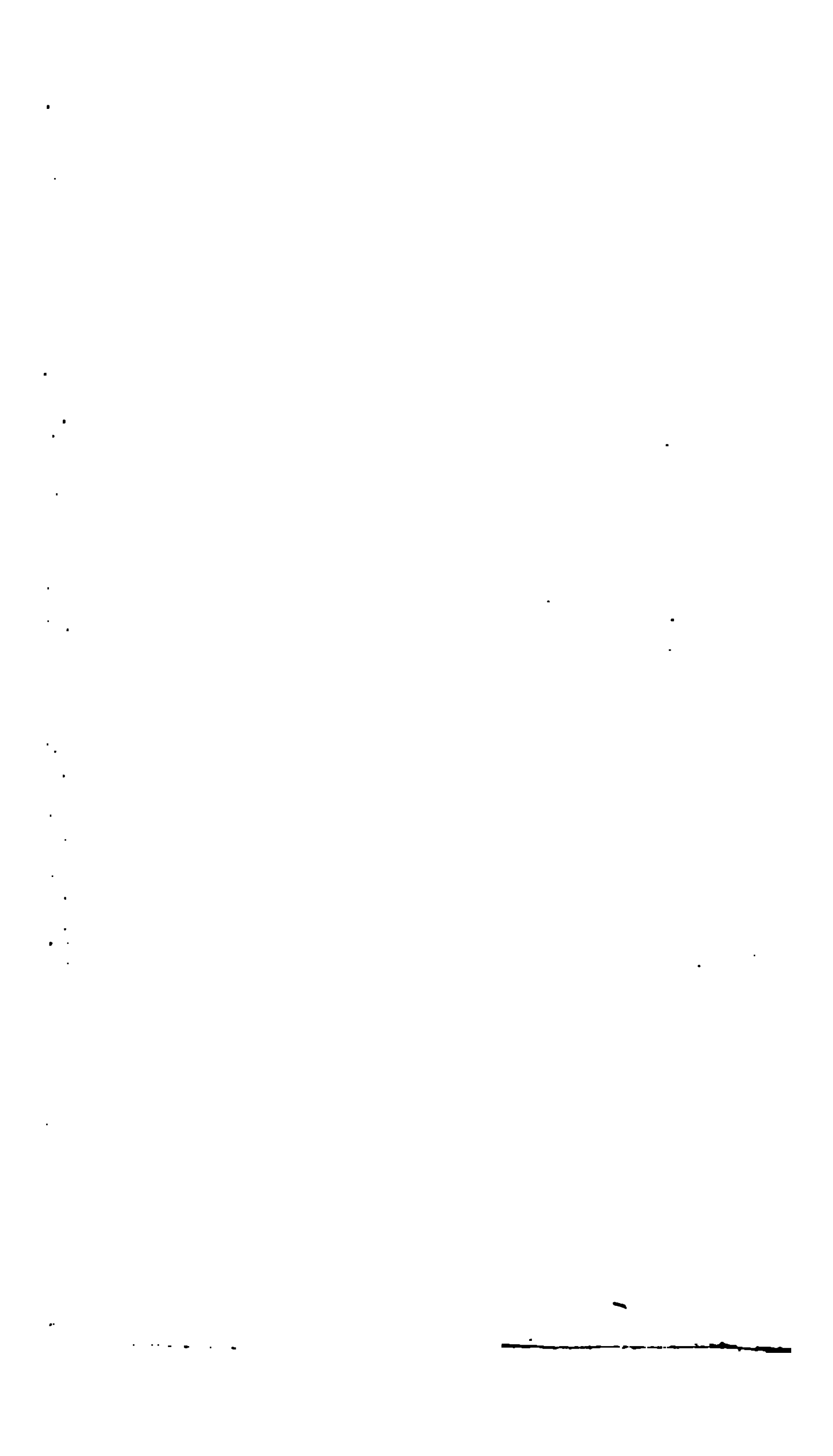
On aime à douter de ce fait ; il répugne de croire que le glaive du roi de France ait tari la dernière goutte de ce sang héroïque.

FIN.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES



NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

(I) — Introduction, page xxii.

« En même temps qu'il assujettit à une rigoureuse discipline les gens de guerre, fléau des provinces sous le règne précédent, et qu'il les soumet à la justice des lieux où ils résident (*Ordonnance d'Amboise*, 13 *mai* 1470), il relève les bourgeois, arme leurs milices, répartit toute la population de Paris sous soixante et une bannières, corps de métiers à la fois et milices nationales, en leur conférant le droit de choisir, dans des assemblées annuelles, à la Saint-Jean, leurs officiers; chaque chef de famille vote dans sa compagnie (*Ordonnance de Chartres, juin* 1467). Considérant leur service dans cette milice comme l'acquittement de leur dette envers l'Etat, il les dispense du ban et de l'arrière-ban (*Ordonnance d'Amboise*, 18 *février* 1470). Mais il ne s'arrête pas là : il organise, dans un grand nombre de chartes accordées à diverses villes, une administration municipale, émanant des suffrages et de la confiance du peuple. Les *Ordonnances d'Amboise du* 18 *février* 1470, *de mai* 1470, *de mars* 1472, *de la Rochelle* 26 *mai* 1472, etc., en font foi. Obtenant plus encore, Poitiers, Tours, Niort,

Fontenay, la Rochelle, Orléans, Amiens, nombre d'autres riches communes sont autorisées à acquérir et à posséder des fiefs nobles. En même temps, comme c'est au commerce que la bourgeoisie doit son indépendance et sa fortune, plusieurs ordonnances encouragent le commerce, soit en organisant les corps de métiers, soit en multipliant et protégeant les foires, soit en réglant le cours des monnaies étrangères et nationales d'après leur valeur intrinsèque (*Ordonnance de Paris*, 21 *octobre* 1467).

« Mais de tous les actes de Louis XI, celui qui contribua le plus puissamment à l'affranchissement national, ce fut l'*Ordonnance du* 21 *octobre* 1467, sur l'inamovibilité des offices royaux; de là sortit le grand et beau caractère de la magistrature française. Certes, le monarque qui élevait une telle barrière contre les abus du pouvoir absolu, ne prévoyait pas toute la portée de son innovation, et, sans doute, il ne voyait dans l'inamovibilité qu'une garantie du zèle des magistrats; mais le bienfait n'en fut pas moins réel.

« Entouré de princes et de seigneurs tout disposés à le trahir, Louis XI avait cherché son point d'appui dans l'affection du peuple; non-seulement ses actes politiques tendirent à ce but, mais la familiarité de ses manières et son masque de bonhomie avec les bourgeois, ses fréquentes visites dans leurs maisons, au milieu de leurs familles, tout en lui révèle une même pensée. Au reste, cette affection, cette reconnaissance tant recherchées, il ne les obtint pas: entre le cœur du peuple et le monarque se dressaient trop d'échafauds; les bourreaux frappaient, il est vrai, de plus hautes victimes, mais le sang rejaillissait sur tous et l'horreur était générale. »

(Sismondi, *Histoire des Français*.)

(II).—Introduction, page xxii.

Pour s'assurer les moyens d'armer promptement une flotte, un règlement déterminait le contingent de chacune des provinces composant le domaine de la République.

La capitale devait fournir des hommes pour l'armement de	50	galères.
Les villes de terre ferme	12	—
Capo d'Istria	2	—
L'île de Veglia	2	—
L'île de Biazza	2	—
Zara	2	—
Lesina	1	—
Spalato	1	—
Trau	1	—
Cursola	1	—
Cattaro	1	—
L'île de Candie	10	—

Ainsi, une flotte de 85 galères pouvait, en très-peu de temps, sortir des ports de la République, et souvent, dans les circonstances extraordinaires, on en arma une plus grande quantité.

(Daru, *Histoire de la République de Venise*, tom. III.)

(III).—Introduction, page xxiv.

« Eugène IV, quoique fort occupé de son double concile et des autres affaires qu'il eut à débrouiller, aima les sciences, appela auprès de lui les hommes les plus célèbres par leur érudition, les fixa dans sa cour par des emplois, et ce fut lui enfin qui acheva l'entreprise, inutilement tentée par Innocent VII, de rétablir l'Université Romaine. Il était naturel que la science théologique obtînt de lui des préférences et des encouragements particuliers ; on dit pourtant que ses libéralités s'étendaient à tous les savants en général ; il avait coutume de dire « qu'il faut non-seulement aimer leur savoir, mais craindre « leur colère (ce qui était vrai des savants de ce temps-là), et « qu'il n'est pas aisé de les offenser impunément [1]. » Mais aucun de ces papes ne fit autant pour eux que Nicolas V. Fils d'un pauvre médecin de Sarzane, son amour pour l'étude et sa réputation littéraire l'élevèrent aux plus hautes dignités. Il s'appelait Thomas, et l'on n'y joignit point d'autre nom que

[1] Ciaconio, cité par Tiraboschi, tom. VI, part. I, pag. 46.

celui de Sarzane, sa patrie. Il montra, dès sa jeunesse, une ardeur infatigable pour la recherche des anciens manuscrits, une grande application à expliquer les plus difficiles, et un talent extraordinaire pour en faire des copies aussi belles que régulières. Ce talent et son érudition le firent employer, comme nous le verrons dans la suite, par un illustre protecteur des lettres, à un travail qui le mit en relation avec les littérateurs les plus distingués. Il eut grand soin de les attirer à sa cour lorsqu'il fut devenu pape ; il y réunit à la fois *Poggio*, *Georges* de Trébizonde, *Leonardo Bruni* d'Arezzo, *Giannozzo Manetti*, *Fr. Philelphe*, *Laurent Valla*, *Théodore Gaza*, *Jean Aurispa* et plusieurs autres. Il les accueillait avec distinction, leur donnait des emplois honorables et lucratifs, et récompensait libéralement leurs travaux. Ce fut par ses ordres que tant d'auteurs grecs furent alors traduits en latin. Diodore de Sicile, la *Cyropédie* de Xénophon, les histoires d'Hérodote, de Thucydide, de Polybe, d'Appien d'Alexandrie, l'*Iliade* d'Homère, la *Géographie* de Strabon, les œuvres d'Aristote, de Ptolémée, de Platon, de Théophraste, sans compter les Pères grecs, traduits ou pour la première fois, ou mieux qu'ils ne l'avaient encore été. *Poggio* dit, dans la préface de sa traduction de Diodore, qu'il a été engagé à ce travail par les libéralités du pontife; il dit ailleurs que Nicolas V l'a en quelque sorte réconcilié avec la fortune [1]. Laurent Valla raconte que, lui ayant offert sa traduction de Thucydide, Nicolas lui donna, de sa main, cinq cents écus d'or [2]. Pour engager Philelphe à traduire en vers latins l'*Iliade* et l'*Odyssée*, il lui promit une belle maison à Rome, une bonne terre et dix mille écus d'or, qu'il aurait déposés chez un banquier pour lui être comptés à la fin de ce travail ; mais il mourut peu de temps après avoir fait ces propositions magnifiques, qui restèrent sans exécution et sans suite [3]. Ce même Pape assigna à *Giannozzo Manetti*, outre ses appointements ordinaires de Secrétaire Apostolique, cinq cents écus par an pour composer quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques ; il donna à *Guarino*, de Vérone, quinze cents écus d'or pour la traduction de Strabon, et cinq cents ducats à

[1] *Pog. Oper.*, pag. 32.
[2] *Antidot.*, IV, in Pog.
[3] *Philelp. Epist.*, lib. XXVI, ép. I.

Perotti pour celle de Polybe, en lui faisant encore des espèces d'excuses de ne le pas récompenser dignement [1].

« On raconte qu'ayant un jour entendu dire qu'il y avait à Rome de bons poëtes qu'il ne connaissait pas ; il répondit qu'ils ne pouvaient pas être tels qu'on le disait. « Si ce sont de bons « poëtes, » ajouta-t-il, « que ne viennent-ils à moi, qui reçois « bien même les médiocres [2] ? » Joignons à tant de libéralité et d'affabilité, non plus seulement pour les docteurs en droit canon et en théologie, mais pour les véritables gens de lettres, le soin que prit ce sage pontife de faire chercher de toutes parts de bons livres, et de les rassembler à grands frais. Jamais les Papes n'avaient formé une bibliothèque bien précieuse, et la translation du Saint-Siége à Avignon, et d'autres causes encore avaient presque réduit à rien le peu qu'ils avaient de livres. Nicolas V fut le premier qui s'occupa sérieusement de cet objet, et qui jeta les fondements de cette riche bibliothèque du Vatican, devenue depuis si justement célèbre. Il envoya des savants en France, en Allemagne, en Angleterre, en Grèce, pour acheter des manuscrits, ou pour copier ceux dont ils ne pouvaient obtenir la vente ; ils avaient ordre de ne point regarder au prix : à mesure qu'ils se procuraient de nouveaux livres, ils les envoyaient au Pape, qui n'avait point de plus grande jouissance que de les recevoir, de les examiner et de les faire placer avec ordre. Les arts lui durent autant que les lettres : il fit élever plusieurs édifices aussi somptueux que le permettait le goût encore peu formé de son siècle. Ces profusions n'épuisaient point sa munificence ; il en exerçait une partie à secourir les pauvres et les malheureux [3]. Il eut enfin toutes les vertus d'un chef de la religion, et tous les goûts nobles et délicats, presque aussi nécessaires à un souverain que les vertus.

« Malheureusement, son pontificat ne fut que de huit années. Ce ne sont pas les nombreux éloges qui lui furent adressés de son vivant qui prouvent qu'il les a mérités ; ceux même que lui donnèrent, après sa mort, les gens de lettres qu'il avait si bien traités peuvent paraître suspects, et l'on pourrait aller jusqu'à suspecter encore tout ce que les écrivains catholiques

[1] Tiraboschi, *ub. sup.*, pag. 49 et 50.
[2] *Id.*, *ibid.*
[3] *Id.*, *ibid.*, pag. 50.

Fontenay, la Rochelle, Orléans, Amiens, nombre d'autres riches communes sont autorisées à acquérir et à posséder des fiefs nobles. En même temps, comme c'est au commerce que la bourgeoisie doit son indépendance et sa fortune, plusieurs ordonnances encouragent le commerce, soit en organisant les corps de métiers, soit en multipliant et protégeant les foires, soit en réglant le cours des monnaies étrangères et nationales d'après leur valeur intrinsèque (*Ordonnance de Paris, 21 octobre* 1467).

« Mais de tous les actes de Louis XI, celui qui contribua le plus puissamment à l'affranchissement national, ce fut l'*Ordonnance du 21 octobre* 1467, sur l'inamovibilité des offices royaux; de là sortit le grand et beau caractère de la magistrature française. Certes, le monarque qui élevait une telle barrière contre les abus du pouvoir absolu, ne prévoyait pas toute la portée de son innovation, et, sans doute, il ne voyait dans l'inamovibilité qu'une garantie du zèle des magistrats; mais le bienfait n'en fut pas moins réel.

« Entouré de princes et de seigneurs tout disposés à le trahir, Louis XI avait cherché son point d'appui dans l'affection du peuple; non-seulement ses actes politiques tendirent à ce but, mais la familiarité de ses manières et son masque de bonhomie avec les bourgeois, ses fréquentes visites dans leurs maisons, au milieu de leurs familles, tout en lui révèle une même pensée. Au reste, cette affection, cette reconnaissance tant recherchées, il ne les obtint pas : entre le cœur du peuple et le monarque se dressaient trop d'échafauds; les bourreaux frappaient, il est vrai, de plus hautes victimes, mais le sang rejaillissait sur tous et l'horreur était générale. »

(Sismondi, *Histoire des Français.*)

(II).—Introduction, page xxii.

Pour s'assurer les moyens d'armer promptement une flotte, un règlement déterminait le contingent de chacune des provinces composant le domaine de la République.

« qui s'en emparèrent, après la mort de Scanderbeg, ne lui « avaient conféré le nom d'*Arnout Beligrad*, ou *Belgrade* des « Arnaoutes [1], car elle n'est plus désignée parmi les Grecs que « sous la dénomination de Bérat. »

(V).—Introduction, pag. xxxviii.

« La ville de Salonique s'appela Thermès dans les premiers temps de sa fondation, à cause des eaux thermales qui naissent dans ses environs, à l'orient et au midi; de là le nom de *Thermaïque*, que le golfe, au fond duquel était située la ville, porta longtemps encore, après qu'elle eut changé de dénomination. Un grand nombre d'historiens et de géographes ont parlé de ce changement de nom. Ce qu'il importe le plus de savoir, c'est que dans sa naissance Thermès ne fut qu'un petit bourg [2].

« On croit, dans le pays, que la ville d'Anthémonte était alors capitale de la Mygdonie, qui s'étendait, au couchant, jusqu'aux rives de l'Axius, et, au nord, vers le pays limitrophe de la Crestonie, où était peut-être Phisca.

« Ce fut Cassandre, fils d'Antipater, qui fit changer le nom de *Thermès* en celui de *Thessalonique*, que portait sa femme, fille de Philippe et d'Olympias. Cette princesse avait été ainsi nommée par son père, parce que celui-ci, ayant vaincu les Thessaliens le jour qu'il apprit la naissance de cette fille, voulut lui donner un nom qui rappelât le souvenir de cette victoire. *Thessalonikè* signifie *victoire remportée sur les Thessaliens* [3]. Dans le cours des siècles, la syllabe *the* a été supprimée, et la

[1] « Nomen habet hoc Albaniæ, vel Arbaniæ (sicut vulgus Græco-« rum vocat), Beligradum, hoc est arx Alba. Quippe conjuncta cum « oppido arx est, quæ a Valonâ, celeberrima nunc etiam Epiri civi-« tate (Leo imperator Auloniam, veteres Aulonem dixerunt), unius « itinere diei distat. — Leunclav., *Pand. hist. Turc.*, pag. 444, « Barlet. *Scodr. in vita Scanderbeg*, lib. I, pag. 203, edit. « Argentorat., 1457. » (Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, tom. I.)

[2] Tzktzès, chiliad. X, cap. xxxvi, pag. 427.

[3] Étienne de Byzance veut que ce soit Philippe lui-même qui ait donné ce nom à la ville.

langue corrompue n'a conservé que le nom de Salonique.

« De toutes les villes de la Macédoine nommées au chapitre précédent, Thessalonique est la seule qui ait conservé une véritable importance; elle renferme encore des monuments où nous voyons la preuve de sa richesse à des âges très-différents. Cette ville, depuis des temps très-reculés, n'a cessé d'être le dépôt des productions territoriales de tous les pays environnants, destinées au commerce étranger.

« Tant d'avantages l'ont préservée de la commune destruction, dans un pays qui, depuis la mort d'Alexandre, a été constamment en proie aux fléaux les plus destructeurs, la guerre, la peste, le despotisme et l'ignorance.

« Amphipolis, qui s'était élevée au même rang, déchut rapidement sous les empereurs grecs, par la raison qu'elle se trouvait plus exposée aux incursions des barbares de la Thrace, et aux invasions des rois bulgares. Thessalonique, au contraire, mieux défendue, parce qu'elle était un des boulevards de l'Empire, conserva sa splendeur au milieu des désordres du moyen âge. On ignore l'époque où elle était tombée au pouvoir des anciens rois de Macédoine; mais comme elle appartenait, par sa position, à la Chalcidique et à la Mygdonie, on peut croire que ce ne fut pas dans les premiers âges de leur dynastie que les descendants de Caranus s'en emparèrent en prenant Anthémonte, dont j'ai déjà dit que Thermès, petit bourg, n'était qu'une dépendance : ce qui est plus certain, c'est que sous le règne de Philippe, père d'Alexandre, Thermès était déjà l'un des dépôts de la marine militaire de ce prince.

« Salonique ne renferme aucun monument qui paraisse avoir été l'ouvrage des rois de cette famille, ni même de la dynastie d'Antigone, père de Démétrius Poliorcète. Tous ceux qui subsistent appartiennent au temps de la domination romaine; ils sont en assez grand nombre. Je vais en décrire les principaux, et faire en sorte de les expliquer.

« La ville est coupée de l'est à l'ouest, ainsi que beaucoup d'autres villes anciennes, par une longue rue qui était la continuation de la Voie Egnatienne, *Via Egnatia*[1]. Cette voie pé-

[1] La *Voie Egnatia* commençait à la ville d'Apollonie, en Illyrie, traversait l'Épire et la Macédoine, et se prolongeait jusqu'aux frontières de la Thrace. (STRAB., lib. VII, pag. 322.)

nétrait dans la ville du côté du couchant, par l'entrée que l'on nommait la Porte de Rome, et elle en sortait du côté de l'est, en se dirigeant vers la Thrace par la frontière nord de la Chalcidique, qui en faisait anciennement partie.

« Si l'on arrive dans la ville du côté de l'Italie, on passe par une espèce de bastion, crénelé et fermé, qui conduit à la porte principale. En face de cette double entrée se présente une troisième porte qui se joint, par les deux côtés, aux maisons latérales.

« Le voyageur, qui n'a d'abord aperçu dans ce monument qu'une porte gênée par des bâtisses étrangères, reconnaît bientôt, avec étonnement, qu'il se trouve devant un arc de triomphe antique de la plus grande beauté. La face qui se découvre la première est la plus intéressante et en même temps la plus propre à faire reconnaître l'époque à laquelle cet édifice appartient. Contre la façade, sont élevés de petits tréteaux qui servent pour la station des gardes de la ville et des préposés de la douane. Ces agents adossent à ce mur antique les coussins sur lesquels ils s'appuient. Plus curieux de la blancheur de la chaux que de la beauté de l'art, chaque fois que leurs escouades se renouvellent, ils font passer un blanchiment sur le marbre; de sorte que, par un effet de la succession des couches, il faut aujourd'hui s'approcher de très-près pour juger du mérite des sculptures.

« Elles sont toutes historiques : le même sujet est répété à la gauche de la façade, tel qu'il est à la droite. C'est, de chaque côté, un consul romain vêtu de la toge. Les têtes ont été totalement dégradées par des coups qu'on leur a portés avec l'intention de les détruire. Ces deux figures, de la hauteur d'un pied, sont debout, chacune devant un cheval sculpté avec beaucoup d'art ; deux enfants tiennent la bride des deux chevaux.

« Cet arc de triomphe n'a qu'une seule arche ; les proportions en sont grandes et nobles ; une corniche termine les deux pilastres à la naissance du grand arc. Dans l'entablement supérieur, la frise est ornée de guirlandes. Le spectateur apprécie difficilement la majesté et l'élégance de cet édifice, à cause des vieilles maisons qui y sont adossées, et de l'élévation du terrain qui en cache presque un tiers.

« Une inscription très-bien conservée est placée sous la

voûte, à la droite et dans la direction de la sculpture : on la lit avec facilité, à cause de l'encombrement qui la rapproche de l'œil [1] ; la voici, fidèlement copiée :

ΠΟΛΕΙΤΑΡΧΟΥΕΤΩΝ. ΣΩΣΙΠΑΤΡΟΥ. ΤΟΥΚΑ-
ΠΑΤΡΑΣΚΑΙΛΟΥΚΙΟΥ. ΠΟΝΤΙΟΥΣΕΚΟΥΝΔΟ-
ΥΙΟΥΑΥΛΟΥΑΟΥΙΟΥΣΑΒΕΙΝΟΥΔΗΜΗΤΡΟΥΤ-
ΦΑΥΣΤΟΥ· ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. ΤΟΥΝΕΙΚΟΗΟΛΕΟΣΖΟ-
ΤΟΥΠΑΡΜΕΝΙΩΝΟΣΤΟΥΚΑΙΜΕΝΙΣΚΟΥΓΑΙΟΥΑΓΙΛΛΗΙΟ-
ΠΟΤΙΤΟΥΤΑΜΙΟΥΤΗΣΠΟΛΕΟΣΤΑΥΡΟΥΤΟΥΑΜΜΙΑΣ
ΤΟΥΚΑΙΡΗΓΛΟΥΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΥΝΤΟΣΤΑΥΡΟΥΤΟΥΤΑΥΡΟΥ-
ΤΟΥΚΑΙΡΗΓΛΟΥ.

« On voit que cette inscription ne renferme que des noms, et n'explique ni l'époque ni le motif de la construction du monument; mais la représentation des deux consuls et le bon goût des ornements m'ont paru suffisants pour mettre en évidence l'un et l'autre.

« La Macédoine étant devenue le théâtre d'une des batailles les plus importantes dont l'histoire nous ait transmis le souvenir, à cause de l'influence qu'elle exerça sur le sort de Rome, on ne peut douter que les Macédoniens, dans l'état de servitude où ils se trouvaient, n'aient célébré un événement si mémorable par de vives démonstrations de joie, et que les vainqueurs n'aient reçu dans la ville de Thessalonique, des témoignages de satisfaction publique. Nous devons croire aussi que les consuls firent un assez long séjour dans cette ville pour donner du repos à leurs troupes, et pour y régler leurs propres affaires et celles du pays. On ne peut douter non plus que le temps de ce séjour n'ait été marqué par des fêtes de tous genres, et par des monuments.

« L'arc de triomphe que nous examinons appartient évidemment au premier temps de l'Empire, et on ne saurait le rapporter à aucun événement de l'histoire romaine auquel il puisse mieux s'approprier qu'à la bataille de Philippi. Nous

1 Le terrain s'est exhaussé au-dessous de ce monument, comme dans toutes les parties basses des anciennes villes.

devons en inférer qu'Octave et Antoine, en agréant le triomphe de l'Ovation, qu'ils étaient maîtres d'ordonner, se passèrent de l'approbation du Sénat, et que cette cérémonie eut lieu à Salonique. Ils savaient que dans les guerres civiles, temps de deuil pour les Romains, tout triomphe était interdit : mais, devenus les arbitres de Rome et du Monde, ils souffrirent que les Thessaloniciens leur fissent une réception triomphale, d'autant plus propre à les flatter qu'elle était irrégulière. De leur côté, les magistrats grecs, qui souhaitaient de s'attirer des bienfaits par cette démonstration solennelle de leur dévouement, n'en laissèrent pas échapper l'occasion. »

(COUSINÉRY, *Voyage dans la Macédoine*, contenant des recherches sur l'histoire, la géographie et les antiquités de ce pays, tom. I.)

(VI).—INTRODUCTION, pag. LXI.

« La connexité des langues *japhétiques*, depuis les bords du Gange jusqu'à la *Terre de glace*, jusqu'à l'Islande, étant un fait connu, le mélange des mots dans l'albanais cesse d'être un phénomène purement local et spécial ; il trouve, en partie, son explication dans la ressemblance générale des *familles* de langues composant le *règne indo-gothique*. Ainsi, tel mot albanais peut être latin, sanskrit, germanique, sans, pour cela, être venu du dehors en Albanie.

« Quant au caractère propre de cette langue, plus d'un tiers des racines albanaises ne sont que des racines grecques réduites à leur état primitif, monosyllabique et barbare ; un autre tiers semble appartenir au latin, au sabin, au samnite, au celte italique, au germanique, au slavon, et, en général, aux langues européennes du centre et de l'occident. Toutefois, ces rapports sont-ils originaires et appartiennent-ils tous aux temps antiques ? Se rattachent-ils à l'époque où la plupart des familles européennes habitaient les hautes terres de la péninsule du mont Hœmus et du Pindus ? Dans quelques-uns, faut-il voir des vestiges de mélanges successifs, provenant entre autres des colonies militaires romaines ? Jusqu'à présent, on ne peut rien affirmer à cet égard. Quant au tiers restant, que nulle explication n'a encore éclairci, les langues anciennes de Thrace et

de l'Asie Mineure, si l'on en juge par les analogies de noms géographiques, semblent sa source la plus probable.

« La langue albanaise peut donc, avec toute probabilité, être considérée comme un anneau distinct, ancien, important de la grande chaîne des langues pélasgo-hellénique, du règne indo-gothique. »

(MALTE-BRUN, *Précis de la Géographie Universelle.*)

(VII).—INTRODUCTION, pag. LIX.

Un mot sur les noms divers de la nation albanaise. Selon Ibarthe, les Albanais s'appellent eux-mêmes *Arvenesce*[1]; *Skipitar*[2], selon Thunmann. De là une foule de conjectures ingénieuses, mais étrangères à l'objet de ce livre.

Quant au nom d'*Albanais*, quoique oublié, il n'en est pas moins authentique; c'est très-probablement une dénomination indigène et fort ancienne. *Arbenesce*, dont les historiens byzantins ont fait *Arvanitæ*, est-il une corruption d'*Albanitæ*? On l'a dit, sans le prouver complétement. Les Turks en ont fait *Arnaout*.

Les noms des tribus illyriennes semblent également, à Maltebrun, provenir de la langue albanaise. Dans les *Parthini* ou *Parthyeni* de l'Illyrie, il ne voit que les peuples *blancs* (*Ibarthe*), et nullement des Parthes. Les *Dassarètes* sont les tribus *isolées*, et les *Dalmates* ou *Delmates* les jeunes gens.

« En général, les noms des peuplades et des villes offrent
« un sens en albanais. Le port *Eled* ou *Elet*, des Scylax, n'est
« que le port Elœa des autres écrivains, avec la terminaison du
« génitif albanais. Si tant de dénominations géographiques
« s'expliquent naturellement par la langue parlée encore dans
« l'ancienne Illyrie, pourquoi irait-on chercher l'origine de
« cette langue dans le Caucase? Cherchons d'abord à mettre
« ces importantes indications en rapport avec celles que les
« restes de la langue macédonienne nous fournissent; et pour
« savoir ce que c'était que les *Mœdi*, les *Lydi*, les *Pelasgki*,
« les *Phryghes* ou *Vrighes*, et d'autres peuples européens au
« nord de la Grèce, portons, avant tout, nos recherches sur

[1] Au singulier.
[2] *Idem.*

« la topographie des pays connus par les Grecs; peut-être ob- « tiendrons-nous des résultats plus grands et plus sûrs qu'en « ayant recours à des pays au delà de l'Euphrate.

« Le tiers inconnu de la langue albanaise nous paraît devoir « être l'ancien illyrien. Aussi doit-on se garder de pousser « nos indications trop au delà des limites de l'Illyrie. »

MALTE-BRUN, *Précis de la Géographie Universelle.*)

(VIII).—LIVRE I, pag. 47.

« La Taulantie, plus que les autres parties de la Grèce, a « éprouvé le fléau de toutes les guerres qui précédèrent l'éta- « blissement et la chute de l'Empire d'Orient. Ses villes avaient « été plusieurs fois détruites et relevées, lorsque Justinien, « touché des malheurs d'une province dans laquelle il était « né, ordonna de rebâtir Trana ou Tyranna, Avlone et Mou- « seïon, maintenant appelée Moschopolis, ou *Ville des Mosches*, « peuplade pélasgique qu'on croit avoir donné son nom au « Musaché. L'Empereur fit en même temps fortifier le défilé « des Portes Candaviennes, et bâtir des postes militaires, pour « arrêter les incursions des barbares, qui se répandaient dans « les provinces de l'Empire, dont ils traînaient les habitants en « esclavage, jusqu'au delà du Danube. Mais ces châteaux, « comme la multiplicité des lois de Justinien [1], ne pouvaient « plus soutenir un colosse frappé de vétusté, dont les pieds re- « posaient sur un sol volcanique. Les Scytho-Slaves, les Tri- « balles, avaient renversé ses Tétrapyrges, lorsque d'autres « peuples du nord, enfants de la Scandinavie, les Normands, « parurent à leur tour dans l'Illyrie. Vainqueurs des Sarra- « sins aux champs de Syracuse, vainqueurs des Grecs, sujets « de la nouvelle Rome, aux plaines de Dyrrachium, lieux té- « moins des combats de César et de Pompée, les soldats de « Roger, poussés par l'instinct de la gloire, venaient s'établir « dans les plaines de l'Apsus pour y attendre les Turks, qui se « préparaient à entrer sur la scène de l'Europe. Mais le sort « de la Grèce était arrêté dans les immuables décrets de la

[1] *Corruptissimæ Reipublicæ, plurimæ leges.* (TACIT.)

« Providence, et ni les descendants des Normands, ni les efforts « de Scanderbeg, qui suspendit un moment le cours de la « fortune d'Amurat, ne purent sauver l'Illyrie macédonienne, « que ses successeurs accablèrent du poids de leurs armes. « Rangée depuis ce temps sous le joug des Turks, orgueilleuse « de ses fers, l'Albanie, dont une partie des habitants em- « brassa la religion du vainqueur, a oublié sa gloire antique « pour s'attacher aux Sulthans, dont ses guerriers sont les « meilleurs soldats et les sujets les plus inaccessibles aux sug- « gestions étrangères [1]. »

(POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, tom. Ier.)

(IX).—LIVRE II, pag. 68.

CAPUT. XII.

Bellum Parthicum.

«Dum Gallos, per Cæsarem, in Septentrione debellat, interim ad Orientem grave vulnus a Parthis Populus Romanus accepit. Nec de fortuna queri possumus : caret eo solatio clades. Adversis et diis et hominibus, cupiditas consulis Crassi, dum parthico inhiat auro, undecim strage legionum, et ipsius capite multata est : et tribunus plebis Metellus exeuntem ducem hostilibus diris devoverat : et quum Zeugma transisset exercitus, rapta subitis signa turbinibus hausit Euphrates; et quum apud Nicephorium castra posuisset, missi ab Orode rege legati denuntiavere, percussorum cum Pompeio fæderum Syllæque meminisset. Regiis inhians ille thesauris, nihil, ne imaginario quidem jure, sed Seleuciæ se responsurum esse, respondit. Itaque dii fœderum ultores, nec insidiis, nec virtuti hostium defuerunt.

«Jam primum, qui solus et subvehere commeatus, et munire poterat à tergo, relictus Euphrates; tum simulato transfugæ cuidam Mazaræ Syro creditur, dum in median camporum vastita-

1 « L'Albanie et la Bosnie sont, à juste titre, les deux provinces « regardées comme les boulevards de l'Empire Ottoman, à cause de « l'esprit belliqueux de leurs habitants, auxquels un fanatisme « aveugle tient lieu de patriotisme et d'honneur. »

tem, eodem duce, ductus exercitus undique hosti exponeretur.

« Itaque vixdum venerat Carras, quum undique præfecti regis, Sillaces et Surenas ostendere signa auro sericisque vexillis vibrantia. Tum, sine mora, circumfusi undique equitatus in modum grandinis atque nimborum densa pariter tela fuderunt. Sic miserabili strage deletus exercitus. Ipse in colloquium sollicitatus, signo dato, vivus in hostium manus incidisset, nisi tribunis reluctantibus, fugam ducis barbari ferro occupassent. Sic quoque relatum caput ludibrio hosti fuit. Filium ducis, pene in conspectu patris, eisdem telis operuere.

« Reliquiæ infelicis exercitus, quo quemque rapuit fuga, in Armeniam, Ciliciam, Syriamque distractæ, vix nuntium cladis retulerunt. Caput ejus recisum cum dexterâ manu, ad regem reportatum, ludibrio fuit, nec indigno. Aurum enim liquidum in rictum oris infusum est : ut, cujus animus arserat auri cupiditate, ejus etiam mortuum et exsangue corpus auro ureretur. »

CHAPITRE XII.

Guerre des Parthes.

Tandis que le Peuple Romain terrasse, au Septentrion, les Gaulois par le bras de César, dans l'Orient, les Parthes lui font une profonde blessure ; et nous ne pouvons nous plaindre de la Fortune : cette consolation est refusée à notre désastre. Les dieux et les hommes s'élevaient contre cette guerre, et bientôt l'aveugle cupidité du consul Crassus, qui dévore d'avance tout l'or des Parthes, est punie par le massacre de onze légions, et par la mort même de l'insensé. Vainement le tribun du peuple, Métellus, l'avait dévoué, sortant de Rome, aux divinités ennemies ; vainement, quand l'armée eut traversé Zeugma[1], nos enseignes, tout à coup enlevées par de rapides tourbillons, furent englouties dans l'Euphrate ; vainement, lorqu'il était campé à Nicéphorium[2], des ambassadeurs du roi Orodes vinrent lui

[1] Cette ville, comme son nom l'indique (Ζεῦγμα), servait de passage sur l'Euphrate.

[2] « Dans une situation avantageuse, près de l'entrée du Bilicha,
« dans l'Euphrate, *Nicéphorium* était une place dont Alexandre avait
« ordonné la construction.
« *Séleucus Callinicus*, le quatrième dans la succession des rois

rappeler les traités conclus avec Pompée et Sylla; affamé des trésors de ce prince, il n'allégua pas même un droit imaginaire, et dit seulement qu'il leur répondrait à Séleucie : les dieux vengeurs des traités secondèrent les embûches et le courage de l'ennemi.

D'abord Crassus éloigne imprudemment l'armée des bords de l'Euphrate, qui seul pouvait transporter nos vivres et nous assurer une retraite. Bientôt, plus imprudent encore, il s'abandonne aux conseils d'un certain Mazara, Syrien et transfuge simulé, qui conduit nos troupes au milieu de plaines immenses, et les livre, sans défense, aux attaques de l'ennemi.

A peine Crassus est-il arrivé à Carres[1], que, de tous côtés, Sillace et Suréna, lieutenants du Roi, déploient leurs étendards éclatants d'or et de soie. Au même instant, leur cavalerie, enveloppant les Romains, les accable d'une grêle de traits. Ainsi fut écrasée cette malheureuse armée. Crassus lui-même, attiré à une conférence, serait tombé vivant entre les mains de l'ennemi, à un signal convenu, sans la résistance des tribuns : alors les barbares prévinrent sa fuite en le tuant, et lui coupèrent la tête; elle servit de jouet à leur insolente brutalité. Le fils du général fut percé des mêmes traits, presque sous les yeux de son père.

Fuyant au hasard, les tristes débris de nos légions se dispersèrent en Arménie, en Cilicie et en Syrie; à peine revint-il à Rome un soldat pour annoncer la déroute. La tête de Crassus, portée au Roi avec sa main droite, devint l'objet

« de Syrie, ayant fortifié la même place, ou quelque nouveau lieu
« adjacent, lui donna le nom de *Callinicum*. Dans le v[e] siècle,
« l'empereur Léon de Thrace lui fit porter le nom de *Léontopolis*.
« C'est dans la géographie orientale une position de lieu considé-
« rable, sous le nom de *Racea*, et distingué en trois quartiers diffé-
« rents, dans le principal desquels le kalife *Haroun-Al-Raschid* fit
« élever un château dont il aimait le séjour.» (Danv., p. 141.)

[1] Aujourd'hui *Kara* ou *Harran*, ville ruinée de Mésopotamie.

[Je demande pardon au lecteur de citer ici ma propre traduction, publiée en 1826.

Puisse une seconde édition, que je prépare depuis longtemps, et dont j'ai eu l'honneur d'entretenir, à Rome, en 1851, le célèbre et à jamais regrettable cardinal Maï, obtenir la bienveillance du public savant !]

d'une sanglante, mais trop juste ironie : on lui versa de l'or fondu dans la bouche, afin que ce métal consumât les restes inanimés de l'homme cupide dont il avait toujours embrâsé l'âme.

(X).—Livre II, pag. 69.

« Si, comme l'a dit un écrivain, ces côtes escarpées, ces « scogli de la Dalmatie, habités par une population à part, « entre de grands Etats, ressemblent à une Suisse maritime, Ra- « guse m'apparaît dans cette Suisse comme une autre Genève, « grave, prudente, honnête, instruite, mais une Genève catho- « lique, qui garda constamment le dogme de ses pères, et tint « ses portes fermées contre les réformateurs, avec autant de « soin que contre les Turks, ses redoutables voisins.

« La Providence qui, dans ses mystérieux desseins, fait tour « à tour monter et décliner les peuples, a jeté celui-ci, du haut « de sa virile indépendance, dans la plus humble situation. « Mais, s'il est des nations qui, par leurs égarements, prépa- « rent elles-mêmes leur ruine et justifient leur infortune, la « République de Raguse est, dans ces annales humaines, une « exception. Elle ne mérita sa chute par aucune folie, elle « fut la victime de deux catastrophes que sa perspicacité ne « pouvait prévoir, que sa raison ne pouvait empêcher.

« Pas un État ne présente, dans une continuité de douze « siècles, une histoire plus régulière que celle-ci, plus pure « de tout désordre, et rehaussée par plus de nobles actions. « J'essayerai d'en faire ressortir les premières phases, et je re- « monte à son origine. »

(Marmier, *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, tom. II.)

Raguse, jadis soumise aux Serviens, puis libre sous la protection ou l'alliance de Venise et des Hongrois, était gouvernée par quarante-cinq sénateurs choisis parmi la noblesse, et par les sept membres du Petit Conseil exécutif, que présidait un Recteur annuel. Après la bataille de Warna, elle se résigna à payer un tribut de mille ducats à la Porte, à la condition

qu'elle conserverait son indépendance. Ainsi continua de subsister cette république qui, la première, donna asile aux fugitifs de Constantinople, et livra à l'impression la première tragédie régulière, ainsi que le premier livre de commerce [1].

(César Cantu, *Histoire universelle*, tom. XII.)

(XI).—Livre IV, pag. 135.

Issu de l'illustre famille qui avait donné plusieurs empereur à Constantinople, Michel Ducas assista à la chute de l'Empire, et écrivit l'histoire de sa décadence. Etant à Ephèse, lors de la prise de Constantinople, il se réfugia dans l'île de Lesbos. Tomba-t-il au pouvoir des Turks quand ils s'emparèrent de cette île en 1462? ou put-il s'associer à cette docte émigration qui remercia l'Italie de sa touchante hospitalité en l'initiant aux beautés d'une littérature nouvelle par son antiquité même? La biographie ne peut ici rien affirmer.

Commençant son récit au règne de Jean Cantacuzène, Ducas s'arrêta après la grande catastrophe, comme pour finir avec sa patrie.

Un court précis chronologique, depuis la naissance du Monde jusqu'à la mort d'Andronic le Jeune, en 1341, précède l'histoire même.

(XII).—Livre IV, pag. 172.

Georges Phranzès, né à Constantinople, en 1402, entra, à seize ans, comme chambellan, au service de l'empereur Manuel. Il accompagna, en 1423, Lucas Notaras et Melanchrenos Manuel, que l'Impératrice-Mère envoya en ambassade à la Sulthane. En mourant, l'empereur Emmanuel le recommanda à son fils Joannes, qui lui-même le céda à son frère Constantin.

[1] La tragédie, par Menze, fut imprimée à Venise, en 1500; l'autre livre, par Gotugli, fut aussi imprimé à Venise.

Celui-ci l'envoya, en 1428, comme commissaire à Glarenza et autres villes, pour en prendre possession en son nom. Lorsque Constantin bloqua Patras, Phranzès fut fait prisonnier. Dans le compte qu'il rend de sa première ambassade avec Marc Paléologue auprès du Sulthan, il raconte comment, après avoir enivré les deux ambassadeurs turks (de Murad et de Thourakhan), il parvint à s'emparer des lettres que les Catalans écrivaient au Sulthan. Fait prisonnier par les Catalans, et racheté pour cinq mille ducats, Phranzès fut, en 1435, envoyé à Thèbes et à Athènes, muni d'une bulle d'argent et à la tête de quelques troupes, pour en prendre possession. Mais Thèbes étant alors bloquée par Thourakhan, il ne put y entrer. En 1434, on le chargea d'un double message pour l'Empereur et pour le Sulthan. Pour la troisième fois, il alla, en 1434, à la cour de Murad, chargé de faire valoir les droits de Théodore au trône de Byzance, et pour la quatrième, fois en 1441, lorsque Démétrius revendiqua ces mêmes droits. L'année suivante, Constantin lui confia l'administration de Selymbria, que l'Empereur lui avait cédée.

Trois ans plus tard, lorsque Théodore devint maître de cette ville, Phranzès passa dans le Péloponèse chargé d'une mission qu'il ne put remplir, le Sulthan, depuis la bataille de Warna, ayant rompu toutes relations avec les Grecs. Après avoir administré pendant quelque temps Sparte, il se rendit de nouveau, en 1446, à Constantinople, de là à Trébizonde; en 1449, il fut envoyé, pour la cinquième fois, à la cour de Murad III. Lors de la prise de Constantinople, Phranzès parvint à se sauver à Sparte; mais sa femme et ses enfants furent emmenés en esclavage, et échurent en partage au grand écuyer du Sulthan. En 1456, après la mort de sa fille, Damar, dans le séraï du Sulthan, Phranzès se rendit, comme ambassadeur du despote Thomas, à Venise, où le doge François Foscari le reçut avec les plus grands honneurs (IV, 14). Enfin, lorsque Thomas se fut réfugié à Rome, en laissant sa femme et ses enfants à Corfou, Phranzès se retira dans le monastère de Saint-Elie, et prit ensuite les habits sacerdotaux dans le couvent de Tarchaniotès. C'est là qu'il écrivit l'histoire de son époque jusqu'à l'année 1477, la soixante-quinzième de son âge.

(XIII).—Livre IV, pag. 181.

ORDRE CHRONOLOGIQUE DES VINGT-NEUF SIÉGES DE CONSTANTINOPLE.

1. En 477 avant J. C., par Pausanias, après la bataille de Platée.

2. En 410, par Alcibiade, au commencement du vᵉ siècle.

3. En 347, par Léon, général de Philippe de Macédoine, vers la moitié du ivᵉ siècle.

4. En 197 après J. C., sous l'empereur Septime Sévère, vers la fin du iiᵉ siècle.

5. En 313, par César Maximius.

6. En 315, par Constantin le *Grand.*

7. En 616, par Khosroës de Perse (Theophanes, *anno* vi *Heraclii*).

8. En 626, par le Chakhan des Awares (Niceph., *Const.*, *anno* xvi *Heraclii*).

9. En 654, par les Arabes, sous les ordres de Moawia, général d'Ali, dans la treizième année du règne de Constance III, c'est-à-dire en l'année de l'hégire 34.

10. En 667, par Yezid, fils de Moawia, dans la seizième année du règne de Constance III, année de l'hégire 47.

11. En 672, par Sofian-ben-Aouf, général de Moawia, année de l'hégire 52.

12. En 715, par Moslema et Omar Abdol-Aziz, fils du khalife Merwan, sous le règne de l'empereur Anhémius, année de l'hégire 97.

13. En 739, par Suleïman, fils du khalife Abdolmelek, année de l'hégire 122.

14. En 764, par Paganos, kral des Bulgares, dans la vingt-troisième année du règne de Constantin V.

15. En 780, par Haroun-al-Raschid, dans la cinquième année du règne de Léon IV, année de l'hégire 164 (*Elmacinus*).

16. En 798, par Abdolmelek, général d'Haroun-al-Raschid, dans la deuxième année du règne d'Irène.

17. En 811, par Krumus, despote des Slaves (Inc., *Historia de Leone*).

18. En 820, par le Slave Thomas, dans la première année de Michel le *Bègue* (*Cont. Theophan.*).

19. En 866, par les Russes, sous le commandement d'Ascold et Dir (KARAMSIN, *Histoire de Russie*, t. Ier, p. 95).

20. En 914, par Siméon, kral des Bulgares, dans la troisième année du règne de Constantin Porphyrogénète (*Siméon Log. Cedren. Leo Grammat.*).

21. En 1048, par Thornicius le *Rebelle*, dans la septième année du règne de Michel Monomaque (*Cedrenus in Monomacho*).

22. En 1081, par Alexis Comnène (Alexas, II, 64).

23. En 1204, par les Croisés, le 12 avril (Nicetas Joel Villehardouin).

24. En 1261, par Michel Paléologue, le 25 juillet (Pachymères, II, 31).

25. En 1396, par Baïezid-Yldirim, pour la première fois.

26. En 1402, par le même, pour la seconde fois.

27. En 1414, par Mousa, son fils.

28. En 1422, par Murad II, fils de Muhammed Ier.

29. En 1453, par Muhammed II, le 29 mai.

L'incursion des Russes, sous Igor, en 941, qu'Elmakin place en 940, et dont il fait un siége, n'est pas considérée comme tel par Karamsin lui-même.

(HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. II.)

(XIV).—LIVRE IV, pag. 188.

Si l'on en croit Théophane, Paul Diacre, Constantin Porphyrogénète, Cédrène et Zonaras, c'est Callinicus, architecte d'Héliopolis (Héliopolis de Syrie ou d'Égypte? ils ne sont pas d'accord), qui, vers la cinquième année du règne de Constantin III, pendant le siége de Constantinople par les Arabes, vint révéler le feu grégeois aux Grecs.

Telle était l'importance attachée à ce procédé, qu'au x° siécle, Constantin Porphyrogénète, dans le *Traité de l'Administration de l'Empire*, met la recette de sa composition au rang des secrets d'Etat.

Il y avait trois sortes de feux grégeois : les projectiles de l'artillerie moderne qui s'en rapprochent le plus sont : 1° la fusée volante ; 2° la fusée ordinaire ; 3° les pots-à-feu.

Au reste, les vers suivants de Claudien démontrent que les Romains connaissaient une poudre d'artifice :

Mobile ponderibus descendat pegma reductis,
Inque chori speciem spargentes ardua flammas
Scena rotet; varios effingat mulciber orbes
Per tabulas impune vagus, pictæque citato
Ludent igne trabes, et non permissa morari
Fida per innocuas errent incendia turres.

(*De Fl. Mallii Theodori consulatu.*)

Sous ce titre : *Recherches sur le Feu Grégeois, et sur l'introduction de la Poudre à Canon en Europe*, M. Ludovic Lalanne, ancien élève de l'Ecole des Chartes, a publié un remarquable travail.

Le caractère particulier de ce siége, c'est la réunion de l'*Artillerie ancienne* et de l'*artillerie moderne*. Les bouches à feu étaient entremêlées de machines lançant des pierres et des dards ; le boulet et le bélier battaient les mêmes murailles.

(XV.)—Livre IV, pag. 189.

Phranzès fait jurer Muhammed par les *trente-sept mille* prophètes ; mais le nombre canonique de prophètes, par lequel le Sulthan jure dans les traités, est de *cent vingt-quatre mille*.

(XVI).—Livre IV, pag. 189.

On n'avait pas encore songé à remplir de poudre ces passages souterrains, et à faire ainsi sauter, comme par des tremblements de terre, tours et villes entières. C'est dans un manuscrit de Georges de Sienne que la théorie des mines d'artifice fut exposée pour la première fois, en 1460.

(XVII).—Livre IV, pag. 215.

« SAINTE-SOPHIE.—LES MOSQUÉES.

«Il serait dangereux, pour un giaour, de pénétrer dans les mosquées pendant le ramadan, même avec un firman et sous la protection des cawas; les prédications des imans excitent, chez les fidèles, un redoublement de ferveur et de fanatisme; l'exaltation du jeûne échauffe les cervelles vides, et la tolérance habituelle, amenée par les progrès de la civilisation, pourrait facilement s'oublier dans ces moments-là. J'attendis donc après le Beïram pour faire cette visite obligatoire.

«On commence ordinairement la tournée par Sainte-Sophie, le monument le plus ancien et le plus considérable de Constantinople, qui, avant d'être une mosquée, a été une église chrétienne dédiée, non à une sainte, comme son nom pourrait le faire croire, mais à la Sagesse Divine « Agia Sophia, » personnifiée par les Grecs, et, selon eux, mère des trois vertus théologales.

« Quand on la regarde, de la place qui s'étend devant Baba-Hummayoun (Porte Auguste), le dos appuyé aux délicates ciselures et aux inscriptions sculptées de la fontaine d'Achmet III, Sainte-Sophie présente un amas incohérent de constructions difformes. Le plan primitif a disparu sous une agrégation de bâtisses après coup qui oblitèrent les lignes générales et les empêchent d'être aisément discernées. — Entre les contre-forts élevés par Amurat III pour soutenir les murailles ébranlées aux secousses des tremblements de terre, se sont accrochés, comme des agarics dans les nervures d'un chêne, des tombeaux, des écoles, des bains, des boutiques, des échoppes.

« Au-dessus de ce tumulte s'élève, entre quatre minarets

assez lourds, la grande coupole appuyée sur des murs aux assises alternativement blanches et roses, et entourée, comme d'une tiare, d'un cercle de fenêtres treillissées à jour; les minarets n'ont pas l'élégante sveltesse des minarets arabes; la coupole s'épate pesamment sur ce tas de masures désordonnées, et le voyageur, dont l'imagination avait involontairement travaillé à ce nom magique de Sainte-Sophie, qui fait penser au temple d'Ephèse et à celui de Salomon, éprouve une déception qui, heureusement, ne se continue pas quand il a pénétré dans l'intérieur. On doit dire, à l'excuse des Turks, que la plupart des monuments chrétiens sont aussi misérablement obstrués, et que telle cathédrale célèbre et merveilleuse a ses flancs tout rugueux d'excroissances de plâtre et de bouts de planches, et que ses flèches ouvrées en dentelle jaillissent, la plupart du temps, d'un chaos immonde de baraques.

« Pour arriver à la porte de la mosquée, on suit une espèce de ruelle bordée de sycomores et de turbés, dont les pierres peintes et dorées reluisent vaguement à travers les grilles, et l'on se trouve bientôt, après quelques détours, en face d'une porte de bronze dont un des battants garde encore l'empreinte d'une croix grecque. Cette porte latérale donne accès dans un vestibule percé de neuf portes. On échange ses chaussures contre des pantoufles qu'il faut avoir soin de faire apporter par son drogman, car pénétrer avec des bottes dans une mosquée serait une inconvenance aussi grave que de garder son chapeau dans une église catholique, et qui pourrait avoir des suites beaucoup plus fâcheuses.

«Au premier pas que je fis, j'éprouvai un mirage singulier, et il me sembla que j'étais à Venise, débouchant de la piazza sous la nef de Saint-Marc. Seulement, les lignes s'étaient démesurément agrandies et tout avait pris des dimensions colossales; les colonnes surgissaient immenses du pavé recouvert de nattes; l'arc de la coupole s'évasait comme la sphère des cieux : les pendentifs, dans lesquels les quatre fleuves sacrés épanchent leurs flots de mosaïque, décrivaient des courbes géantes, les tribunes s'étaient élargies de manière à contenir un peuple : Saint-Marc, c'est Sainte-Sophie en miniature, une réduction sur l'échelle d'un pouce pour pied de la basilique de Justinien. Rien d'étonnant à cela, d'ailleurs; Venise, qu'une mer étroite sépare à peine de la Grèce, vécut toujours dans la familiarité

de l'Orient, et ses architectes ont dû chercher à reproduire le type de l'église qui passait pour la plus belle et la plus riche de la chrétienté. Saint-Marc a été commencé vers le x[e] siècle, et ses constructeurs avaient pu voir Sainte-Sophie dans toute son intégrité et sa splendeur, bien avant qu'elle eût été profanée par Mahomet II, événement qui, du reste, n'arriva qu'en 1453.

« La Sainte-Sophie actuelle fut élevée sur les cendres du temple consacré à la Sagesse Divine par Constantin le Grand, et consumé dans un incendie à la suite des troubles entre les factions des Verts et des Bleus; son antiquité a pour fondement une antiquité plus profonde encore. Anthémius de Tralles et Isidore de Milet en tracèrent les plans, en dirigèrent la construction. Pour enrichir la nouvelle église, on dépouilla les vieux temples païens, et l'on fit supporter la coupole du Christ aux colonnes du temple de la Diane d'Ephèse, noires encore de la torche d'Erostrate, et aux piliers du temple du Soleil, à Palmyre, tout dorés des rayons de leur astre. On prit, aux ruines de Pergame, deux urnes énormes de porphyre dont les eaux lustrales devinrent les eaux du baptême, puis celles des ablutions; on tapissa les murs de mosaïques d'or et de pierres précieuses, et, lorsque tout fut fini, Justinien put s'écrier, dans son ravissement : « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'achever « un si grand ouvrage; ô Salomon, je t'ai vaincu. »

« Quoique l'islamisme, ennemi des arts plastiques, l'ait dépouillée d'une grande partie de ses ornements, Sainte-Sophie est encore un magnifique temple. Les mosaïques à fond d'or, représentant des sujets bibliques, comme celles de Saint-Marc, ont disparu sous une couche de badigeon. On n'a conservé que les quatre gigantesques Chérubins des pendentifs, dont les six ailes multicolores palpitent à travers le scintillement des cubes de cristal doré; encore a-t-on caché les têtes qui forment le centre de ce tourbillon de plumes sous une large rosace d'or, la reproduction du visage humain étant en horreur aux Musulmans. Au fond du sanctuaire, sous la voûte du cul-de-four qui le termine, on aperçoit confusément les lignes d'une figure colossale que la couche de chaux n'a pu cacher tout à fait : c'est celle de la patronne de l'église, l'image de la Sagesse Divine, ou plus exactement de la Sainte-Sagesse, *Agia Sophia*, sous ce voile à demi transparent, assiste impassible aux cérémonies d'un culte étranger.

« Les statues ont été enlevées. — L'autel, fait d'un métal inconnu, résultant, comme l'airain de Corinthe, d'or, d'argent, de bronze, de fer et de pierres précieuses en fusion, est remplacé par une dalle de marbre rouge, indiquant la direction de la Mecque. Au-dessus pend un vieux tapis tout usé, guenille poussiéreuse qui a pour les Turks ce mérite d'être un des quatre tapis sur lesquels Mahomet s'agenouillait pour faire sa prière.

« D'immenses disques verts, donnés par différents Sulthans, sont appendus aux murailles et font reluire des surates du Koran ou des maximes pieuses écrites en énormes lettres d'or. —Un cartouche de porphyre contient les noms d'Allah, de Mahomet et des quatre premiers califes, Abu-Bekr, Omar, Osman et Ali. La chaire (nimbar) où le khetib se place pour réciter le Koran, est adossée à un des piliers qui supportent l'abside. On y parvient par un èscalier assez roide, côtoyé de deux balustrades découpées à jour et d'un travail aussi précieux que celui de la plus fine guipure. Le khetib n'y monte que le livre de la loi d'une main et le sabre de l'autre, comme dans une mosquée conquise.

« Des cordons, où pendent des houppes de soie et des œufs d'autruche, descendent des voûtes jusqu'à dix ou douze pieds du sol, soutenant des cercles de fil de fer, garnis de veilleuses, de manière à former lustre. Des pupitres croisés en X, pareils à ceux dont nous nous servons pour feuilleter les recueils de gravures, sont dispersés çà et là et soutiennent les manuscrits du Koran; plusieurs sont ornés d'élégantes nielles et de délicates incrustations de nacre, de cuivre et de burgau.—Des nattes de jonc l'été, des tapis l'hiver, recouvrent le pavé formé de dalles de marbre, dont les veines, ajustées avec art, semblent couler, comme trois fleuves aux ondes figées, à travers l'édifice.—Ces nattes présentent une particularité singulière : elles sont posées obliquement et contrarient les lignes architecturales; —c'est comme un plancher posé de travers et ne cadrant pas avec les murailles qui le bordent. Cette bizarrerie s'explique: Sainte-Sophie n'était pas destinée à devenir une mosquée, et par conséquent n'est pas régulièrement orientée vers la Mecque.

« On le voit, les mosquées ressemblent assez, à l'intérieur, aux églises protestantes. L'art ne peut y déployer ses pompes et ses magnificences.—Des inscriptions pieuses, une chaire, des pupitres, des nattes pour s'agenouiller,—voilà tout l'orne-

ment permis.—L'idée seule de Dieu doit remplir son temple, et elle est assez grande pour cela.—Cependant, je l'avoue, le luxe artiste du catholicisme me paraît préférable, et le danger allégué d'idolâtrie n'est à craindre que pour des peuples barbares, incapables de séparer la forme du fond, l'image de la pensée.

« La coupole principale, un peu écrasée dans sa courbe, est entourée de plusieurs demi-dômes comme celle de Saint-Marc, à Venise; elle est d'une hauteur immense et devait étinceler, comme un ciel d'or et de mosaïque, avant que la chaux musulmane eût éteint ces splendeurs. Telle qu'elle est, elle m'a produit une impression plus vive que celle du dôme de Saint-Pierre; l'architecture byzantine est à coup sûr la forme nécessaire du catholicisme. L'architecture gothique même, quelle que soit sa valeur religieuse, ne s'y approprie pas si exactement. Malgré ses dégradations de toute sorte, Sainte-Sophie l'emporte encore sur toutes les églises chrétiennes que j'ai vues, et j'en ai visité beaucoup.—Rien n'égale la majesté de ces dômes, de ces tribunes portant sur des colonnes de jaspe, de porphyre, de vert antique aux chapiteaux d'un corinthien bizarre, où des animaux, des chimères, des croix s'élancent aux feuillages. Le grand art de la Grèce, dégénéré, il est vrai, s'y fait encore sentir; on comprend que lorsque le Christ est entré dans ce temple, Jupiter venait d'en sortir.

« Il y a quelques années, Sainte-Sophie menaçait ruine; les murailles faisaient ventre, des fissures lézardaient les dômes, le pavé ondulait, les colonnes, lasses de rester debout depuis si longtemps, chancelaient comme des hommes ivres; rien n'était d'aplomb, tout l'édifice penchait visiblement à droite; malgré les contre-forts d'Amurat, l'église-mosquée, tassée par les siècles, secouée par les tremblements de terre, semblait près de s'affaisser sur elle-même. Un architecte tessinois très-habile, M. Fossati, accepta la tâche difficile de redresser et de raffermir l'antique monument, qu'il reprit en sous-œuvre, portion par portion, avec une prudence et une activité infatigables. Des bracelets d'airain cerclèrent les colonnes fendues, des armatures de fer maintinrent les arcades qui s'effondraient, des substructions solidifièrent les pans de murs fatigués; les fentes par où s'infiltrait l'eau des pluies furent bouchées, toutes les pierres effritées cédèrent la place à des pierres

neuves ; des masses de maçonnerie, adroitement dissimulées, allégèrent du poids de la coupole les piliers incapables de la soutenir, et, grâce à cette heureuse et complète restauration, Sainte-Sophie put se promettre encore quelques centaines d'années d'existence.

« Pendant les travaux, M. Fossati a eu la curiositéde débarbouiller les mosaïques primitives de la couche de chaux qui les empâte, et, avant de les recouvrir, il les a copiées avec un soin pieux : il devrait bien faire graver et publier ces dessins, d'un si haut intérêt pour l'art, et qu'une occasion unique lui a permis de contempler.

«Ces mosaïques sont celles de la coupole et des demi-dômes. Les autres, qui garnissaient les parois inférieures, sont dégradées et peuvent être considérées comme perdues. Les mollah déracinent chaque jour avec leurs couteaux les petits cubes de cristal revêtus d'une feuille d'or, et les vendent aux étrangers. J'en possède moi-même une demi-douzaine de morceaux détachés en ma présence ; quoique je ne sois pas de ces touristes qui cassent le nez des statues pour emporter un souvenir des monuments qu'ils visitent, je ne crus pas devoir tromper l'espoir d'un léger bacchich que caressait l'honnête osmanli.

« Du haut de ces tribunes, où l'on parvient par des rampes à pentes douces comme celles qui serpentent dans l'intérieur de la Giralda et du Campanile, on embrasse admirablement l'ensemble de la mosquée. — En ce moment, quelques fidèles accroupis sur les nattes faisaient dévotement leurs prosternations. Deux ou trois femmes, enveloppées de leurs féredgès, se tenaient près d'une porte, et, la tête appuyée sur la base d'une colonne ; un hammal dormait de tout son cœur ; un jour doux et tendre tombait des fenêtres élevées, et je voyais dans l'hémicycle, en face du nimbar, briller les grillages d'or de la tribune réservée au Sulthan.

« Des espèces de plates-formes soutenues par des colonnes de marbre précieux, garnies de garde-fous découpés à jour, et faisant saillie sur les lignes générales, s'avancent à chaque point d'intersection des nefs. Dans les chapelles des bas-côtés, inutiles au culte musulman, s'entassent des malles, des coffres et des paquets de toutes formes ; car les mosquées, en Orient, servent de lieu de dépôt ; ceux qui voyagent, ou qui craignent d'être volés chez eux, y mettent leurs richesses sous la garde de Dieu,

et il n'y a pas d'exemple qu'un aspre ou un para ait été détourné; le vol se compliquerait alors du sacrilége; la poussière se tamise sur des masses d'or et d'effets précieux à peine enveloppés d'une toile grossière ou d'un lambeau de vieux cuir; l'araignée, si chère aux Musulmans, pour avoir tissé sa toile à l'entrée de la grotte où s'était réfugié Mahomet, tend paisiblement ses fils sur des serrures que personne ne touche.

Autour de la mosquée se groupent des imarets (hospices), des médreçès (colléges), des bains, des cuisines pour les pauvres, car toute la vie musulmane gravite autour de la maison de Dieu; les gens sans asile y dorment sous les arcades, où jamais police ne les dérange; ils sont les hôtes d'Allah; les fidèles y prient, les femmes y rêvent, les malades s'y font porter pour guérir ou pour mourir. En Orient, la vie réelle ne se sépare pas de la religion.

J'ai vainement cherché à Sainte-Sophie la trace de la main sanglante que Mahomet II, pénétrant à cheval dans ce sanctuaire, appuya contre le mur, en signe de prise de possession, alors que les femmes et les vierges éperdues s'étaient réfugiées vers l'autel, comptant, pour être sauvées, sur un miracle qui ne se fit pas. Cette rouge empreinte est-elle un fait historique, ou tout simplement une légende?

Puisque je viens de prononcer le mot de légende, je vais en raconter une qui a cours dans Constantinople, et à laquelle les événements du jour donneront le mérite de l'à-propos. Lorsque les portes de Sainte-Sophie s'ouvrirent sous la pression des hordes barbares qui assiégeaient la ville de Constantin, un prêtre était à l'autel en train de dire la messe. Au bruit que firent sur les dalles de Justinien les sabots des chevaux tartares, aux hurlements de la soldatesque, aux cris d'épouvante des fidèles, le prêtre interrompit le saint sacrifice, prit avec lui les vases sacrés, et se dirigea vers une des nefs latérales, d'un pas impassible et solennel. Les soldats, brandissant leur cimeterre, allaient l'atteindre, lorsqu'il disparut dans un mur qui s'ouvrit et se referma; on crut d'abord à quelque issue secrète, une porte masquée, mais non : le mur sondé était solide, compacte, impénétrable. Le prêtre avait passé à travers un massif de maçonnerie.

Quelquefois, dit-on, on entend sortir de l'épaisseur de la muraille de vagues psalmodies.— C'est le prêtre, toujours vi-

vant, comme Barberousse, du fond de sa caverne de Keifhausen, qui marmotte, en dormant, les liturgies interrompues. Quand Sainte-Sophie sera rendue au culte chrétien, la muraille s'ouvrira d'elle-même, et le prêtre, sortant de sa retraite, viendra achever à l'autel la messe commencée il y a quatre cents ans.

Par la question d'Orient qui court, la légende, quelque invraisemblable qu'elle soit, pourrait fort bien se réaliser. 1853 verra-t-il le prêtre de 1453 traverser la nef de Sainte-Sophie, et monter, d'un pas de fantôme, les degrés de l'autel de Justinien ? »

(Théophile Gauthier, *Constantinople*.)

(XVIII). —Livre IV, pag. 223.

ΑΛΩΣΙΣ ΤΗΣ ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΕΩΣ.

Πῆραν τὴν πολιν, πῆραν τὴν ! πῆραν τὴν Σαλονίκην !
Πῆραν καὶ τὴν 'Αγιὰν Σοφιὰν, τὸ μεγα μοναστῆρι,
Ποῦ εἶχε τριακόσια σήμαντρα κ' ἑξῆντα δυὸ καμπάναις'
Κάθε καμπάνα καὶ παππᾶς κάθε παππᾶς, και διάκος.
Σιμὰ νὰ 'βγοῦν τὰ ἅγια κ' ὁ βασιλεᾶς τοῦ κόσμου,
Φωνὴ τοὺς ἦρθ' ἐξ οὐρανοῦ, ἀγγέλων ἀπ' τὸ στόμα·
« 'Αφῆτ' αὐτὴν τὴν ψαλμῳδιὰν, νὰ χαμηλώσουν τ' ἅγια·
« Καὶ στεῖλτε λόγον σὴν Φραγκίαν, νὰ ἔρθουν νὰ τὰ πιάσουν,
« Νὰ πάρουν τὸν χρυσὸν σταυρὸν, καὶ τ' ἅγιον εὐαγγέλιον,
« Καὶ τὴν ἁγίαν τράπεζαν, νὰ μὴ τὴν ἀμολύνουν. »
Σὰν τ' ἄκουσεν ἡ Δέσποινα, δακρύζουν ἡ εἰκόνες·
« Σώπα κυρία Δέσποινα, μὴν κλαίῃς, μὴ δρακύζῃς·
« Πάλε μὲ χρόνους, μὲ καιρὸυς, πάλε δικά σου εἶναι. »

(Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, tom. II.)

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.

« Les (Turks) ont pris Constantinople; ils l'ont prise; ils ont pris Thessalonique ; — ils ont pris aussi Sainte-Sophie, le grand monastère, — qui a trois cents clochettes, et soixante-deux cloches; — et pour chaque cloche un prêtre, pour chaque prêtre un diacre. — Au moment où le saint-sacrement, où le

roi du monde sortait (du sanctuaire), une voix du ciel descendit par la bouche des anges : — Cessez la psalmodie, reposez le Saint-Sacrement sur l'autel ;—et envoyez un message au pays des Franks, pour que les Franks viennent le prendre, — pour qu'ils viennent prendre la croix d'or, le saint Évangile, — et la table de l'autel, afin que les (Turks), ne la souillent pas. Quand la Vierge entendit cette (voix), toutes ses images se mirent à pleurer. — Calme-toi, ô Vierge, ne te lamente pas; ne pleure pas; avec les ans, avec le temps (toutes ces choses) seront de nouveau à toi.»

(XIX-XX).—Livre V, pag. 246-252.

« Les victoires de Muhammed avaient jeté l'épouvante dans toute l'Europe, qui déjà croyait le voir, vainqueur de la Servie, arriver à Vienne et à Rome sur les cadavres des Hongrois[1]. Nicolas V proclama la croisade ; Calixte III ordonna, pour toute la chrétienté, de sonner à midi la cloche des Turks[2]. L'empereur Frédéric III convoquait des diètes qui se bornaient à lever des armées sur le papier et à décréter de l'argent qui n'était pas payé. Heureusement, la foi vive du frère Jean de Capistrano rappela les souvenirs de Pierre l'*Ermite* et de Foulques de Neuilly.

« Né dans la province d'Aquila, il s'était adonné au barreau. Le roi Ladislas le promut à diverses magistratures, et le nomma juge à la cour de la Grande Vicairie. Un baron puissant ayant été condamné à mort, non-seulement le Roi approuva la sentence, mais il l'étendit au fils aîné. Les juges courbaient le front sous la volonté royale, quand Jean les encouragea à résister. Le Roi ayant, malgré leur refus d'adhésion, ordonné

[1] Pendant longtemps, au moment où le Sulthan, après avoir bu dans la coupe des Janissaires, ceignait le cimeterre, il disait, en la leur rendant pleine d'or : *Au revoir! à Rome!*

[2] La comète de Halley ayant paru à cette époque, et le vulgaire s'en effrayant comme d'un présage qui annonçait à l'Europe entière l'esclavage sous le joug ottoman, Calixte III mit à profit ce phénomène pour secouer l'inertie de l'Europe.

l'exécution, Jean résigna des fonctions qu'il ne pouvait conserver sans se rendre complice de l'injustice, et prit l'habit de Saint-François.

« Devenu le compagnon des Bernardins de Sienne, il s'en alla prêchant, jusqu'au moment où, frappé du péril qui menaçait la chrétienté, il organisa une cinquième croisade contre les Turks[1], non plus composée de nobles et de chevaliers, mais d'étudiants, de moines, de paysans, armés de frondes et de bâtons ferrés. Seul, plein de confiance quand toute l'Europe désespérait, frère Jean alla réveiller Jean Hunyade, qui, se rappelant ses victoires et ses anciennes défaites, prit le commandement suprême. Cette armée, ou plutôt cette multitude, s'avança en désordre, mais avec enthousiasme, au cri de : *Jésus!* et obligea Muhammed à lever le siége de Belgrade[2].

« Comme si leur mission à tous deux était alors terminée, Hunyade mourut trois semaines après, et Jean ne lui survécut que deux mois.

« Muhammed occupa le reste de la Servie, d'où il emmena deux cent mille prisonniers; et la flotte pontificale fut désormais seule à secourir les îles attaquées par les Turks. »

(César Cantu, *Histoire Universelle*, tome XII.)

(XXI).—Livre VI, pag. 289.

ΤΡΑΠΕΖΟΥΝΤΙΑ.

Τὴν πόλιν ὅταν ἔχτιζεν ὁ Ζόπι Κωνσταντίνων,
Εἶχεν πορτάρους δίχλοπους κε' ἀφέντας φοβετσάρους,

[1] « La première, sous Clément VI, conquit Smyrne, en 1344; la seconde, sous Urbain V, porta la guerre chez les Serviens, en 1363; la troisième, sous Grégoire XI, fut mise en déroute à Nicopolis, en 1396 ; la quatrième, sous Eugène IV, fut défaite à Varna. »

[2] « Placée entre le Danube et la Save, Belgrade est une ville importante; c'est le boulevard de l'Empire Turk contre l'Autriche, « c'est la clef de la Serbie. Un arrangement qui caractérise la politique de notre temps, qui n'aime guère à rien décider d'une « manière définitive, a fait que cette clef de la Serbie n'est point « entre les mains de la Serbie, mais entre les mains des Turks. »

(Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages et d'études*.)

Εἶχεν καὶ σκυλον μάρμαρον', π' ἐδοῦνεν τὰ κλεδία.

. . . .

Κ' εναν πουλὶν, καλὸν πουλὶν κὶ' ἀπὲ τὴν πόλιν ἔρται,
Καὶ τ' εναν τὸ φτεροῦλν' αθε στ' αἷμαν ἔτον βαμμένον,
Καὶ στ' ἄλλὸ τοφτεροῦλν' αθε χαρτὶν πεπιγραμμένον,
Κ' οὐδέ στὴν ἄμπελον κόνευ', μηδὲ στὸ περιβόλι,
'Επῆγεν καὶ ἐκόνεψεν στοῦ κυπαρεσσ' τὴν ῥίζαν.
'Ερχονται χίλιοι Πατριάρχ' καὶ μύροι Δεσποτάδες,
Κανεὶς ἀ τὸ πάλ' κὶ ἀναγνώθ', κανεὶς ξὰν κὶ ἀναγνωθει.
Κὲρας υἵος Γιαννίκας ἔν' ἀτὸς ἀτ' ἀναγνώθει.
Σίτ' ἀναγνύθ' σίτ' ἀνακλαἵγ', σιτ' ἀνακρούγ' τὴν κάρδιαν·
Ν' ἀνιλλοῖ ἐμᾶς! νὰ βάυέ ἐμᾶς ἡ Ρωμανία' πάρθεν,
'Ε πάρθαν τὰ προπυλαια καὶ τὰ βασιλοσκάμνια,
'Ε πάρθαν καὶ αἱ ἐκκλησιαῖς κι' ὕλα τὰ μοναστήρια,
'Ε πάρθεν κάὶ 'Αγεσοφιὰ, τὸ μέγαν μοναστῆρὶν
Εἶχεν σαράντα καλυγέρ ς κ' ἐξεντα πέντε διάκους·
Εἶχεν δώδεκα σήμαντρα δεκαοχτὰ καμπάνας·
Τοὺ κόσμον ἐδιαπάτεσα τὴν γὴν τροχὸν ἐποῖκα,
Κὶ ἀμὸν ἐσὲν τὸ χόρασιον στὴν οἰκουμὲνην'κ εὗρα·
Τ' ὀμμάτια σ' κόφνε τὸν Πασᾶν τ' ὀφρύδιασ' τὸν Βεζύρεν,
Κὶ' ἀτὸ ματοχόσιαμαν σκοτόν' ἐμὲνκι' ἄλλ' ἕναν.

CHANT DE TRÉBIZONDE.

(En 1453.)

La grande ville que l'empereur Constantin a fondée a eu des portiers traîtres, des gouverneurs peureux, et un chien blanc qui a livré ses clefs.

—Alors un oiseau, un bel oiseau, s'échappa de la ville.

—Et il avait une aile tachée de sang; sous l'autre il portait un papier écrit.

—Et il ne s'arrêta ni dans la vigne, ni dans le jardin; mais il alla se poser au pied d'un cyprès.

—Mille patriarches avec dix mille évêques sont venus; aucun d'eux ne peut lire le papier, aucun ne peut le lire.

—C'est Jannikas, le fils de la veuve, qui l'a lu; dès qu'il l'a lu, il a pleuré, et il a frappé sa poitrine.

—Malheur à nous! malheur à nous! Il n'y a plus de Romanie! il n'y a plus de remparts; il n'y a plus de trône; il n'y a plus d'église, ni de couvents.

—Ils ont pris Sainte-Sophie et son grand monastère, qui

avait quarante caloyers et soixante-cinq diacres-servants, douze crécelles et dix-huit cloches.

—Il y avait aussi mon amour caché derrière ses jalousies.— J'ai parcouru le monde, j'ai fait le tour de la terre, et je n'ai pu trouver une jeune fille qui valût celle-là. —Ses yeux tuaient le pacha, ses sourcils le vizir, et ses regards m'avaient assassiné, moi comme bien d'autres.

(M. DE MARCELLUS, *Chants du peuple en Grèce*, tom. I, pag. 94-95.)

L'analogie de sujet et de catastrophe m'engage à reproduire ici le *Châtiment d'Andrinople*.

On trouve ce morceau dans les *Chants du peuple en Grèce* (tome I[er], pages 88, 89). Recueillis et traduits par M. le comte de Marcellus, ils prêtent un charme mélancolique aux doctes et attachants *Souvenirs d'Orient*.

ΤΗΣ ΑΔΡΙΑΝΟΥΠΟΛΕΩΣ ΚΡΟΥΣΕΥΜΕΝΗΣ.

Κλαίγουν τἀνδόνια τῆς βλαχιᾶς, καὶ τὰ πουλιὰ σ' τὴν δύσιν.
Κλαίγουν ἀργά κλαίγουν ταχυὰ κλαίγουν τὸ μεσημέρι,
Κλαίγουν τὴν 'Αδριανούπολιν τὴν βαρεὰχρουσευμένην
'Αποῦ τὴν ἐχρουσέψανε τζὴ τρεῖς ἑορταῖς τοῦ χρόνου,
Τοῦ Χριστογέννου' γιὰ βηρὶ καὶ τοῦ βαΐου' γιὰ βαΐα,
Καὶ της λαμπρῆς τὴν κυριακὴν' γιά, τὸ Χριστὸς ἀνέστη.

CHATIMENT D'ANDRINOPLE.

(En 1361.)

« Les rossignols de la Valachie et les oiseaux de l'Occident « pleurent. Ils pleurent le soir, ils pleurent le matin, ils « pleurent à midi.—Ils pleurent Andrinople, si cruellement « dévastée.

« On lui a retranché les trois fêtes de l'année : le feu sacré « de Noël, les saintes palmes du jour des Rameaux, et l'éclat « du dimanche où le Christ est ressuscité. »

(XXII).—Livre VII, pag. 382.

Construite par Karaman-Oghli, fondateur de la dynastie, avec les débris tirés des ruines de l'ancienne Larenda, dont on voit encore les restes à peu de distance de la nouvelle ville, Karaman n'a jamais eu la même importance historique qu'Iconium. Konieh, célèbre à jamais par le passage des Dix Mille et la conquête qu'en fit Frédéric Barberousse[1], attire l'attention des voyageurs, grâce à ses monuments élevés sous les Sulthans seldjoukides et principalement sous Alaeddin le Grand. Les Musulmans surtout y révèrent la sépulture du poëte mystique Djelaleddin-Roumi, fondateur de l'ordre des Mewlewis[2], et le berceau de cet ordre, où, pour sauver leur vie, se réfugiaient les princes renversés du trône.

Des bas-reliefs assez bien conservés sembleraient confirmer la tradition mythique de la fondation d'Iconium par Persée[3] cependant des inscriptions arabes sur les portes et les murs attribuent la fondation de la ville aux Sulthans seldjeukides[4]. Les principales constructions d'Alaeddin le Grand sont la forteresse, une vaste citerne, les murs de la ville et son propre mausolée. Plus tard, les Sulthans ottomans y bâtirent la mosquée et le couvent des Mewlewis; Sélim y construisit, sur le modèle d'Aya-Sophia, une mosquée, ainsi que plusieurs colléges : le bon goût des sculptures qui décorent ses portes est remarquable[5]. Konieh mérite, même de nos jours, le nom de *célèbre* sous lequel Pline la désigne[6].

(Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom III.)

[1] Voyez l'*Histoire des Croisades*, et surtout *Geschichte Friederic Barbarossas* (*Histoire de Frédéric Barberousse*), par Raumer.

[2] Djihannuma, p. 615.

[3] Macd. Kinneir, *Voyage en Asie*, p. 220.

[4] La belle vallée de Merem, au S. E., est pleine de jardins bien arrosés et couverts de fleurs et de fruits, parmi lesquels on distingue une espèce d'abricot appelé *Kamreddin* (*lune de la foi*), et la belle fleur Dabbagh-Tschitschegi, qui change le rouge du maroquin en bleu de ciel. (Djihannuma, l. c.)

[5] Ewlia.

[6] Mannert, VI, ii, p. 195. Pline, *Urbs celeberrima*, parce qu'elle était à la tête d'une tétrarchie de quatorze villes.

(XXIII).—Livre VII, page 400.

Arrosée par un grand nombre de rivières qui, en coulant vers la Save, divisent le pays en autant de vallées étroites, la Bosnie, quoique proportionnellement plus peuplée que les autres provinces de la Turkie d'Europe, pourrait quadrupler encore sa population. Aussi n'y a-t-il de cultivé que le fond des meilleures vallées et le pied des coteaux. De magnifiques forêts couvrent le reste du terrain. Une grande marine y trouverait de précieux approvisionnements de mâts et planches. De telles ressources n'avaient pas échappé au regard prévoyant de Napoléon : déjà même les fabriques de Bosnie lui fournissaient des pelles et des instruments de fer destinés à l'ouverture d'une grande route, par laquelle les légions françaises s'avanceraient de plus en plus dans l'Illyrie, et les chênes de Bosnie descendraient aux ports de l'Adriatique.

Le sol bosniaque semble hérissé de villes fortifiées ; en outre, on y compte vingt-quatre forteresses et dix-neuf châteaux forts, imposants vestiges du moyen âge.

(XXIV).—Livre VII, pag. 402.

Comme Amasieh, Sinope a un double port. Dès la plus haute antiquité, son importance commerciale attira la convoitise des rois et des conquérants du Pont. Le fondateur de ce royaume, Mithridate Ier, par ses entreprises contre leur ville, força les habitants de Sinope à la fortifier. Mithridate le Grand, avec lequel s'écroula l'Empire du Pont, la déclara sa capitale. Dès qu'il eût réduit Cyzique, Lucullus s'empara de Sinope. A son entrée dans la ville, huit mille Ciliciens, qui n'avaient pas eu le temps de fuir, furent massacrés ; mais il rendit aux habitants leurs biens et la belle statue de l'Argonaute Autolycos, auquel on attribue la fondation de Sinope.

Parmi les monuments d'art dont elle était ornée, on remarquait la sphère de Billaros et la statue de Jupiter, qui, transférée à Alexandrie, y fut adorée, dans un temple magnifique,

ous le nom de Jupiter *Serapis*. Mais son principal titre à la célébrité, c'est d'avoir été la patrie de Diogène.

(Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tom. III.)

(XXV). — Livre VII, pag. 393.

« Au temps des Romains, le Monténégro était compris dans le district occupé par les tribus belliqueuses que Pline et Tite Live désignent sous le nom de *Labéates*; elles aidèrent Rome dans ses guerres d'Illyrie, et, en récompense de leurs services, eurent l'honneur de garder leur indépendance. Sous le règne de Justinien, elles furent réunies à l'Empire d'Orient; au IXe siècle, elles faisaient partie du royaume de Serbie, de ce vaste royaume qui, en se brisant sous le pied des Turks en plusieurs fragments, a laissé, comme les perles de son diadème, ses chants d'amour et de combat, ses glorieux souvenirs, sa langue poétique aux bords de la Save et du Danube, au sein des peuplades de la Dalmatie, de la Croatie, de la Slavonie.

« Sous le règne d'Etienne Douschan le *Silni* (*le Puissant*), (1333-1358), ce royaume s'étendait des rives de l'Adriatique à celles de la mer Noire, et de l'Archipel grec au Danube. Douschan, le splendide monarque, l'habile administrateur, le valeureux soldat, aspirait à prendre la couronne d'Orient, une maladie subite l'arrêta dans ses projets aventureux. » -- « Heureux, » disaient les Grecs, « ceux qui meurent jeunes. » Douschan eut le bonheur de mourir dans la plénitude de ses forces, sans voir monter à l'horizon la tempête qui devait anéantir son édifice gigantesque.

« Trente et un ans après, dans la fatale plaine de Kossovo, son noble successeur Lazare, l'un des héros des légendes serbes, succombait sous le glaive des Musulmans, et la Porte imposait un tribut à la Serbie. Soixante-neuf ans plus tard, le royaume de Douschan devenait une province turque.

« A cette époque, le Monténégro formait la majeure partie d'un Etat désigné sous le nom de Zeta ou Zenta, qui s'étendait des coteaux de l'Herzegovine jusqu'au lac de Scutari; il était gouverné par le prince Georges Balscha, qui avait épousé une

fille du roi de Serbie. Son petit-fils Etienne s'associa aux *exploits* de Scanderbeg, cet autre merveilleux héros des guerres chrétiennes.

« Contre les phalanges de Scanderbeg, l'ambition musulmane s'était brisée, comme un fleuve impétueux contre une digue inébranlable. Quand le lion fut mort, les Turks se précipitèrent, comme des chacals, sur les pays qu'il avait si vaillamment défendus. L'Albanie, puis l'Herzegovine, furent envahies. Ivan le *Noir*, fils d'Etienne, invoqua, pour résister à cette irruption, le secours des Vénitiens; n'ayant pu l'obtenir, et se trouvant hors d'état de lutter contre des forces écrasantes, il incendia sa ville de Zabliak, quitta l'ancienne résidence de ses pères, et se fit un *Latium* dans les montagnes; il se retirait là, non point pour s'abandonner à un lâche repos en échappant à un pouvoir odieux, mais pour continuer sa vie militante. De son refuge il fit un camp, et de ses compagnons une cohorte de soldats. A son instigation, et d'un commun accord, ils décidèrent que celui d'entre eux qui abandonnerait son poste de combat serait dépouillé de ses armes, revêtu d'une robe de femme, et, une quenouille à la main, promené dans tout le pays, livré sans défense à la dérision générale. »

(X. Marmier, *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, tom. II.)

(XXVI).—Livre V, pag. 412.

« Charles-Quint a été le souverain le plus puissant du xvi[e] siècle. Issu des quatre Maisons d'Aragon, de Castille, d'Autriche, de Bourgogne, il en a représenté les qualités variées, et, à plusieurs égards, contraires, comme il en a possédé les divers et vastes Etats. L'esprit toujours politique et souvent astucieux de son grand-père Ferdinand le Catholique; la noble élévation de son aïeule Isabelle de Castille, à laquelle s'était mêlée la mélancolique tristesse de Jeanne la Folle, sa mère; la valeur chevaleresque et entreprenante de son bisaïeul Charles le Téméraire, auquel il ressemblait de visage; l'ambition industrieuse, le goût des beaux-arts, le talent pour les sciences mécaniques de son aïeul l'empereur

Maximilien, lui avaient été transmis avec l'héritage de leur domination et de leurs desseins. L'homme n'avait pas fléchi sous la charge du souverain. Les grandeurs et les félicités que le hasard de nombreuses successions et la prévoyance de plusieurs princes avaient accumulées sur lui, il les porta à leur comble. Pendant longtemps ses qualités si différentes et si fortes lui permirent de suffire, non sans succès, à la diversité de ses rôles et à la multiplicité de ses entreprises. Toutefois la tâche était trop immense pour un seul homme.

« Roi d'Aragon, il lui fallait maintenir en Italie l'œuvre de ses prédécesseurs, qui lui avaient laissé la Sardaigne, la Sicile, le royaume de Naples, et y accomplir la sienne en se rendant maître du duché de Milan, afin d'enlever le haut de cette péninsule au rival puissant qui aurait pu le déposséder du bas. Roi de Castille, il avait à poursuivre la conquête et à opérer la colonisation de l'Amérique. Souverain des Pays-Bas, il devait préserver les possessions de la maison de Bourgogne des atteintes de la maison de France. Empereur d'Allemagne, il avait, comme chef politique, à la protéger contre les invasions des Turks, parvenus alors au plus haut degré de leur force et de leur ambition ; comme chef politique, à y empêcher les progrès et le triomphe des doctrines protestantes. Il l'entreprit successivement. Aidé de grands capitaines et d'hommes d'État habiles qu'il sut choisir avec art, employer avec discernement, il dirigea, d'une manière supérieure et avec persévérance, une politique toujours compliquée de guerres sans cesse renaissantes. On le vit, à plusieurs reprises, se transporter dans tous les pays, faire face à tous ses adversaires, conclure lui-même toutes ses affaires, conduire en personne la plupart de ses expéditions. Il n'évita aucune des obligations que lui imposaient sa grandeur et sa croyance. Mais, sans cesse détourné de la poursuite d'un dessein par la nécessité d'en reprendre un autre, il ne put pas toujours commencer assez vite pour réussir, ni persister assez longtemps pour achever.

« Il parvint toutefois à réaliser quelques-unes de ses entreprises. Ayant à s'étendre en Italie, à garder une partie de ce beau pays disputé, et à constituer l'autre dans ses intérêts, il y réussit, malgré François Ier et Henri II, au prix de trente-quatre ans d'efforts, de cinq longues guerres, dans lesquelles, presque toujours victorieux, il fit un roi de France et

un pape prisonniers. Il parvint aussi non-seulement à préserver les Pays-Bas, mais à les accroître : au nord, du duché de Gueldre, de l'évêché d'Utrecht, du comté de Zutphen ; au sud, de l'archevêché de Cambrai ; il les dégagea en même temps de la suzeraineté de la France sur la Flandre et sur l'Artois. Mais comment empêcher la Hongrie d'être envahie par les Turks, les côtes de l'Espagne, les îles de la Méditerranée, le littoral de l'Italie d'être ravagés par les Barbaresques ? Il le tenta cependant. Lui-même repoussa le formidable Soliman II de Vienne en 1532, enleva la Goulette et Tunis à l'intrépide dévastateur Barberousse en 1535, voulut, en 1541, se rendre maître d'Alger, d'où le repoussa la tempête. Il aurait complété sur terre et sur mer cette défense des pays chrétiens, et aurait devancé dans le protectorat de la Méditerranée son fils immortel, l'héroïque vainqueur de Lépante, s'il n'avait pas été constamment réduit à se tourner vers d'autres desseins par d'autres dangers. Quant au projet de ramener l'Allemagne à la vieille croyance catholique, il dut être impuissant parce qu'il fut tardif. Charles-Quint, obligé de souffrir le protestantisme lorsqu'il était encore faible, l'attaqua lorsqu'il était devenu trop fort pour être, je ne dirai pas détruit, mais contenu. Durant trente années, l'arbre de la nouvelle croyance avait poussé de profondes racines sous le sol de toute l'Allemagne, qu'il couvrait alors de ses impénétrables rameaux. Comment l'abattre et le déraciner ? Le catholique espagnol, le dominateur italien, le chef couronné du Saint Empire Romain, auquel l'ardeur religieuse de sa foi, comme l'entraînement politique de son rôle, interdisaient d'admettre le protestantisme, qu'il n'avait jamais que provisoirement toléré, crut, en 1546, pouvoir le dompter par les armes et le convertir par le concile. Après avoir affermi ses établissements en Italie, renouvelé ses victoires en France, étendu ses conquêtes en Afrique, il marcha en Allemagne. Dans deux campagnes il triompha des troupes protestantes, mais après avoir désarmé le bras, il ne put soumettre les consciences. Son triomphe religieux et militaire sur l'Allemagne protestante et libre, qui n'entendait être ni convertie ni opprimée, fut le signal d'un irrésistible soulèvement de l'Elbe au Danube, et ranima toutes les vieilles inimitiés contre Charles-Quint dans le reste de l'Europe, où tout ce qui paraissait décidé en sa faveur se

trouva remis en question. Il fit encore face à la fortune; mais il était au bout de ses forces, de sa félicité, de sa vie. Accablé de maladies, surpris par ce grand et inévitable revers de son dernier dessein, hors d'état d'entreprendre, à peine capable de résister, ne pouvant plus diriger et accroître cette vaste domination, dont la charge devait être divisée après lui, n'entendant pas composer avec l'hérésie victorieuse en Allemagne, trouvant à agrandir son fils en Angleterre, ayant soutenu une lutte et fait une trêve sans désavantage avec la France, il réalisa le projet d'abdication qu'il avait médité depuis tant d'années, et que lui rendaient nécessaire les maladies de l'homme, les fatigues du souverain, les sentiments du chrétien.

« La retraite ne le changea point; le profond politique se montra toujours dans le pieux solitaire, et l'habitude du commandement survécut chez lui à sa renonciation. S'il devint désintéressé pour lui-même, il demeura ambitieux pour son fils. Se prononçant, du fond de son monastère, en 1557, contre Paul IV, comme il l'avait fait en 1527, du haut de son trône, contre Clément VII conseillant à Philippe II de poursuivre Henri II avec la même vigueur qu'il avait mise à poursuivre dans son temps François Ier; songeant sans cesse à garantir les pays chrétiens des dévastations des Turks, qu'il avait autrefois repoussés de l'Allemagne et vaincus en Afrique; défendant les doctrines catholiques des atteintes protestantes, sinon avec plus de conviction, du moins avec plus d'ardeur, parce qu'il n'avait point alors à agir, mais simplement à croire, et que, si la conduite est souvent obligée d'être accommodante, la pensée peut toujours être inflexible; arbitre consulté et chef obéi de la famille, dont les tendres respects et les invariables soumissions se tournaient incessamment vers lui : on peut dire qu'il ne fut pas autre dans le couvent que sur le trône. Espagnol intraitable par la croyance, ferme politique par le jugement, toujours égal en des situations diverses, s'il a terminé sa vie dans l'humble dévotion du chrétien, il a pensé jusqu'au bout avec la persévérante hauteur du grand homme. »

(M. Mignet, *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste.*)

FIN DES NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

ERRATA.

Pages 135.—La pièce citée à la fin de la seconde note doit être cotée XI.

» 246.—La pièce citée à la fin de la première note doit être cotée XIX et ne faire qu'une avec la pièce suivante, rappelée au bas de la page 252.

» 382.—C'est au 4e alinéa de cette page qu'il faut rapporter la pièce cotée XXII.

» 393.—La pièce XXV s'applique au 2e alinéa de cette page.

TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

ŒUVRES DE M. GUIZOT

1re série — 18 volumes in-8° parus.

RÉVOLUTION D'ANGLETERRE

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à la mort de Cromwell. — 1625-1658. — Par M. Guizot. 4 vol. in-8°. 26 »

Chaque partie séparément :

— **Histoire de Charles Ier** — 1625-1648 — 2 vol. in-8°. 12 »

— **Histoire de la République et de Cromwell.** — 1649-1658. 2 vol. in-8°. 14 »

Les deux dernières parties paraîtront successivement comme suit :

— **Histoire du Protectorat de Richard Cromwell**, de l'Anarchie républicaine, etc. — 1659-1660. — 1 vol. in-8°.

— **Histoire des règnes de Charles II et de Jacques II**, et de la Révolution de 1688. 3 vol. in-8°.

Le mérite de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* de M. Guizot n'a plus besoin, depuis longtemps, d'éloges ni de commentaires ; le succès croissant avec les années, la multiplicité des éditions et des traductions, dans toutes les langues de l'Europe, l'opinion hautement exprimée des hommes les plus éminents de l'Angleterre elle-même en disent bien plus que nous ne le pourrions faire. Nous n'hésitons pas à affirmer que la seconde partie de ce grand ouvrage, l'*Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell* que nous publions aujourd'hui, est au moins égale, en intérêt dramatique comme en vérité et en enseignements politiques, à la première partie, l'*Histoire du règne et de la mort de Charles Ier*. C'est l'histoire élevée, profonde, grave, simple, exacte, sobre, et en même temps attachante et entraînante comme la biographie la plus détaillée et le roman le plus animé.

Les *Documents historiques inédits*, placés à la fin de chaque volume, sont des pièces ou lettres des gouvernements et des hommes importants de toute l'Europe durant cette époque, qui donnent comme une démonstration officielle des récits de l'historien.

M. Guizot nous permet d'espérer que la publication des deux derniers ouvrages, qui compléteront l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* dans son ensemble, ne se fera pas longtemps attendre. La troisième partie contiendra l'*Histoire du Protectorat de Richard Cromwell, de l'Anarchie républicaine*, etc. La quatrième et dernière partie sera l'*Histoire des règnes de Charles II et de Jacques II et de la Révolution de* 1688.

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE, par M. Guizot. 2 vol. in-8°, en deux parties :

— **Monk — Chute de la République** et rétablissement de la monarchie en Angleterre, par M. Guizot. Nouv. édit. 1 vol. in-8°. 5 »

— **Portraits politiques** des principaux personnages des divers partis : *Parlementaires*, *Cavaliers*, *Républicains*, *Niveleurs*, etc., par M. Guizot. Nouvelle édition. 1 vol. in-8°. 5 »

COURS D'HISTOIRE MODERNE

HISTOIRE DES ORIGINES DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF et des Institutions politiques de l'Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au XIVe siècle (Cours de 1820 à 1822), par M. Guizot, nouvelle édition. 2 vol. in-8°. 10 »

HISTOIRE DE LA CIVILISATION en Europe et en France, etc. (Cours de 1828 à 1830), par M. Guizot. 6e édition. 5 vol. in-12. 17 50

— Le même ouvrage, 7e édition. 5 vol. in-8° (Sous presse).

Ceux qui ont entendu les admirables leçons professées à la Sorbonne par M. Guizot, dans les dernières années de l'Empire et pendant la Restauration, n'ont pas cessé de regretter qu'un enseignement qui a régénéré en France la méthode historique et porté si haut la gloire de l'école moderne fût en quelque sorte perdu pour eux-mêmes, obligés de recourir à de lointains souvenirs, livrés aux caprices d'une mémoire souvent rebelle. Plus vif encore est le regret de ceux qui, appartenant à une génération moins heureuse, n'ont pu recueillir de la bouche du maître ses éloquentes doctrines. Tous ont pu lire les cours si célèbres de 1828 et 1829, l'*Histoire générale de la Civilisation en Europe*, et l'*Histoire de la Civilisation en France*; mais des travaux antérieurs de M. Guizot, de ses recherches profondes dans le sein du moyen âge, qui étaient comme les assises du monument dont le couronnement seul appartenait à leur admiration, ils ne connaissaient rien et ne pouvaient rien connaître.

Pour commencer à combler cette grande lacune qui demandera encore diverses publications, nous avons publié le cours de 1820 à 1822 sur l'*Histoire des Origines du Gouvernement représentatif.*

En donnant ce titre à son ouvrage sur les institutions politiques de l'Europe, M. Guizot a obéi à la vérité, et s'est placé dans les faits mêmes. Rattacher ce que nous sommes à ce que nous avons été jadis; lier les sentiments aux habitudes, les institutions aux souvenirs, *renouer*, en un mot, *la chaîne des temps*, telle était, sous la Restauration, la tâche que s'était imposée l'auteur de l'*Histoire de la Civilisation.*

ÉTUDES DIVERSES

CORNEILLE ET SON TEMPS, Étude littéraire. — 1 vol. in-8°. 5 »

Publier cet ouvrage, c'est réfuter par le fait même certaines critiques irréfléchies dont la réimpression des ouvrages d'art et de littérature de M Guizot a été l'objet; car, sans cette réimpression, il n'existerait aucun moyen de se procurer le travail de M. Guizot sur Corneille, non plus que les trois études sur Chapelain, Rotrou et Scarron, préparées par feu madame Guizot et, pour ainsi dire, écrites sous sa dictée par le célèbre historien dont elle fut la digne compagne.

Ces quatre sujets sont réunis ici dans le même volume; et, bien que Corneille y occupe la place principale, les trois autres pièces, et notamment l'article de biographie critique intitulé *Paul Scarron*, méritent une attention spéciale.

SHAKSPEARE ET SON TEMPS, Étude littéraire. 1 vol. in-8°. 5 »

M. Guizot était encore au début de sa carrière, quand il écrivit son Essai en tête de la première traduction complète des Œuvres de Shakspeare, commencée par Le Tourneur.

Depuis les pages éloquentes de M. Guizot, il n'a été rien dit ni écrit de nouveau sur la matière. Et, en ce sens, l'admirable étude que nous rendons aujourd'hui à la publicité a un mérite de plus que si elle avait été écrite hier : l'attention publique, longtemps détournée des premiers travaux de l'auteur par toute une vie de retentissement et de lutte, sentira plus vivement aujourd'hui et verra plus clairement que l'*Essai sur Shakspeare* n'a pas vieilli et ne pouvait pas vieillir.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

MÉDITATIONS ET ÉTUDES MORALES sur *la Religion, la Philosophie, l'Éducation, etc.*, par M. Guizot. Nouv. édit. 1 vol. in-8°. 5 »

Les *Méditations et Études morales* montrent, sous un aspect plein d'intérêt et peut-être moins connu jusqu'à présent, le talent supérieur et la haute intelligence de M. Guizot. On n'attend ordinairement de l'historien politique et de l'homme d'État que des jugements sur l'ensemble des choses, sur la marche des sociétés humaines, et ces vues générales qui embrassent toute l'étendue de la réalité.

Aujourd'hui, à côté de l'historien, nous offrons au public le moraliste. Dans les *Méditations et Études morales*, M. Guizot s'adresse à la nature humaine, considérée surtout dans l'individu. En prenant pour thème quelques grandes questions comme le rôle de la religion dans les sociétés modernes, l'immortalité de l'âme, la foi, l'état des âmes, l'illustre penseur pénètre dans tous les replis du cœur de l'homme ; il l'initie pour ainsi dire à lui-même, et lui montre avec douceur et fermeté ses misères aussi bien que ses grandeurs. Les *Conseils d'un père sur l'Éducation*, qui complètent ce volume, forment un véritable traité sur un sujet si fort à l'ordre du jour. Les familles, comme le législateur, pourront y trouver des indications et des directions excellentes.

ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS en général, etc., par M. Guizot. Nouvelle édition. 1 vol. in-8°. 5 »

La première partie de cette nouvelle publication suffirait pour la rendre éminemment curieuse. — *De l'État des Beaux-Arts en France et du Salon de* 1810. — Guérin, Girodet, Gros, Prud'hon, Hersent, Gérard, David, ces maîtres de la génération dont nous sommes les fils, ces fières mains qui ont renouvelé les modèles de l'art, cette pléiade d'une autre renaissance, jugée par un jeune homme bienveillant et grave, indulgent et hardi tout ensemble, plein de la lecture des poëtes, plein de la lecture des critiques et des biographes, qui cite Philostrate et Virgile, Vasari et le Tasse, Caylus et Milton, Emeric David et Delille, et qui sera un jour M. Guizot !

Diderot continué par M. Guizot, c'est plus qu'une bonne fortune, c'est un orgueil pour l'histoire de la Peinture française. Et Diderot, dans son enthousiasme fiévreux, n'a rien écrit d'aussi certain, d'aussi exact, d'aussi autorisé que l'*Essai sur les limites qui séparent et les liens qui unissent les Beaux-Arts ;* rien d'aussi définitif que la *Description des tableaux d'histoire faisant partie du Musée du Louvre.*

ABAILARD ET HÉLOISE, Essai historique, par M. et Mme Guizot, suivi des Lettres, etc., trad. par M. Oddoul. 1 vol. in-8°. 5 »

— Le même ouvrage, édition illustrée de 32 belles vignettes. 1 vol. grand in-8°, papier vélin. 10 »

Nous avons réuni dans ce volume tous les documents qui retracent la vie et les sentiments intimes de ces deux personnages, les premiers dans l'histoire de leur temps et dans les romans de tous les temps. La simple énumération des pièces contenues dans ce recueil suffira pour faire pressentir tout l'intérêt d'instruction et de curiosité affectueuse qu'il doit inspirer :

L'*Essai historique sur la vie et les écrits d'Abailard et d'Héloïse,* commencé par madame Guizot et terminé par M. Guizot; la *Préface* de M. Oddoul qui a refait la traduction des *Lettres* d'Abailard et d'Héloïse, préface écrite avec une verve qui prouve qu'il a vivement compris et senti les idées et les émotions qu'il s'est appliqué à reproduire; les *Lettres* mêmes d'Abailard et d'Héloïse; l'*Apologétique de Bérenger contre saint Bernard*, et les *Lettres de Pierre le Vénérable;* les *témoignages des écrivains anciens concernant Abailard et Héloïse;* l'*Histoire des translations successives des restes d'Abailard et d'Héloïse* qui, du XIIe au XIXe siècle, ont passé du Paraclet au cimetière du Père-Lachaise ; enfin les *Complaintes d'Abailard*, petites pièces de poésie lyrique, écrites en latin par Abailard, récemment découvertes, et traduites ici, pour la première fois, par le traducteur des *Lettres.*

DE LA DÉMOCRATIE EN FRANCE (Janvier 1849), par M. Guizot. 1 vol. in-8 de 164 pages. 2 50

DISCOURS DE MM. DE MONTALEMBERT ET GUIZOT, à l'Académie française, le 5 février 1852. In-8 de 84 pages. 1 »

DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE, par M. Guizot. 1 vol. in-8 de 188 pages. 1850. 2 50

N. B. Ce *Discours*, publié pour la première fois avec la 4e édition de l'*Histoire de Charles Ier*, manque aux trois premières éditions de cette partie de l'Histoire de la révolution d'Angleterre; il se vend séparément pour les compléter.

SOUS PRESSE

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES SYNONYMES, par M. Guizot. Nouvelle édition entièrement refondue. 2 forts vol. in-8°.

Cet ouvrage, qui signala les débuts de M. Guizot dans la carrière des lettres, est en ce moment tout à fait épuisé. Malgré la faveur dont ce livre n'a cessé de jouir, l'auteur n'a pas voulu consentir à sa nouvelle réimpression sans y apporter les améliorations que lui a suggérées son expérience, et sans mettre à profit les nouveaux et sérieux travaux qui se sont produits sur ce sujet. On pourra donc considérer la nouvelle édition que nous annonçons comme un ouvrage tout à fait refondu, un livre en quelque sorte nouveau et digne en tous points du beau nom qu'il porte.

HISTOIRE DE WASHINGTON et de la Révolution des États-Unis, par M. Cornélis de Witt, précédée d'une *Etude sur le caractère et l'influence de Washington*, par M. Guizot. 1 vol. in-8, portr. et carte.

Nous avons publié en 1850, sous un titre analogue, un ouvrage, traduit de M. Sparks, qui dut la plus légitime part de son succès à la belle et éloquente étude sur Washington que M. Guizot y avait placée comme introduction. Cet ouvrage, dont l'édition est maintenant épuisée, empreint parfois d'un esprit américain trop prononcé, et d'une prolixité souvent fastidieuse pour le lecteur européen, laissait à désirer. Il s'est rencontré dans la famille même de M. Guizot, un jeune écrivain mieux inspiré, qui a réussi à donner à ce sujet, dans une forme concise et élégante, tout l'intérêt, tout l'effet qu'il comporte. M. Cornélis de Witt vient de terminer, sous les yeux de son beau-père, une histoire de Washington et de la Révolution des États-Unis, qui ne peut manquer d'obtenir à la fois les sympathies du public français et les suffrages des hommes de goût.

MÉNANDRE. Étude historique et littéraire sur la Comédie et la Société grecques, par M. Guillaume Guizot. Ouvrage *couronné par l'Académie française*, en 1853. 1 vol. in-8.

« L'auteur, dit M. Villemain dans son Rapport à l'Académie, est un jeune homme qui porte de bonne grâce un nom illustre, et promet de le soutenir, M. Guillaume Guizot, que de fortes études classiques ont préparé pour la haute littérature, et en qui ces premiers et excellents dons de la jeunesse, la vive mémoire, la rapide intelligence, l'admiration ingénieusement animée, ont déjà pris la forme de la critique comparative et du talent nourri d'études et d'idées. »

ATIONS ET ÉTUDES MORALES sur *la Religion, la Philosophie,* *ıcation, etc.*, par M. Guizot. Nouv. édit. 1 vol. in-8°. 5 »

éditations et Études morales montrent, sous un aspect plein d'intérêt et moins connu jusqu'à présent, le talent supérieur et la haute intelligence de t. On n'attend ordinairement de l'historien politique et de l'homme d'État que nents sur l'ensemble des choses, sur la marche des sociétés humaines, et ces ¦rales qui embrassent toute l'étendue de la réalité.

·d'hui, à côté de l'historien, nous offrons au public le moraliste. Dans les *ons et Études morales*, M. Guizot s'adresse à la nature humaine, considérée ans l'individu. En prenant pour thème quelques grandes questions comme le a religion dans les sociétés modernes, l'immortalité de l'âme, la foi, l'état , l'illustre penseur pénètre dans tous les replis du cœur de l'homme ; il l'initie ı dire à lui-même, et lui montre avec douceur et fermeté ses misères aussi ses grandeurs. Les *Conseils d'un père sur l'Éducation*, qui complètent ce forment un véritable traité sur un sujet si fort à l'ordre du jour. Les familles, : législateur, pourront y trouver des indications et des directions excellentes.

S SUR LES BEAUX-ARTS en général, etc., par M. Guizot. elle édition. 1 vol. in-8°. 5 »

mière partie de cette nouvelle publication suffirait pour la rendre éminem-ieuse. — *De l'État des Beaux-Arts en France et du Salon de* 1810. — ¦irodet, Gros, Prud'hon, Hersent, Gérard, David, ces maîtres de la généra-t nous sommes les fils, ces fières mains qui ont renouvelé les modèles de :e pléiade d'une autre renaissance, jugée par un jeune homme bienveillant et ıdulgent et hardi tout ensemble, plein de la lecture des poëtes, plein de la es critiques et des biographes, qui cite Philostrate et Virgile, Vasari et le ıylus et Milton, Emeric David et Delille, et qui sera un jour M. Guizot !

t continué par M. Guizot, c'est plus qu'une bonne fortune, c'est un orgueil ıtoire de la Peinture française. Et Diderot, dans son enthousiasme fiévreux, ¦crit d'aussi certain, d'aussi exact, d'aussi autorisé que l'*Essai sur les limites :rent et les liens qui unissent les Beaux-Arts ;* rien d'aussi définitif que *¦ption des tableaux d'histoire faisant partie du Musée du Louvre.*

ıRD ET HÉLOISE, Essai historique, par M. et Mme Guizot, des Lettres, etc., trad. par M. Oddoul. 1 vol. in-8°. 5 »

MÊME OUVRAGE, édition illustrée de 32 belles vignettes. 1 vol. l in-8°, papier vélin. 10 »

ıvons réuni dans ce volume tous les documents qui retracent la vie et les sen-ıtimes de ces deux personnages, les premiers dans l'histoire de leur temps les romans de tous les temps. La simple énumération des pièces contenues ·ecueil suffira pour faire pressentir tout l'intérêt d'instruction et de curiosité ;e qu'il doit inspirer :

ıi historique sur la vie et les écrits d'Abailard et d'Héloïse, commencé ıme Guizot et terminé par M. Guizot ; la *Préface* de M. Oddoul qui a refait la n des *Lettres* d'Abailard et d'Héloïse, préface écrite avec une verve qui prouve vement compris et senti les idées et les émotions qu'il s'est appliqué à repro-ı *Lettres* mêmes d'Abailard et d'Héloïse ; l'*Apologétique de Bérenger contre rnard*, et les *Lettres de Pierre le Vénérable ;* les *témoignages des écrivains :oncernant Abailard et Héloïse ;* l'*Histoire des translations successives des Abailard et d'Héloïse* qui, du XIIe au XIXe siècle, ont passé du Paraclet au du Père-Lachaise ; enfin les *Complaintes d'Abailard*, petites pièces de poé-ıe, écrites en latin par Abailard, récemment découvertes, et traduites ici, pour :re fois, par le traducteur des *Lettres.*

VICTOR COUSIN.

Madame de Sablé. — Études sur les femmes illustres et la société du XVIIe siècle, par M. V. COUSIN. 1 beau vol. in-8. 7 »

La Jeunesse de madame de Longueville. — Études sur les femmes illustres et la société du XVIIe siècle, par M. V. COUSIN. 2e édition. 1 beau vol. in-8, portrait. 7 »

Du vrai, du beau et du bien, par M. V. COUSIN. 2e édit., augm. d'un appendice sur l'Art français, etc. 1 beau vol. in-8. 7 »

— LE MÊME OUVRAGE. 1 beau vol. in-12. 3 50

Cours d'histoire de la philosophie (*Cours de 1828 à 1830*), par M. V. COUSIN. Nouvelle édition. 3 vol. in-12. 10 50

Fragments philosophiques, comprenant : les philosophies *ancienne*, *scolastique*, *moderne*, *contemporaine* et *cartésienne*; par M. V. COUSIN. 5 vol. in-12. 7 50

— **Fragments de philosophie cartésienne.** 1 v. in-12. 3 50

Des principes de la révolution française et *du Gouvernement représentatif*, suivis des *Discours politiques*; par M. V. COUSIN. 1 vol. in-12. 3 50

CASIMIR DELAVIGNE.

Œuvres complètes de Casimir Delavigne, comprenant le THÉATRE; 4 vol.; — les MESSÉNIENNES; 1 vol.; — et les CHANTS SUR L'ITALIE, 1 vol.; ensemble, 6 vol. in-8, papier cavalier vélin glacé, très-belle édition ornée d'un beau portrait. 1854. 36 »

— LE MÊME OUVRAGE, même édition *illustrée* de belles vignettes gravées sur acier, d'après A. JOHANNOT. 42 »

Chaque partie se vend séparément.

— **Théâtre complet.** 4 forts vol. in-8, cavalier. 24 »

— **Chants sur l'Italie**, Poëmes et ballades. 1 vol. in-8. 6 »

— **Les Messéniennes** et Chants populaires. 1 vol. in-8. 6 »

— **Collection de 12 belles vignettes** d'après A. JOHANNOT, pour les *Œuvres de C. Delavigne*. 6 »

Casimir Delavigne. — ŒUVRES COMPLÈTES, édition *elzévirienne*. 4 jolis vol. grand in-24 jésus, 1854. 12 »

— **Théâtre complet.** 3 jolis vol. gr. in-24, jésus. 9 »

— **Poésies complètes.** 1 joli vol. gr. in-24, jésus. . 3 »

NOTA. Ayant seul le droit de publier les *Œuvres complètes de Casimir Delavigne*, nous prévenons le public que les *éditions portant notre nom sont seules complètes* et contiennent les derniers travaux de l'illustre écrivain, formant la matière d'un volume, que nous possédons exclusivement.

RÉMUSAT (CH. DE).

Saint Anselme de Cantorbéry. Tableau de la vie des couvents et de la lutte des deux puissances au XIe siècle. 1 fort v. in-8. 7 50

Abélard, sa Vie, sa Philosophie et sa Théologie. 2 vol. in-8. 15 »

SAINTE-BEUVE.

Portraits littéraires, suivis des *Portraits de Femmes* et des *Derniers Portraits*, par M. SAINTE-BEUVE. 4 vol. in-12, 1852. 14 »

—1re SÉRIE. Boileau, – P. Corneille,—La Fontaine,— Racine,— J.-B. Rousseau, — Lebrun,— Math. Regnier,— A. Chénier,— G. Farcy,— Diderot,— Prévost, — Andrieux,— Jouffroy,— Ampère,— Bayle,— Labruyère, — Millevoye, — Ch. Nodier,—Molière,—Delille,—Bernardin de Saint-Pierre,—Général Lafayette, — De Fontanes, — Joubert, — Léonard, — A. Bertrand, — De Ségur, — J. de Maistre,— G. Naudé. 2 vol.

—2e SÉRIE. PORTRAITS DE FEMMES. Mesdames de Sévigné, — de Souza, — de Duras,— de Stael,— Roland,— Guizot,— de La Fayette,— de Longueville, — Deshoulières, — de Krudner, — de Charrière, — de Rémusat,— de Pontivy,— Christel, — Maria. — (M. de la Rochefoucault.) 1 vol.

—3e SÉRIE. DERNIERS PORTRAITS. — Théocrite, — François Ier, — Le chev. de Méri, — Mademoiselle Aissé, — Benj. Constant,— Ch. de Rémusat,— Madame de Krüdner, — l'abbé de Rancé,— Mme de Staal-Delaunay.

Portraits contemporains et divers, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 3 forts vol. in-12. 10 50

—1re SÉRIE. De Châteaubriand,—Béranger,—De Sénancour,— de Lamennais,— —de Lamartine.—Victor Hugo,—Ballanche,—de Vigny,—Madame Desbordes-Valmore,—Madame A. Tastu,—A. de Musset,—Balzac,—Villemain,—Xavier de Maistre, — Eugène Sue,— Scribe,— Lebrun,— comte Molé,— Mérimée,— Topffer,—de Barante,—Thiers,—Fauriel,—Vinet,—Nisard.—Jasmin, etc. 2 v.

—2e SÉRIE. Daunou,—Désaugiers,—Parny.— Casimir Delavigne,—Leopardi,— —Louise Labé,—Victorin Fabre,— Fléchier,— Mignet, etc., etc.,— Homère,— — Apollonius de Rhodes, Méléagre, etc., Mélanges littéraires, etc. 1 vol.

Portraits de femmes, nouv. éd. 1 fort vol. in-12, 1852. 3 50

Derniers portraits littéraires. 1 fort vol. in-12, 1852. 3 50

J.-J. AMPÈRE.

Littérature et voyages, suivis de POÉSIES, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie française. 2 vol. in-12, 1853. 7 »

Comprenant : Esquisses du Nord. — Littérature danoise. — Littérature allemande. — Littérature slave.—Histoire comparée des langues. —Mythologie scandinave, etc.—Poésies, etc.

La Grèce, Rome et Dante. Études littéraires d'après nature, par M. J.-J. AMPÈRE. 1 vol. in-12, 1853. 3 50

La poésie grecque en Grèce. — Portraits de Rome à différents âges.— Voyage Dantesque. — Une course dans l'Asie Mineure. — La Grèce et Rome étudiées dans les lois et dans les mœurs.—Naufrage d'un bateau à vapeur.

PITRE-CHEVALIER.

Histoire des guerres de la Vendée, comprenant l'*Histoire de la révolution dans la Bretagne, l'Anjou, le Poitou, le Maine et la Normandie*; précédée des préliminaires de la révolution en Bretagne (1650-1832); 1 magnifique volume grand in-8, *illustré* par MM. A. LELEUX, O. PENGUILLY, T. JOHANNOT, de 200 vignettes sur bois, imprimées dans le texte, de 22 belles gravures sur acier, de 12 types-portraits coloriés, et d'une carte géographique. 15 »

La Bretagne ancienne et moderne, *illustrée* par MM. A. LELEUX, O. PENGUILLY et T. JOHANNOT. 1 magnifique vol. grand in-8° jésus, orné de plus de 200 vignettes sur bois, imprimées dans le texte et de 41 gravures à part : vues, types et armoiries, etc. 15 »

NAPOLÉON LANDAIS.

Grand Dictionnaire général des Dictionnaires français; résumé de tous les dictionnaires anciens et modernes les plus célèbres, contenant la nomenclature exacte de tous les mots *usuels, académiques, archaïques et néologiques, géographiques, artistiques, mythologiques, historiques, industriels, scientifiques, etc.; la conjugaison des verbes irréguliers, la prononciation figurée des mots, les étymologies savantes, la solution de toutes les questions grammaticales, les synonymes*, etc., par NAPOLÉON LANDAIS. 11e édition, revue et corrigée. 2 vol. grand in-4, 1852. 28 »

—LE MÊME, 12e édition augmentée du *complément* ci-dessous détaillé, formant ensemble 2 gros vol. in-4 de 3000 pages, 1853. 40 »

Complément du Dictionnaire de Napoléon Landais, dédié aux 95,000 souscripteurs des *onze éditions*, contenant : 1° les mots nouveaux que l'usage a adoptés, et les mots de notre vieille langue littéraire; — 2° les mots qui se trouvent déjà dans le Dictionnaire, mais qui ont reçu de *nouvelles acceptions*; — 3° tous les termes qui résultent des progrès des *sciences* physiques et morales, des *arts* et de l'*industrie*; — 4° des *rectifications* nombreuses et importantes; — 5° la nomenclature complétée des *mots*, des *noms* et des *faits* qui appartiennent à l'*histoire*, à la *géographie* et à la *mythologie*; — un *Dictionnaire biographique* renfermant les noms des hommes célèbres de tous les temps et de tous les pays; un *Dictionnaire des rimes*, des *Dictionnaires des Homonymes, Paronymes, Antonymes;* revu par une société de professeurs, de grammairiens et de savants, sous la direction de MM. CHÉSUROLLES et L. BARRÉ. 1 fort vol. in-4 en 2 parties. 15 »

Ce complément paraît en deux parties qui contiennent :
1° Le complément du 1er vol. du *Dictionnaire*, lettres A à G.
2° Le complément du tome 2e, lettres H à Z; plus les *petits dictionnaires supplémentaires.*
Il est publié en 75 livr. à 20 c., ou *complet en 1 ou 2 tomes.*

Grammaire générale des grammaires françaises, présentant la solution analytique, raisonnée et logique de toutes les questions grammaticales, 6e édit. 1 vol. in-4, 1850. 10 »

Petit Dictionnaire français, contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie et un grand nombre d'autres adoptés par l'usage; nouvelle édit. 1 vol. in-32 de 600 pages. 1 50

Dictionnaire classique de la langue française, avec l'*étymologie* et la *prononciation figurée*, etc., contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie et un grand nombre d'autres adoptés par l'usage; nouv. édit. 1 vol. in-8, 1853. 3 »

Dictionnaire des rimes françaises, disposé dans un ordre nouveau d'après la distinction des rimes en *suffisantes, riches* et *surabondantes*, etc., précédé d'un *Traité de versification*, etc., par Napoléon LANDAIS et L. BARRÉ. 1 joli vol. in-32. 1853. 2 50

Petit Dictionnaire biographique, contenant les noms des personnages célèbres de tous les pays et de tous les temps, *extrait du Dict. de N. Landais*, par M. D. CHÉSUROLLES. 1 joli vol. gr. in-32, 1853. 2 50